



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

11. 10 177

[By Bonaventure Argonne]

CONFINED TO THE LIBRARY

UNS. 158 i. 29



~~le marchand~~

350

[By Bonaventure Argonne]

CONFINED TO THE LIBRARY

UNS. 158 i. 29

~~le marchand~~

350

15

SENTIMENS CRITIQUES

SUR

LES CARACTERES

DE MONSIEUR

DE LA BRUYERE

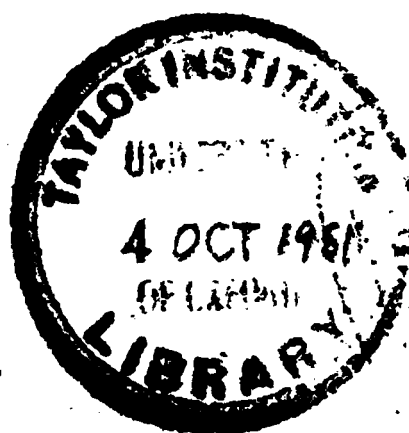
*par Brillon ou par l'ami
D. H. L.*

A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grand' Salle¹³
du Palais, au Mercure Galant.

M. DCC I.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

IL importe peu au Lecteur d'apprendre comment cet Ouvrage est venu jusqu'à lui. S'il me presse de satisfaire en cela sa curiosité, ce ne sera pas un léger embarras pour moi. Le Manuscrit m'est tombé entre les mains, sans trop sçavoir de quelle plume il partoît. A force de vouloir le pénétrer, j'ai découvert que l'Auteur l'a déjà été en plusieurs rencontres, & toujours avec l'approbation du public. Quoique cet Ouvrage soit une critique du meilleur que nous ayions, elle y est tournée d'une manière qui ne donne aucune atteinte ni au credit du Livre, ni à la personne de Monsieur DE LA BRUYERE. C'est une dissertation ingénieuse, où le Censeur montre tout l'esprit de l'Auteur des Caractères, lors même qu'il fait valoir le sien propre. On

Avis au Lecteur.

y verra une infinité de choses qui concernent la beauté de la Langue, une fine erudition, & toute la politesse de la littérature. Il semble après un tel éloge, que je ne risquerois rien de nommer l'Ecrivain à qui il est dû ; mais comme de ma part je lui dois le secret avant les louanges, il faut le laisser paisible dans le silence où sa modestie le retient. Il en coûtera quelque chose à mon intérêt ; car si je déclarois son nom & le titre de ses premiers Ouvrages, celui-ci auroit & la même reputation, & un aussi prompt débit. Au reste, ma discretion ne lui fera point de tort ; un Livre qui est bon se recommande lui-même ; il n'a besoin que d'être vu pour être acheté : Aussi me suis-je reposé, Lecteur, sur votre bon goût, avant que de compter sur mon profit.



SENTIMENS

SENTIMENS
CRITIQUES
SUR
LES CARACTERES.

LETTRE PREMIERE,

*Où l'on examine le Titre & la Préface
du Theophraste Moderne.*

M

ON SIEUR,

J'ose me flater que mes lettres vous
plaisent ; elles sont toutes honorées
de vos réponses, & vos réponses af-
faisonnées de complimens. Je n'ai pas
la vanité de croire, que leur sti-

A

le seul m'attire vôtre approbation ; il m'est glorieux de la recevoir , ne fût-elle dûë qu'à la sincerité qui accompagne ma maniere d'écrire. Je remercie par avance les Auteurs tant bons que médiocres, de fournir matiere à la durée de nôtre commerce. Attendez tout de mon exactitude ; elle vous instruira fidèlement de ce qui se passe dans la République des Lettres.

Un Livre nouveau , pour mieux dire , un titre plus nouveau que le Livre vient de paroître ; & déjà , à l'honneur du siecle , comme pour la gloire des bons Ecrivains , on en est à la seconde édition de ce rare ouvrage. Vous connoîtrez bientôt le sens que vous devez donner à cet éloge, S'il y a jamais eu de l'emphase dans un titre , on peut dire qu'elle se trouve étalée dans celui-ci, *Le Theophraste moderne, ou nouveaux caracteres des mœurs*. Si un homme a jamais été présomptueux, nul n'a poussé la présomption plus loin que l'Auteur d'un tel ouvrage, & l'inventeur d'un pareil titre. J'ignore son nom & son emploi ; soit qu'il craigne la censure , ou que son état ne lui permette pas de se

produire, il n'est point connu dans le monde : On ne s'empresse pas même beaucoup à l'y connoître , persuadé que ce n'est point un habile homme qui se cache. Je m'avance trop pourtant, Monsieur ; car j'ai résolu de bannir ces termes durs employés par les Critiques de profession. Comme j'en abhorre le nom , je ne m'emporterai point contre l'Auteur ; C'est déjà trop , qu'il ait le chagrin de n'avoir pas réussi en tout, sans l'accabler de reproches inutiles ; je dis en tout , parce que si je n'avois trouvé dans son Livre plusieurs bons caractères, je ne me donneroie pas la peine de travailler à la censure des mediocres. S'il pretend que tous méritent une égale approbation, il cesse lui-même de meriter nos égards ; & dès lors , au lieu d'adoucir la critique , il faut la soulever contre son orgueil.

Examinons d'abord le titre de l'ouvrage : il a deux parties ; l'une toute brillante, superbement écrite en lettres rouges, afin d'imposer au public, LE THEOPHRASTE MODERNE ; l'autre qui sert d'interpretation à la

4 *Sentimens critiques*

premiere , & ajouté , ce semble , à dessein d'en moderer l'enflûre , ou NOUVEAUX CARACTERES DES MOEURS : Passe pour cette derniere partie du titre ; mais quelque habileté qu'on ait à décrire les mœurs , on n'acquerra jamais le droit de se comparer à THEOPHRASTE. Laissons aux siècles passés la gloire d'avoir produit des Ecrivains originaux : Si nous leurs envions cet honneur , il est indigne que l'envie pare ses ouvrages de leurs noms , & qu'elle entreprenne de donner à ces hommes inimitables une seconde vie moins illustre que la premiere. Il est odieux qu'elle transporte les modernes dans les âges superieurs , & qu'elle les place au même rang qu'enoient les premiers genies d'Athenes : C'est faire revivre honteusement les Anciens , & consentir à l'usurpation des modernes présomptueux : Le siècle de LOUIS LE GRAND s'estime trop honoré d'avoir eu un LABRUYERE capable de traduire THEOPHRASTE , & quelques gens assez habiles pour écrire dans le goût de LABRUYERE. Si quelque chose pouvoit affoiblir la gloire de cet

sur les caractères. 9

heureux siècle , ce seroit l'ambition d'un Auteur qui ose se déclarer LE THEOPHRASTE MODERNE , dans le temps qu'il n'a ni l'érudition du Philosophe , ni la délicatesse du traducteur , ni le génie de ceux qui ont imité l'un & l'autre. Je ne vois point de différence entre ce procédé , & le langage d'un homme, qui diroit avec confiance au public :

Ne regrettez point la mort de THEOPHRASTE , qui n'a pû finir ses portraits : Je donnerai la dernière main à ses caractères ; je les multiplierai , & je deviendrai par mes succès le THEOPHRASTE MODERNE. Un certain LABRUYERE a paru ; Auteur trop commun, il ne lui étoit pas permis de se déclarer le parfait imitateur de ce Philosophe ; il ne lui convenoit pas même de prendre le titre de *caractères nouveaux*. Les miens qui l'emportent sur les siens , du côté de l'invention , de l'agrément , du beau , du vrai , du naturel , du délicat , ont en partage la nouveauté. Lecteurs , qui que vous soyiez , reconnoissez en moi l'excellent *Theophraste* : admirez mon ouvrage autant que le sien.

6 *Sentimens critiques*

Afficher un Livre sous ces titres que je condamne, n'est-ce pas dire, Monsieur, ce que je vous écris ? N'est-ce pas insinuer au public, qu'on pense aussi bien que THEOPHRASTE, le plus beau parleur de la Grece, & mieux que LABRUYERE, le premier & le seul qui ait depuis atteint la perfection dans ce genre d'écrire.

Il n'y a plus à s'étonner que ce titre ait revolté tous les gens de bon goût. En effet c'est mal s'y prendre pour obtenir leurs suffrages, que de les prévenir injustement. C'est être tout-à-fait indigne de l'admiration, que de vouloir imposer aux admirateurs. Les habiles se sont heureusement tenus sur la défensive ; ils n'ont pû s'intéresser à la reputation d'un Philosophe qui les a charmez, toutes les fois qu'ils ont lû ses caracteres, sans être en même temps indignez contre l'usurpateur de son nom. Tous les applaudissemens de la Cour & de la Ville ne nous ont jamais porté à appeller le THEOPHRASTE MODERNE, celui qui a si bien imité le stile & la vivacité de l'Ancien : Comment souffrirons-nous,

sur les caractères. 7

que ce beau titre soit en proie à l'audace d'un inconnu, homme très-éloigné de la route qui mène à la gloire où sont parvenus ces illustres Ecrivains ? Encore estimons-nous dans M. de la Bruyere , (ce jugement ne lui fait point de tort) sa traduction des caractères de Theophraste , plus que les caractères dont il est lui-même Auteur ; tant nous sommes persuadés , qu'il est difficile de peindre avec le même art & le même naturel qui embellissent les portraits de cet ancien Philosophe. Hé il se trouvera un moderne des moins instruits de l'antiquité , moderne très inférieur à ses contemporains , il se trouvera, dis-je , un moderne assez plein de lui-même , pour annoncer qu'il est THEOPHRASTE , c'est à dire un homme dont le langage est divin !

Il vous paroîtra , Monsieur , que je m'emporte avec aigreur ; je retiendrois mon indignation , je blâmerois mon emportement , si l'Auteur de ces caractères que j'appellerai dorénavant *le Theophraste moderne*, non pas si sérieusement qu'il en prend la qualité , donnoit en effet des *carac-*

8 Sentimens critiques

Voyez le
commentaire
ment de la
Preface.

La Bruy. 20
P. 11.

terres nouveaux. Il se pique d'avoir
lû avec étude * ceux de M. de la
Bruyere ; mais il n'a pas fait atten-
tion à ce premier. » Tout est dit ,
& l'on vient trop tard depuis plus
de sept mille ans qu'il y a des hom-
mes , & qui pensent. Sur ce qui con-
cerne les mœurs , le plus beau & le
meilleur est enlevé ; l'on ne fait que
glaner après les anciens & les habi-
les d'entre les modernes. « *Je viens
trop tard* , auroit pû dire nôtre Au-
teur , & l'application auroit été tres-
juste , un LABRUYERE a enlevé le plus
beau & le meilleur. *Après ceux qui
ont suivi ses traces , il n'y a plus à
glaner ; je tomberai ou dans la redi-
te , ou dans de fades inventions ; je pa-
roîtrai plagiaire , ou Ecrivain presomp-
tueux.* Mais hélas , Monsieur , on
ne s'avise pas de soi-même de se cor-
riger : L'envie de se traduire en bel
esprit , ne permet pas qu'on refle-
chisse ; ou elle fait passer bientôt par
dessus les reflexions qu'elle n'a pû
empêcher. On instruit les autres qui
n'ont pas besoin d'être instruits, pen-
dant qu'on cherche à favoriser ses
propres entêtemens , & à donner

Sur les caractères. 9

de belles couleurs à sa temerité.

Voilà, dira quelqu'un, bien du discours, sur un titre indiscretement échapé. Je ne crains ce reproche que de la part de ceux à qui le nom de Theophraste est indifferant; c'est vous dire que je n'appréhende pas que vous me l'adressiez : je défens la gloire d'un Philosophe qui vous est cher, je défens celle de M. de la Bruyere, à qui vous rendez justice ; tels motifs obligeront tous les partisans du bon esprit à louer mon zèle.

Comme je ne veux pas qu'on m'impute d'avoir employé une lettre entiere à examiner le titre d'un Livre, je toucherai quelques endroits de la Préface. Elle est courte, ne dissimulons rien, elle n'est point mal écrite ; je ne vous la donne pas néanmoins exempte de défauts. L'Auteur convient que *ce ne sont pas là les premiers caractères qui ont paru depuis ceux que le public a admirés*. Il veut parler de ceux de M. de la Bruyere, qui ont eu une vogue qu'ils ne perdront jamais. Il veut aussi justifier par l'exemple de ses imitateurs, l'imprudence qu'il a de choisir une ma-

10 *Sentimens critiques*

rière d'autant plus delicate , qu'elle a été souvent & long-temps remaniée. Que l'on hasarde, quand on s'embarque dans des sujets déjà traitez par d'excellens Ecrivains, & rebattus par des hommes mediocres ! Il faut surpasser les uns , & egaler le merite des autres : Nombre infini de défauts à éviter , une sublime perfection à acquérir, écueils de toutes parts. Comment n'est-on pas rebuté par ces difficultez presque insurmontables ? Encore ne suffit-il pas d'être plus correct que les imitateurs , & aussi habile que ceux qu'on veut imiter. Il faut être Original , exceller en un genre , & produire du nouveau. Il y en a peu dans l'ouvrage que je vous adresse. Hors certains événemens particuliers, que n'a pû prévenir M. de la Bruyere trop tôt enlevé de ce monde pour son entière reforme , le reste est dans l'ordre commun ; la plûpart des caracteres interessent foiblement ; les autres sont presque entièrement copiez ; les derniers n'ont point cette délicatesse de pinceau , ni ces agre-mens que l'art fait valoir , & qui à leur tour font valoir la nature.

sur les caractères. **11**

Quoi qu'il n'appartînt , continué l'Auteur , qu'à M. DE LA BRUYERE de marcher sur les pas du délicat Theophraste, &c. Vous sçavez, Monsieur, qu'avant M. de la Bruyere, personne n'avoit composé un Livre tel que le sien. On étoit si peu accoutumé à ce genre d'écrire, qu'il n'a point été goûté dans les commencemens. On aimoit des ouvrages suivis , ou de longues satyres: Je crois même que ce qui a donné lieu au grand discours sur Theophraste , & au long avertissement qui précède les chapitres , a été un reste de déference à l'usage. Monsieur de la Bruyere qui vouloit traiter extraordinairement des sujets ordinaires , & renouveler la matiere par un stile concis , a voulu apporter des raisons qui apprivoisassent le Public , aux pensées détachées: c'est là le dessein de la Préface de ses caractères. Le desir de connoître les gens qu'on croyoit enveloppez sous les traits de cette nouvelle Morale , faisoit insensiblement le goût à sa lecture : enfin la curiosité a été si loin , qu'en moins de douze années le Livre a eu dix éditions. Jusque-là on ne s'étoit

point avisé du titre de *caractères* maintenant si usé ; car il y en a plus de trente Volumes : *Caractères des femmes ; Caractères & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes ; Caractères tirez de l'Ecriture sainte , & apliquez aux mœurs de ce siècle ; Portraits sérieux & critiques ; Ouvrage dans le goût des Caractères ; Reflexions &c.* La mode avoit établi ces titres ; elle les a rejettez , depuis que les Auteurs ont reconnu qu'on n'étoit plus la dupe de leurs magnifiques placards ; si bien que l'honneur de l'invention est demeuré à Monsieur de la Bruyere , qui le premier a intitulé ses reflexions sur les défauts des hommes , **LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE** ; au lieu que les premiers caractères qui ont été donnés au Public , y ont paru sous le nom de *Reflexions morales* : Ce sont ces belles reflexions que l'on attribué à Monsieur le Duc de la Rochefoucault , pensées tres-courtes , tres-simples en apparence , mais pleines de bons sens , & fort utiles au reglement des mœurs. M. de la Bruyere a beaucoup puisé dans cette source.

sur les caractères. 13

Plusieurs ; ajoute l'Auteur , après avoir dit , *qu'il n'appartenoit qu'à M. De la Bruyere de marcher sur les pas du delicat Theophraste , plusieurs ont osé l'entreprendre ;* Il est vrai que depuis qu'on a vû le succès prodigieux du Livre de M. de la Bruyere , chacun tenté d'obtenir les mêmes applaudissemens , l'a pris pour son modele ; mais aucun n'a eu la temerité de dire qu'il l'eût fidèlement copié. M. l'Abbé de Bellegarde nous a donné des *reflexions sur la politesse , sur le ridicule , & sur la maniere de l'éviter* ; elles composent deux volumes. Nous avons de M. l'Abbé de Villiers quatre tomes de *Reflexions sur les défauts d'autrui , & deux sur les égaremens des hommes* ; je les ai leûes & releûes comme ce qu'il y a de plus estimé en ce genre. Si quelqu'un eût pû tirer de cet avantage la gloire de se comparer à l'Original , le droit en appartenoit à ces dignes imitateurs d'un homme que sans eux l'on croiroit inimitable , & qu'on reconnoît n'avoir été bien imité que par eux. Ces Auteurs aussi loüables que loüez ont-ils consacré des Préfaces à leurs

eloges ? Ont-ils soutenu dans des avertissemens exagerez , qu'il falloit admirer leurs Livres , parce qu'ils écrivoient comme THEOPHRASTE & LA BRUYERE ? Ils auroient crû usurper les suffrages , que de forcer ainsi le Public à estimer leurs écrits. Se proposant de bien faire , contens d'avoir réüssi , ils laissent aux autres à décider quels modelles ils ont suivis , & n'affectent point de nous l'apprendre. C'est là , Mõnsieur , l'écüeil ordinaire des imitateurs , ou plutôt de ceux qui en prennent le titre. Si l'on s'aperçoit qu'ils ont lû les originaux , c'est parce que leurs vols sont mal deguisez , ou leurs copies imparfaites ; on voit au reste qu'ils n'ont point imité les beaux tours , le stile poli , la noble maniere , le bon goût.

L'Auteur a reconnu tout ceci , puisqu'à la quatrième ligne de sa Préface , il s'accuse en ces termes : *Moy-même j'ai la temerité de vouloir écrire dans ce genre ; au lieu de moi-même , qu'il dise moi seul* : En effet nul n'a osé avancer qu'il écrivoit dans le goût de *La Bruyere* , si ce n'est un jeune

homme, qui s'avisa, il y a trois ans, d'intituler son Livre, *Ouvrage nouveau dans le goût des Caractères de Theophraste, & des pensées de Pascal*. Celui-là n'échappera pas à ma critique. Nous examinerons, quand il sera temps, ce titre & l'ouvrage : Il suffira de dire à présent quel a été son sort. On y a trouvé du feu, de la vivacité, quelques bons caractères : En Hollande, où l'on cherche à contrefaire & à imprimer, sans se piquer d'un discernement délicat, on le fait servir de troisième tome aux caractères de M. de la Bruyère. Ce n'est pas là un petit sujet de gloire pour un Auteur : il a reçu encore depuis peu un changement illustre. On lui a donné le nom de *nouveau Theophraste*, afin qu'il pût balancer la réputation du *Theophraste moderne*. Ces deux titres font une espèce de cacophonie ; les Livres sont néanmoins très-différens, & bien que je me propose de critiquer le *Theophraste moderne*, il faut convenir avec tout le monde, que le nouveau Theophraste ne lui est pas comparable. Revenons à notre sujet.

Imprimé en

1697.

Disc. sur
Theoph. pag.
27. lign. 7.

Avant ces deux présomptueux Modernes, personne n'avoit jugé de soi assez orgueilleusement pour dire ; *je pense comme THEOPHRASTE , j'écris comme LA BRUYERE*. M. de la Bruyere lui-même n'a point osé entrer en parallèle avec ce Philosophe, il se traite de *genie fort inferieur à celui de Theophraste*. Notre Auteur qui ne peut dissimuler son imprudence, croit la justifier, en insinuant qu'il *n'a écrit que de l'aveu de cet illustre Moderne qui l'aimoit , & dont il a eu quelquefois la gloire d'être approuvé*. N'est-ce pas là, Monsieur, un tour d'Auteur ? Je me défie du stile ordinaire des Préfaces : & comme je ne crois plus un homme, qui dit avoir été sollicité par ses amis de donner ses ouvrages au Public ; je crois encore moins celui, qui assure que M. de la Bruyere l'a honoré de ses applaudissemens.

Préf. p. 2. *Cela me flata*, poursuit l'Auteur, *je crus qu'aidé du suffrage de M. de la Bruyere , il étoit permis de faire un Livre*. Cet endroit me paroît suspect ; cherchons-en le dénouement. Je ne doute point que M. de la Bruyere devenu celebre , & par consequent

fort au dessus de l'envie, *Nulli invidus*, *nulli inuisus*, je ne doute point que par complaisance il ne se fît honneur de donner son aprobation, quoique flateuse, aux gens qui s'en faisoient un de la lui demander : mais je doute, & qu'il jugeât le Livre assez bon pour se donner la peine de le reformer, & que l'Auteur eût avec lui une liaison assez étroite, pour l'obliger à ces pertes de temps. Si M. de la Bruyere l'avoit seulement connu, il n'auroit pas manqué de le renvoyer au caractere de *Dioscore*, & de lui dire, *Prenez une scie, Dioscore, sciez-on bien tournez, on faites une iante de rouë, vous n'avez pas fait l'apprentissage de ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imp: umerie, n'écrivez point.* Le Theophraste moderne auroit mal profité de cet avis, puisqu'il en donne un semblable aux Auteurs ses confreres, qu'il n'a pas jugé à propos de s'appliquer. Neclon, c'est à la page 32. veut faire un Livre qui lui vaille cinquante pistoles : Neclon, je vous en donne soixante, promettez-moi de ne point écrire; malgré moi vous écrirez; la

Labr. pag.
600.

seul intérêt ne vous guide pas; follement enêté de vous-même, vous prétendez briller dans le journal des Sçavans: soit, Neclon, on vous y placera, mais n'écrivez pas. Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'une telle reflexion regardoit celui qui l'a faite, & qu'il est ce Neclon en qui il veut corriger la furieuse passion d'écrire? Un homme qui se croit du talent, est sujet à se tromper, sur tout un homme qui s'est mis en tête que M. de la Bruyere l'aimoit, qu'il lui donnoit ses conseils & son suffrage. Ne tient-il qu'à vouloir fasciner les yeux des Lecteurs, & qu'à surprendre leur estime par ces sortes d'impostures?

Ce qu'on trouvera de bon, est-il remarqué dans cette Préface, on sçait à qui l'attribuer; ce qu'il y aura de faible, je dois dire qu'il est de moi. Précaution inutile, personne n'est capable de prendre le change, & de penser que M. de la Bruyere ait mis de son esprit à des choses, où il n'a pas seulement jetté les yeux. J'assurerois qu'il n'a lû aucun de ces caracteres; il est bien certain qu'il ne peut pas les avoir lû tous, vû que les sujets de

plusieurs roulent sur des choses fraîchement arrivées. Ce ne sont donc que des œuvres posthumes , qu'on n'auroit point osé mettre au jour avant la mort de M. De la Bruyere , ou si on les avoit produites , il eût fallu donner un autre tour à la Préface , & peutêtre un autre titre à l'ouvrage.

Le Theophraste moderne feroit donc trop glorieux , de nous exposer aux moindres incertitudes , & de nous faire douter , si quelque partie de son ouvrage vient du *reformateur* , ou du copiste , du modèle ou de l'imitateur , de lui ou d'un *homme habile*. Ne craignons point de nous tromper ; il est le véritable Auteur de ce Livre , je le declare tel , & vous le deciderez de même : La difference qui se trouve entre ses caractères , & ceux de son *ami* pretendu , ne souffre pas qu'on prenne l'alternative.

J'approuve , car encore ne faut-il pas , quoi qu'on ait resolu de faire une critique , y envelopper ce qui merite d'en être exempt ; J'approuve , Monsieur , la *protestation* de l'Auteur *contre les applications malignes & les*

10 *Sentimens critiques*

faux jugemens. C'est une chose étrange que les idées générales d'un homme qui écrit, servent, par l'application mauvaise qu'on en fait, à décrier des personnes auxquelles il n'a point pensé, & qui d'ordinaire lui sont inconnues. Je deteste le sot emploi de ces lecteurs oisifs, curieux & malins, qui s'erigent en inventeurs de *clefs*. Ce sont des especes de devins sujets à se tromper dans leurs conjectures; aussi criminels quand elles découvrent la vérité, que quand elles la supposent, toujours coupables soit de medifance ou de calomnie, esprits dangereux, dont la malice nuit à l'Auteur, scandalise le public, & offense les particuliers. M. de la Bruyere a parlé avec vehemence contre » ceux » qui se persuadent qu'un Auteur écrit » seulement pour les amuser par la Sa- » tyre, & point du tout pour les ins- » truire par une saine Morale, au lieu » de prendre pour eux, & de faire ser- » vir à la correction de leurs mœurs » les divers traits qui sont semez dans » un ouvrage, s'appliquent à découvrir, » s'ils le peuvent, quels de leurs amis, » ou de leurs ennemis ces traits peuvent

Pag. 13.
de la Pre-
face qui est
à la tête de
son dis-
cours aca-
demique.

regarder , negligent dans un Livre “
tout ce qui n'est que remarques soli- “
des , ou serieuses reflexions , pour ne “
s'arrêter qu'aux peintures & aux ca- “
racteres; & après les avoir expliquez “
à leur maniere, & en avoir cru trou- “
ver les originaux , donnent au pu- “
blic de longues listes , ou comme ils “
les appellent, des clefs, fausses clefs , “
& qui leur sont aussi inutiles, qu'el- “
les sont injurieuses aux personnes dont “
les noms s'y voient déchiffrez , & à “
l'Ecrivain qui en est la cause , quoi- “
qu'innocente “. J'ai transcrit ce carac- “
tere dans toute son étendue, afin de
vous épargner la peine de le chercher
dans l'original. Il pourroit bien vous
occuper , de maniere que vous ne
songeriez pas à finir la lecture de
ma lettre : Votre complaisance m'as-
sûre qu'elle ne vous ennuye point; je
n'en abuserai pas ; mais le sujet où je
m'engage, demande une dernière re-
flexion.

M. De la Bruyere n'a pas tort de
nommer ces sortes de clefs , *fausses
clefs , insolentes listes* : Quatre me sont
tombées entre les mains; chacun pré-
tendoit me donner la bonne, & celle

que l'Auteur avoit fabriquée : toutes les quatre étoient différentes, & presque en tout. Cela m'a déterminé à lire M. de la Bruyere, sans penetrer les gens qu'il avoit, dit-on, caractérisés, tres sûr, par cette diversité d'opinions, qu'il n'a eu dessein d'offenser personne, & que ses caracteres rendoient uniquement à bien exprimer l'homme en general, & tous les hommes en particulier; peignant l'un en termes précis, & les autres en termes generaux ; donnant à quelques-uns des noms, afin qu'on ne crût pas qu'il parlât de gens qui ne fussent point; desavoüant les interpretations calomnieuses, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il eût parlé de gens qui vécussent, & qu'il connût. Il nous developpe ainsi son dessein » J'ai peint

Preface de
La Bruyere
se pag. 16.

» à la verité d'après nature, mais je n'ai
» pas toujours songé à peindre celui-ci
» ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.
» Je ne me suis point loué au public,
» pour ne faire des portraits qui ne fus-
» sent que vrais & ressemblans, de peur
» que quelquefois ils ne fussent pas
» croiables, & ne parussent feints ou
» imaginez. Me rendant plus difficile,

je suis allé plus loin; j'ai pris un trait « d'un côté , & un trait d'un autre; & « de ces divers traits qui pouvoient con- « venir à une même personne , j'en ai « fait des peintures vraisemblables , « cherchant moins à réjouir les Lec- « teurs par le caractere, ou par la satire « de quelqu'un, qu'à leur proposer des « défauts à éviter , & des modèles à « suivre. « Un Ecrivain qui s'explique de la sorte , ne doit plus être soup- çonné d'avoir eû d'autres intentions; c'est assés qu'il nous declare qu'elles ont toujours été bonnes, ou qu'il retracte les mauvaises. Dès que nous persistons à le croire coupable, nous devenons les complices de sa première malignité , ou les Auteurs d'une nouvelle calomnie.

Je veux donc juger favorablement du Theophraste moderne : En cela semblable au vrai Theophraste , & à M. de la Bruyere, ses vûës ont été simples & generales. Il se propose d'instruire , & de corriger; s'il offense , s'il desoblige , on doit s'en prendre à la verité qui persecute les vicieux , & non au censeur qui declame contre leurs vices. Quand même

24 *Sentimens critiques*

il ne l'eût pas marqué dans sa Préface , je vous en aurois fait l'observation : Tous ceux qui ont mis au jour des caractères, ont affecté d'y insérer des noms tels qu'ils les ont imaginez, ou vûs ailleurs ; soit que par là ils aient crû diversifier leurs maximes , soit qu'ils aient voulu par cet usage misterieux appliquer l'esprit des Lecteurs , & par cette application les rendre plus attentifs à leur Morale , nous ne voions point de ces sortes de Livres où il n'y ait des noms répandus : J'en ai compté plus de deux cent dans les reflexions de M. l'Abbé de Bellegarde. Il n'y en a guere moins dans celles de M. l'Abbé de Villiers. On ne doit pas croire que leur suppression fixât la curiosité des mauvais Interpretes ; car ce ne sont pas les seuls caractères, où il y a des noms, qui donnent lieu à ces applications : Ceux que le Traducteur de Theophraste a conçûs en termes vagues & generaux, n'ont pas laissé d'être interpretez aussi desavantageusement. Quiconque écrira sur les mœurs , doit s'attendre à n'être pas crû ; quoi qu'il proteste avec mille sermens , qu'il n'est
auteur

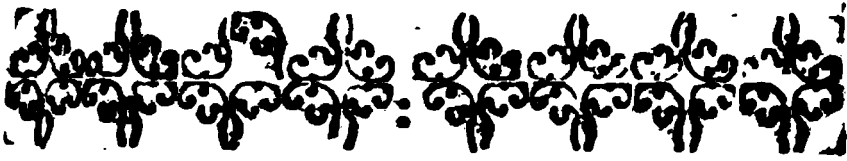
auteur , ni complice des clefs qui courent.

Je suis bien aise que le Theophraste Moderne se soit avisé de la contradiction , dont il s'accuse à la fin de sa Préface. C'est un ingenieux moien d'y faire tomber les gens qui pretendent soumettre tout à leurs conjectures. Que les autres ne sont-ils de mon humeur : Je lis ces sortes de noms avec la même indifferen-
ce que j'avois à entendre feu le bonhomme Monsieur D *** qui faisoit entrer dans toutes les especes *Titius*, *Mævius*, *Cains* : Il avoit beau repe-
ter que *Titius* avoit enlevé une Vierge , *Mævius* dérobé son père , *Cains* abusé de sa commission ; nous n'allions pas nous persuader , qu'il vou-
lût designer sous ces personnes en l'air des gens coupables en effet de ces desordres : L'espece étoit débrouillée du mieux qu'il étoit possible ; on éclaircissoit la loi, sans obscurcir la reputation des semblables de *Titius* ; on expliquoit les principes , sans appliquer à d'autres qu'à *Mævius* ce qu'on latinisoit d'injurieux.

Je suis presque tenté de vous faire

16 *Sentimens critiques*

excuse de la longueur de ma Lettre.
Il auroit été facile de la rendre plus
courte ; mais vôtre amitié n'eût pas
manqué de se plaindre. Envoïés-moi
une réponse aussi longue ; & dites-
moi vôtre sentiment avec la même
sincerité que j'ai à vous expliquer les
miens. Adieu.



LETTRE II.

REPONSE DU SOLITAIRE.

*Elle contient l'examen du discours de
Monsieur de la Bruyere sur
Theophraste.*

MON SIEUR,

Je partage l'obligation que vous
avez aux Modernes, de fournir à deux
amis de quoi entretenir leur com-
merce : Voilà le seul compliment que
vous aurez d'un homme, accoutumé
de long-temps à n'en point faire.
Je suis persuadé que vous n'en de-
mandés pas davantage à un Solitaire
occupé de l'étude ; il croit plus à
propos de vous communiquer d'a-
bord ses reflexions, que de suivre la
méthode du flatteur VOITURE, &
de BALZAC le louangeur.

Ne me sçachez point mauvais gré

28. *Sentimens critiques*

de vous apprendre , Monsieur , que j'ai lû deux fois le Livre que vous m'envoyez. Mon Libraire, pour prévenir la curiosité d'un homme qui lui est utile , m'adresse les ouvrages nouveaux , quelques jours avant que l'affiche les annonce. Il y a trois semaines, que **LE THEOPHRASTE MODERNE** a l'honneur de remplir dans ma belle tablette une place à côté de **MONSIEUR DE LA BRUYERE**. J'avois même résolu de vous en dire mon sentiment, vous ne perdrez rien de m'avoir prévenu; car pour ne point demeurer en reste, je vous ferai part de quelques-unes de mes reflexions sur M. de la Bruyere : Elles ne sont pas nouvelles , je n'ai même point eu encore envie de les rendre publiques. Mais il n'y a pas moïen que je vous en ôte la lecture & l'examen.

Avant que de les entamer , il est juste de produire celles que me fournit la conduite de son imitateur. Le titre de son ouvrage m'a frappé, je l'avoue, il m'a ébloüi d'abord. Je suis revenu de la surprise, où l'emphase jette brusquement un

Lecteur , quand j'ai approfondi ces termes , LE THEOPHRASTE MODERNE , OU NOUVEAUX CARACTERES DES MŒURS. Le titre m'a paru audacieux , & l'inventeur homme tres-plein de lui-même. On m'avoit promis la connoissance d'un bel esprit de ma Province , qui devoit me donner celle de l'Auteur en question. Ils sont en commerce de lettres , se montrent leurs ouvrages , & en parlent tres-avantageusement ; je ne crois pas avoir perdu beaucoup, de ne pas connoître un sçavant de ce caractère. A l'égard du THEOPHRASTE MODERNE , on m'a assuré qu'il avoit résisté au projet de cette usurpation , & qu'il blâme sa trop grande complaisance pour le Libraire qui n'a point voulu imprimer l'Ouvrage sous un autre titre.

Vous ne devés pas ignorer, Monsieur , que les Libraires sont de terribles gens. Comme le succès d'un Livre les regarde, ou plutôt comme ils ne regardent un Livre que du côté du succès , ils ne s'embarrassent pas de la gloire de l'Auteur , pourvu que par un titre fastueux ils mettent l'ou-

vrage en credit. On a beau leur dire, que le Public se revoltera contre l'audace du titre, que le titre même ne convient point au Livre, ils répondent qu'il ne sera point vendu sans cet artifice innocent, & que le débit dépend de l'affiche. C'est un grand sujet de confusion à nôtre siècle, que des gens sans Lettres, & sans autre intérêt, que de débiter des Livres, presque tous dangereux ou inutiles, s'érigent en inventeurs de titres. Ils croient exciter la curiosité du public, ils le privent au contraire de la lecture de plusieurs bons ouvrages. Sans vouloir contredire l'opinion que vous avez du THEOPHRASTE MODERNE, j'y ai trouvé beaucoup de vif, beaucoup de vrai, même du nouveau : il est fâcheux que le titre jeté dans des préventions nuisibles à l'Auteur, puisqu'elles ne permettent pas d'examiner, si les Ouvrages annoncés par de superbes affiches, répondent à leur magnificence.

J'ai remarqué, Monsieur, qu'il y a une mode pour les titres, comme pour toutes les autres choses. On a commencé par les Poésies & les Memoi-

tes ; ensuite sont venus les Romans, & ces petites historiottes qu'on appelloit *Barbinades*. * A ce goût des Lettres, des Poësies, & des Romans, a succédé celui des Caractères & des Reflexions. Depuis cinq ou six ans les fables, les *Ana*, & les contes de fées ont eû la vogue. Lequel de ces goûts retiendrons-nous ? Il seroit à souhaiter, que le public n'admît que ces sortes d'écrits qui instruisent, & qui peuvent corriger les mœurs. Votre Auteur a crû devoir rappeler ce genre d'écrire ; j'approuve son dessein, mais je blâme son titre. S'il est vrai qu'il l'ait hasardé par complaisance pour un Libraire intéressé, telles déférences ne sont excusables, que quand celui qui les a, est obligé de travailler *famè & non fama*. Vous m'avez donné quatre mots de latin ; je vous en rends autant ; demeurons quittes à cet égard.

* A cause que Barbin fameux Libraire en faisoit un grand débit.

Je ne sçai, Monsieur, quel ascendant vous avés sur mon esprit ; vos jugemens fixent les miens, & je suis si acoutumé à regler les miens sur les vôtres, qu'une chose que vous n'approuvés pas, cesse d'avoir mon ap-

probation. La préface de l'Auteur m'e paroïssoit belle; ses agrémens ont diminué à mes yeux, depuis la lecture de vos remarques : J'y apperçois les défauts qui m'étoient échapez, & que vous m'y faites entrevoir. Supposons néanmoins que le Theophraste Moderne fût ami de M. de la Bruyere, la Préface est à couvert de toute censure. Du moment qu'il y a lieu de douter de cette liaison, je trouve peu de bonne foi dans ce procédé. Un homme, qui pour faire valoir un Livre, a recours à ces sortes d'exagerations, je le condamnerois à prouver la familiarité; de même que les gens, qui osent se dire parens d'un défunt, sont obligés de produire une Généalogie. Il devroit y avoir des peines établies contre ces usurpateurs des noms illustres.

Vôtre *Titius*, (vous voïez que je répons exactement à tous les endroits de vôtre Lettre) *Titius, Marcus*, & *Caius* m'ont fait rire : En me rappelant le souvenir de nôtre ancien Professeur, ils ont aidé à me convaincre, qu'il est ridicule, quand on lit un ouvrage, de regarder chaque carac-

rière, comme une énigme dont il faut sur le champ trouver le mot. Qu'a eû l'Auteur en vûë ? De corriger les mœurs par des images naturelles. Loin donc toutes applications; ou si nous en voulons faire, qu'elles se terminent à nous.

Il est temps de vous communiquer les reflexions que j'ai faites sur M. DE LA BRUYERE : je ne vous parlerai point du titre que cet incomparable Ecrivain a employé ; quelque magnifique que fût ce titre, il ne pouvoit être que judicieux. Un Ouvrage traduit en autant de langues, qu'il a eû d'editions, auroit sans doute répondu à la majesté du titre le plus éclatant. Je vous dirai pourtant, que celui de M. de la Bruyere n'interessoit pas beaucoup ; preuve que ce ne sont pas les titres extraordinaires qui frappent davantage. M. de la Bruyere ne se proposoit rien moins que d'ébloûir les simples & les ignorans. Le juste pressentiment qu'il avoit de la réussite de ses Caractères le mettoit au dessus de cet usage superbe. *Il faut avouer* (nous dit-il dans son discours sur Theophraste pag. 27.) *que sur les titres de ces deux ouvrages l'embar-*

ras s'est trouvé presque égal : Pour ceux qui partagent le dernier, (il entend les caracteres ,) s'ils ne plaisent point assez , l'on permet d'en suppléer d'autres. Ainsi parloit un homme , qui ne pretendoit pas faire valoir son ouvrage par le titre , mais faire valoir toute sorte de titres par l'excellence de son ouvrage.

Quand je dis , Monsieur , que ces titres employez par M. de la Bruyere n'interessent pas beaucoup , je n'entens point parler des gens de lettres qui ne pouvoient meriter ce nom , sans avoir lû les Caracteres de THEOPHRASTE. On étoit assuré , que la traduction plairoit à quiconque avoit admiré l'Original grec : C'a été par le même esprit de confiance , que le disert Monsieur DE SACY a mis au jour sa traduction des Lettres de Plin le jeune. Il faut , pour donner cours à ces productions excellentes , que les Auteurs originaux aient été connus ; elles sont en effet recherchées par les seules personnes qui ont entrete nu un commerce d'érudition avec eux , & qui ont fouillé dans les Archives de l'antiquité. Les autres

qui par leur état , ou à cause de leur
sexe , vivent éloignez de la Républi-
que des Lettres , faute de goût pour
l'ancienne & profonde littérature ,
ne sont point tentez de lire ces sor-
tes d'ouvrages. Ils ne viennent donc
point jusqu'à eux : Or M. de la
Bruyere qui nous marque * un.^e Préface pag
grand *desir d'être utile à sa patrie par* 8^e 14.
ses écrits , jugeoit bien que s'il bor-
noit son travail à la simple traduc-
tion des *Caracteres de Theophraste* , il
ne le rendroit utile qu'à un petit nom-
bre de citoyens. Consultant l'avan-
tage de tous , il resolut d'ébaucher
quelques caracteres particuliers plus
conformes à nos mœurs. Vous faites
une observation tres-juste , quand
vous dites que l'envie de reconnoître
les gens, qu'on croyoit designez sous
les traits de cette nouvelle Morale,
donna enfin du goût , & de la cu-
riosité pour les Caracteres. L'empres-
sement du Public a-t-il été raisonna-
ble , & son admiration legitime ?
Oui , Monsieur , je le dis en termes
decisifs, & je n'apprehende point les
contradicteurs. Si je le deviens moi-
même, en entreprenant de faire quel-

36 *Sentimens critiques*

ques remarques , elles doivent être bien reçues de la part d'un homme qui n'en a jamais fait que sur des Ecrivains celebres. Comme le sort des plus habiles n'est pas d'acquiescer une perfection entiere, ou que, s'ils l'ont acquise , il leur reste d'essuyer la critique , jugez de ce que la mienne ose proposer.

Avant que j'entre en matiere, souvenez-vous de deux choses ; la premiere que PLATON & HOMERE ont été critiqués. M. DESPREAUX fait ainsi l'apologie de leurs censeurs. * „ Ou-

* Tome 11.
page 17 .

„ tre que leurs critiques sont fort censées, il paroît visiblement qu'ils ne les font point , pour rabaisser la gloire de ces grands hommes , mais pour établir la verité de quelque précepte important. Bien loin de disconvenir du merite de ces Heros , c'est ainsi qu'ils les appellent , ils nous font par tout comprendre , même en les critiquant, qu'ils les reconnoissent pour leurs Maîtres en l'art de parler, & pour les seuls modèles que doit suivre tout homme qui veut écrire : Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même

temps un nombre infini de beautés ;
tellement qu'on sort de la lecture de
leurs critiques , convaincu de la jus-
tesse d'esprit du Censeur , & encore
plus de la grandeur du génie de l'E-
crivain censuré. Ajoutez , qu'en fai-
sant ces critiques , ils s'énoncent tou-
jours avec tant d'égards, de modestie,
& de circonspection, qu'il n'est pas
possible de leur en vouloir du mal.

C'est, Monsieur, le parti que je veux
prendre ; j'écrirai avec tant de réserve
que mes ennemis seront forcez
de la louer. En second lieu , j'al-
lèguerai , pour justifier mon entrepri-
se , ce que l'Auteur que je critique ,
assûre page 15. *On ne sçauroit en écri-*

vant rencontrer le parfait , & p. 24.

Quelle prodigieuse distance entre un bel
ouvrage , & un ouvrage parfait ! Cer-
tes l'Ouvrage de M. de la Bruyere

est beau : Est-il parfait , est-il regu-

lier ? Je ne parlerai pas si affirmative-

ment, & je douterai avec lui , qu'il s'en

soit trouvé de ce dernier genre. Il est moins

difficile aux rares génies de rencontrer

le grand & le sublime , que d'éviter tou-

te sorte de fautes. M. de la Bruyere en

étoit tellement persuadé, qu'il répond

Ibid. page

24.

Préface du
disc. Aca-
dem. p. 10.

à ceux qui ont trouvé des *endroits-foibles* dans la harangue , Il y en a dans *Homere* , dans *Pindare* , dans *Virgile* , dans *Horace* , où n'y en a-t-il point. Tout cela me met en droit d'écrire contre un homme qui n'a pas osé se dire exempt de toutes les fautes. Voyons celles dans lesquelles il est tombé.

Je ne feindrai pas , Monsieur , de déclarer que M. de la Bruyere n'étoit pas né pour les grands sujets. Homme , disons-le à sa louange , n'a jamais mieux connu son talent. Il en est sorti malgré lui , quand il a été obligé de faire autres choses que des *Caracteres*. Vous avez même dû vous appercevoir , que ceux auxquels il donne une certaine étendue languissent enfin , & perdent ce sel qu'il a si agréablement semé dans les plus courtes reflexions. Nous n'avons de ce digne Ecrivain que deux discours ; le premier sur *THEOPHRASTE* ; le second prononcé dans l'Académie Française. Nous avons encore de lui deux manieres de Préfaces ; l'une à la tête de ses *Caracteres* , & qui sert à en expliquer le dessein ;

L'autre à la fin de son Livre , cette dernière employée pour la justification de son discours Academique , & pour sa propre justification contre les Interprètes mal intentionnez ; Elle est proprement l'apologie de l'Auteur , & de ses œuvres.

Commençons par le discours sur THEOPHRASTE. *Je n'estime pas* , dit M. de la Bruyere , *que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique , que de pretendre , en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit , échapper à toute sorte de critique , & enlever les suffrages de tous ses lecteurs.* Cette première phrase est rude ; une cacophonie continuelle y règne , & en ôte la douceur. *Esprit , projet ; chimerique , que ; quelque art , quelque science que ce soit ;* l'oreille est blessée par cette lecture. Il étoit mieux d'écrire , *Je ne crois pas l'homme capable de former un projet plus vain , que de prétendre en écrivant échapper à toute sorte de critique.* Il faut vous rendre compte des retranchemens que j'ai faits. Si les projets se formoient ailleurs que dans l'esprit , il seroit ne-

cessaire de le specifier. On sçait que *l'esprit* est cette faculté puissante qui donne l'être à tous nos desseins ; le cœur veut ce que l'esprit a résolu ; mais c'est l'esprit qui produit les images de nôtre volonté ; en sorte qu'il est inutile de dire, *Former dans son esprit un projet* ; Ces mots , *dans son esprit* , ne donnent rien à penser davantage. La seconde Epitete , *plus chimerique* , n'ajoute point à celle de *vain* ; tout ce qui est vain , est une pure chimere ; ainsi appeler une chose vaine , c'est la traiter de chimerique : Donc avoir mis l'un , c'est être dispensé d'ajouter l'autre. *En écrivant* , c'est un nouveau surcroît de paroles de mettre , *de quelque art ou de quelque science que ce soit*. Il n'y a que sur les arts ou sur les sciences , que l'on peut écrire : Toutes les matieres qui exercent les hommes de lettres , se reduisent à ce genre. Les arts sont à leur égard des sciences , & les sciences sont des arts : je m'en rapporte à nôtre Maître CICERON , qui tantôt soutient que tous les arts consistent dans quelque science , tantôt appelle les sciences des

sur les caractères. 41

arts, comme la Medecine, la Geometrie, la connoissance des belles lettres, l'étude des Poëtes: Voici mes autoritez. * *Omnes artes in aliqua scientia versantur...* * *An medicina ars non putanda est?* * *Artes geometria, litterarum cognitio & Poëtarum.* Un autre exemple tiré de Longin; Il dit dans son traité du sublime: * *Quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier: L'une* il n'est point ajoûté, *quand on traite d'un art ou d'une science; parce qu'à l'égard de ceux qui en traitent, on n'admet point cette difference. Tout art est science, & toute science est art: De là vient, que la Rhetorique, qui est l'art de bien dire, & la Logique, qui est l'art de bien penser, méritent autant le nom de sciences, que l'étude des loix & des misteres, à laquelle les Jurisconsultes & les Theologiens s'appliquent. M. de la Bruyere, (j'ajoute son témoignage à celui de Cicéron & de Longin,) reconnoît ce que je dis; *Leur profession* (il parle des Academiciens,) *est d'exceller dans la science de la parole.* Il dit dans un autre endroit,*

* De finib. bon. & mal. n. 130.

* De divinatione n. 85.

* De orat. n. 154.

Traduct. de Boileau. Page 10.

Préface page 12.

92. Sentimens critiques

Discours
academique
page 28.

Page 19.

Tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence Françoisé. Les mots d'art &c de science sont ici confondus, & ont la même signification. Il est bien vrai qu'on distingue les arts d'avec les sciences par rapport à ceux qui les professent; par exemple M. de la Bruyere a fort bien dit, Combien de siècles se sont écoulés, avant que les hommes dans les sciences & dans les arts ayent pu revenir au goût des Anciens, &c. Et page 47. il y a des artisans & des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art, & la science qu'ils professent, & encore à la page 491. A quel point de perfection n'a-t-on pas porté de certains arts, & de certaines sciences, qui ne devoient point être nécessaires. Mais cette distinction n'a pas dû être placée dans une occasion, où il est simplement parlé de ceux qui écrivent.

La dernière observation sur cette première phrase regarde les mots qui la finissent, échaper à toute sorte de critiques, & enlever les suffrages de ses lecteurs. L'un des deux suffisoit; il est impossible de n'être pas loué,

quand on échape à la censure ; & de ne pas être à couvert des censeurs, quand on enleve tous les suffrages.

Le *Car* qui commence la phrase suivante , & qui entame une ligne nouvelle , paroît hors de propos. Ceux qui s'intéressent le plus à la conservation du *Car* , autrefois menacé d'être banni de nôtre langue, le trouveront mal placé en cet endroit. *Car*, est un mot qui lie les autres ; Or si entre ce qui précède , & ce qui suit, il y a une liaison qui merite l'accompagnement du *Car*, il ne doit pas être mis à la ligne comme un changement de discours : Si la suite en est interrompuë , alors il ne faut plus de *Car*. A propos de *Car*, je vous conjure , Monsieur , de lire la lettre * que ^{* c'est la} VOITURE écrivit sur ce mot à Made- ^{lettre 53.} moiselle de Ramboüillet : Le milieu de cette Lettre contient une faillie admirable , dont vous agrérez que je vous fasse part.» On ne peut mieux connoître par aucun autre exemple l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit , il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus long-temps que *Car*, J'eusse crû qu'il

» m'eût promis une vie plus longue que
 » celle des Patriarches. Cependant il
 » se trouve qu'après avoir vécu onze
 » cens ans plein de force & de credit;
 » après avoir été employé dans les plus
 » importans traittez, & assisté toujourns
 » honorablement dans le conseil de nos
 » Rois, il tombe tout d'un coup en
 » disgrâce, & est menacé d'une fin vio-
 » lente. Je n'attens plus que l'heure
 » d'entendre en l'air des voix lamen-
 » tables, qui diront le grand *Car* est
 » mort..... Il faut user du *Car* de
 » nos peres aussi bien que de leur ter-
 » re & de leur soleil; & l'on ne
 » doit point chasser un mot qui a été
 » dans la bouche de Charlemagne, &
 » de saint Loüis. » Je ne me pro-
 » pose pas de vous écrire la lettre en-
 » tiere, elle est pleine de traits sem-
 » blables. Ce que je puis vous assûrer,
 » est que la perte du *grand Car* eût été
 » moins regrettée par .VOITURE, s'il
 » n'eût eu dans un discours une meil-
 » leure place que telle qui lui est don-
 » née par M. de la Bruyere; Il étoit lui-
 » même grand partisan du *Car*. *Quel-*
 » *le persecution*, dit-il, page 581. *le Car*
 » *n'a-t-il pas essuyée? & s'il n'eût trav-*

vè de la protection parmi les gens polis, (M. de la Bruyere s'en mettoit du nombre, lui qui en a si souvent usé ,) n'étoit il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services , sans qu'on sçût quel mot lui substituer ? Avançons, Monsieur ; car, (ici je reconnois la necessité de cette particule *Car* ,) je n'ai pas envie de faire sur chaque mot une aussi longue dissertation,

Jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangel- Page 3. li₃
8^{me} li₂
le. Souvent & suspendre sont trop proches , & ne forment pas une belle harmonie ; L'on se croit souvent obligé de suspendre valoit mieux.

Est-il vrai, Monsieur, que la Cour soit un pays , où il faut avoir vécu , pour le connoître ? Si cela étoit, M. de la Bruyere qui ne se piquoit pas d'être un fin courtisan , au moins le crois-je ainsi , ni d'avoir beaucoup de commerce avec les gens de la Cour , ne nous en auroit pas fait de si excellentes peintures. Je conclus de son chapitre sur la Cour, qu'il est facile de la connoître, sans y avoir vécu. Il ne faut que lire l'Elegie de

46 *Sentimens critiques*

M. de la Fontaine sur la disgrâce d'un grand Ministre, parcourir Montaigne ; & jeter les yeux sur ce que bien des Auteurs en ont écrit, pour sçavoir que la Cour s'apprend, sans être fréquentée ; l'étude la devine ; la méditation l'approfondit. Nous avons des Prédicateurs qui en démêlent parfaitement les intrigues : Les courtisans les plus dissimulez se reconnoissent dans leurs portraits : *Où a-t-il appris tout cela*, disoit un Duc, étonné d'entendre son frere qui déclamoit avec autant de verité que de zèle contre la Cour ? Ces Orateurs toujours appliquez à étudier l'homme en general, habiles à le designer en particulier, sont dès leur jeunesse dans la solitude ; Ils n'ont pas vécu à la Cour ; Ils n'ont pas même vécu dans le monde, ils en sçavent néanmoins tous les usages & les détours. Ainsi, Monsieur, nous le pouvons dire, l'experience des gens qui y vivent, ne leur enseigne guere plus de choses, que la reflexion en apprend aux autres. Nous avons en nous la semence de tous les vices ; il suffit de consulter nôtre cœur, d'examiner nos

passions. Tous les hommes se trouvent en un seul ; & de même que les défauts des solitaires sont connus aux gens qui ne vivent point parmi eux , la Cour peut être également connue de ceux qui ne l'ont jamais fréquentée.

J'ai été obligé de lire trois fois la phrase qui commence , & qui compose presque entièrement la cinquième page de ce discours. Elle m'a paru si longue & si obscure , que le temps que j'ai donné à la lire , & à l'éclaircir , me feroit regretter celui de l'écrire dans son entier. *Il s'en trouve d'un troisième ordre , qui persuadent que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer.... se plaisent infiniment dans la lecture des Livres , qui supposant les principes physiques & moraux , rebattus par les anciens & les modernes , se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps , corrigent &c.* Vous douterez comme moi , si ce qui suppose , regarde les personnes ou les Livres : Pour en avoir l'éclaircissement , j'ai relû la phrase une quatrième fois , & je viens de m'appercevoir , qu'il

28 *Sentimens critiques*

avoit rapport aux Livres. C'est dommage qu'un homme qui pense de belles choses , ne se rende pas intelligible.

Page 5. li.
gac 21.

Les excellentes definitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre , sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe. Deux lignes au dessus il a dit , que Theophraste a puisé son traité des Caractères des mœurs dans les Ethiques , & dans les grandes Morales d'Aristote ; dire ensuite , que ses definitions sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe , c'est là au moins une repetition : Les grandes Morales d'Aristote , & peu après le nommer grand Philosophe ; notre langue n'est point si stérile , qu'elle n'eût bientôt fourni une seconde épitete à qui l'eût cherchée ; Aristote yaloit même la peine qu'on la cherchât ; J

*grand
celui de*

*is laissé le titre de
& j'eusse donné
Morales.*

Page 5. li.
gac 22.

*Le f
décrits ,*

*caractères qui y sont
la même source. De-*

crits , pris , ces termes jurent , & offensent l'oreille. On n'ôteroit rien à la

sur les caractères. 29

La pensée en disant: *Le fond des caractères qui y sont décrits, est tiré, est puisé, coulé, vient de la même source*: Voilà quatre expressions pour une.

L'opinion commune a toujours été, qu'il avoit poussé sa vie au de là de cent ans. Le naturel manque ici; & la métaphore qui orne certains discours, est mal placée dans le stile historique. Pourquoi employer une figure, quand on doit écrire simplement, *qu'un homme a vécu plus d'un siècle*?

Page 6. li.
8^{de} 17.

Sophocle qui pour lors étoit Prêtreur. Feu M. Richelet ne pouvoit souffrir, qu'on dît, *pour lors*. Il n'est pas en effet du goût de l'Académie Française; mais quand M. de la Bruyère s'en est servi, il n'étoit pas encore Académicien. *Alors* est le vrai mot; on dit, *Lors* au Palais: *Pour lors* est tout à fait banni du beau langage; il semble que l'Auteur ait voulu le rappeler de ce bannissement, car il lui a donné place en plusieurs endroits.

Page 11. li.
8^{de} 16.

THEOPHRASTE mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre. Voilà, Monsieur, une belle oraison funebre en peu de paroles. Un hom,

Page 16. li.
8^{de} 3.

90 *Sentimens critiques*

me qui n'a pas perdu un moment dans le cours d'une longue vie, un Philosophe qui n'aimoit à vivre que pour travailler, dire qu'il cessa de travailler & de vivre, il est impossible de penser plus heureusement.

Page 8.

Page 15.

Je n'ai vû de tous les bons Auteurs que celui des Caractères commencer par un *mais* de nouvelles lignes, que l'on suppose être un changement ou une interruption du discours; *Mais peutêtre que pour relever le merite de ce traité &c..... Mais si nous parlons &c.....* Cette faute est la même que celle du *Car*. A quoi bon ces transitions? Elles sont inutiles toutes les fois qu'on interrompt le discours par une ligne nouvelle. Il se trouve assez d'occasions de placer avantageusement les *car* & les *mais*, sans les faire venir où ils ne sont pas nécessaires.

Page 16. li-
gne 136

Voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du merite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous. La

Sur les caractères.

Édition n'est que plus belle en sup-
primant *entre lesquels* ; ce tour n'est
point élégant. *Déduire* me paroît un
terme de chicanne, depuis que j'ai eu
des procès : Mes écritures étoient
farcies de ce mot ; il m'a telle-
ment fatigué, que, soit prévention
ou bonne délicatesse, je ne puis le
souffrir que dans la bouche des Pra-
ticiens. Ce n'est pas tout, la phrase
produit un mauvais son, à cause de
la proximité de ces termes, *seul non
seulement ; dont on donne ; peut répon-
dre* : Quatre ou cinq *De* ; trois geni-
tifs qui se suivent. Traitez-moi de
puriste tant qu'il vous plaira, je ne
suis pas fâché d'être exact, & je tâ-
che de ne point tomber dans ces dé-
fauts, quoique légers. Pour les évit-
ter, j'eusse dit : *Voilà ce qui nous res-
te de ses écrits ; ce dernier qu'on a tra-
duit, peut seul répondre, & de la beau-
té des autres, & du mérite de plusieurs,
qui ne sont point venus jusques à nous.*

Arrêtons-nous à un autre endroit
de la même page 16. *Que si quelques-
uns se refroidissent pour cet ouvrage
moral par les choses qu'ils y voyent, qui
sont du temps auquel il a été écrit.*

Sentimens critiques

*Et qui ne sont point selon leurs mœurs ;
Que peuvent-ils faire de plus utile &
de plus agréable pour eux , que de se
défaire de cette prévention pour leurs
côutumes & leurs manieres , qui sans
autre discussion non-seulement les leur fait
trouver les meilleures de toutes , mais
leur fait presque décider que tout ce
qui n'y est pas conforme , est mépris-
able , & qui les prive dans la lecture
des Livres des Anciens , du plaisir &
de l'instruction qu'ils en doivent atten-
dre. Cette phrase a dix-sept lignes
complettes ; tant de longueur n'est
point sans obscurité , & l'inconve-
nient des choses obscures , est de re-
buter l'attention du Lecteur. Que si
quelques-uns &c..... Pourquoi ce
que ? Se refroidissent pour cet ouvra-
ge par les choses qu'ils y voyent &c....
Ce temps imparfait , refroidissent ,
voudroit un futur ; ou ce temps pre-
sent , qu'ils y voyent , demandoit un
autre présent : par exemple , Si quel-
ques-uns se refroidissent par les choses
qu'ils verront , ou si quelques-uns se re-
froidissent par les choses qu'ils y voyent
&c..... Tant de qui & de que dans
une même phrase , il y en a quator-*

ze de bon compte , & trois pour dans six lignes ont mauvaise grace. Je suis assuré que vous ne pardonneriez pas ces sortes de fautes à votre Auteur. La même chose pouvoit s'exprimer en moins de paroles ; Si quelques-uns se dégoûtoient de cet ouvrage moral par les choses qu'ils y verroient n'être point selon leurs mœurs , ils ne peuvent rien faire de plus utile & de plus agréable , que de se moins prévenir en faveur de leurs coutumes. Cette prévention qui les leur fait trouver les meilleures de toutes , & qui leur donne du mépris pour les usages contraires , nuit au plaisir & à l'instruction qu'ils recevroient de la lecture des anciens ; elle les en prive tout à fait. Une longue phrase coupée en trois ; deux pour supprimez ; quatorze que ou qu'ils réduits à six , apportent un changement qui , sans alterer la pensée , la rend plus intelligible. Si je me trompe, vous m'obligerez, Monsieur, de m'en avertir; J'entreprends de corriger les autres , & je ne demande pas mieux que d'être instruit, afin de me corriger moi-même. Car je sçai que, Ne vouloir être ni con-

* Caract.
page 16.

Sentimens critiques

scillé ni corrigé sur son ouvrage, est un pédantisme. Cette maxime qui est de l'Auteur que je reprends, me fait croire qu'il eût reçu avec modestie la critique que l'on fait de ses caractères.

Page 17. li-
gne 10.

Nous qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles ; Telles cacophonies, *sommes, si, serons, anciens, siècles*, sont trop fréquentes chez M. de la Bruyère. La négligence qui règne dans son style persuade, qu'il n'avoit pas naturellement le talent de bien écrire : Il avoit l'esprit assez juste, & l'imagination très noble ; mais l'expression lui coûtoit : Il ne rencontroit pas toujours les termes propres à ses idées ; ou s'il les trouvoit, il ne vouloit pas se donner la peine d'accourcir son langage, & de le resserrer : De-là un je ne sçai-quoi de dur répandu dans plusieurs endroits, que je vous ai observés. Voici un nouveau trait, il suit immédiatement celui que vous venez de lire. *Alors l'histoire de notre siècle fera goûter à la postérité la venalité des charges.* Autre cacophonie, *postérité, venalité*, un homme qui se propose d'achever, & non pas de multi-

Page 17. li-
gne 12.

sur les caractères.

plier ses ouvrages, se rend plus difficile sur les expressions. Celles-ci, par exemple, semblent plus correctes : *Les hommes d'aujourd'hui seront anciens dans quelques siècles ; alors l'histoire du nôtre fera goûter à nos descendants la venalité des charges.*

Monsieur de la Bruyère entre ici dans un beau détail ; Toujours pourtant le même défaut, son stile n'est point assez châtié. Vous verrez cinq pour, fort proches les uns des autres ; *Qui étoit pourtant une grande ville....*; deux lignes après, *Sortir de sa maison pour aller se renfermer.....*; Au commencement de la page 18. *Aux ceux qui payoient pour entrer....*; Ligne 9. *Pour y passer avec précipitation....*; Au milieu de la page, *Pour remporter le prix de la course....*. La page 19. est chargée de pareilles répétitions; Lig. 9. *Ayons pour les Livres des Anciens....* Lig. 18. *Nous sommes trop proches de celles qui regnent pour être dans la distance qu'il faut, pour faire....*; mille choses depuis inventées, pour suppléer à cette véritable grandeur..... Sans être trop délicat, il est impossible de n'être pas cho-

ibid. p. 17.

Page 17. ligne 21.

Page 20. ligne 1.

38 *Sentimens critiques*

qué de ces défauts d'exactitude. Je ne trouve rien rien de comparable à la description du premier état des hommes ; voyez la page 20. elle commence par ces mots : *La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité , & n'étoit point encore souillée par la vanité , par le luxe , & par la sotte ambition. Ces terminaisons pureté , dignité , souillée , vanité , ne sonnent pas agréablement : Il est vrai que les choses reparent ici les mots ; en faveur de la pensée , faisons grace à la diction , mais elle pouvoit être plus régulière ; par exemple , *La nature se montroit en eux dans toute sa dignité & son innocence ; Elle n'étoit point encore souillée par l'orgueil , par le luxe , & par la sotte ambition.**

La fin de la page 21. demande une reflexion. Si nous considérons qu'il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture , nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes , nos amis , nos ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siecles soit si

entière. J'ai toujours crû véritable ce que M. de la Bruyere nous insinuë; mais s'il le pense lui-même, comme il l'écrit ici, il ne devoit pas avancer deux pages au dessus, que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles, & qu'elles changent avec les temps. C'est là une contrariété selon toutes les formes; si l'on n'en trouve pas dans ces deux sentimens, j'ignore à quoi l'on peut donner ce nom, & ce qu'il faut pour en produire: car en supposant que nous nous reconnoîtrons dans la conduite d'un peuple, qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il faut avouer que les hommes ont des coutumes qui sont de tous les temps; ou si l'on nie que les usages soient les mêmes dans des siècles différens, c'est mal à propos qu'on s'efforce de trouver de la ressemblance entre les François & les Athéniens.

Page 19. ligne 13.

M. de la Bruyere veut justifier le dessein & le titre de son ouvrage; L'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faite d'attention on

Page 25. ligne 21.

JA Sentimens critiques

par un esprit de critique , quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées. Quelque détour que prenne l'Auteur des Caractères , pour se donner le nom d'Ecrivain original , nous avons de quoi prouver le contraire: Vous avez fort bien remarqué, en parlant des maximes de M. de la Rochefoucault , que M. de la Bruyere a beaucoup puisé dans cette source. Il vous auroit été facile de citer plusieurs caractères ; vous m'en laissez le soin , afin de ne point diminuer la matiere de mes lettres: Quoique je sois chargé de la preuve , cela n'empêchera pas que l'honneur de la proposition ne vous demeure tout entier. Il se trouvera que M. de la Bruyere aura eu tort d'avancer , que *faute d'attention , ou par un esprit de critique , quelques-uns pourront penser que ces remarques sont imitées.* Cette découverte sera dûë à l'attention que les Lecteurs y auront donnée : Ce ne sera pas même *par un esprit de critique* qu'on le dira ; il n'y a que de la gloire à se proposer pour modèle une personne aussi illustre qu'un M. De la Rochefoucault : Toute

La honte consiste à le desavouer.

Il est étonnant , Monsieur , que les grands genies ayent souvent des foiblesses qu'on ne pardonneroit pas aux esprits médiocres : Il est étonnant , que de bons Auteurs rougissent de déclarer , qu'ils ont lû les meilleurs Ecrivains , & qu'ils ont profité de leurs lectures. Si M. de la Bruyere avoit retranché ce debut , & qu'il se fût contenté de dire , *L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des caractères ; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher ; moins sublime que le premier , & moins délicat que le second , il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable &c.....* Ce tour est modeste , & c'est se donner pour Original , sans qu'il en coûte à la reputation des Originaux , dont on a tiré un grand secours. A mesure que j'entrerai dans l'examen des Caractères , nous verrons si M. de la Bruyere les doit tous à sa seule imagination. Préparez-vous d'avance aux preuves de la negative.

Les définitions qui sont au com-
Cvj

Page 26. liz.
gnc 170

Page 224.
lig. 152.

commencement de chaque chapitre, sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du grec, & le stile d'Aristote qui lui en a fourni les premières idées. Il étoit inutile de faire venir Aristote une seconde fois dans le même discours pour le même sujet. L'Auteur avoit déjà dit, *Les définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe.* La différence unique de ces deux phrases est que dans celle-ci de la page 29. on n'a pas donné à Aristote le titre de *grand*, qui lui avoit été prodigué dans celle où l'Auteur a écrit *les grandes morales de ce grand Philosophe.*

Si vous trouvez mes réflexions justes, vous en aurez la suite. Je n'ai pas la moindre tentation de vous faire excuse de la longueur de ma lettre; les amis ne doivent point tenir ce langage: Si elle vous a ennuyé, vous deviez différer à lire le reste; si elle vous a réjoui, elle n'est point trop longue. Je suis &c.....





LETTRE III.

Les deux premiers Chapitres du Theophraste Moderne , intitulez du Ridicule , & des Ouvrages de l'esprit , y sont examinez.

M O N S I E U R ,

C'est une delicate maniere de louer les amis , que de leur refuser des louanges par la seule impuissance de leur en donner d'assez fines. Je quitte , à votre exemple , l'usage complimenteur ; il seroit bien pourtant dans une lettre , qui doit servir de réponse à la vôtre pleine d'esprit. Entrons donc tout d'un coup en matiere , puisque vous le voulez. Je me propose d'examiner les deux premiers Chapitres du THEOPHRASTE MODERNE : Celui du *Ridicule* est tres,

62. *Sentimens critiques.*

court ; celui *des ouvrages d'esprit* n'est plus long , qu'à cause que l'Auteur a joint à ses propres idées celles de M. DE LA BRUYERE sur le même sujet.

CHAP. DU
RIDICULE.

Page 2. li.
enc 10.

On se recrie depuis plus de trente siècles sur le ridicule des hommes. L'Auteur qui s'appelle *Le Theophraste Moderne*, veut sans doute remonter au temps de son illustre ayeul , l'ancien THEOPHRASTE , qui a attaqué le ridicule des hommes ; mais il n'a pas bien examiné le temps où il a vécu. M. de la Bruyere observe qu'il a pû écrire son Livre trois cens quatorze ans avant l'Ere chretienne ; cela ne compose que deux mille ans : Je ne revoque point en doute cette supputation ; elle vous a paru juste : L'Auteur n'a donc qu'à reformer son époque , & rabattre de son calcul dix siècles entiers.

Page 3. lig.
62

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver une seconde faute contre le bon sens ; il manque dans le caractère qui suit ;..... Ces gens déplaisent par toutes sortes d'endroits, leur esprit, leur politesse, leur complaisance ne les sauvent pas d'un tel malheur. Des gens

sont en effet bien malheureux , si avec de l'esprit , de la politesse , de la complaisance , ils ne peuvent se faire estimer ; Je ne doute point , Monsieur , qu'il n'y ait plus de ridicule du côté de ceux qui ne les estiment pas. Car qui dit un homme d'esprit , suppose qu'il n'est capable que de produire de bonnes choses : Qui dit un homme poli , designe un homme à qui des manieres choisies donnent le secret de plaire. Qui dit un homme complaisant , donne l'idée d'un homme qui aprouve , & qui merite aussi d'être aprouvé. Il est donc impossible de tomber dans le ridicule avec ces qualitez ; ou si l'on pretend que des gens y peuvent tomber , on doit marquer le caractère de leurs fausses vertus , & dire que leur esprit mal réglé , leur politesse trop recherchée , leur complaisance indiscrete ne les sauvent pas d'un tel malheur ; alors je comprendrai , que ces affectations d'elles-mêmes tres-ridicules exposent au mépris.

J'entends dire d'un homme , qu'il est fat , qu'il est fat ; je n'en puis davantage penser : mais ces titres in-

64 *Sentimens critiques*

*jurieux ne me donnent aucune idée d'un
dereglement de mœurs. Je me figure une
personne qui a beaucoup de suffisance ,
point de merite , & beaucoup de pré-
somp-tion. Et moi je ne sçau-rois me
figurer un homme suffisant, presomp-
tueux , dénué de tout merite , que
je ne me figure en même temps un
tres-mal-honnête homme. Le mot de
ridicule , dit l'Auteur page suivante ,
renferme certainement bien des défauts.
Qu'il n'entende que les défauts de
l'esprit , ils ne laissent pas d'en ré-
pandre dans la conduite ; une preu-
ve qu'il le comprend de la sorte, est
qu'à la page 6. il nous avertit que
ses reflexions ont pour fin de combattre
le ridicule des hommes. Or il faut bien
que ce ridicule lui ait donné l'idée
d'un dereglement de mœurs , puisqu'il
attaque l'immoderation des Riches ,
la fierté des Heureux , la jalousie des
Sçavans, l'ambition des Prédicateurs,
le luxe des gens d'Eglise , la dureté
des Peres, &c.... Ces hommes à qui
leurs défauts attirent le nom de *ridi-
cules* , sont pourtant des gens cor-
rompus ; la Morale de la Chaire ne
leur fait pas plus de grace , que l'an*

Page 5. li-
gne 11.

Ligne 14.

mentime de la satire. Donc le titre de *ridicule* fournit nécessairement l'idée d'un dérèglement de mœurs.

Passons au second Chapitre. *Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait &c....*

CHAPITRE
DES OU-
VRAGES DE
L'ESPRIT.

Page 8. li-
gne 1.

L'Auteur nous renvoie à M. de la Bruyere, qui entame son Chapitre des ouvrages de l'esprit par ces mots, *Tout est dit, & l'on vient trop tard, &c....* C'étoit mal faire sa cour à M. de la Bruyere, à qui l'Auteur publie avoir montré son Livre, que de commencer par le contredire; jugeons-en autrement. Par cette contradiction même, le Theophraste Moderne s'est rendu conforme à son modèle, qui en disant page 488. *César n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers*, met en marge, *V. les pensées de M. Pascal c. 31. où il dit le contraire.* Voila ce qu'a fait son copiste; il a mis une petite note à la marge qui porte, *V. M. de la Bruyere chap. 1. où il dit le contraire*: on appelle donc cela imiter en feignant de contredire.

C'est presque inventer, que de bien choisir. M. de la Bruyere p. 48. dit, *le choix des pensées est invention*; Con-

Page 8. li-
gne 13.

66 *Sentimens critiques*

frontez ces deux caracteres, vous verrez que l'Auteur en parlant contre les copistes, l'a été lui-même dans toutes les formes. Après tout, Monsieur, on a beau faire la guerre aux compilateurs, les gens qui ne peuvent se donner un autre titre, ne se reformeront pas. Il est utile au Public qu'il y en ait; tout le monde n'a pas le loisir ou l'esprit de faire de longues lectures; on est obligé à un homme qui par ses recherches en épargne la peine.

Page 10. li.
enc 11.

Le bon esprit, le bel esprit, choses tres differentes &c. Je suis fort trompé, si ce caractere n'est pas tiré des entretiens d'Ariste & d'Eugene: Il y en a un qui roule sur le bel esprit. Notre homme a été bien modeste de n'y prendre que cela, ou bien habile d'extraire en quinze lignes une conversation qui remplit trente feuillets.

Page 14. li.
enc 16.

C'est dommage que quelques femmes ne se soient attachées à l'étude des belles lettres &c..... Ce caractere est fort à la louange des femmes d'esprit. Le Theophraste Moderne a raison de dire, *Nous qui parmi les hommes ne reconnaissons point d'Apollon, nous trou-*

Page 15. li.
enc 11.

sur les caractères. 67

tous des Muses parmi elles. Tout le monde sçait que Mademoiselle de Scuderi a été regardée comme la *Sappho* de nôtre siècle; c'étoit le nom d'une Gréque sçavante qui fut appelée la dixième Muse : Elle n'est pas la seule que l'on ait vûë briller dans le siècle de LOUIS LE GRAND. Nous avons eu une M. Deshoulières, une M. de la Suze, une M. de Villedieu; nous avons encore Madame Dacier, Mademoiselle Bernard, Madame Le Camus, toutes femmes qui obtiendroient des places à l'Académie, si les Statuts permettoient qu'elles y eussent entrée. Nous sommes au reste toujours disposés à rendre justice au mérite des femmes illustres : C'est pour cela que les tableaux de Mademoiselle Cheron ont été exposés dans la galerie du Louvre avec les ouvrages des Peintres de l'Académie; ils n'ont pas même été jugés les moins beaux.

Les femmes ont tort de nous soupçonner d'envie; elles doivent plutôt s'accuser de paresse &c. M. de la Bruyere leur fait le même reproche; *Pourquoi s'en prendre aux hommes, de*

Page 15. III-
g^{ne} 4.

Labruyere
Page 97.

68 *Sentimens critiques*

ce que les femmes ne sont pas sçavantes ?

Ne se sont-elles pas établies elles-mêmes dans cet usage , de ne rien sçavoir ou par la foiblesse de leur complexion , ou par la paresse de leur esprit, &c....

Il est certain qu'on n'a jamais banni les femmes de la République des Lettres ; on ne les a éloignées que d'un maniment des affaires ; un galant Ecrivain ne peut s'empêcher d'en donner cette raison : » J'ai souvent

*S. Evre.
to. 2. page
308.*

*» jetté cette exclusion sur le dessein que
» nous avions d'affujettir pleinement
» ce sexe au nôtre : j'ai connu à la fin,
» qu'elle ne venoit ni de la malignité
» de l'envie , ni d'aucun sentiment ou
» d'ambition ou d'interêt ; mais (ce-
» la soit dit sans les offenser ,) par le
» peu de sûreté qu'on trouvoit en leur
» cœur foible , léger , incertain , trop
» assujettiti à la fragilité de la nature.*

*Page 15. 11-
Enc 20.*

L'Auteur d'un Opera mal reçu s'en prend au Musicien ; le Musicien se vange sur le Poëte ; tous deux se rendent mauvais office. A compenser les choses , il y a de la faute de l'un & de l'autre. Monsieur de S. Evremont écrit à un de ses amis , Si vous voulez sçavoir ce que c'est qu'un Opera,

Sur les caractères. 69

je dirai que c'est un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & To. 2. page 285.

*le Musicien également gênez l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. Il vous paroîtra comme à moi, que la pensée de M. de S. Evremont a été déro-
bée. Ce n'est pas le seul vol qu'on lui a fait ; j'en découvre un second.*

Est-il possible, continuë le Theophras- Page 17. N^o 8^{me} 15,

te Moderne, que des choses si belles & si bien concertées deviennent ennuyuses ? Je ne serai pas le dernier à m'en plaindre : S'il n'est pas le dernier à s'en plaindre, il n'est pas aussi le premier qui s'en soit plaint. On lit dans M. de la Bruyere page 32. Je ne sçai pas comment l'Opera avec une musique si parfaite, & une dépense toute royale a pû réussir à m'ennuyer. La même chose se voit dans Monsieur de S. Evremont page 381. Il faut avoüer que ces merveilles sont ennuyeuses.

Cet Auteur a été d'une grande ressource au nôtre, qui vouloit parler du Théâtre : Les regles qu'il en donne, sont d'autant meilleures, qu'elles ont été proposées par M. de saint

To. 2. pag.
61.

Evremont. Il conclut son Chapitre sur les Comédies par ces mots , *Aux choses qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il est fâcheux de vous assujettir à un ordre trop austere, & de commencer par la gêne en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir.* Cette même pensée est entrée dans les Carac-
 teres du Theophraste Moderne; il dit,
Assujettir les regles au goût public, plutôt que d'affervir le goût aux regles du théâtre, sur moyen de réussir. J'exigerois de l'Auteur qu'il citât les personnes à qui il doit ses principales reflexions ; c'est une chose qu'il se gardera bien de faire ; son Livre seroit surchargé de textes & d'autoritez : mais sa discretion , quelque grande qu'elle soit , n'empêchera pas que nous ne découvrons une bonne partie de ses larcins.

Page 18. li.
gnc 17.

Je le prens encore sur le fait. *L'on doit supposer qu'il y a dans la plûpart de ceux qui occupent le parterre, un goût naturel exclus du théâtre &c....* M. de S. Evremont auroit encore droit de reclamer cette pensée , elle lui appartient originairement : *Le Parterre, (cela est au tome 2. p. 357.) qu'il*

Page 21.
ligne 25.

Sur les caractères. 71

n'a d'autres lumières que celles de la nature , juge mieux de la Comédie que ceux qui embarrassent le Théâtre.

Après THEOPHRASTE , (ce n'est point par vanité que j'en parle , mais pour rendre justice à des Auteurs connus) après THEOPHRASTE on a fait de bons Caractères. J'ai bien de la peine à croire que l'Auteur soit exempt de vanité , & qu'il ne se donne pas la meilleure part de la gloire qu'il accorde aux habiles Censeurs. A parler sans passion , il y a dans ses Caractères plusieurs traits excellens : Comme nous sçavons les admirer , il ne doit point se soulever contre la critique qui s'élève contre les médiocres.

Page 16. 14
gne 18,

BALZAC qui de son temps a eu des Envieux , n'auroit pas aujourd'hui des imitateurs. BALZAC à qui nous devons le bel arrangement de nos mots , la belle cadence de nos périodes , le nombre de la parfaite élocution , est bien maltraité de tous les Modernes. Nous reconnoissons peu l'obligation qu'à notre langue

Page 29. 14
gne 12,

72 *Sentimens critiques*

Entr. d'A.
riste & d'Eu-
gene p. 191.

à ce beau genie. L'Auteur a tiré
ce Caractere des entretiens du Pe-
re BOUHOURS , où *Ariste* parle de
de la sorte : » Il faut lire BALZAC,
» car il a de grandes beautés , & on
» apprend beaucoup en le lisant ; mais
» il ne faut pas trop l'imiter ; il est
» aisé de parler mal , en voulant
» parler aussi bien que lui. VOITURE,
» ajoute-t-il , p. 327. nous a appris
» cette maniere d'écrire aisée & dé-
» licate : avant lui on pensoit n'avoir
» de l'esprit , que quand on parloit
» BALZAC tout pur , & qu'on expri-
» moit de grandes pensées avec de
» grands mots.

Page 19. li-
gne 11.

*Le beau Livre que celui de SAINT
EVREMONT ! Beau sans doute , &
tres-beau. Le Theophraste Moder-
ne qui s'en est approprié les plus
fins traits , le louë par reconnois-
sance. Le charmant Auteur , (s'é-
crie-t-il ,) il ne devoit être attaqué
ni défendu. Il n'est pas que vous
n'aïés vû la dissertation sur les œu-
vres de M. de saint Evremont , aussi
bien que l'apologie qui y sert de ré-
ponse : l'une & l'autre * renferment
de bonnes remarques.*

* Imprimées
en 1698.

Un

sur les caractères. 73

Un Auteur attaqué néglige de répondre ; celui qui entreprend de le justifier, s'établit un nom, lors même qu'il travaille pour l'honneur d'autrui. Cette reflexion est fort de mon goût. Si, comme le prétend M. de la Rochefoucault, » c'est se donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur. « Je dirai, que c'est avoir de l'esprit, que de connoître les beaux ouvrages, & de défendre les gens de Lettres. L'Apologiste de M. de S. Evremont a un double titre, pour avoir la reputation d'homme d'esprit ; outre qu'il sçait distinguer les bons Ecrivains, il s'est lui-même distingué par des écrits que le public a bien reçus.

Livre admirable que celui DE LA BRUYERE ! caractères inimitables qu'on s'efforça pourtant d'imiter ! L'Auteur entend sans doute l'ouvrage dans le goût des caractères de Theophraste, imprimé en 1697. il appelle imprudent celui qui l'a mis au jour : Quel nom lui donner à lui-même ? il n'a pu s'empêcher de prononcer aussi-tôt sa propre condamnation : voici l'Arrest. Si un autre eût donné à un livre.

D

74 Sentimens critiques

le titre que porte le mien , j'avouë qu'aussi-tôt ma plume se seroit armée pour vanger THEOPHRASTE. Je veux faire ce que l'Auteur auroit fait , il est juste de vanger un ancien Philosophe, & de couvrir de confusion un Moderne temeraire.

Il continuë dans le caractere suivant de faire le sien propre. Vrai singe de la Bruyere , il a voulu l'imiter en tout , & se peindre comme lui en plusieurs endroits. Je ne doute point que dans le cours de vos reflexions, il ne s'en trouye quelques-unes sur l'affectation de ce procedé.

Page 32. li.
gne 15.

Vous pretendez briller dans le Journal des Sçavans , &c.. Cela me donne occasion de vous dire un mot du Journal des Sçavans , non pas pour vous instruire, mais pour sçavoir de vous; Monsieur , si moi-même je suis bien instruit. M. Salo Conseiller au Parlement de Paris en est le premier Auteur ; il commença en 1665. à donner toutes les semaines au Public une espece de gazette de ce qui se passoit dans le Parnasse : le chagrin d'avoir perdu au jeu cent mille écus fut bien-tôt cause de la mort ; peu

sur les caractères.



d'Ecrivains sont menacez de cet accident. M. Galois continua le Journal pendant quelques années ; M. l'Abbé de la Roque succéda à cet emploi , où il ne fit pas trop bien son compte. M. Cousin President en la Cour des Monnoyes est celui à qui nous avons l'obligation de ce travail ; homme docte , laborieux , rempli de lumieres & de bon goût , il est tres-capable de ce détail ; je ne sçai qui après lui osera l'entreprendre , mais il sera difficile d'obtenir le même succès.

Je voudrois être assez gros Seigneur Page 32. li-
gne 18.
pour arrêter à force d'argent le cours
des mauvais ouvrages. Peut-être que, si le Theophraste Moderne eût vu l'accomplissement de ses souhaits , nous ne le verrions pas Auteur ; l'argent qui l'a été le ressort de son travail l'auroit détourné d'écrire ; au lieu qu'il a voulu être payé de sa peine , on le remerceroit volontiers de ne l'avoir pas prise. *Gros Seigneur*, c'est là un terme de nouvelle édition, que l'usage établit chez les précieuses.

Un Auteur qui dedie à un marchand, Page 34. li-
gne 18.
avoir certainement besoin d'un habit.

76. *Sentimens critiques*

RICHELET est le seul qui ait dédié à un Marchand nommé *Burgeat* ; mais on ne peut pas dire que ce fût dans le dessein d'avoir un habit ; ce Monsieur *Burgeat* ne vend point d'étoffes propres à habiller ; il trafique seulement des dentelles, A propos d'Épîtres dedicatoires, il faut voir comment *Furetiere* & *Scaron* s'y sont pris pour berner les Auteurs : le premier dedie au Bourreau ; le second à sa chienne ; ces Lettres contiennent une Satire fine & ingénieuse.

La Page 36. contient deux caractères sur la question tant examinée du siècle nouveau. Quelques uns ont décidé que l'année 1700. dans laquelle nous vivons est le commencement du dix-huitième siècle ; je m'imaginais pourtant être encore dans le dix-septième , quand ce ne seroit que pour conserver plus long-temps l'honneur d'être le contemporain d'une infinité de grands hommes , auxquels il a donné la naissance.

Page 38. li.
8^{me} 3.

Rien ne convient si mal à plusieurs livres que le titre qui leur est donné. Ne me reprochera-t-on point d'être tombé dans cet inconvénient ? Oui cer-

tes ; & c'est par-là que j'ai commencé : On ne pouvoit choisir un titre moins proportionné à l'ouvrage ; ni faire un ouvrage moins digne du titre.

Un Curé pénitent a long-temps passé ^{ibid. ligne 11.} *pour avoir fait le dégoût du monde. Ce pecheur converti gemit dans la retraite, &c...* Je puis, sans blesser l'honneur de personne, donner le dénoüement de ce caractère ; il est permis de nommer un pecheur converti aussi bien qu'un bon Auteur. Monsieur Mauroi Curé des Invalides eut le malheur de tomber dans quelques foiblesses, & bien-tôt après le bonheur de s'en relever ; il en fait une penitence austere dans l'Abbaye de Sept fons. Monsieur le Noble fit en 1697. un livre que l'on intitula, *le dégoût du Monde par M. Mauroi, cy-devant Curé des Invalides.* Ce titre & ce nom exciterent une curiosité dont personne ne se repentir ; le livre eut toute la vogue imaginable : Par de certaines raisons que chacun peut deviner, M. le Noble fut obligé de s'en declarer l'Auteur. Il est à present dans la

78 *Sentimens critiques*

devotion, & se donne aux ouvrages de pieté : tout ce qui part d'une telle plume ne peut manquer d'obtenir l'approbation.

A propos de ces gens qui, pour donner du credit à leurs pieces, les revêtent de noms illustres, j'ai lû que le Testament du Cardinal de Richelieu est un ouvrage supposé par un homme d'esprit, & qu'après la mort de ce grand Ministre on ne trouva dans ses Papiers, que ses traitez de controverse & de pieté, qui furent polis par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon. « Ce n'est pas d'aujourd'hui (est-il remarqué en cet endroit) qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enleve tout d'un coup le suffrage du Public. » Cette reflexion ne peut être apliquée à M. le Noble ; son nom seul peut être le garant de toutes sortes d'écrits.

Mélange
d'histoire
& de littérature, P.
167.

Page 38 li- *De galans memoires sont attribuez*
gne 21. *à S. E... qui les desavoue, &c. Il*

parut en 1696. un Livre qui avoit pour titre, *les Memoires de la vie du Comte De... avant sa retraite, redigés par M. de Saint Evremont*; ce n'étoit qu'un moyen de donner cours au livre: J'ai sçu que M. de S. E*** ne l'avoit jamais lu, non plus que bien d'autres ouvrages qu'on assure être de lui. Le Theophraste Moderne est dans l'erreur commune, & s' imagine que les œuvres mêlées composent cinq volumes; *ibid. ligne 47.* dit-il au même endroit, *qu'une hystoriette fait le sixième tome des Oeuvres de M. de SAINT EVREMONTE.* L'Auteur croit donc luy-même que les cinq volumes qui paroissent sous le nom de cet écrivain sont tous de lui? Peut-être me sçaura-t'il bon gré de le détromper. M. de Saint Evremont soupçonné dans le temps qu'on conclut la paix des Pyrenées d'avoir fait une piece satyrique, intitulée *La paix ridicule*, fut obligé de sortir du Royaume; il se retira d'abord en Hollande, & delà en Angleterre, où il s'appliquoit à l'étude des belles Lettres: tout ce qu'il composoit étoit recherché, & l'on s'estimoit heureux

d'avoir ses petits ouvrages écrits à la main: Madame la Duchesse de Boiillon les aporta en France ; ils se multiplièrent entre les mains des Particuliers, & vinrent jusques aux Libraires qui joignirent à ces recueils plusieurs rapsodies anonimes : M. de S. E** s'en plaint en ces termes dans une lettre qu'il écrit à la Moderne *Leontium*. « J'ai un grand desavantage en ces petits traitez qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoüe point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de desavouer. » L'Auteur des nouveaux Caractères n'a peut-être pas fait attention à ces paroles. Quand même nous n'aurions pas le desaveu de M. de S. Evremont, il est si facile de distinguer la vivacité de son genie, & la noblesse de son stile, que personne n'est excusable de le confondre avec ses mauvais copistes. Depuis trois mois on s'est même avisé de donner au Public un livre intitulé *Nouvelles Oeuvres mêlées de M. de S.*

Tome 11.
page 162.

sur les caracteres. 81

Evremont. Je suis persuadé qu'on n'en demeurera pas là, & qu'on fera faire des livres à S. Evremont plus de vingt ans après sa mort ; luy qui à peine en aura fait deux pendant une longue vie.

Comme il faut de la diversité dans les meubles, ici du velours ou une tapisserie des Gobelins, là un cassis & des trumeaux ; on a jugé que la place seroit bien ornée par un amas considerable de livres, &c.. M. Patin disoit agreablement que la *Bibliomanie* étoit une des maladies de ce siècle. Chacun par un luxe docte & curieux, *Studiosâ luxuriâ*, veut avoir des Livres & former de grans corps de Bibliothèque ; *Jam enim inter balnearia & Thermas Bibliotheca quoque ut necessarium domûs ornamentum expolitur*, ces mots vous font connoître que le Theophraste Moderne sçait traduire quand il dit, *les Livres ne sont en effet que pour l'ornement.*

Page 41. li-
gne 25.

Page 42. li-
gne 2.

Il pretend exclure l'ironie du nombre des figures ; les Rheteurs souffriront-ils cette proscription ? elle est ainsi résolue, *l'ironie qui embellit un discours, sied mal dans une piece faite*

Page 45. li-
gne 7.

82 *Sentimens critiques*

seulement pour être lûë. Cela n'est pas toujours vrai : Cette figure anime le lecteur & l'intéresse : Tous les Ecrivains l'employent sans qu'on s'y trompe ; le tour détermine autant que le ton à croire ironie , ce qui l'est véritablement. Si l'Auteur est persuadé que l'ironie produise un mauvais effet , il ne devoit pas s'en servir au commencement de ce Chapitre en parlant du bel esprit ; ou s'il a cru qu'on devineroit le sens ironique , il ne doit pas ajouter , l'écrivain muet jette dans l'équivoque. Disons après tout qu'il y a maniere d'user de l'ironie.

Page 10.

Page 43. II.
Page 10.

Il y a de bonnes Traductions ; je mets au nombre des meilleures celles des lettres de PLINE , &c. Vous m'avez parlé de l'Auteur de cette traduction , qui est M. De Sacy Avocat au Conseil ; il excelle autant dans la profession que dans les belles Lettres. Je doute qu'il ait bien reçu la préférence qui lui est ici donnée sur l'Original ; Plin paroîtroit en certains endroits le Traducteur ; tant le Traducteur réussit à embellir par ses expressions les pensées de Plin ; il me sem

ble, à ne me point passionner aveuglement pour les Anciens, qu'on est trop heureux de les bien exprimer, sans affecter plus d'esprit qu'eux : M. de Sacy content d'avoir fidèlement rendu les pensées de Plinè, n'ambitionne pas de se substituer à la place de l'Original; il ne ressemble point au THEOPHRASTE MODERNE qui n'eût pas manqué, s'il eût fait une traduction, de se donner la gloire d'avoir embelli les pensées de son Auteur : Cette presumption seroit fort contraire à la modestie d'un Sçavant * qui * Petr. Viâ. disoit au sujet des anciens Ecrivains, *conarè ipsos exprimere, nisi metuerem ne insanire viderer, qui sperarem me tante venustati reddenda parem esse* ; Bien loin d'espérer de traduire fidèlement leurs pensées, il craignoit d'en affoiblir la force & d'en diminuer la beauté.

Messieurs D. P. R. ont amené le style diffus, &c.... Je ne pretens pas, Monsieur, quoique j'approfondisse certains Caractères, m'ériger en faiseur de clefs. Vous devez reconnoître plutôt que moi ceux que je développe; par exemple celui-ci de Messieurs de

Page 44. ligne 31

84 *Sentimens critiques*

Port Royal. Monsieur Arnaud Dandilli affecta le premier ce stile grave & étendu ; il eut pour imitateurs de son langage tous ceux qui l'étoient de ses maximes. Ce stile nullement propre à l'humeur impatiente des François qui veulent promptement concevoir , n'a pas eu long-temps la vogue. Le P. Bouhours , dans son entretien sur la langue Françoise , designe Messieurs de Port Royal sous le nom de *solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans* ; Il ne fait aucune grace à leurs longues parenthèses , & à leurs grandes periodes : c'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit au sujet de la critique de l'imitation traduite par ces Messieurs , « Je me suis étonné qu'une société puissante qu'il n'a pas épargnée ait eû toujours de fort grans égards pour lui. » Cela ne m'a pas surpris , la charité est patiente.

Entr. d'Ar.
& d'Eug.
Page 197.

Page 44. li-
gne 14.

On commence par le point de doctrine , & on finit par les injures. La pensée & l'expression appartiennent à M. de la Bruyere ; voyons la page 46. il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent

sur les caracteres. §

des hommes graves qui d'un point de doctrine se font une querelle personnelle. Tout le monde a sçû les differens cruels qui s'éleverent, il y a quelques années , au sujet des Oeuvres de VOITURE attaquées par GIRAC , & défenduës par COSTER ; l'animosité devint telle que M. le Lieutenant Civil fut obligé de leur defendre d'écrire l'un contre l'autre.

La critique les fait admirer (il parle des lettres Provinciales ,) *je les admirerois plu' volontiers s'il y avoit moins d'aigreur dans le stile.* En fa-
loit-il moins dans une occasion où il s'agissoit de détruire certaines erreurs, & d'en prévenir d'autres. Quiconque seroit de l'opinion du Theophraste Moderne , je le prierois de s'attacher à la onzième Lettre ; & je suis tres-persuadé , que s'il se plaignoit de ce qu'on a traité de la sorte des Religieux , il se plaindroit encore davantage de ce que des Religieux ont traité la verité de la sorte. Nôtre Auteur ne manqueroit pas de se faire honneur de cette pensée ; Quant à moi, qui n'ai pas l'ambition de me faire valoir aux dépens des autres, je

Page 44. **U**
gnc 16.

86 *Sentimens critiques*
vous declare nettement qu'elle est à
la page 215. des Lettres Provincia-
les.

Ouvrages parfaits matiere des par-
faites critiques ! Si l'ouvrage est pa-
ris, nulle apparence qu'il puisse don-
ner lieu à la censure : par tout où la
perfection se trouve, la critique est
inutile. L'Auteur raisonne bien
s'il est dit les beaux ouvrages sont la
maniere des belles critiques, parce qu'en
effet les beaux ouvrages ne sont pas
exempts de défauts. Je ne servirai
point sur du même caractère que
vous faites ingénieusement servir à
votre justification. « Quelle prodi-
gieuse distance entre un bel ouvrage
et un ouvrage parfait ou regulier !
une réflexion qui ne doit pas m'é-
chapper, est que la beauté d'un ou-
vrage conduit à la beauté de la cri-
tique. J'ai tout lieu de me défier de
mon travail, moi qui m'exerce sur
des caractères imparfaits. Vous, qui
travaillez sur Monsieur de la Bruy-
re, attendez un meilleur sort ; le Cid,
l'Amant, est l'un des plus beaux poë-
mes que l'on puisse faire ; & l'une des
meilleures critiques qui ait été faite

sur les caracteres. 87

sur aucun sujet est celle du Cid. On dira de la même manière, les Caractères de M. de la Bruyère sont les plus beaux que l'on puisse produire, & l'une des meilleures critiques est celle des Caractères. Cette prédiction heureuse ne part point, Monsieur, d'une prévention mal-fondée; elle a pour garant le succès qu'a eû feu M. Dancourt votre ami, dans sa critique du P. Bouhours.

Une fine critique mène Libon en exil, &c.... folie inexcusable de se perdre par son esprit, au lieu de s'en faire un moyen d'établissement; je me souviens des deux vers qui sont au bas du portrait de M. Furetière.

Page 45.
gnc 14.

Multum scire nocet, si non tam multa locutus,

Felix ingenio viveret ille suo.

Ovide se reprochoit à lui-même son esprit comme la cause de son malheur.

Ingenio perii qui miser ipse meo.

Monsieur le Comte de Bussi manqua sa fortune par le talent dangereux qu'il avoit d'écrire librement. Plusieurs après lui ont eû avec le

88 *Sentimens critiques*

même défaut un pareil malheur. Ce qui est de fâcheux pour ces fortes d'esprits, est que l'exil & la prison ne les corrigent pas: La plupart affectent de braver l'autorité de celui à qui il appartient de punir; ils mêlent dans leurs plaintes la liberté amère & chagrine, qu'on leur a ôtée les moyens de répandre dans des écrits. Tous, à l'exemple d'Ovide, se consolent de ce qu'ils seront *beaux esprits* jusques dans les cachots de la Bastille & sur les remparts de *Pierre-Ancise*.

Inter Sauromatas ingeniosus ero.

Cette affectation convient mal à des exilés; ils doivent se plaindre modestement, & s'avouer coupables, plutôt que de se justifier avec arrogance. Les disgrâces exigent de nous la bien-seance d'un air douloureux. Cette mortification apparente est un respect dû à la volonté des Supérieurs qui songent rarement à nous punir sans dessein de nous affliger.

Des fatires chrétiennes j'ai vu ce titre, je n'ai pas lu l'ouvrage, de peur de m'apercevoir qu'il ne répondoit pas au titre. L'Auteur a grand tort de condamner une partie sur l'étiquette

9. Evr. t. 22
5. p. 147.

Page 45. li-
vre 18.

du fac il devoit lire les *satyres Chré-*
tiennes , & il auroit vû qu'elles ne
blessent point la charité ; les vices y
sont blamez en general , personne
n'y est designé ; or cela est tres-con-
forme à l'esprit de la Religion. S'il
croit que l'on cesse d'être chrétien ,
du moment qu'on devient censeur ,
que juger de luy qui non content de
tracer des Caracteres generaux , fait
des peintures assez singulieres pour
inspirer une maligne curiosité. M.
de Bussi a justifié par avance l'Au-
teur de ces Satires Chrétiennes ,
quand il a écrit » l'endroit de vôtre « To. 4. let. 1.
lettre m'a fait rire , où vous me man- « 15.
dez que vous avez passé un mois à la «
Campagne à médire du genre hu- «
main : J'ai eû peur d'abord pour vô- «
tre conscience ; mais après y avoir «
un peu songé , j'ai trouvé qu'on se «
sauvoit à déchirer le monde en ge- «
neral , comme on se damnoit à dé- «
chirer les particuliers. « Que le Theo- «
phraсте Moderne , qui se pique de
tant de delicateffe , fasse attention à
ces dernieres paroles.

Si les Satires de DESPREAUX sont Page 46. Ré-
vives , j'en accuse le dereglement des gne 3.

hommes , & non le Poëte , qui feroit trahir la verité , ne pouvoit enarguer plus d'indulgence. L'Auteur pretend faire fa Cour à M. Boileau. S'il se broüilloit avec l'ennemi de Cotin & de Perrault , il appréhenderoit de donner lieu à une fatyre nouvelle plus mordante fans doute que ces courtes reflexions dont je vous fais part.

Page 46. li.
gne 29.

L'Auteur ne connoît pas le goût du siècle , quand il avance que *l'Amour de la Poësie s'en va &c.* Nous sommes plus que jamais amateurs des beaux vers ; l'amour de la Poësie reste, mais les bons Poëtes s'en vont. RACINE n'est plus , CORNEILLE se repose , BOILEAU travaille à l'histoire. Qui est-ce qui remplacera ces grans genies? Ce ne sera pas le Theophraste Moderne qui s'est avisé de finir le caractere de *Rolet* par une mauvaise épitaphe de deux vers. Si Desportes n'avoit pas été meilleur Poëte, il n'auroit pas gagné trente mil livres de rente pour un seul Sonnet.

Cy-après au
Chap. de l'en-
têtement.

Vide les en-
tret. de Bal-
zac.

Page. 47. li.
gne 26.

On doute qu'être Auteur , ne soit pas déjà une preuve qu'on est incapable

de la Magistrature. J'ignore, Monsieur, pourquoi on ne pardonne pas à un Magistrat de faire des livres. Je croirois, que si la Justice ne souffroit point de son attachement aux belles Lettres, il devroit lui être glorieux; mais par une prévention qui n'est que trop commune on le blâme : M. de la Bruyere en a fait le sujet de son troisième caractère. Nous voyons encore dans S. Evremont un homme qui prend des mesures pour faire agréer une traduction de Petrone. » Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magistrat, (ce sont les termes de la lettre) songez que nous sommes dans une saison, où la justice même nous permet de nous delasser. «

To. 2. p. 38.

CALPRENEDE est, comme vous sçavez, l'Auteur de cette Comedie dont il est parlé à la page 48. C'étoit un Gentilhomme de Perigord; il vint à Paris, & se mit dans le Regiment des Gardes, où il composa son *Silvandre* : de l'argent qu'il en eut, il s'habilla d'une maniere bisarre; & quand on lui demandoit le nom de son étoffe, il répondoit que c'é-

toit du *Silvandre*. Ce Calprenède épousa une femme qui avoit cinq maris ; il en fut séparé par Arrest du Parlement.

Page 49. ligne 22.

Une Tragedie , le recit d'un Opera , une Comedie d'un acte , marchent sur le ventre aux plus beaux ouvrages de morale. De la maniere dont nôtre Auteur s'explique , il semble confondre les Tragedies avec des ouvrages inutiles ou dangereux. Sans entreprendre de les justifier toutes , y a-t'il des piéces où la morale perd moins de ses droits ? Les grands sentimens , les maximes heroïques , l'éloge souvent reiteré des nobles vertus , la Religion toujours respectée : voilà ce que nous remarquons dans plusieurs Tragedies ; le Theophraste moderne l'a remarqué aussi bien que nous ; il s'en est expliqué dans son Chapitre de quelques usages , en ces termes , *il pourra venir un temps , où l'on ne dira point de mal à la Comedie : les piéces y seront serieuses , les Acteurs modestes : ce temps est venu.* Polieucte & Gabinie l'ont rappelé : En faveur de ces Tragedies Chrétiennes , il devoit au moins fai-

re une exception. De l'examen de la pensée , venons à celui des termes ; *marchent sur le ventre* , la metaphore ne peut pas être plus outrée ; elle a paru telle à l'Auteur qui l'a écrite en lettres italiques afin d'adoucir l'expression ; je le devine ainsi ; mais comme tout le monde n'a pas le don de deviner , il étoit mieux d'employer un terme naturel , & d'écrire en caracteres uniformes , *le recit d'un Opera , une Comedie d'un acte sont preferez aux plus beaux ouvrages de Morale.*

On applique à M. de la Bruyere le dernier caractere de la page 31. *Tel par un ouvrage obtint une place à l'Academie , qui par son discours d'entrée fait repentir les Academiciens de l'avoir choisi: il ne scût charger que des portraits , &c....* Si l'on est obligé de penser que le Theophraste moderne ait eû en vûë l'Auteur des Caracteres , je douterai plus que jamais qu'il lui ait montré les siens , ou qu'il ait eû son amitié. Les Auteurs quoiqu'amis , ne laissent pas, dira-t'on , de se critiquer. M. Boileau n'a pas épargné Quinault ; cependant il assure que

94 *Sentimens critiques*

Page 15.

malgré leurs différens poetiques, ils étoient amis ; je veux croire cela, mais je ne croirai point que M. de Labruyere ait vû ce qu'on dit ici contre lui : On auroit eû mauvaise grace de lui montrer un caractère qui ne lui en fait aucune. Mais s'il étoit vrai que l'Auteur eût été assez critique, pour lancer les traits de sa Satyre contre un Ecrivain qui l'a secondé dans son ouvrage, ne serois-je pas en droit de lui appliquer ce que cet Ecrivain dit des plagiaires ? » On se nourrit des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses Ouvrages ; & quand enfin l'on est Auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfans drus & forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice. »

Page 52. l.
Enc 26.

L'éloquence n'est plus au Barreau, elle ne doit pas être dans la chaire, l'Académie est son asile & sa véritable place. J'admiterois ce Caractere, si M. de la Bruyere n'avoit pris les devans de mon admiration dans sa Preface, où il a dit : Il me sembloit

sur les caractères. 25

que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Barreau, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul azile qui pouvoit lui rester étoit l'Académie Française. Le hazard seroit grand, si deux Auteurs se rencontroient en tout sur le même sujet sans s'être lus : Ici, Monsieur, le seul hazard est que le Theophraste moderne n'ait pas mieux déguisé l'imitation ; il a coutume d'être plus subtil : voici la preuve d'un déguisement plus adroit.

Un discours prononcé, un discours écrit, n'ont jamais paru le même discours &c.... Je veux bien que cette pensée soit de l'Auteur ; elle est naturelle ; & peut tomber dans tous les esprits. Mais tous les esprits ne l'exprimeront pas aussi heureusement que M. de Labruyere. *Quel avantage (dit-il p. 605.) n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les dupes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire.*

L'Auteur qui a commencé ce chapitre, en contredisant M. de La

Labr. pref.
page. 19.

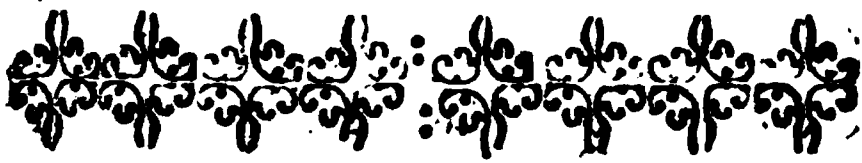
Pape 54. 11
gnc 1.

Labr. P. 51.

Page 56.

bruyere le finit d'une maniere conforme. Cet Ecrivain qui apprehendoit qu'on ne l'accusât d'avoir copié HORACE OU DESPREAUX , se justifie sur *ce qu'il a pû penser après eux , ce que d'autres encore penseront après lui.* Le Theophraste moderne s'est servi du même tour : Plus heureux dans cette occasion que dans les autres, il a employé des termes nouveaux : *Tout étoit à dire pour moi qui n'avois point encore écrit.* C'est la dernière pensée de ce Chapitre ; pensée qu'on pourroit changer en celle-ci. *Rien n'étoit à dire pour un homme qui avoit tant lû & tant compilé.* Je vous promets la suite de mes reflexions , quand ce ne seroit que pour vous engager à m'envoyer exactement les vôtres. A Dieu. Monsieur , je suis &c...





LETTRE IV.

REPONSE DU SOLITAIRE.

Elle contient ses reflexions sur le premier Chapitre des Caractères de Monsieur De la Bruyere , dont le titre est , Des Ouvrages de l'esprit.

MONSIEUR,

Vos reflexions sur le THEOPHRASTE MODERNE sont telles , que je souhaiterois vous donner le même plaisir à lire les miennes sur M. DE LA BRUYERE. Nous faisons l'un & l'autre de nôtre mieux : Loin de nous , Monsieur , l'envie qui tantôt refuse ou accorde les loüanges : cherchons seulement à nous rendre l'esprit juste par l'examen des meilleurs ouvrages.

E

Je ne vous dirai rien de la *Traduction des Caractères de Theophraste* ; Je la crois bonne sur l'estime qu'en font plusieurs sçavans Grecs, du nombre desquels je ne suis point ; Comptez mon aveu pour quelque chose ; on n'accuse pas volontiers son ignorance ; j'excuse la mienne d'autant moins , que j'ai sçû dans ma jeunesse la langue Grecque. Le Pere Jouvençy qui a été mon Professeur de Rhetorique , m'a donné les premières places en cette composition ; Elle m'a fait obtenir plusieurs prix ; Je me souviens de ces honneurs , sans me souvenir de ce qui me les a mérités. Le grec demande beaucoup d'exercice , j'ai ouï dire qu'un habile homme l'avoit appris jusqu'à trois fois : Déjà très mécontent de l'avoir oublié une première , je ne m'exposerai pas à ce travail ingrat. Un peu de latin , un peu de françois , c'est là tout mon sçavoir ; je laisse donc , à qui voudra l'entreprendre , l'examen de cette traduction ; Venons à ce qui est propre au Traducteur.

Il a mis à la tête de ses *Caractères*

Sur les caractères. 99

terres une manière de Préface , sur laquelle il y a trois ou quatre observations à faire. *Je rends au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de cet Ouvrage.* Ce commencement ne m'a pas semblé délicat ; on ne dit point , *Un homme m'a prêté cent louis d'or , je les ai empruntés de lui ;* l'un suppose l'autre ; ou bien si l'on veut employer les deux verbes , l'ordre demande que celui d'emprunter aille devant , parce que le prêt marque nécessairement l'emprunt ; ainsi l'on diroit , *J'ai emprunté cent louis d'or , un tel me les a prêtés ;* mais ce qui se diroit dans une telle occasion , ne peut pas se dire au figuré ; le tour dont il falloit se servir , étoit , si je ne me trompe , celui-ci , *Je rends au public ce qu'il m'a prêté , je lui dois la matière de cet ouvrage , &c*

Page 99

Passiez , Monsieur , aux premières lignes de la page suivante. *Mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice , il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher.* Ce verbe demande un cas ; *Reprocher* , quoi ? le vice ; il faut donc un article , *le*

Page 100

leur reprocher ; comme cela est rude, j'aurois mis, *il ne faut pas se lasser de les reprendre.*

Ligne 18. Page 5. il parle de ses Caractères, On ne peut pas les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pais, sans que mon Livre ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans les chapitres, & dans une certaine suite insensible des reflexions qui les composent ; Je mentirois, si je me vantois d'entendre cela ; & je ne pourrois m'en vanter, que pour me faire honneur d'être le seul à entendre une chose obscure à tous les autres. Cette phrase n'étoit pas fort necessaire à l'éclaircissement du Livre, puisqu'elle ne se trouve point dans les premieres editions, où la Préface est plus claire, sans être aussi longue. Quand même la pensée seroit intelligible, il resteroit à rendre l'expression juste : On n'a jamais dit, *Ce Livre s'écarte du plan que l'Auteur se propose* ; Le reproche doit tomber sur l'Ecrivain ; c'est pourquoi on dit ordinairement, *L'Auteur s'écarte de son plan* ; C'est lui qu'on

sur les caractères. 101

accuse des défauts de son Ouvrage;
& non l'Ouvrage des défauts de son
Auteur.

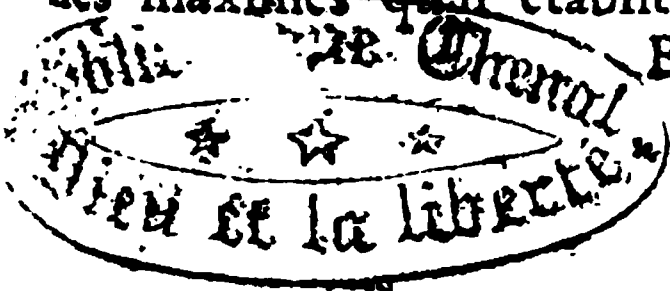
Je pris quelque chose de ces deux
avis si opposez, je gardai un tempe-
rément qui les rapprochoit. Cela n'ex-
prime pas ce que M. de la Bruyere
veut faire entendre. *Rapprocher deux*
extrémitez, c'est les rendre encore
plus contraires, & augmenter la
difficulté d'un juste tempérament;
A la bonne heure, qu'on prenne
un milieu entre deux avis opposez;
mais qu'en les rapprochant, on gar-
de un tempérament sage, il faut
avoir le secret de détruire l'oposi-
tion en la fortifiant, d'allier les con-
traires, & de joindre ce qui est in-
compatible.

Ce ne sont point des maximes que
j'aie voulu écrire; elles sont comme
des loix dans la Morale; & j'avoue
que je n'ai ni assez d'autorité, ni as-
sez de genie pour faire le Legisla-
teur. Monsieur De la Bruyere de-
voit donc dire, Ce ne sont point des
maximes nouvelles que j'aie voulu é-
crire; car il est certain que ce sont
des maximes qu'il établit, à moins

Page 7. B.
gne 29.

Page 9. M.
gne 8.

E iij



102 *Sentimens critiques*

qu'il n'entende par le mot de *maxime* une regle de morale nouvellement introduite : Cette définition seroit singuliere : Nous comprenons sous l'idée de maximes , toutes pensées courtes , qui instruisent , qui reprennent , qui tendent à corriger ; l'Auteur ne se défendra pas d'avoir eû ce dessein dans tous les Caracteres ; donc , *ce sont des maximes qu'il a voulu écrire*. Mais s'il faut que les pensées soient courtes , il est en droit de prétendre que tous les Caracteres ne sont pas des maximes ; l'affreuse prolixité de quelques-uns nous porte à convenir qu'il a raison de ce côté-là , tandis que nous le blâmons par un autre motif. Ses reflexions sont trop longues pour être des maximes , le voilà justifié : Elles sont trop longues , j'en excepte plusieurs , pour se soutenir & être entendues , le voilà dans son tort.

Page 114. Le premier chapitre où il est traité DES OUVRAGES DE L'ESPRIT , commence par ce Caractere ; *Tout est dit , & l'on vient trop tard , depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes*. M. De la Bruyere n'a

pas toujours été dans ce sentiment, soit qu'instruit par la vérité, poussé par la flatterie, ou guidé par son amour propre, il ait depuis changé d'avis. Comment dans son Discours Academique parle-t-il de M. DE LA FONTAINE ? *Il persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes..... Homme unique dans son genre d'écriture, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au de-là de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.* Cet éloge marque déjà que M. De la Fontaine n'étoit pas venu trop tard, lui, qui a été plus loin que ses anciens modèles. *Celui-ci, (il donne à M. BOILEAU la même prérogative,) passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie.* Quoique dise M. De la Bruyere au commencement du titre que nous examinons, il n'étoit point si idolâtre des anciens, qu'il ne leur préférât des modernes, ou qu'il ne les mît du moins en parallèle avec eux; il s'en explique à la fin de son premier Caractere en ces termes ; *L'on ne fait que glaner*

Discours
Academique,
p. 29. lig. 27

ibid. p. 30.
lig. 8.

104 *Sentimens critiques*

après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Qui doute, Monsieur, que La Bruyere ne se comparât *secretement* aux anciens, en se *mettant* au nombre des modernes habiles ? La place lui appartient ; mais c'est l'usurper, que de la prendre, avant que d'y être admis par le public.

Page 15. li-
gne 6. *On ne sçauroit en écrivant rencon-*
trer le parfait, & s'il se peut surpasser les Anciens que par leur imitation.
Cela est beau en apparence, au fond cela ne signifie rien. J'aimerois autant dire, *On ne sçauroit les imiter qu'en les surpassant.* Or cette pensée est tres fausse ; car si l'on ne fait qu'imiter les anciens, on les égale, mais on ne les surpasse pas : si on les surpasse, on fait plus que les imiter ; de maniere que c'est une équivoque de dire : *On ne sçauroit surpasser les anciens que par leur imitation.*

Ce que M. De la Bruyere écrit des Anciens & des Modernes, me donne occasion de vous envoyer un petit extrait de ce que j'en ai lû dans les meilleurs ouvrages. Ce mélange de pensées formera une es-
pece de dissertation, où vous pren-

drez tel sentiment qu'il vous plaira :
Je doute néanmoins que vous em-
brassiez celui de Monsieur Perrault,
qui préfère le siècle de LOUIS LE
GRAND à celui d'Auguste. M. Des-
preaux ne l'a point épargné, mais
l'Auteur de ce parallèle auroit pu
lui répondre ce qui est dans saint
Evremont, » Nos Ecrivains font tou-
jours valoir le siècle d'Auguste par la ^{10.3. P. 220} *ce*
considération de Virgile & d'Horace , *ce*
& peut-être plus par celle de Mécénas *ce*
qui faisoit du bien aux gens de let- *ce*
tres, que par les gens de lettres même. *ce*

Nous avons (ceci est du P. Bou- ^{Entr.} *ce*
hours ,) non seulement des lettres, ^{d'Ar. &} *ce*
des pièces de théâtre, & des satires ^{d'Aug. p. 106.} *ce*
qui valent bien celles des Grecs & *ce*
des Romains, mais aussi des haran- *ce*
gues, des panegiriques & des plai- *ce*
doyers qui approchent assez de l'é- *ce*
loquence d'Athènes & de Rome. *ce*

Le malheur des Modernes est de n'é- ^{Man. de} *ce*
tre pas venus les premiers ; tout leur ^{bien penser} *ce*
crime souvent est de penser comme les ^{P. 130.} *ce*
anciens, sans les avoir jamais lus. *ce*

Je suis ravi que vous ne soyez pas de ^{Ibid. p. 138.} *ce*
ces gens que l'amour de l'antiquité *ce*
aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a *ce*

» point d'esprit dans les derniers siècles.
 » Pour moi je suis un peu de l'avis du
 » Chancelier Bacon qui croit que l'An-
 » tiquité des siècles est la jeunesse du
 » monde , & qu'à bien compter, nous
 » sommes proprement les anciens.

Madame la Marquise de Sevigné a
 dit fort ingenieusement dans ses let-
 tres , » Les anciens sont plus beaux,
 & nous sommes plus jolis.

Le Chevalier de Cailli ne convient
 pas de cela, il ne croit pas les moder-
 nes inférieurs aux anciens, il s'en ex-
 prime plaisamment dans ces six vers ::

*Dis-je quelque chose assez belle ?
 L'antiquité toute en cervelle
 Me dit , je l'ai dite avant toi ,
 C'est une plaisante donzelle
 Que ne venoit-elle après moi ?
 J'aurois dit la chose avant elle.*

• M. Bour-
 sault dans ses
 lettres.

Un autre homme d'esprit * dit
 aussi agréablement , » Les anciens
 » n'ont d'autre avantage sur nous que
 » celui d'être venus les premiers : avan-
 » tage dont je ne suis point jaloux, tant
 » le plaisir d'être me paroît préférable
 » à celui d'avoir été.

Plin le jeune remontre à un de ses

amis qu'il exhorte à lire les ouvrages d'un bel esprit de son temps , Lib. 1. ep. 14.
 » qu'ils n'en doivent pas être moins
 estimez , parce qu'il est vivant , *Ne- ce*
que enim debet operibus ejus obesse quod ce
vivit. S'il avoit fleuri parmi des gens *ce*
 que nous n'avons jamais vûs , nous *ce*
 rechercherions ses Livres & ses por- *ce*
 traits ; Faut-il que sa presence dimi- *ce*
 nue quelque chose de l'honneur qu'il *ce*
 merite , & qu'on se dégoûte de lui *ce*
 en quelque façon par ce qu'on en *ce*
 jouit. « Le même Auteur ajoute dans *ce*
 une autre de ses lettres : » Je suis *ce*
 de ceux qui admirent les anciens , *ce*
 mais cela ne va pas jusques à mé- *ce*
 priser les esprits de nôtre temps , *ce*
 comme si la nature lasse & épuisée *ce*
 ne pouvoit plus rien produire. *ce*

Je n'ai pû sçavoir le nom de l'Ab-
 bé qui adressa l'année dernière une
 lettre * à un Academicien sur le dis-
 cours de Monsieur de Fontenelle au
 sujet de la question de la prééminen-
 ce entre les Anciens & les Modernes.
 L'Abbé juge en faveur des derniers ;
 Si l'on ne produisoit que de tels
 ouvrages , il y auroit à douter que
 leur cause fût bonne. Je me souviens

* Imprimé
 chez Coignard
 en 1699.

d'un trait qui est dans les nouveaux dialogues des morts ; on peut l'appliquer aux ouvrages des Anciens & des Modernes ; quoi qu'il ne roule que sur les mœurs des uns & des autres. Socrate parle à Montagne , & lui dit : » L'antiquité est un objet
 Page 114 » d'une espece particuliere ; l'éloignement le grossir ; si vous eussiez connu Aristide , Phocion & moi , vous eussiez trouvé dans vôtre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est prévenu pour l'antiquité , c'est qu'on a du chagrin contre son siècle , & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour faire dépit à ses contemporains. Quand nous vivions , nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne meritoient , & à présent notre posterité nous estime plus que nous ne meritons ; mais & nos Ancêtres & nous ; & notre posterité , tout cela est bien égal. «

A ramasser toutes ces opinions, l'on voit que chacun a voulu decider en faveur de son siècle. La question est problematique ; Pour moi, Monsieur, je suis neutre , & je voudrois de tout

Sur les caractères. 109

mon cœur , qu'on me mît dans la nécessité de prendre le parti des Modernes. Revenons à M. De la Bruyere.

Il fait sous le nom d'*Arsene* , le portrait d'un homme idolâtre de soi-même & de ses ouvrages. *Il n'y a point* , dit-il à la fin de ce Caractere , *d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde , & si universellement goûté des honnêtes gens , je ne dis pas qu'il veuille approuver , mais qu'il daigne lire , incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.* C'est à dire que nôtre Auteur pensoit assez avantageusement de ses Caractères , pour leur donner le nom d'*Ouvrage universellement goûté.* Son opinion est présomptueuse ; il a eû des partisans du nombre desquels je suis ; Mais si tous l'ont approuvé , tous ne l'ont pas approuvé en tout ; Cela devoit le déterminer à retrancher le mot d'*universellement.*

Page 21. M.
gne 18.

Page 22.

Le Nouvelliste se couche le soir sur une nouvelle qui se corrompt la nuit , &c. Ce verbe ne s'entend pas bien : S'il eût dit , *le Nouvelliste se couche sur une nouvelle que la nuit altere , dissipe ou détruit* , cette expression étoit trop

Page 26. M.
gne 19.

110 *Sentimens critiques*

naturelle, pour n'être pas intelligible.

Si vous êtes content de l'endroit où le Theophraste Moderne fait l'éloge des femmes d'esprit, ce que M. De la Bruyere écrit à leur avantage, doit vous charmer..... *Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, & de rendre délicatement une pensée délicate, &c.* La page 18. est remplie de traits semblables.

Page 29. li.
gne 3.

Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid; quelle pureté, quelle exactitude, &c. Dès que l'Auteur des Caracteres admire la pureté, l'exactitude, la politesse, l'élégance de ce Poète, a-t-il raison de l'appeler froid, ou de blâmer sa froideur? Si Terence en avoit hors de saison, c'étoit une négligence dans son stile; donc, il ne faut plus louer son exactitude, ni s'écrier avec admiration, *quels Caracteres!*

Page 29. li. 6.

Il n'a manqué à MOLIÈRE, que d'éviter le jargon & le barbarisme, & d'écrire purement. Richelier, Furetiere, toute l'Academie a grand tort de nous proposer le *barbare Molière*, comme le modèle des beaux-parleurs, & de le citer dans ces Dic-

Sur les caracteres. 117

tionnaires fameux , riches trésors de
notre langue. Qui croirons-nous, ou
M. de la Bruyere seul de son opi-
nion , ou tous les Academiciens Ju-
ges équitables & éclairez. J'ai regar-
dé avec eux ce prétendu *jargon* de
Moliere comme un secret recherché
pour mieux peindre la nature ; Maî-
tre de son art , il affectoit quelque-
fois de sortir des regles de la Gram-
maire , afin de rentrer plus heureu-
sément dans le naturel des mœurs.
Un païsan , un valet ne doivent pas
parler aussi exactement qu'un hom-
me qui postule une place à l'Acad-
emie : mais un homme qui postu-
loit une place à l'Academie , devoir
faire ces sortes de differences:

*Le H** G** est immédiatement au* Pape 31. 127
dessous du rien , &c.... Expression tres ^{gne 12.}
obscure ; le *rien* borne mes pensées ;
je ne conçois plus au de-là de ce qui
n'est pas. Si l'Auteur avoit dit , *Le*
*H** G** est un peu plus que rien ;*
s'il eût même ajouté , *ce n'est rien ,*
il me donnoit une idée que je perds ,
si tôt qu'il veut conduire mon esprit
plus loin que le néant ; encore une
fois je n'imagine point au de-là de
ce qui ne subsiste point.

Page 35.
ligne 6.

Il fait cette question, *D'où vient que l'on rit si librement au théâtre ? & que l'on a honte d'y pleurer ; Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable , que d'éclater sur le ridicule ?* Ce terme vague & indéfini , *la nature* , exprime en general tous les êtres , ce qui n'est pas l'intention de La Bruyere. Il a dessein de dire, *Est-il moins naturel , &c...* En second lieu le mot de *ridicule* offre une mauvaise idée ; on n'appelle point ainsi les bonnes choses qui font rire , tels que sont des traits d'esprit, des naïvetés ingénieuses , de fines plaisanteries , semblables à celles que l'Auteur a admirées dans Molière , quand page 29. il s'est écrié , *Quelle source de la bonne plaisanterie !* Or tout cela est bien éloigné du *ridicule*. Donner ce nom aux faillies agréables , c'est offenser l'inventeur ; ou c'est faire injustice au discernement des spectateurs , que de les croire capables d'éclater sur le *ridicule*.

Page 10.

On fait rarement la même faute une seule fois ; témoin ce Caractère de la page 37. *Ce n'est point assez que les mœurs du Théâtre ne soient*

point mauvaises , il faut encore qu'elles soient decentes & instructives : il peut y avoir un ridicule si bas & si grossier , qu'il n'est ni permis au Poète d'y faire attention , ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le mot de ridicule a encore en cet endroit une signification que l'usage lui a ôté , on lui a substitué celui de plaisant.

Nous touchons, Monsieur, au parallèle de CORNEILLE & de RACINE , il merite d'être examiné. M. de la Bruyere trouve que dans les meilleures pieces de CORNEILLE il y a des fautes inexcusables contre les mœurs. Cela valoit bien la peine d'être expliqué. Prétend-il, que M. de Corneille a peché contre les bonnes mœurs , en insinuant des maximes contraires à la Morale , ou contre la nature, en outrant les portraits de ses Heros ? J'aime mieux croire qu'il ait voulu reprendre ce dernier défaut : Mais Labruyere n'a pas dû lui en faire un crime , sur tout dans le temps où il se proposoit de justifier cet illustre Poète , en disant de lui qu'il a aimé à charger la Scène

Page 39. 114
802 12.

114 *Sentimens critiques*

Page 40. li-
vre 6.

d'évenemens dont il est presque toujours sorti avec succes. Puisqu'il est sorti de ces évenemens avec succes, on ne doit donc pas lui imputer des fautes contre les mœurs; ou si ce sont des fautes, bien loin d'être inexcusables, elles doivent être pardonnées à un homme que son propre accusateur appelle admirable par l'extrême variété, & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés.

Ibid. ligne 3.

Le jugement que l'Auteur des Caractères fait de ces heros de la poésie, est conforme à ce que j'ai lu en plusieurs ouvrages. S. Evremont dit de Corneille, » il seroit au dessus » de tous les Tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au dessous de lui en quelques unes de ses pieces; il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs mediocre. Le même Ecrivain ajoute dans un autre endroit :

S. Evrem.
10. 3. p. 23.

» Si j'étois obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modèle, » quand on écrit pour le théâtre, je répondrois qu'il est plus difficile de

Ibid. tome 3.
4. p. 237.

sur les caractères. II

suivre Racine , & qu'il est plus sûr d'imiter Corneille. M. De la Bruyere s'est expliqué de la sorte , CORNEILLE nous assujettit à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devroient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont ; il y a plus dans le premier de ce que l'on admire , & de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second , de ce que l'on reconnoît dans les autres , ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. Je trouve que Racine tient en cela du genie d'Homere , qui a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit , qu'à faire des héros accomplis.

Comme j'ai pris soin de recueillir ce qui a été écrit au sujet de ces maitres de la Tragedie , je n'oublierai pas , Monsieur , un petit Caractere où Corneille est bien represen-

té. » Les premieres pieces de Théa-
tre de M. de Corneille ont été plus
heureuses que parfaites ; les dernie-
res ont été plus parfaites qu'heureu-
ses ; & celles du milieu ont mérité
l'approbation & les loüanges que
le Public a donnez aux premieres ,

Page 41. II
gnc 12.

Mélange
d'hist. &
de littér.
« page 161 »

Tome 11
page 194.

moins par lumieres, que par sentimen-
 ment. « M. Boileau, à qui il appar-
 tient d'expliquer librement ce qu'il
 pense, a dit la même chose : » Cor-
 neille est celui de tous nos Poëtes
 » qui a fait le plus d'éclat en notre
 » temps ; tout son merite pourtant à
 » l'heure qu'il est ayant été mis com-
 » me dans un creuset, se reduit à huit
 » ou neuf pieces de téeatre qu'on ad-
 » mire, & qui sont, s'il faut ainsi par-
 » ler, comme le midi de la poësie,
 » dont l'Orient, & l'Occident n'ont
 » rien valu.... Non seulement on ne
 » trouve point mauvais qu'on lui com-
 » pare aujourd'hui M. Racine, il se
 » trouve même quantité de gens qui le
 » lui preferent. La Posterité jugera qui
 » vaut le mieux des deux ; car je suis
 » persuadé que les écrits de l'un & de
 » l'autre passeront aux siecles suivans.
 » Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne
 » doit être mis en parallele avec Eu-
 » ripide & avec Sophocle, puisque
 » leurs ouvrages n'ont point encore
 » le sceau qu'ont les ouvrages d'Euri-
 » pide & de Sophocle, je veux dire
 » l'approbation de plusieurs siecles. «
 Je ne doute point, Monsieur, que

vous n'avez fait attention à ce trait ; La Bruyère a dû se l'appliquer, lui qui finit le parallèle de ces deux Tragiques par cette comparaison ; CORNEILLE est plus moral , RACINE plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE , & que l'autre doit plus à EURIPIDE. Ici néanmoins je dois prendre le parti de M. De la Bruyère contre M. Boileau ; Celui-ci, qui dans sa Préface s'avouë très digne de critique , ne s'indignera pas contre la mienne en cette occasion. Il se trompe en effet , quand il prétend que M. Racine ne doit pas être mis en parallèle avec Sophocle , puisque dans l'Épître qu'il adresse à cet illustre moderne , il le met au niveau de cet ancien Tragique, en lui disant :

Toi donc , qui t'élevant sur la Scène tragique

Despr. 104
1. p. 133.

Suis les pas de SOPHOCLE , &c.....

Est-ce la poésie ou la prose qui ment ? de part ou d'autre il y a de la contradiction. Il est vrai que , si on regarde le nombre des tragédies , Racine qui n'en a fait que onze, ne doit pas être comparé à Sophocle .

qui avoit produit cent vingt pieces de théâtre.

Page 43. li-
gne 10.

L'Eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie. C'est-là, si je ne me trompe, du sublime, mais de ce sublime auquel on ne peut atteindre. Je craindrois de me rendre obscur moi-même, si je ne déclarois ouvertement que M. de la Bruyere l'est beaucoup en cet endroit. Entend-il que le sublime n'est qu'une partie de l'éloquence, ou que l'éloquence produit le sublime? Il n'entend ni l'un ni l'autre, il ne s'entend pas lui-même, puisqu'il demande dans le Caractere suivant, *Qu'est-ce que*

Ibid. ligne 12.

le sublime? S'il ne sçait pas ce que c'est que le sublime, il a tort d'affûrer que *l'eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie*; ou s'il le sçavoit, il devoit nous l'apprendre, sans nous jeter dans le doute, ni demander, *Le sublime est-ce une fi-*

Ibid. lig. 14.

gure? Naît-il des figures? Qu'est-ce que le sublime? Où entre le sublime?

Je ne lui pardonne pas de faire ces questions, & de se plaindre *qu'on*

Ligne 12.

n'a pas défini le sublime, à moins qu'il n'ait pas daigné lire le beau

traité de Longin , & l'excellente traduction qui en a été faite. Là , j'ai vu que « le sublime est ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du discours ; que la marque « infallible du sublime , c'est quand « nous sentons qu'un discours nous « laisse beaucoup à penser..... qu'une « chose est véritablement sublime , « quand elle plaît universellement, & « dans toutes ses parties.... qu'une approbation uniforme est une preuve « certaine qu'il y a du merveilleux & « du grand. « Labruyere n'avoit qu'à lire ces deux chapitres pour s'instruire , & pour instruire ensuite ceux qui desiroient apprendre la nature & l'étendue du sublime.

Longin dont nous parlons , n'admet pas encore cette autre opinion , *Pour le sublime , il n'y a même entre les grans genies que les plus élevez qui en soient capables. S'il est vrai que le sublime est ce qui peint la verité , que la juste expression de la verité soit le sublime , il est hors de doute que sans être des premiers genies , on peut arriver à ce point de perfection. J'en tire deux exemples de*

Labruyere
pag. 44 lig. 25

ibid. ligne 9.

TRO Sentimens critiques

Ligne 8.

M. De la Bruyere ; il demande page 43. *S'il peut briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel , & dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse ? ou plutôt , ajoute-t-il , le naturel & le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ?* Suivons ces exemples , l'Auteur avouë qu'une Eglogue, une lettre familière , une conversation sont susceptibles du sublime. Or , Monsieur, combien de personnes qui sans être de ces premiers genies, savent écrire une lettre familière , & briller dans l'entretien ? Par conséquent , il y en a beaucoup qui se trouvent capables du sublime en certains genres ; & la proposition est trop générale, d'avancer, *Que les plus élevez d'entre les grans genies sont seuls capables du sublime.*

Ligne 18.

La fin de la page 44. contient une règle qui est très négligée. *Tout Ecrivain pour écrire nettement , doit se mettre à la place de ses lecteurs , & se persuader qu'on n'est pas entendu seulement , à cause que l'on s'entend soi-même , mais parce qu'on est en effet intelligible.*

intelligible. Il nous auroit été avantageux que M. de la Bruyere eût pris ce parti, & qu'il se fût mis quelquefois à la place de ses lecteurs : Au moins ne seroit-il pas tombé lui-même dans plusieurs obscuritez : Il faut les lui pardonner toutes; il nous croit capables de les éclaircir. Cette bonne opinion qu'il a de nos lumieres le détermine à hazarder quelque chose: *Si l'on jette*, (c'est lui qui nous parle, & qui entreprend de nous consoler) *si l'on jette quelque profondeur dans ses écrits, si l'on affecte une finesse de tour, & une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.* Tant de bonne opinion qu'il plaira à Messieurs les Auteurs, j'aime mieux qu'ils m'expliquent leurs pensées clairement, que d'offrir à la penetration de leurs lecteurs des mysteres à deviner.

Page 44. li.
gne 29.

Comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, &c.... Je ne sçai s'il est bien regulier d'écrire, *Avoir un mauvais choix:* je sçai, que faire un mauvais choix est plus d'usage. *Ils n'apprennent*, (c'est toujours des compilateurs dont il par-

Page 48. li.
gne 21.

Ibid. lig. 27 le ,) ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer.... Ce sont ceux que les Grans & le vulgaire confondent avec les Sçavans , & que les Sages renvoyent au pedantisme. Dès que les Grans & le vulgaire donnent à un homme le nom de sçavant , les Sages , à moins que ce ne soient des sages austeres , bizarres , gens de mauvaise humeur , ne doivent pas le renvoyer au pedantisme. L'approbation de la Cour jointe à celle de la ville , sauve un Auteur du reproche de pedant. Rien ne prouve mieux le mérite d'un Ouvrage , & le bon caractere de celuy qui l'a fait , que ces applaudissemens reciproques des Grans & du vulgaire : Il y a parmi les uns , des habiles dont le discernement demêle la vraie science ; il y a dans l'autre un goût naturel qui peut être sûrement consulté. Avec l'estime des deux , je me consolerais de ne point obtenir le suffrage de ces Sages pretendus , plus dignes d'être renvoyez au pedantisme , qu'en droit d'y renvoyer les autres.

L'on peut hazarder de certaines expressions , user de termes transposés , &

qui peignent vivement , & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir , ou à les entendre. Il n'y a qu'un moment que La Bruyere voulant se disculper de l'affectation d'une trop grande délicatesse , disoit qu'elle avoit pour cause *la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs*; Maintenant d'un air dedaigneux il se retranche sur une compassion méprisante , & plaint ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à se servir de ces expressions , & à les entendre. Pour moi , Monsieur, je plains davantage les Ecrivains qui les affectent , & qui en les affectant ne s'entendent pas eux-mêmes.

Page 46. 12.
8^{me} 4.

HORACE ou DESPREAUX l'a dit avant vous , je le crois sur votre parole , mais je l'ai dit comme mien , &c.... M. de la Bruyere , vous l'avez fort bien remarqué , prévient ceux qui pourroient lui imputer d'avoir tiré des satires d'Horace la censure de nos mœurs , & d'avoir emprunté ses Caractères de ceux de M. Boileau. Ce , je le crois sur votre parole , a un sens fort équivoque. L'Auteur semble vouloir insinuer , qu'il n'a jamais lû Horace, ni Des-

Page 51. 24.
8^{me} 14.

preaux, & que s'il pense comme eux, c'est un effet de la belle disposition de son esprit, & une obligation qu'il a à la nature, d'avoir rassemblé en lui toutes les lumieres de ces deux grans hommes. Cette derniere reflexion aboutit à le donner pour Original; le titre lui en sera contesté. Vos lectures ont dû vous rappeler les traits qu'il doit aux Anciens & aux Modernes; Je me suis engagé de les marquer dans la suite de mes lettres; continuez de m'honorer des vôtres.



LETTRE V.

Le troisième Chapitre du Theophraste Moderne, intitulé Du mérite, y est examiné.

M O N S I E U R ,

Je ne vous ai pas encore dit que de vingt-quatre Chapitres, dont est composé le Theophraste Moderne, il y en a douze semblables à ceux que le Traducteur du vrai Theophraste a traittez. Reste à douze qui pour le titre sont de l'invention de l'Auteur; nous verrons s'il a autant de part à l'exécution, qu'au choix des autres matieres. Il a profité de l'avis de M. de la Bruyere qui conseille à un Auteur né copiste, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes

Labr. p. 49.

Titre Sentimens critiques

bid.

d'Ouvrages où il entre de l'esprit : Je souhaiterois qu'il eût mis ses Lecteurs dans la necessité de porter de lui ce jugement favorable; *S'il n'atteint pas les originaux, du moins il en approche.* Le copiste en est malheureusement tres éloigné.

Page 7.

Il commence son Chapitre DU MERITE par cette apostrophe VRAI MERITE, *Vrai merite où vous trouvez-vous ? En quel endroit du monde résidez-vous ? Si je crois que vous êtes, je ne sçai qui vous possède.* Et dans le Caractere suivant, il fait le portrait d'un homme, en qui il assure que ce *vrai merite* se trouve. Nier l'existence d'une chose, declarer un moment après, où elle reside ; douter qu'il y ait un vrai merite, le louer aussi-tôt dans une personne que l'on designe ; c'est avoir resolu de tomber dans une contradiction manifeste : Préparez-vous, Monsieur, à en voir bien d'autres.

Page 59. ligne 15.

Pour se maintenir, il faut quelquefois un merite contraire à celui qui avoit poussé..... Ne pretendez pas que ce qui vous a établi, vous conserve. Monsieur de la Bruyere l'a ainsi pensé p. 254.

sur les caractères. 117

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter. L'expérience qui confirme ce sentiment, confirme aussi que ce n'est pas le seul que l'Auteur doit à Monsieur de la Bruyere.

Il y a des gens à qui il ne sied pas d'avoir du mérite &c... Monsieur l'Abbé Pie dans son discours sur la bienséance, a dit, *Il y a des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.* L'Auteur a tant soit peu déguisé la pensée ; en ajoutant ; *Il y a des merites à qui les gens ne savent point faire honneur ; mais par ce déguisement, il est devenu l'imitateur exact de Monsieur de la Rochefoucault qui écrit, Il y a des gens dégoûtans avec du mérite, & d'autres qui plaisent avec des défauts.*

Page 61. ligne 18.

Reflex. 153

Le Caractere suivant est puisé dans la même source, *Le mérite a ses âges, ses degrez, ses saisons, hors desquels il n'est ni dans sa vigueur, ni en sa place, ni dans son temps.* L'Auteur des reflexions morales a dit, *Le mérite a sa saison aussi bien que les fruits.* Je ne sçai pas dans

Ibid. p. 62

Reflex. 29

quelle faison le Theophraste Moderne a écrit ; mais elle a été pour lui une faison tres favorable ; car il a beaucoup recueilli des ouvrages nouveaux : cette moisson l'a enrichi.

Page 64. li-
bre 6.

Le Messire est donné au bourgeois , le haut , & puissant Seigneur au vassal. Mal à propos on trouve à redire que cette qualité soit donnée au vassal , qui souvent est plus noble que son Seigneur. Un Prince , un Comte , un Marquis peut avoir des terres qui relevent d'un Marchand. Ce seroit une chose étrange , si cette subordination dégradoit l'homme de qualité , & que le nom de *vassal* pût ailleurs diminuer les prérogatives de sa naissance.

Vous lirez , Monsieur , à la page 65. *Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir du merite , c'est beaucoup d'être en droit de le posseder.* Il peint ensuite quelques personnes , & il ajoute : *On avouë que ces hommes ont de rares talens , mais on ne leur pardonne pas de les signaler ;* Ce Caractere ressemble fort à celui qui est dans Monsieur de la Bruyere page 469. *Tout le monde s'élève contre un hom-*

me qui entre en reputation : à peine ceux qu'il croit ses amis , lui pardonnent-ils un merite naissant , & une premiere vague qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. Néanmoins l'imitation peut se souffrir : si toutes celles du Theophraste moderne avoient ce tour , je lui sçau-rais bon gré d'avoir travaillé d'après le noble & fidelle imitateur de l'ancien.

Ne se piquer de rien , ce caractère Page 65. li.
suppose un grand merite ; se piquer de que 24
tout , cette affectation designe un hom-
me qui n'est propre à rien. La déci-
sion est trop generale ; il est égale-
ment possible , & qu'un homme
qui ne se pique de rien , n'ait au-
cun merite , & que celui qui se pi-
que de toutes choses , soit bien fon-
dé à se piquer de quelques-unes.
Dans le premier , c'est l'effet d'une
humeur indolente , ou d'une juste
connoissance de son incapacité. Dans
le second , c'est une trop bonne opi-
nion de soi-même , & une legereté
qui , pour être excessive , ne doit
pas faire conclure que le sujet soit
incapable de tout.

Page 66. li.
 241

Le malheur des sçavans est qu'ils ne sont jugez propres à rien : on méprise leurs livres , leur esprit , leurs études ; ils n'ont en partage que le bon sens , qu'en feroit-on ? Je n'écris point ceci pour le reprendre , mais seulement pour vous faire remarquer , que si l'Auteur a pris la pensée de Monsieur de la Bruyere , il s'en faut bien qu'il ait imité la vivacité des termes. Il n'y a point d'art si mécanique , ni de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs. Le Comedien couché dans son carrosse , jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied. Il est sçavant , ajoute-t-il , page 445. Il est sçavant , dit un politique , il est donc incapable d'affaires , je ne lui confierois pas le soin de ma garde-robe , & il a raison ; OSSAT , XIMENES , RICHELIEU étoient sçavans , étoient-ils habiles ? &c... Cela est délicatement tourné.

Page 68. li.
 242

Gros noeu d'épaule , &c.... Vous avez déjà vû gros Seigneur, vous verrez grosse fortune , gros riches ; cette épithete est souvent employée dans le cours de l'ouvrage ; il y a d'autres mots à choisir , sans affecter le lan-

gâge des petits maîtres , & des Precieuses.

Le titre de bel esprit est devenu une injure, &c.. Il y a en effet long-temps que le bel esprit est décrié. » C'est un caractère ridicule que celui du bel esprit , a dit le P. Bouhours ; & je ne sçai si je n'aimerois point mieux être un peu bête , que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite , en le rendant trop commun , que les plus spirituels s'en défendent & s'en cachent comme d'un crime. « Il en est , Monsieur , du titre de bel esprit , comme de celui de Philosophe ; s'il est glorieux d'en avoir le mérite , il est ridicule d'en affecter le nom. Monsieur de la Bruyère est de ce sentiment : » Il est bon , dit-il , d'être Philosophe , il n'est guere utile de passer pour tel ; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe ; ce sera toujours lui dire une injure , jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement , & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable ,

Page 70. l. 2
8^{ue} 17^a

Entrer.
d'Ar. &
d'Eug. pag. 4
« 278.

Pag. 473.

» de lui concilier toute l'estime qui lui
est dû.

La difference qui se trouve entre
l'émulation & la jalousie, est établie.
Page 71. li² en ces termes : *L'émulation est un no-*
ble mouvement de l'ame, la jalousie
une lâche passion du cœur; l'une ani-
me au bien, l'autre degene en mal,
&c... On ne peut pas disconvenir que
cette idée ne soit celle de Monsieur
de la Bruyere, quand page 398. il a
écrit, *Quelque rapport qu'il paroisse de*
la jalousie à l'émulation, il y a entre
elles le même éloignement que celui qui
se trouve entre le vice & la vertu. Je
conviendrais cependant, que si nô-
tre Auteur a voulu suivre cette idée
de l'Original, il ne lui a pas cou-
té peu de l'exécuter d'une maniere
aussi heureuse que differente. Ce que
je viens de lire touchant l'émulation
me fait souvenir d'un beau vers,

*La noble jalousie est utile aux mor-
tels ;*

Les grandes vertus sont les fruits
des bons exemples, & les bons exem-
ples viennent la plupart de l'émula-
tion : S'il y a une passion utile aux

hommes, c'est celle d'où peut naître le desir de devenir plus sages que les autres.

Qui vous a fait gentilhomme? La nature, répondez-vous, &c.. L'Auteur Page 74. l. 3
g^{ne} 1. se trompe; la nature fait tous les hommes égaux, elle n'admet point les distinctions de Noble & de roturier; A la bonne heure, s'il eût dit *la naissance*; car il faut distinguer entre la nature & la naissance. La nature est ce principe universel, cette source commune & égale de tous les êtres; la naissance est l'origine particulière de chaque homme, origine que la vanité a tâché d'embellir par de certaines différences, plus propres à troubler l'ordre, qu'à le maintenir; Ainsi l'on dit *un homme d'une illustre naissance, d'une noble origine*; & on ne dira pas *un homme d'une belle & d'une illustre nature*. Cette objection est raisonnable.

Je ne rougis pas absolument de suivre un bon exemple, il me reste pourtant Page 77. l. 1
g^{ne} 2^{se}. *la confusion de ne l'avoir pas donné le premier; s'il est glorieux de copier de beaux modèles, il y a plus d'honneur à se mettre en passe d'être imité. : je*

138 *Sentimens critiques*

Ouvrage
du P. Bou-
hours pag.
267.

de bien penser sur les ouvrages d'esprit ,
» Les louanges fausses rendent ridi-
» cules ceux qu'on louë ; les grossieres
» leur font honte : au lieu que les fi-
» nes flattent leur amour propre , &
» contentent leur vanité , sans blesser
leur modestie. « Je ne puis vous dis-
simuler que si j'avois vû ces derniers
mots dans le Theophraste Moderne,
j'eusse repris la pensée comme fausse ;
Rien n'est plus incompatible que la
vanité & la modestie ; elles se dé-
truisent reciproquement :

Page 82. li-
vre 20.

*On applaudit aux qualitez d'autrui
pour sa propre gloire ; sans cet intérêt
qui nous engage à les relever , on n'ou-
vrirait ni les yeux , ni la bouche sur
le mérite de personne. Je ne hazarde-
rois pas cette expression , Ouvrir la
bouche sur les qualitez d'une personne ;
ou si je la risquois , je croirois ha-
zarder beaucoup.*

Page 85. lig.
3.

Reflex. 153.

*La nature fait le mérite , & la for-
tune le met en œuvre. Vous vous sou-
venez, Monsieur, d'avoir lû cela dans
les reflexions morales ; nôtre Auteur
s'en est souvenu mieux que personne.
Il le repete ainsi , Le mérite doit son
origine à la nature , & son cours à la*

fortune ; Nulle difference entre les deux pensées ; simple transposition des termes.

Un merite que la faveur ne soutient pas , est rarement heureux ; un merite appuyé va loin , & se met en credit. Cette pensée ressemble fort à celle-ci , *Ayez du merite, vous vous passerez, ayez de la protection , cela ira plus vite.* Comme elle est de l'Auteur , il n'en a obligation qu'à lui-même, bien que nous ne lui en ayions aucune de repeter les mêmes Caractères dans un même Chapitre.

Page 85. L^{re} 5^{me} 9.

Page 74^{me} ligne 7.

Il a de bons sentimens pour le merite , mais il les pousse trop loin ; *Je suis touché d'un homme de merite, il me penetre , je l'adore , &c....* Ce mot d'adorer est trop fort. L'adoration n'appartient point aux hommes de merite , quelques talens qu'ils aient, ni même aux Saints , quelque éminente qu'ait été leur vertu. Elle est dûë seulement au Dieu que la religion nous découvre & nous cache: au lieu que l'Auteur devoit se servir d'un correctif, pour adoucir le terme d'adorer , il ajoute ; *Ce n'est point idolâtrie , je revere en lui une des plus af-*

Page 852 ligne 27.

138 *Sentimens éritiques*

essentielles perfections du Createur qui est un pur esprit. Si c'est Dieu qu'il adore dans ces hommes, comme nous devons l'adorer dans toutes les créatures, cette veneration est légitime, ce culte est religieux; mais il cesse de l'être, sitôt que l'homme est adoré avec Dieu; c'est alors une véritable idolâtrie. Je puis me servir de la pensée de Costar, il disoit que l'admiration & l'amour se font des idoles de tout ce qui porte le nom des hommes extraordinaires; Voilà justement le cas où l'Auteur se trouve: Les gens de mérite sont ses idoles; mais il est si superstitieux, qu'en les adorant, il ne se croit pas idolâtre. Lucien étoit excusable de dire, en parlant de Phidias & de Polyclète, Les grands sculpteurs se font adorer dans leurs ouvrages, & on les revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits; mais il ne convient point à un homme né Chrétien, d'adorer les créatures avec le Créateur; il lui suffit de l'adorer en elles. Enfin comme dans Dieu il n'y a point de perfections plus essentielles les unes que les autres, qu'il est autant de l'ess-

En sa défense de Voiture.

sente divine d'être bon, sage, équitable, que d'être un pur esprit ; ce plus que l'Auteur a ajouté, est une faute d'ignorance, on doit même dire, une erreur. S'il ne m'en croit pas, il peut consulter un Theologien : sans prendre tant de peine, c'est une chose que j'ai apprise au Catechisme, & on ne manqueroit pas de l'y renvoyer.

Depuis qu'on a fait du nom de merite un coupable usage, il ne sert plus à exprimer la pureté des mœurs, elle s'appelle probité, ce n'est que par corruption qu'on l'appelle merite. La probité n'a pas laissé de conserver le nom de merite; il ne faut point dire que c'est par corruption qu'on l'appelle ainsi, ce seroit au contraire par corruption qu'on ne lui donneroit pas ce titre. Je me récrierois contre la langue, & contre l'intention de ses reformateurs, si le merite n'étoit pas probité, & si on ne me permettoit pas de connoître un homme de bien sous l'idée d'un homme de merite ; Ce titre n'est point équivoque chez vous, Monsieur ; le parti que vous avez pris, cautionne & la pureté de

740 *Sentimens critiques*

vos mœurs , & la force de votre esprit : Continuez de profiter du calme de la solitude , & de nous faire part des fruits de vos méditations. Je suis, &c.



LETTRE VI.

III. REPONSE DU SOLITAIRE.

*Ses reflexions sur le Chapitre du
merite personnel.*

MONSIEUR,

Le second Chapitre de Monsieur de la Bruyere est intitulé DU MERITE PERSONNEL; le premier caractere a un petit défaut.... *Quand il considere qu'il laisse en mourant un monde &c...*, ces deux mots sont trop proches: *Quand il considere qu'en mourant, et laisse un monde, &c...* cette transposition ôte le son rude que produisoit *monde & mourant*.

Page 12.
ligne 3.

De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose ; il faut vaille au lieu de vale. Valoir fait vaille au subjonctif. » Je connois peu d'Au-

Page 52.
ligne 8.

142 *Sentimens critiques*

teurs qui *vailent* les Petrarques, &c...
 Je ne nie pas que la France ne *vaille*
 bien l'Asique, &c... Se servir d'un
 mot qui en *vaille* plusieurs, &c....
 Toutes ces phrases sont du P. Bou-
 hours. Je n'ai vû que dans Labruye-
 re *vale* pour *vaille*: S'il ne s'en étoit
 servi qu'une fois, j'attribuerois cette
 faute à l'Imprimeur: mais comme je
 l'ai trouvée en plusieurs endroits, j'ai
 lieu de conclure que tel étoit le plai-
 sir de l'Auteur des Caractères.

Page 52.
 ligne 15.

Je me hazarde de dire que, &c....
& je suis induit à ce sentiment par,
&c.... Je me hazarde de dire moi,
 qu'être induit à un sentiment, n'est
 point une phrase élégante. Bien plus
 j'ose avancer qu'*induire* cesse d'être
 françois, hors du cas de la tenta-
 tion, dans laquelle nous conjurons le
 Dieu victorieux du tentateur de ne
 nous pas induire.

Page 54.
 ligne 5.

Il y a plus d'outils que d'ouvriers,
& de ces derniers plus de mauvais,
que d'excellens; jusques-là il n'y a
 rien non plus d'excellent, ni de mau-
 vais; le reste est pueril, & n'a au-
 cun sel; *Que pensez-vous de celui qui*
veut scier avec un rabot, & qui prend

sa scie pour raboter ? Ne diroit-on pas , Monsieur , que ce soit une chose fréquente ? Comme elle n'est jamais arrivée , & qu'il n'est pas raisonnable de croire qu'elle arrive jamais , il est à propos de se servir du temps imparfait : Que penseriez-vous de celui qui voudroit scier avec un rabot , & qui prendroit sa scie pour raboter ?

Voici un Caractere qui ne s'entend pas bien. *Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour , mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire ; Il n'est point tel sans une grande modestie , qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes , s'il se trouve sur leur passage , &c.,.... Cette pensée est terriblement obscure ; si elle n'a pas paru telle à tous les lecteurs , je louë le bonheur de ceux qui ont l'esprit penetrant , & qui à la faveur de leur penetration , ont l'art de deviner ce que des mots mal arrangez veulent dire.*

Page 12.
ligne 6.

Un bonnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire. Ces deux par , se payer par ses mains,

Page 185
ligne 27.

144 *Sentimens critiques*

par le plaisir, ne sonnent pas bien & Application à son devoir, plaisir qu'on sent à le faire, Ces terminaisons qui ne seroient pas des rimes dans les vers, en sont dans la prose, qui sonnent aussi tres mal. Après tout, Monsieur, c'est dommage qu'une si belle pensée n'ait pas l'accompagnement des beaux termes, & que l'exactitude ne brille pas, où l'esprit a voulu briller.

Page 59.
Ligne 4.

Ligne 188.

Si j'osois faire une comparaison &c. Monsieur de la Bruyere dit que l'homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir, &c.... Il développe cette comparaison fort adroitement; le Pere Bouhours l'a mise au nombre des pensées ingenieuses; elle merite d'y avoir place, & rien n'est plus finement pensé que ce qui suit: *La mort pour eux est un inconvenient dans le métier, & jamais un obstacle.... Ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait, la délicatesse de l'expression fait doublement valoir la pensée.*

Page 60.
Ligne 5.

Certains hommes contents d'eux-mêmes, & ayant oui dire que, &c.....
Le

Le participe est de mauvaise grace ; Ne vous sembleroit-il pas plus doux de mettre , *Certains hommes contents d'eux-mêmes , prévenus d'ailleurs que la modestie sied bien aux grans hommes &c....* Les ayant ne sont plus à la mode ; tout autant que j'en trouve , je cherche à les supprimer.

Votre affranchi est foible , retirez-le des legions & de la milice ; Il est inutile de joindre ces synonymes ; *Retirez-le des legions ,* c'étoit assez dire. Les Auteurs , nation timide & peu belliqueuse , parlent rarement bien de la guerre , quand ils n'y ont jamais été : si M. de la Bruyere , en ajoutant *aux legions la milice* : donnoit une idée différente , je lui permettrois de nommer toutes les troupes , de désigner les escadrons , les regimens , les compagnies , jusques aux brigades. Cependant il aura beau faire , l'affranchi en question est un soldat unique , un homme seul qui ne peut être en même temps dans les *legions* , & dans la *milice* : il s'agit ici d'opter ; les mots sont-ils synonymes ? Un suffit , l'autre devoit

Page 60.
ligne 19.

être retranché. Expriment-ils différens corps d'armée? *Xantus* ne peut servir que dans un : Ainsi de quelque maniere qu'on le prenne , ma reflexion est juste.

Page 61.
ligne 4.

Le bon esprit nous découvre nôtre devoir , nôtre engagement à le faire ; voilà encore devoir & faire , je ne m'arrête qu'à la suite; & s'il y a du peril, avec peril. Vous demandez, Monsieur , ce que cela signifie ; je me le suis demandé à moi-même , & j'ai connu que pour éviter d'être diffus, l'on devenoit souvent confus; Un mot débrouilloit tout ceci , il n'y avoit qu'à dire : *Le bon esprit nous découvre nôtre devoir , & l'obligation de nous en aquiter ; s'il y a du peril , il découvre ce peril , mais il inspire le courage , on il y supplée ; cela est net , & s'entend.*

Page 61.
ligne 8.

Quand on excelle dans son art , & qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable , l'on en sort en quelque maniere , & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble ; Cela est tres bien , mais tres conforme à ce qui a déjà été dit , page 47 ; Il y a des artisans , dont l'esprit est aussi vaste que l'art

sur les caractères. 147

qu'ils professent ,... ils sortent de l'art pour l'ennoblir , s'écartent des regles, & elles ne les conduisent pas au grand. Conformité de termes & de pensées. Ainsi transeat pour pure repetition.

Le Caractere qui finit la page 62. renferme une contradiction facile à montrer. *Après le merite personnel , il faut l'avouer , ce sont les éminentes dignitez, & les grans titres , dont les hommes tirent plus de distinction & d'éclat.* Je suis persuadé, Monsieur, de la verité de cette reflexion : mais comment l'Auteur pretend-il l'accorder avec ce qu'il vient de dire page 60. *Comblez-le de biens , surchargez-le de terres , de titres & de possessions ; nous vivons dans un siecle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu.* Ici M. De la Bruyere place les richesses avant le merite; là il donne la préférence à la vertu sur les éminentes dignitez. Il y a de la contrariété dans ces opinions.

Il a au doigt un gros diamant , &c.. Page 63
Vous blâmez le Theophraste Moderne de se servir du mot de *gros* : il ne s'en sert qu'après son modèle : de telles autoritez rendent un copiste hardi.

Page 64.
ligne 7.

Tu te trompes, Philemon, si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. Cela d'abord m'a semblé plat; j'ai depuis reconnu que l'Auteur ne pouvoit employer des termes trop bas pour designer un fat: Donner à des chevaux le nom de bêtes, ce n'est point leur faire injure, fussent-ils barbes, Anglois, Espagnols; mais appeller des valets coquins, je ne sçai pas pourquoi ils sont ainsi traitez dans un endroit où il ne s'agit que de la sotte ambition de leur Maître, & non de leur propre fidelité.

Page 64.
ligne 22.

Un homme à la Cour, & souvent à la ville qui a un long manteau de soye, ou de drap de Hollande, &c... On ne paroît point à la Cour en manteau long, à moins que les choses ne se reglassent autrement, quand M. de la Bruyere a écrit: Si j'étois plus proche de ce séjour, je m'informererois de l'usage, afin de ne point critiquer mal à propos; En tout cas on doit pardonner à un solitaire de l'ignorer.

Il semble que le Heros soit d'un seul
 métier , qui est celui de la guerre ,
 &c.... Vous avez agréablement par-
 lé dans votre lettre des Heros de la
 littérature: Cette opinion de M. De
 la Bruyere étoit une nouvelle autori-
 té tres capable de seconder votre
 sentiment , s'il en eût eû besoin ; Je
 ne vous aurois pas néanmoins con-
 seillé de suivre la fin de sa décision ,
*Le heros & le grand homme mis en-
 semble ne pesent pas un homme de bien:*
 Depuis quand , Monsieur , les ver-
 tus morales sont-elles incompatibles
 avec celles de la Religion? Le coura-
 ge & la probité , la grandeur d'ame
 & la simplicité du cœur se sont unies
 tres souvent ; le Chretien n'a pas tou-
 jours été détruit par le heros , ni
 l'homme de bien effacé par le grand
 homme. CLOVIS , SAINT LOUIS ,
 CHARLEMAGNE ont été des Heros
 & de grans hommes ; ne pesoient-
 ils pas un homme de bien ; eux qui
 se sont sanctifiez sur le trône? LOUIS
 LE GRAND est tous les jours appel-
 lé heros ; ce surnom de *grand* est dû
 à ses vertus chretiennes autant qu'à
 ses qualitez heroïques : Enfin dans

Page 64.
 ligne 10.

Ligne 23.

toutes les Oraisons funebres mar-
que-t-on de louer dans le heros qu'on
vante, le merite qu'on loueroit dans
un homme de bien ? Sur tout on ne
nomme point *grand homme* celui qui
manque de probité ; tant on est per-
suadé que la sagesse, la regularité des
mœurs achevent le heros & le *grand*
homme.

Venons au caractere d'*Emile*, il
est beau, & Monsieur De la Bruye-
re n'avoit garde de ne pas dire du
bien d'un Prince qui lui en faisoit
beaucoup ; j'ajouterais même d'un
Prince accompli ; on n'en doutera
point, quand je nommerai le Prince
de CONDE. Ce caractere merite quel-
ques reflexions ; plus je m'imagine
qu'on a mis d'art à une chose, plus
j'y demande de perfection : Elle se
trouvoit, Monsieur, dans la person-
ne d'*Emile*, elle n'est pas dans son
portrait.

Page 66.
Ligne 15.

*Il a fait, il a agi, avant que de sça-
voir, ou plutôt il a sçu ce qu'il n'a-
voit jamais appris.* Cette hiperbole est
violente ; un homme peut sçavoir ce
qu'on ne lui a point appris, parce
qu'un grand genie peut être lui-mê-

me son maître & s'instruire; mais il est toujours vrai que ce qu'il sçait, il l'a appris, soit par lui-même, soit par le ministère des autres; s'il ne l'avoit point appris, il l'ignoreroit jusqu'à ce qu'on l'instruisit. Le défaut d'instruction ne peut être suppléé que par la science infuse: on l'admet dans Adam; la postérité n'a point eû ce privilège; le peu que l'on sçait coûte un long temps, & des peines infinies.

Admirable par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pu faire. Cette louange paroît délicate: elle est injurieuse, s'il est permis de donner cette épithète à la louange. Les choses que le Prince auroit pu faire, étoient-elles nécessaires, ou simplement glorieuses, téméraires ou prudentes? S'il y avoit de la nécessité dans l'entreprise, *Emile* n'est pas louable de ne les avoir pas faites; s'il y eût eû de la temerité dans l'exécution, *Emile* auroit été blâmé de son imprudence, & il n'est pas vrai qu'il eût pu les faire, à moins qu'on ne veuille dire que ce Prince étoit capable de manquer de sagesse. Ainsi *Emile* ne

Page 66.
ligne 23.

ISE *Sentimens critiques*

peut être admirable par les choses qu'il auroit pû faire, mais bien par celles qu'il n'a pas faites; car il y a de l'honneur à éviter l'imprudence, comme de la honte à laisser échapper de belles occasions. L'éloge auroit donc été complet, en disant, *également admirable & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il n'a pas voulu faire*. Ces termes donnent une idée de la valeur & de la prudence d'Æmyle. Quand il entreprenoit, son courage le rendoit actif & heureux; quand il n'entreprenoit pas, il renonçoit à la gloire de paroître brave, pour ne point compromettre les intérêts publics. Si l'Auteur n'a pas eû cette pensée, c'étoit à lui, Monsieur, à s'expliquer de manière qu'il ne nous exposât pas à des interprétations contraires.

Page 67.
ligne 1.

On l'a regardé comme une ame d'un premier ordre, pleine de ressources & de lumieres, & qui voyoit encore où personne ne voyoit plus. Autre hyperbole. J'ose citer M. De la Bruyere à lui-même, il a dit dans son Chapitre des Ouvrages de l'esprit, page 44. *Les esprits vifs pleins de feu, &*

qu'une vaste imagination emporte hors des regles de la justesse, ne peuvent s'affouvir de l'hyperbole. L'Auteur des Caractères trop amateur de l'exageration, se laisse souvent emporter hors des regles. Les gens délicats prétendent que cette figure ne doit pas entrer dans les éloges où la verité fournit d'abondantes matieres; il lui appartient de louer les grans hommes, elle le fait simplement & sans exageration. *Æmile* est loué peu délicatement en cet endroit, il y manque même plus que de la délicatesse; le bon sens ne s'y trouve pas. M. De la Brayere soutient qu'on a regardé son heros *comme une ame du premier ordre.* Ce premier ordre est sans doute composé de plusieurs ames; car on ne dit point qu'*Æmile* fasse un ordre particulier. Or toutes ces ames douées d'une pénétration égale, sont capables de voir tout ce qu'*Æmile* voyoit, & *Æmile* ne voyoit qu'autant que ces ames auxquelles on le compare. Donc il ne voyoit pas où personne ne voyoit plus, mais il voyoit tout ce que les genies les plus pénétrants étoient capables de voir.

Je n'aurois jamais soupçonné M. de la Bruyere d'avoir eû assez peu d'attention à faire le panegirique d'Æmile, pour y mettre une contradiction des plus grossieres. Il a dit au commencement de la page 67, que c'étoit un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles. Huit lignes après il ne peut pas s'empêcher de déclarer que ce Prince qu'il nomme invincible, a été vaincu. La preuve de la contradiction résulte de l'éloge qu'il fait ainsi des défaites d'Æmile : *La levée d'un siege, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes, l'on ne met qu'après, les batailles gagnées, & les villes prises ; Il étoit rempli de gloire & de modestie, on lui a entendu dire, je fuyois, avec la même grace qu'il disoit, nous les battîmes, &c...* donc puisque Æmile a été obligé de lever des sieges, de méditer une retraite, de fuir, il a cédé à l'ennemi, il a plié sous le nombre, ou sous les obstacles. Contradiction par conséquent qu'il est impossible de sauver.

Sincere pour Dieu & pour les hommes, l'usage nous accoutume à dire,

Sincere envers ses amis , & non sincere pour ses amis.

Il y a de beaux traits dans ce caractère d'Æmile ; je consens , Monsieur , que vous quitiez ma lettre , pour le relire ; Je me flatte cependant que vous approuverez mes remarques. Poursuivons.

Si j'aime le moins du monde mes intérêts, &c.... La conversation souffri- Page 692
ligne 124
roit cette maniere de parler ; hors-de-là elle n'est pas reguliere.

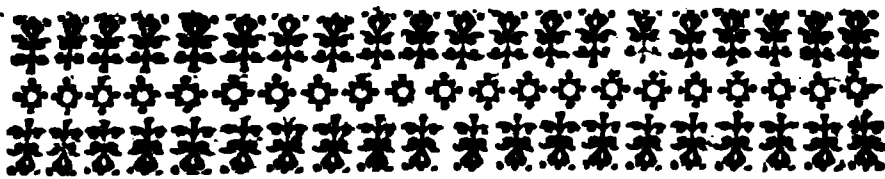
Il n'y a rien de si délié où il n'entre des manieres qui nous decèlent ; un sot ni Page 692
lig. 14.
n'entre ni ne sort comme un homme d'esprit ; voila deux fois n'entre , c'est un manque d'exactitude.

Il croit souvent dire son goût , ou expliquer sa pensée , lorsqu'il n'est que Page 722
lig. 10.
l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. Bien qu'on ne soit que l'écho des autres , cela n'empêche pas que ce ne soit son goût que l'on dise , & sa pensée qu'on explique ; nôtre goût s'est formé sur le leur ; leur pensée est devenue la nôtre. *Lorsqu'il , que , quelqu'un , qu'il , quitter , arrangement désagréable , mauvaise construction.*

Page 73.
Lig. 8.

Ai-je tort de mettre au nombre des choses obscures ce trait du Caractere de *Menippe*. *Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas.* Il faut, ou plutôt on ne peut pas deviner si *Menippe* a été élevé à une dignité éminente, ou s'il a changé de conduite. Quoi qu'il en soit, on ne devoit pas dire *sa vanité l'a fait honnête homme*. *Menippe* ne l'est pas devenu, lui qui s'élève encore au dessus de lui-même; car la probité est exempte d'orgueil & d'ambition; un homme qu'on suppose n'être occupé que de sa personne, est bien éloigné de cette probité: la même vanité qui l'a fait naître, l'a détruit aussitôt. J'en demeurerai à l'examen de ce Chapitre. Honorez-moi toujours, Monsieur, de votre souvenir, & croyez-moi sans aucune reserve vôtre serviteur tres-humble, &c.





LETTRE VII.

*Elle contient les reflexions critiques sur le
quatrième Chapitre du Theophraste
Moderne, intitulé du Heros.*

M O N S I E U R ,

Le Chapitre que je me propose d'examiner, est assez nouveau pour le dessein, toutes les pensées qui le composent, ont chacune leur mérite; il y en a pourtant qui offrent matière à la critique.

Le Theophraste Moderne commence ainsi son Chapitre DU HEROS, L'héroïsme s'est enfin multiplié d'une façon à exciter la jalousie publique; les Heros de la littérature, les Heros des arts, les Heros de la guerre. Voici des Heros

* To. 2.
Page 35.

ros que je n'admets point , en cela de l'avis de Monsieur de saint Evremont , je m'imagine qu'on ne traite de la sorte les gens de lettres que par ironie : *Je ne sçai* , dit-il , * *si cet admirateur des discours publics s'apperçut que l'on en vouloit à son heros , car vous sçavez qu'il est des heros de toutes manieres*. Sarazin raille aussi en donnant ce nom à des Magistrats , il dit :

Mais si d'autres Heros d'un sentiment plus doux ,

(Car il est des Heros de la douce maniere ,

Il en est de justice , il en est de Breviaire.

Quoi qu'il en soit , Monsieur , je suppose que ceux qui ont atteint à la perfection d'un art , puissent être nommez *Heros* , s'ensuivroit-il que cette propagation, cette multiplication de l'heroïsme excitât la jalousie publique ? Elle n'a pas lieu de se revolter , puisque selon l'Auteur des nouveaux Caracteres , chacun est Heros dans son genre. Les Heros de la guerre ne regardent pas comme des gens qui les effacent , les Heros de la litterature. Les Heros de la Litterature res-

gardent au contraire les Heros de la guerre comme des gens qui les font vivre : Ainsi de part & d'autre il ne doit point y avoir de jalousie , on s'aide mutuellement : Quatre vers d'un Poëte burlesque en font la preuve , il s'adresse à un Prince liberal ,

Depuis que je travaille à grossir votre histoire ,

On vous croit un Heros ; mais d'exalter vos faits ,

Poëte ne se repent jamais ;

A vos dépens se garnissoit sa table ;

J'eusse fait à ce prix la plus menteuse fable.

Le portrait de Monsieur le Prince de Conti est bien touché ; Pag. 287
Qu'importe d'avoir un sceptre , c'est tout de le meriter : La pensèe n'est pas neuve ; en faveur de la juste application , je sçai bon gré à l'Auteur de s'en être servi. A propos de l'affaire de Pologne , il a paru l'année dernière un livre qui avoit pour titre , Memoires de la scission ou division arrivées en Pologne au sujet de l'élection d'un Roy. On l'a supprimé par des raisons qui en eussent rendu le debit considerable ; personne n'y étoit ménagé : A dire vrai , la matiere étoit délicate.

& je ne ſçai pas , Monsieur , quelle politique l'auroit été aſſez , pour ne point offeuder quelques Puiffances dans un ſujet qui les regardoit toutes.

Page 92.
Ligne 19.

Un Roi attire par ſa grandeur les reſpects des hommes ; un Heros meriteroit leur adoration , ſi cet hommage pouvoit être rendu à des mortels. Le Theophraste Moderne a beaucoup de penchant à l'adoration ; il adore les gens de mérite ; il eſt diſpoſé à adorer les Heros ; ne s'adore-t-il pas lui-même ? C'eſt là véritablement où il y auroit de l'idolâtrie. Parlons néanmoins plus ſérieuſement ; il fait difficulté d'adorer les Heros , perſuadé que cet hommage ne peut être rendu à des mortels , & plus haut il aſſûre que ſ'il adore un homme de mérite ; ce n'eſt point idolâtrie. Je lui demande , la grandeur de Dieu , ſa majeſté , ſa puiffance éclatent-elles moins dans les Heros , que ſon eſprit dans les hommes eloquens ? Qu'il convienne donc d'adorer les uns & les autres par le même motif ; ou plutôt qu'il renonce à les adorer tous. Dieu ſeul eſt adorable par lui-même ; ſi

par rapport à lui les créatures méritent notre admiration, Dieu seul encore une fois mérite d'être adoré en elles.

Rien d'ordinaire n'est moins d'un héros que ce qui est de son sang, &c.... Page 92. II.
5^{me} 1,

La pensée de Monsieur le Comte de Bussi Rabutin au même sujet, est que
» la famille des Héros pâtit de leur mérite, comme s'il n'y avoit qu'une certaine quantité de mérite que Dieu a donné à chaque race, & que quand il lui plaît en gratifier de beaucoup un particulier de cette famille, c'étoit autant de rabatu sur les autres. « Je ne veux point ôter à Monsieur de Bussi l'honneur de sa pensée ; mais un Ancien * a dit : » Les grans hommes ont ce malheur qu'ils ne mettent pas toujours au monde des successeurs, qui leur ressemblent, comme il n'arrive pas toujours aux meilleures terres de produire d'excellens fruits. Quand une race est bonne, elle porte pendant quelque temps des hommes rares ; ensuite elle se lasse, & fait tout le contraire de ce qu'elle faisoit. Nous voyons que les beaux esprits & les gens qui ont le plus

* Arist Rhet.
li. 2. ch. 15.

161 *Sentimens critiques*

de vivacité ne donnent plus que des
extravagans & des frenetiques , ré-
moins les enfans d'Alcibiade, & ceux
du vieux Denys de Syracuse. Les hom-
mes d'un grand jugement & d'un ef-
prit posé , n'ont la plûpart pour suc-
cesseurs que des stupides & des fots ;
Telle a été la posterité de Cunon, de
Pericles , & celle de Socrate. «

Page 93. li.
g^{de} 22.

*Quelque grandes que soient les fau-
tes des grans hommes , ils excellent dans
la maniere de les reparer. Monsieur de
la Bruyere s'est mieux expliqué ,.....
Grand dans la prosperité , plus grand
quand la fortune lui a été contraire ,
&c...., il a dit cela de feu Monsieur
le Prince.*

Page 94. li.
g^{de} 17.

*L'homme se glisse dans le Heros ;
&c.... Cela est un peu obscur , pour
dire que les Heros sont aussi foibles
que les autres ; mais il falloit bien
déguiser cette pensée de Monsieur le
Duc de la Rochefoucault , A une
grande vanité près , les Heros sont faits
comme les autres hommes.*

1 Reflex. 24.

Notre Auteur donne fort dans les
énigmes ; Il en a déjà proposé une
en parlant de *Lepide* ; il y a sous ces
dehors , a-t-il dit page 57 , quelque

chose qui s'explique par ce mot VRAI
MERITE, & c'est le mot de l'énig-
me. Il en propose une nouvelle ; La
valeur, le courage, le sang froid, la
prudence, le conseil, l'ame grande, le
cœur intrepide, le genie penetrant, la
fortune constante, la victoire toujours
sûre, la belle gloire, toutes ces choses
forment une énigme obscure. Plusieurs
mots lui conviennent, celui de Heros,
de grand homme, de prodige ; le vrai
mot est L'HOMME. Dispensez-moi de
l'expliquer, je vous laisse tout l'hon-
neur de l'application. Le Theophraste
Moderne a voulu se dispenser lui-même
d'expliquer une chose dont il lui
auroit été tres difficile de donner le dé-
noûement. Nous lui declarons, Mon-
sieur, que nous ne sommes point
jaloux de cet honneur ; il peut, sans
exciter nôtre envie, inventer tant qu'il
lui plaira des énigmes, & des mots
qui n'y seront jamais propres.

Page 95.
gnc 15

2

Qu'un Heros se serve des mêmes ex-
pressions qui nous sont familières, il dit
beaucoup plus que nous, il pense avec
dignité, s'exprime de même ; Nous
trouvons que la majesté avec laquelle
il pronance, ajoute de la noblesse à ses

Page 95. B.
gnc 26.

pensées. Il est vrai, tout semble éloquent dans les grans hommes. » Quand

De Pont. li.
4. Ep. 5.

» il écoute & garde le silence, (Ovi-
» de parle de Germanicus,) sa postu-
» re, son air, son visage ont quelque
» chose d'éloquent; mais quand il ou-
» vre la bouche pour parler, vous ju-
» reriez que les Dieux parlent de la
» sorte :

Hoc Superos jures more solere loqui.

Notre compilateur est assez juste dans le choix des pensées d'autrui; Lorsqu'il s'agit de produire les siennes, il n'a pas la même justice; Par exemple ce Caractere est de son invention, *La magnificence est aux Héros un ornement superflu; on ne va pas chercher ce qu'ils font dans leur origine, on s'en tient au cours de leur mérite.* Bien loin que la magnificence soit aux Heros un ornement superflu, le propre des Heros est d'être magnifiques, soit de cette magnificence qui produit les actions genereuses, & qui exerce la liberalité, soit de cette magnificence qui orne les dehors, & qui aide à rendre leur personne respectable aux yeux du Public. L'Auteur se con-

Page 96.
Hg. 7.

credit en cette occasion ; il pretend, Monsieur, qu'on ne va pas chercher l'origine des Heros, c'est à dire, on n'examine pas, s'ils sont d'une haute ou d'une médiocre naissance, on s'entient au cours de leur merite. Or quel sera le cours du merite d'un Heros, quel sera son merite, que sera-t-il lui-même ce Heros, sans la magnificence ? Elle n'est donc pas un ornement superflu ; c'est une qualité necessaire à tous les Heros, j'excepterai ceux de la Litterature, il ne leur convient pas d'être magnifiques ; Il faut qu'ils soient riches auparavant, & ce qu'il y a de fâcheux, est que les riches s'insinuent peu avec cet heroïsme.

Le ministère des Auteurs est inutile au Heros, &c.... L'imitateur n'a pas consulté son modèle, ou il n'a pas voulu être en cela de son avis ; Car Monsieur de la Bruyere declare que la vie des Heros a enrichi l'histoire, & que l'histoire a embelli les actions des Heros : Ainsi, continuë-t-il, je ne sçai qui sont plus redevables ou ceux qui ont écrit l'histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble

Page 96. li.

5^{me} 11.

cc Labr. P. 510

matiere , ou ces grans hommes à leurs historiens. « Alexandre est le meilleur Juge de cette cause; il la decide contre le sentiment de nôtre Auteur en faveur des Auteurs mêmes; O ACHILLES, s'écria-t-il, que je te trouve heureux d'avoir eû un ami fidelle pendant sa vie, & un Poëte comme HOMERE après ta mort. Le ministere des Ecrivains n'a jamais été inutile à un Heros; le secret d'obtenir l'immortalité, est confié à leur plume. Ovide assure que les vers font même les Dieux, & que leur majesté a besoin du chant des Poëtes :

De Pont. lib.
4. Ep. 8.

Di quoque carminibus, si fas est dicere, fiunt;

Tantaque majestas ore canentis eget.

To. 1. p. 94.

Monsieur Despreaux a reformé cette pensée audacieuse, & il s'en est servi tres avantageusement dans sa premiere Epître au Roi,

C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,

De leur longue disette à jamais affranchies.

GRAND ROI, poursuis toujours, assures leur repos,

Sans elles un Heros n'est pas long-temps Heros.

sur les caracteres. 167

Et après avoir parlé d'Achille &
d'Enée, il conclut,

Sans le secours des vers, leurs noms tant
publicz

Seroient depuis mille ans avec eux ou-
bliez.

Non, à quelques hauts faits que ton desti-
n appelle,

Sans le secours soigneux d'une muse fi-
delle,

Pour t'immortaliser, tu fais de vains ef-
forts.

Au reste, Monsieur, je suis per-
suadé que le ministere de certains
Auteurs seroit tres inutile aux Heros;
c'est dans ce sens que le même Poë-
te que je viens de citer, écrit dans
le discours qu'il adresse au Roi:

M. Boileau
page 3.

.. Je ne puis souffrir qu'un esprit de travers
Qui pour rimer des mots, pense faire des
vers,

Se donne, en te loüant, une gêne inu-
tile,

Pour chanter un Auguste, il faut être un
Virgile.

Monsieur le Comte de Bussi Rabu-
tin a dit aussi dans ses Lettres. » Je
voudrois que l'on punît comme d'u- ce
ne médiance les impertinens loüeurs

» du Roi, & le zèle ne devoit pas excu-
 » ser le ridicule de la façon.

Page 96. li-
 gne 12.

Le Theophraste Moderne non content d'avoir assuré que le ministère des Auteurs est inutile au Heros, ajoute : *Le Heros n'a pas même besoin du bruit de la renommée ; son nom trace son histoire , ses exploits achevent sa reputation.* Cela est brillant , mais peu solide , & nullement vrai : *Son nom trace son histoire ;* Je suppose qu'on écrive simplement , *Un tel Prince a regné dans un tel siècle* , il faut , pour transmettre ce souvenir à la postérité , il faut le ministère d'un Auteur ; c'est donc une première contradiction d'avoir dit qu'il étoit inutile au Heros. *Ses exploits achevent sa reputation ;* il est nécessaire que les actions d'un Roi , pour être généralement estimées , se divulguent , se publient ; le bruit qui s'en répand ensuite , & les loüanges qu'il excite , sont ce qu'on appelle *la reputation* : Donc le Heros a besoin de la renommée , puisque , s'il est estimable par ses exploits , ils ne sont connus que par elle ; seconde contradiction. Le moyen de ne tomber dans aucune ,
 est

est d'avouer que le ministère des Auteurs est utile au Heros.

La valeur est un courage fougueux qui regarde de loin les dangers ; Sur

Page 97. Ligne 3.

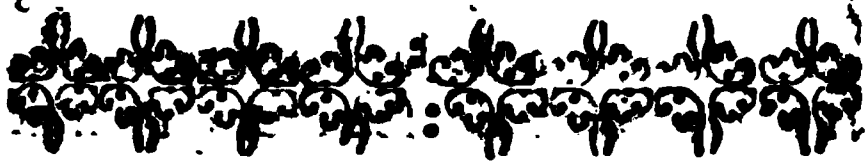
ce pied là c'est un terrible brave que l'Auteur : car je le crois homme à regarder les dangers de fort loin. Il a voulu, ou il a dû mettre, de près, vû qu'un courage fougueux s'approche ; quiconque s'amuse à contempler le péril de loin, est plus modéré que bouillant, plus prudent que fougueux, souvent plus timide que courageux. Cette définition du Theophraste Moderne est bien opposée à celle d'Aristote ; » La valeur est, dit-il dans sa Rethorique liv. 1. ch. 9, une vertu qui au milieu des plus grans périls fait entreprendre les belles actions, « je m'en tiens à la décision d'Aristote.

Ce chapitre du Heros finit mieux qu'il n'est commencé. L'éloge du Roi le termine ; on s'étonnera comment un Ecrivain, qui assure que le ministère des Auteurs est inutile aux Heros, a voulu prêter le sien à un Roi qui est au dessus de toutes les louanges, & de qui l'on dira veritablement,

H

270 *Sentimens tropiques*

*son nom fait son histoire. Je foudroierais
pourtant, Monsieur, que tous les
Caracteres ressemblassent à celui-là.
Mais les hommes ne sont pas nés
pour réussir en toutes choses. De tous
les bonheurs, celui que je desire le
plus ardemment, est la continuation
de votre amitié.*



LETTRE VIII.

IX. REPONSE DU SOLITAIRE.

*Qui contient ses réflexions critiques sur
le troisième Chapitre de Monsieur
de la Bruyère, intitulé les fem-
mes.*

MONSEIGNEUR,

Le peu de commerce que la soli-
tude me permet d'avoir avec les fem-
mes, ne m'a pas ôté la connoissanc-
e de leurs caractères. Il suffit de les
avoir pratiqués autrefois, pour sça-
voir ce qu'elles sont, & ce qu'elles
ne sont bientôt plus. L'inégalité est
leur partage, l'amour d'elles-mêmes,
leur passion; la beauté, leur amour-
propre; la galanterie, leur étude. Je

n'entreprends pas d'ajouter aux traits que Monsieur de la Bruyere a finis. Il n'y a point de femmes qu'il n'ait peintes. Celles qui sont curieuses de connoître leur esprit, & l'humeur de leur sexe, n'ont qu'à lire ce chapitre, elles se diront aussi-tôt : Nous avons beau être dissimulées, les hommes ont le secret de penetrer celui de notre cœur.

Voyons s'il vous plaît, Monsieur, les obscuritez, les negligences, les oppositions que l'Auteur devoit éviter. Le caractère qui finit la page 77. m'a paru d'abord obscur ; & si l'on demêle l'obscurité, ce n'est que pour tomber dans une contradiction. *Chez les femmes se parer & farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée. Quatre lignes au dessous il ajoute, C'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'exterieur contre la verité, c'est une espece de menterie.* Sans user d'aucun raffinement, je prouve qu'il y a là une contradiction étrange. *Mentir, c'est parler contre sa pensée ; L'Auteur appelle menterie cette habitude qu'ont les femmes de se parer & de se far-*

Page 77. li
gne 10.

der ; il ne doit donc pas dire qu'elles ne parlent pas contre leur pensée, ou s'il s'en tient à ce sentiment, il a tort de les accuser ensuite de *menterie*. Je vous dirai en passant que Monsieur de Brebeuf a fait cent cinquante-deux Epigrammes sur les femmes fautes. Si M. de la Bruyere avoit été obligé de faire autant de caracteres sur le même sujet, dans combien de contradictions ne seroit-il point tombé, puisque dès le premier il en produit une.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête. La comparaison est basse, & conviendrait mieux dans la bouche d'Arlequin ennemi des femmes, que dans des Caracteres, où l'on cherche une critique fine & serieuse.

Page 78.
ligne 1.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remede. Il y a bien de l'affectation dans ce tour ; mais est-il vrai, Monsieur, que les belles femmes

Page 81. II.
Gac 17.

soient plus capricieuses que les autres. A consulter l'expérience, les laides sont infiniment plus bizarres; rien ne rend de mauvaise humeur, comme d'être persuadée malgré soi, qu'on n'a pas de quoi plaire. Si la beauté inspire quelquefois à une femme de la hauteur & du mépris, la laideur permet rarement qu'elle soit douce, enjouée, raisonnable.

Page 88. li-
vre 22.

Galantes & bienfaitrices, elles ont, &c..... Peu se servent aujourd'hui de ces mots *bienfaiteur, bienfaitrice*. Ceux qui se piquent de bien parler, prononcent *bienfaiteur*, & l'écrivent.

Page 89. li-
vre 1.

Plus doux pour ses domestiques, &c..... La préposition *Pour* n'est pas celle que demande l'épithète dont il s'agit. *Etre doux à ses domestiques, avoir de la douceur pour ses domestiques*, l'usage détermine à parler de la sorte. Au même endroit vous remarquerez une seconde fois, *plus sincère pour ses amis*. Ce *Pour* est de toutes les prépositions celle qui convient le moins à de tels adjectifs. *Sincère avec ses amis, sincère à l'égard de tout le monde, sincère envers Dieu*, il s'en faut bien

cette décision des Maîtres de la langue.

Ce n'est pas une faute de langage que je vais reprendre, mais une faute... vous la nommerez comme il vous plaira; il suffit de dire qu'un homme instruit des bonnes maximes de la Morale, ne devoit pas hazarder cette proposition: *Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessez des femmes, fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.* M. de la Bruyere n'a pas raison de souhaiter qu'une telle chose lui fût permise; il ne doit pas présumer que ces gens qui ont été blessez des femmes, soient encore susceptibles de la même passion: il y a peu, je le sçai, il y a très peu de vertus à l'épreuve de notre faiblesse; mais l'Auteur veut donc qu'on néglige le salut des femmes? En quelles mains peut-il être mieux qu'en celles qui sont devenues pères? Il défend à des hommes saints de diriger le sexe; à qui souhaite-t-il que cette direction soit confiée? Ou il faut l'abandonner, ou il faut en charger des hommes corrompus, puis-

Page 901

qu'elle est si dangereuse aux *Saints*, & que l'on trouve mauvais que leur zèle s'y interesse. Cessons, Monsieur, de traiter ironiquement une matiere de cette importance; M. De la bruyere devoit dire, *Je voudrois qu'il me fût permis de crier à ces hommes qui sont encore foibles, fuyez, &c...* car la remontrance est injustement adressée à des hommes *saints*, qui accoutumiez à mortifier leur chair, n'ont plus à craindre ses revoltes

Page 92.
ligne 12.

... *Cette pepiniere intarissable de Directeurs*; le mot d'*intarissable* convient mieux à des sources, qu'à des pepinieres.

Page 95.
ligne 20.

Cet ami meurt sans qu'on le pleure, &c.... Meurt & pleure, rimes qu'on eût facilement retranchées, en écrivant, *Cet ami meurt sans qu'on le regrette.*

Page 96.
ligne 13.

Il s'agit d'examiner une comparaison: *Un Comique outre sur la scène ses personnages, un Poëte charge ses descriptions, un peintre qui fait d'après nature, force & exagere une passion; de même la prudence est une imitation de la sagesse.* Tout de bon, a dit sur cela un homme d'esprit, s'il y a de

la justesse dans cette comparaison, c'est une justesse qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster : En éfer, Monsieur, au lieu de dire, *de même la prudence est une imitation de la sagesse*, il falloit que l'Auteur qui compare la prudence à l'affectation des Comiques, à l'emportement des Poëtes, à l'exageration des peintres, qui tous, bien loin d'imiter, sortent du naturel, il falloit qu'il ajoutât, *de même la prudence est une affectation outrée de la sagesse*. Le même homme d'esprit a critiqué fort judicieusement quelques phrases de ce caractère ; comme, *un peintre qui fait d'après nature, qui force une passion. Peindre d'après nature, outrer une passion*, ce sont les mots propres, & on n'a jamais écrit *faire d'après nature, forcer une passion*. M. de la Bruyere est le premier qui ait hazardé ces phrases.

La sagesse pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus perilleuse. Quel paradoxe ! M. de la Bruyere pretend qu'une femme sage a le secret de faire excuser les dé

101 23:9
12 20:11

page 97
ligne 16

faits du corps , cela est vrai ; qu'elle annoblit l'esprit , cela est encore vrai ; qu'elle rend la jeunesse plus piquante , & la beauté plus périlleuse , on ne convient point de ceci. Une jeune personne en qui l'on remarque un air austere , & des manieres sages , se fait éviter comme ces femmes que l'âge a défigurées ; loin que la beauté soit périlleuse , quand la sagesse l'accompagne , la sagesse est au contraire la sauve-garde de la beauté.

Page 101.
Ligne 2.

*On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit , qui en ont beaucoup ; & entre les personnes de ce dernier genre , une belle femme ne se sau-
ra qu'à peine avec d'autres femmes.
Comme je suis l'homme du monde qui a le moins de disposition à com-
prendre ce qui est très obscur , ne me demandez pas , Monsieur , l'explica-
tion de ce caractère.*

Page 108.
Ligne 20.

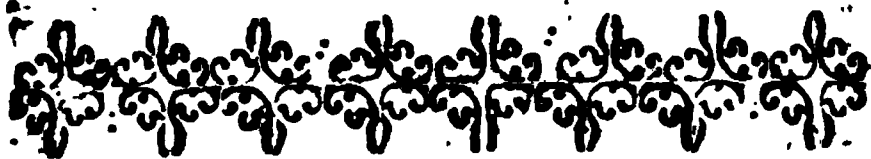
*Une femme insensible est celle qui n'a
pas encore vu celui qu'elle doit aimer ;
Cette pensée est plutôt celle du Poë-
te qui a dit , Casta est quam nemo
regavit , que de M. de la Bruyere ;
avant que nulle personne ait em-
ployé le même trait.*

Le dernier Caractère de ce chapitre vaut lui seul un Chapitre fort long : C'est un petit roman. Il y étoit à Scrymgeour une belle fille moins connue dans toute la ville par sa beauté, que par la sévérité de ses mœurs, & sur tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour les hommes. Ce sur tout habille mal la pensée : Une telle conjonction demandoit quelque chose de plus fort, que n'est pas ce qui la suit. La sévérité des mœurs comprend toutes les vertus, & exprime plus que l'indifférence pour les hommes, qui n'est qu'une vertu particulière.

Page 103.
ligne 23.

Je ne puis m'imaginer une femme sévère, que je ne conçoive en même temps qu'elle a pour les hommes plus que de l'indifférence, elle les méprise, elle les hait, elle les a en horreur ; telle est l'idée que donne la sévérité des mœurs ; au lieu qu'une femme peut être indifférente, & n'être pas absolument sévère. Il étoit donc à propos de mettre l'indifférence avant la sévérité, celle-ci encherissant sur l'autre. Lisez, Monsieur, si vous pouvez, la suite

de ce caractère, il est assez étendu, pour avoir le nom d'historiette galante, & le sort de vous ennuyer. Afin de ne pas tomber dans cet inconvenient, je finis cette lettre, en vous assurant de la sincerité de mon estime, &c...



LETTRE IX.

*Examen du Chapitre que le Theophraste Moderne a intitulé
des femmes.*

MON SIEUR,

Vôtre dernière lettre m'a paru si courte, que j'ai été obligé d'avoir recours à l'expedient de Balsac; il disoit à son frere, « si tes lettres sont aussi courtes qu'à l'ordinaire, je te déclare que je les lirai si souvent » qu'elles seront longues en dépit de toi. « Je serois tres content de moi, si par la même raison je vous exposois à relire les miennes.

Le Theophraste Moderne parle tantôt bien, & tantôt mal des femmes: il dit à l'avantage des belles

Page 102.
ligne 3.

personnes, *Il est juste que de rares extraits leur valent quelque chose, &c.*
Vous m'avez fait observer que Monsieur de la Bruyere affecte cette conjugaison, au lieu que le P. Bouhours qui se pique de bien parler, écrit toujours *vaille & vaillent*. Le *Thésophraste Moderne* a mieux aimé pêcher avec son Original, & s'écarter avec son guide, que de s'assujettir aux regles de la langue.

Ibid. lig. 26.

Une femme qui a les avantages de la beauté & de l'esprit doit être insupportable par sa présomption. Au contraire il y a moins de présomption dans le cœur d'une femme d'esprit; elle emploie la raison, pour se persuader à elle même qu'elle ne doit point tirer vanité des agrémens, qui peuvent lui être bientôt enlevés. Toute femme qui n'a pas ces sentimens, ne peut pas être nommée femme d'esprit. Comme c'est une chose, poursuit l'Auteur, qui peut-être ne s'est jamais vue, on ne peut la décider que par conjecture. Ce n'est pourtant pas une chose fort extraordinaire, que de belles femmes aient de l'esprit, & que des femmes d'esprit aient de la

beauté. L'Auteur est à plaindre de n'en pas connoître en qui ses deux merites se trouvent ; il faut néanmoins qu'il en ait connu , puisqu'il tombe ensuite d'accord que l'esprit & la beauté ne sont point incompatibles , c'est au commencement de la page 121.

Une laide femme est mal conseillée d'avoir recours aux ajustemens &c. Le luxe est interdit à toutes femmes ; il convient aussi mal aux laides , qu'il est peu nécessaire aux belles. » Une belle femme , dit Monsieur de la Bruyere page 496 , est aimable dans son naturel ; il y aurait moins de pitié à la voir avec tout l'appareil de l'ajustement & de la mode. » Monsieur de saint Evremont donne ce conseil à une Dame : » Laissez les ornemens pour les autres ; les ornemens sont des beautés étrangères , qui leur tiennent lieu des naturelles , & nous leur sommes obligés de donner à nos yeux quelque chose de plus agreable que leurs personnes. . . . Vous n'êtes jamais si bien , que lorsqu'on ne voit en vous que vous-même.

Page 103.
ligne 8.

To. 2. p. 100.

184 *Sentimens critiques*

Page 103.
ligne 21.

: Nôtre Auteur a lû plus que les Livres François ; ce n'est pas lui faire deshonneur ; que d'assurer qu'il a imité Virgile en disant , *La beauté & la vertu se rendent un service reciproque par le lustre qu'elles se communiquent. Les belles personnes ont plus de gloire à être sages, &c....* Cette pensée n'est qu'une traduction de ce vers ,

Gratior & pulchro veniens in corpore virtus.

Page 104.
ligne 21.

Ce Caractere est bien rendre , *La douleur a des charmes secrets; une maîtresse affligée sait tirer avantage de ses larmes, elle n'en répand point d'inutiles , on la croira capable d'un sincere amour , &c....* Monsieur le Duc de la Rochefoucault a fait cette réflexion , » Les femmes ne pleurent pas tant la perte d'un Amant , pour
» montrer qu'elles ont aimé, que pour
» paroître dignes d'être aimées. « Dans
» un autre endroit il appelle *hipocrisie* , l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle & immortelle douleur. Monsieur de saint Evremont ne pense pas

Max. 22.

Reflex. 257.

moins noblement sur ce sujet.

» Il y a je ne sçai quelle douceur à « 0.3. p. 152.
pleurer la mort de celui qu'on aime. «
L'amour tient lieu d'amant dans la «
douleur ; de-là vient l'attachement à «
un deuil qui a des charmes. « Dans
une Lettre de consolation qu'il écrit
à une Dame, il lui apporte ces mo-
tifs ; » Voulez-vous imiter les fem-
mes mediocres qui ne pouvant se « Tome 4.
faire valoir par de grandes vertus , « page 197.
veulent se signaler par de grandes «
passions. Laissez-les pleurer les morts «
pour attendrir les vivans ; laissez- «
les faire souhaiter leur amitié à ceux «
qu'elles convainquent de leur dou- «
leur. Une fille aimable comme vous, «
est au dessus de ces artifices ; elle ne «
pleure point pour obtenir de l'a- «
mour, elle ne veut pas devoir à la «
reputation de sa tendresse , ce qu'el- «
le peut emporter par la force de son «
merite. « Il n'y a point à douter que
le Theophraste Moderne n'ait eû re-
cours à ces traits pour embellir sa
reflexion.

*Esprit de femme , ce mot est mépri-
sant. Souvent je m'en suis servi pour
mortifier celles qui ne me plaisoient pas.*

Page 108.
ligne 24.

Cet aveu ingenu n'attirera pas à l'Auteur le reproche d'homme trop galant ; s'il a coutume d'en user ainsi avec les femmes qui ne lui plaisent pas , il veut bien que prenant avec lui une liberté plus permise, nous lui disions qu'il ne sçait pas vivre. *Esprit de Misanthrope*, c'est le mot qu'on opposera par avance à tout homme qui affecte de dire *Esprit de femme*.

Page 109.
ligne 6.

Hors les disputes qu'excite le pas entre les gens d'Eglise, on est ailleurs peu disposé à le contester ; il n'y a que les femmes qui en soient jalouses. J'ai de quoi prouver le contraire par l'Auteur lui-même. Page 160. & suiv. Il fait plusieurs Caractères de gens qui contestent le pas, qui ambitionnent la préséance ; Il designe des Officiers, des Gentilshommes, des Magistrats ; il n'a donc pas raison de soutenir ici qu'il n'y a que les femmes qui en soient jalouses.

Page 110.
ligne 4.

Quelle obscurité dans ce caractère. Prudes & coquettes femmes d'un caractère opposé, mêmes femmes néanmoins &c.... Quand on propose des paradoxes, il faut en donner l'ex-

iplication : Je m'attends que l'Auteur va nous apprendre en quoi les prudes & les coquettes sont opposées , en quoi elles se ressembloit ; il embrouille la chose davantage ; *La coquette, ajoute-t-il, lassée de l'être , devient enfin prude , c'est son dernier changement ; jusque-là elle en avoit fait bien d'autres ;* cela ne satisfait point le lecteur. De plus si cette femme a tant de fois changé , elle n'a pas toujours été coquette : Si quelquefois elle a cessé de l'être , ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle devient prude.

Des gens se plaignent d'une maitresse qui les trompe , d'autres se plaignent d'une femme qui les détrompe ; donnez à ceci tel sens qu'il vous plaira ; beaucoup lui peuvent convenir. L'Auteur a bien tort de ne nous avoir pas fait part de quelques-uns de ces sens qu'il assure être en grand nombre. Veut-il dire qu'on se plaint d'une maitresse qui trompe , en ce qu'elle n'a pas la fidélité qu'elle avoit promise , & d'une femme qui détrompe , en ce qu'elle fait des infidelitez qu'on n'attendoit pas ? Pur jeu de mots , qui n'aboutissent à aucune bonne subtilité.

Page 206
lig. 4.

188 *Sentimens critiques*

lité ! Ce *sens* est le même à l'égard de la maîtresse & de la femme, hors que d'un côté il est exprimé par une négative, & de l'autre par une affirmative.

Ibid. li. 12. *J'ai vû souhaiter à une Dame de qualité d'être bourgeoise, &c.* ce tour est imité de Monsieur de la Bruyere page 77. *J'ai vû souhaiter d'être fille, &c....* passe pour cela, c'est une bagatelle.

Page 115.
lig. 1.

La Bruyere
page 438.

Je n'ai point vû de belles tomber d'accord qu'il se trouvât de jolies personnes, &c.... Monsieur de la Bruyere a bien marqué ce trait, *Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve.* L'imitateur est fort éloigné d'attraper cette délicatesse de son modèle.

Page 115.
ligne 14.

Loin que la fierté soit aux aides une vertu nécessaire, &c. La fierté peut-elle jamais être appelée vertu ? La fierté est un sentiment dédaigneux pour les autres, une opinion présomptueuse de ses charmes ; or cette fierté, bien loin d'être une vertu, fait perdre le mérite de la vertu, & détruit la vertu même.

Les femmes qui se fardent sont bien maltraitées. L'Auteur lance contre elles les mêmes traits, dont Monsieur de la Bruyere les a déjà acablées; quand il a dit: Si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent, & qu'elles s'entument, j'ai recueilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, qu'ils protestent serieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides, & qu'on bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier & infailible moyen de guerir des femmes. Le Theophraste Moderne ne s'est pas seulement donné la peine de changer les termes; Donnez vous celle de lire; Tous les hommes, j'ai leur suffrage, consentent qu'elles se fardent. On nous reprochoit des foiblesses pour la sexe que nous n'avons plus... & page 120. Le repeterai je, femmes coquettes, nous protestons contre ces vains artifices, nous réclamons le naturel, il ne sçauroit vous être si contraire; Et moi, Monsieur, je réclame ici Monsieur de la Bruyere; Je me plains pour lui de ce que son

Labr. p. 72.

Theophraste
mod. p. 119.

0.7.12.1

Les Senechens et Crinoides

imitateurs ne veut pas même lui laisser les termes : à la bonne heure ; qu'il s'approprie ses pensées , mais qu'il s'étudie au moins à leur donner un air de nouveauté par la différence des expressions.

Page 123.
ligne 11.

Un amour favorisé n'a plus que quelques intervalles de constance ; il se relâche , tombe , et s'éteint. Tous le monde est capable de penser de la sorte ; mais il n'est pas facile de s'exprimer avec cette délicatesse de Monsieur de saint Evremont ; tous les pas d'un amour content font des démanches languissantes.

To. 5. pag. 199.

ibid. lig. 14.

On ne pardonne point à une fille de demeurer telle jusqu'à vingt ans ; à cet âge l'on pense de ses avantages ; on se fait fortune ; pourquoi que la malignité des jugemens n'aille pas à la rompre d'intelligence. L'Auteur n'a ajouté que les deux dernières lignes ; ce qui précède est de La Bruyère tout pur. En effet page 101. vous lirez, Il y a

Labr. p. 101.

un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti : il semble que la réputation des biens diminue en elle avec celle de leur beauté. Le Copiste a été plus fin en cette occasion ; il a

Sur les caractères. 121

comme renouvelé la pensée par des termes différens.

... Sans le déperissement de sa beauté &c... Monsieur de la Bruyere donne à cela un autre nom, il l'appelle *le déclin de la beauté*, ces expressions ne sont pas si naturelles que *la perte de la beauté*.

Page 124.
lig. 14.

Labr. page
171.

Le Theophraste Moderne n'épargne pas même la vertu des femmes. Il prétend qu'elles sont sages malgré elles. *La sagesse des femmes n'est pas dans le temperament, ni dans l'inclination &c...* Ce sentiment est particulier; ne nous en plaignons pas, la suite le détruit; *Celles-là sont vertueuses, qu'aucun mérite n'a encore touchées.* Si une femme ne se laisse point toucher, c'est une preuve qu'elle a de l'inclination pour la vertu. Accordons que les femmes ne sont pas portées d'inclination au bien, avons-nous sur cela quelque reproche à leur faire? Sommes-nous d'une condition privilégiée? Chacun a obligation à la nature de ses bons penchans; quand on sçait affoiblir & vaincre les mauvais, il n'y a que plus d'honneur à bien faire; Par conséquent mauvais

Ibid. lig. 171

192 *Sentimens critiques*

se raison de blâmer les femmes.

Page 113.
lig. 4.

Donner à trente ans dans la coquetterie, c'est s'y prendre un peu trop tard, & dans un temps où les autres femmes y renoncent par politique. Il seroit à souhaiter que cela fût vrai ; L'Auteur n'a parlé juste, que quand il s'est contredit à la page 120. où il fait un caractère assez bon de la coquetterie en ces termes ; Le dégoût ne finit pas la coquetterie, il ne la rend qu'insipide ; c'est une nécessité de mourir coquette, après avoir vécu telle. Monsieur de la Bruyère réproouve ainsi une coquette : La mignardise &

l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre, elle meurt parée, & en rubans de couleur. Les coquettes, hélas, sont bien éloignées de se reformer à trente ans ; c'est beaucoup qu'elles veuillent l'entreprendre dans l'extrême vieillesse.

Page 129.
lig. 5.

Autrefois plusieurs années pour soumettre une coquette ; Dans ce siècle-ci plusieurs conquêtes se font en un jour ; la coquetterie est plus traitable ; jeu de mots affecté, coquette, conquête, coquetterie ; j'ai déjà repris ce défaut. L'Auteur qui aime ces brillans, ne se précautionne

précautionne point contre la chute.

Il n'y a que la première galanterie qui coûte ; on montrera plus de femmes qui n'en ayent point eue , que d'autres qui s'en soient tenuës à la première. Cette reflexion est tres bonne ; je voudrois que nôtre Auteur y eût part, & qu'il l'eût laissée dans Monsieur de la Rochefoucault. On peut trouver des femmes , a-t-il dit , qui n'ont jamais eue de galanterie ; mais il est rare d'en trouver qui n'en ayent jamais eue qu'une. Tous ceux qui liront ce dernier Caractere, trouveront que le premier lui ressemble fort. Le Theophraste Moderne a le don de faire ainsi ressembler ; il copie trait pour trait, mot pour mot, tout ce qui est à sa bienséance ; c'est le moyen d'être un fidelle , quoi que tres facheux imitateur.

Monsieur de la Bruyere pretend que la coquetterie est un dereglement de l'esprit , & qu'elle ajoute à la galanterie qui est un foible du cœur. Son Copiste , maintenant d'un avis contraire , soutient au même endroit , que la galanterie n'est qu'un amuse-

Ibid. L. 29

Reflex. 731

Labr. page

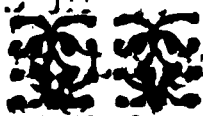
821

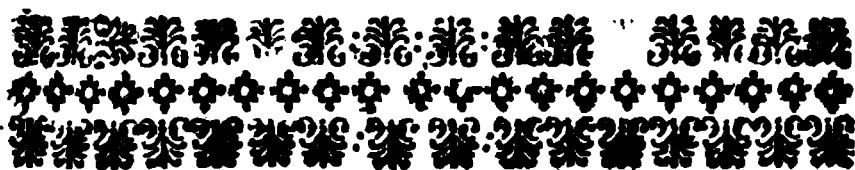
Page 130. l. 9

gnc 12

ment de l'esprit, & que la coquetterie vient du cœur. Qui des deux a raison ? Il n'y a point de doute que c'est celui qui connoît mieux les hommes, & qui les peint avec plus de succès : Je décide par cette raison en faveur de Monsieur de la Bruyère,

A la page 132. vous verrez trois Caractères qui ne se sentent point du sérieux des autres. Dire que *La connoissance des femmes s'achette, & que rien à Paris ne se vend plus cher, que bien des vertus ont échoué au Port à Langlois ; que les femmes tiennent quitte des fleurettes, pourvu qu'au lieu de douceurs, l'argent soit compté ; Pointes fades & badines dont l'Auteur s'est, je crois, applaudi.* Vous remarquerez, Monsieur, qu'il s'égaye ainsi quelquefois, & qu'il ne laisse point passer d'occasion de faire le bel esprit. Je profiterai avec le même empressement de toutes celles que j'aurai de vous marquer mon bon cœur.





LETTRE X.

V. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses reflexions sur le quatrième Chapitre des Caractères, que M. de la Bruyere a intitulé du cœur.

MONSEUR,

Vraiment, il vous sied bien de me reprocher la brieveté de mes Lettres : les vôtres sont-elles plus longues ? Vous me faites beaucoup d'honneur de me dire que vous aurez recours à l'expedient de Balzac ; Cela me donne occasion de vous faire souvenir qu'en cela il imitoit Ovide. Ce Poète qui étoit aussi galant, que les nôtres sont farouches & impolis, répondit à un de ses amis

qui lui avoit demandé son sentiment sur une harangue. » J'ai lû le discours que vous avez prononcé , je me plains qu'il est trop court , mais en le relisant , je l'ai fait plus long.

*Lib. 3. Ep. 5. paucâ fuisse queror ,
Plura sed hac feci relegendo.*

Je ne me fais pas une peine de vous dire que cette Lettre sera plus courte que toutes les autres ; il se trouve moins de défauts dans le Chapitre du *Cœur* , que dans ceux que j'ai examinés ; C'est pourquoi mes réflexions seront concises , & en petit nombre.

Page 114. li. Monsieur de la Bruyere dit , *Il y a un goût dans la pure amitié , où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez médiocres.* Comme ce goût ne peut être qu'un sentiment du cœur , il ne s'agit pas , pour en devenir capable , d'être né avec les grans talens de l'esprit ; il ne faut qu'avoir un cœur propre à la belle amitié ; Souvent un homme médiocre aime plus purement ; il est simple , exempt d'affectation , désintéressé , ouvert , qu'un

ités qui d'ordinaire manquent aux
genies sublimes.

*Celui qui a eû l'expérience d'un grand
amour , neglige l'amitié.* Monsieur de
la Bruyère n'est pas le premier qui
ait eû cette pensée. Monsieur le Duc
de la Rochefoucault a dit, *Ce qui fait
que la plupart des femmes sont peu tou-
chées de l'amitié , c'est qu'elle est fade,
quand on a senti de l'amour.* Il n'y a
personne qui en lisant ces deux ré-
flexions , ne décide que l'Auteur des
Caractères a voulu imiter l'Auteur
des pensées morales. Toute la diffé-
rence est que l'Imitateur attribue aux
hommes , ce que l'Original impute
aux femmes.

Page 115. li-
gne 16.

Reflex. 440.

*Celui qui aime assez pour vouloir
aimer un million de fois plus qu'il ne
fait , ne cede en amour qu'à celui qui
aime plus qu'il ne voudroit.* Cela s'en-
tend-il , Monsieur , & n'y a-t-il pas
lieu d'assurer qu'un homme qui par-
le de la sorte , ressemble à ce Philo-
sophe * qui disoit, *obscureïssons nos
pensées , & ne nous expliquons que ce
par énigmes , de peur d'être enten-*
du du peuple.

Page 116. li-
gne 6.

* Heraclite.

... Ils cherchent leur défaite , sans pou-

Page 116. li-
gne 18.

198. Sentimens extrinques

voir la rencontrer, & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints &c... Trouver & rencontrer, quoi qu'ils signifient la même chose, ne sont pas également convenables : Trouver sa défaitte, est le mot propre ; il étoit même d'autant plus propre en cet endroit, que rencontrer & contraints sonnent mal.

Page 119.
ligne 23.

Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre. Je n'ai pu m'empêcher de trouver cela joli, malgré le sentiment de ceux, qui prétendoient que dans cette pensée il y avoit trop de jeu d'esprit ; Défaut qu'un Auteur doit éviter.

Page 122.
ligne 12.

Jamais on n'affecte de briller, que l'on ne tombe dans le galimathias ; Voici par exemple du brillant & du Phœbus. Je ne sçai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom. Un homme a beau être ingrat, son ingratitude n'empêche pas que la grace accordée n'ait son mérite, & que le bienfait ne retienne son nom ; Celui qui oblige, n'est pas moins réputé bienfaiteur ; sa générosité éclate même davantage ; il semble que l'in-

Gratitude lui fait alors plus d'honneur qu'il n'en eût reçu de la reconnaissance la plus exacte. C'est la pensée de l'Auteur, elle seroit plus claire, si elle étoit conçue en ces termes ; *Je ne sçai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, méritoit plus de reconnaissance, vous avouerez, Monsieur, que cela s'entend beaucoup mieux que ce qui précède.*

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Toujours des phrases misterieuses, des expressions peu naturelles. *Fortune, fait, frivoles, fantaisie* ; toutes les *f* se sont données rendez-vous dans la même ligne. Page 124.
ligne 28.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir, sans avoir ri. L'Auteur veut-il qu'on rie sans sujet, ou qu'on se fasse de chaque chose un sujet de rire ? On ne peut rire sans avoir de la joye ; or la joye est une espece de bonheur ; ainsi du moment qu'on rira, l'on fera heureux, & par conséquent l'on ne rira point avant que d'être heureux. Je vous ai cité Heraclite, il faut fai- Page 125. li.
gne 27.

200 *Sentimens critiques*

re paroître Democrite à son tour. Je ne sçai pas, Monsieur, si ce rieur éternel a été continuellement heureux ; mais heureux ou non, il rioit moins par la crainte de mourir sans avoir ri, que pour éloigner de soi les tristes pensées de la mort.

Page 126.
Ligne 25.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes &c. . . . Affectionner quelqu'un cela est très françois, je n'use point du superlatif à l'égard de s'affectionner à quelqu'un, je doute même du positif.

Page 130.
Ligne 11.

Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qu'il ne s'en aide. Ce qu'il est une faute de langage ou d'impression : Obligé d'interpréter favorablement les choses, j'attribue la faute au Correcteur ; il a laissé qu'il au lieu de qui ; Ce n'est à la vérité qu'une lettre de plus ; mais une lettre de plus, comme une de moins, produit quelquefois de lourdes fautes, dont on charge indistinctement un Auteur ; je suis plus équitable.

Sans aller contre cette équité,

j'attribuërai à M. de la Bruyere la
faute que je remarque dans le ca-
ractere qui suit. *On trouve un Livre*
de dévotion , & il touche , on en ou- Page 130.
vre un autre qui est galand , & il ligne 34.
fait son impression : oserai-je dire que
le cœur seul concilie les choses con-
traires , & admet les incompatibles.
Eà dedans il n'y a point d'incom-
patibilité. Ces sentimens de devo-
tion & de galanterie qui se succe-
dent , ne subsistent pas ensemble
dans le même cœur , ils se détrui-
sent réciproquement ; en sorte qu'il
n'y a point à admettre la concilia-
tion des choses contraires , non plus
que la réunion des incompatibles ;
elle n'arrive point , elle est impos-
sible : D'où vient que le livre de
dévotion touche ? C'est qu'on ne
songe plus au roman. De même
celui-ci ne fait son impression qu'a-
près avoir détruit celle du pre-
mier , & en avoir fait oublier
les bonnes maximes. Pour moi ,
Monsieur , je n'oublierai jamais les
bons sentimens que vôtre amitié
m'inspire ; ne prenez point ceci pour
un trait d'esprit , je n'affecte point

de donner à mes Lettres une fin ingénieuse , bien persuadé qu'elle ne satisferoit pas davantage votre affection , que quand je me declare en termes simples & naturels. Votre
tres humble Serviteur.



LETTRE XI.

*Qui comprend l'examen de ce que le
Theophraste Moderne a dit sur la
société & la conversation.*

M O N S I E U R ,

J'examinerai dans cette Lettre deux Chapitres ; ils sont longs à la vérité, mais je ferai en sorte que mes raisonnemens ne le soient pas.

Il faut pour vivre dans le monde , Page 139. l. 11
plus de perfections que pour vivre dans gne 17.
la solitude ; j'en excepte les vertus de
la Religion. il y auroit trop à faire,
de donner jour à cette maxime.
Sans rechercher quelles sont ces
perfections nécessaires dans le mon-
de , inutiles dans la solitude , fixons
notre curiosité à sçavoir pourquoi

l'on excepte les vertus de la Religion? Elles doivent être moins exceptées que toutes ces *perfections*, & ces talens prétendus. Un homme du monde a plus à craindre du côté de lui-même, & des occasions, que le solitaire; il lui faut aussi plus de vertus, j'ajoute de ces vertus qui sont consacrées par la Religion. Si l'Auteur ne l'entend pas de la sorte, je me sçai bon gré de l'interpréter ainsi, & je le plains de dire le mondain plus parfait que le Solitaire, tandis qu'il dispense le mondain de la pratique des vertus chrétiennes.

Puisque l'Auteur est si facile à prendre un mauvais parti dans les Caractères qui sont de son invention, je lui permets de copier des Ecrivains moins sujets à se tromper. Aussi, n'a-t-il pas différé à le faire. Monsieur de la Rochefoucault a dit : *La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes & délicates*, son copiste repète, *La politesse de l'esprit consiste à penser des choses fines & délicates*; Le seul changement est que le mot de *fines* est substitué à celui d'*honnêtes*.

Reflux. 99.

Page 142. H.
p. 12.

Il y a des défauts qui servent avantageusement au commerce du monde ; mais ce ne sont pas les défauts de l'éducation. Puisque ce ne sont pas les défauts de l'éducation , il devoit bien nommer ceux qu'il entend , afin que chacun pût en faire un usage avantageux , supposé qu'il fut innocent. Quelles sortes de défauts peuvent donc servir au commerce du monde ? L'Auteur prétendoit-il parler de la fourberie , de la trahison , de l'interêt ? Si ces mauvaises qualités sont malheureusement utiles à la fortune , elles nuisent à la société : car ce sont des choses nécessaires à distinguer que le commerce du monde , & les affaires du monde. On se pousse dans le monde , & on s'y pousse avec des défauts , je l'accorde ; mais je nie que ces défauts nous rendent agréables dans la société , ils attirent le mépris , l'envie , la haine ; personne ne veut traiter avec un fourbe ; on fuit les traîtres ; on évite la compagnie d'un scelerat . Les mêmes vices qui ouvrent les trésors de la fortune , ferment l'entrée des belles sociétés.

.....

Page 148.
ligne 29.

L'esprit chagrin est de tous les gémies le plus mauvais &c. THEOPHRASTE a donné ce titre à un de ses Caractères; Quoi qu'il en soit, Monsieur, rendons justice à son très digne successeur le Theophraste Moderne; Ce caractère est de son invention, & n'est point mauvais; Si tous les autres ressembloient à celui-là, je vous avertirois de ne pas prendre ironiquement la qualité que je lui donne de *très-digne Successeur de l'ancien Theophraste*.

Page 155. li.
gne 14.

... Il affecte les premières places, est envieux du haut bout &c.... Quoi que la jalousie & l'envie soient à peu près le même vice, le mot d'*envieux* est ici un terme improprie; *jalous* est le vrai mot.

Page 156. li.
gne 1.

Ce même homme rapporte à lui tous les honneurs &c. Il faut dire, *rapporte à soi*; La raison de cela est fondée sur une règle de Rudiment qui a lieu dans notre langue aussi bien que dans la latine; il s'agit de la personne même qui est le nominatif du Verbe. Vous direz que je suis Grammairien, & moi je répondrai que l'Auteur n'est pas dispensé de savoir la Grammaire.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse , que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin. Cette pensée qui est de Monsieur de la Bruyere , est ici presque en mêmes termes ; C'est avoir bien de la finesse que de cacher celle dont on use. Nous devons conclure que l'Auteur n'est guere fin , puisqu'on découvre toutes les finesse dont il se sert pour déguiser ses larcins.

Lab. p. 280

Page 152. lre
line 10.

Nouvelle decouverte , par consequent , nouvelle preuve de son peu de finesse. Page 161. Il dit ; La préséance, question importante qui est examinée la premiere , & le plus longtemps dans ces assemblées d'hommes choisis pour l'intérêt de plusieurs Couronnes. Monsieur de la Bruyere ne s'est point expliqué autrement ; Il faut que le Capital d'une affaire qui assemble les agens des Couronnes soit d'une longue & extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps , je ne dis pas , que les seuls préliminaires , mais que le simple règlement des rangs , des préséances & des ceremonies. Sont-ce là, demande-t-il dans un autre endroit, ces mêmes Princes si pointilleux,

Labr. p. 281

Labr. p. 282

108 *Sentimens critiques*

si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préseances, & qui consomment pour les régler les mois entiers dans une diète ? Quel Lecteur ne reconnoîtroit pas des imitations aussi mal déguisées, exprimons-nous mieux, des copies aussi semblables.

Page 163. li.
gnc 18.

... Ils demeurent, mangent comme des perdus &c.... je sçai que cela se dit ; moi même j'ai été obligé de me servir plusieurs fois de cette expression ; car personne au monde n'est à couvert de l'importunité des Parasites ? Mais ce que le stile familier de la conversation permet, n'est pas toujours convenable au discours sérieux.

Ibid. l. 26.

... Gens naturellement timides.... Ils en sont sur l'examen de toutes les façons ; L'Auteur a voulu dire sur la pratique de toutes les façons ; car les gens timides n'ont pas la hardiesse d'examiner si l'on observe les façons avec eux ; ils s'appliquent uniquement à les observer avec les autres.

Page 164. li.
gnc 24.

L'effronterie agit par le ressort de la sottise &c.... Il seroit bien extraordinaire qu'un sot s'avisât d'être effronté : ce rôle ne convient qu'au faty

401.9.1

est le fat a quelque esprit ; le sot en manque , il est presque stupide : j'ai pour garand de ces definitions Monsieur de la Bruyere ; son autorité me servira , jusqu'à ce que vous ayez refuté ce qu'il dit ; *Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un fat.* Sur quoi je fais ce raisonnement. Pour soutenir le caractere d'effronté, il faut un peu d'esprit ; le sot n'en a point ; ainsi l'effronterie ne peut agir par le ressort de la sottise ; la conclusion est juste. Seconde preuve tirée d'une nouvelle definition ; *Le stupide est un sot qui ne parle point :* Or un homme qui ne parle point , est timide , bien loin d'être effronté ; Donc l'effronterie n'agit point par le ressort de la sottise. Une troisième preuve tirée d'une troisième décision de Monsieur de la Bruyere ; *Le sot est embarrassé de sa personne , l'impertinent passe à l'effronterie ;* nôtre Auteur devoit pareillement decider que l'effronterie agissoit par le ressort de l'impertinence. Je ne doute point , Monsieur , qu'il n'ait lû tous ces petits traits avec application ; mais il a voulu user d'adresse,

Labr. p. 467

Labr. p. 468

Labr. p. 469

troisième Sentiment critique

afin qu'on ne s'en aperçût pas; il a tâché de dépailler ses Lecteurs par des caractères opofez; heureusement nous ne sommes pas du nombre des dupes.

Si le Theophraste Moderne a contrecarré Monsieur de la Bruyere dans le caractère précédent, il lui fait bientôt réparation d'honneur, en l'imitant dans celui-ci. *L'esprit forme les sociétés, le cœur les entretient &c...*

Page 166.
ligne 20.

Voilà la copie; voici le modèle; *L'on est plus sociable, & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.* Quelque fimpatic que l'on ait, deux Ecrivains ne rencontrent point aussi juste, sans s'être lûs: Notre lecteur ne défavouera pas qu'il a lû beaucoup, & que son dessein a été de profiter de ses lectures: Par exemple il a trouvé du fel dans cette reflexion, *Les querelles ne dureroient pas long-temps, si le tort n'étoit que d'un côté*, il ne la neglige pas, *Les brouilleries*, dit-il, page 175, *durent quand le tort n'est que d'un côté*: Il est vrai qu'il développe la pensée; la paraphrase est donc de lui, le texte n'en est pas.

Roche.
Reflex. 496.

Monsieur de la Bruyere n'a fait qu'un Chapitre de la société & de la

sur les caractères. 211

conversation ; son disciple a jugé à propos d'en faire deux ; il est temps d'examiner le second.

La conversation de mille gens est de conter.... Il se croient de l'esprit, & passent pour en avoir. Ce titre de Conteur leur ouvre accès dans les compa-

Page 156
ligne 10.

gnies, ils y sont briguez, & y tiennent le rang d'honneur. Un homme de ce caractère me plaît la première fois,

Page 178
ligne 11.

que je le vois ; je le fais une seconde, tant je crains de trouver le même homme & les mêmes contes. Il y a trop de prévention dans cette conduite ;

Un homme qui convient que ces gens passent pour avoir de l'esprit, qu'ils sont briguez dans les compagnies où ils donnent le rang d'honneur, devrait risquer une seconde audience ;

à la bonne heure de craindre pour la troisième, en cas que le second entretien eût été une répétition du premier. J'avouë, Monsieur, que les Conteurs sont déplaisans, & je me souviens de deux petits caractères

qui les regardent, » le métier de Conteur est une puerilité dans les jeunes gens, & une foiblesse dans

« 9 Lvr. 1.
L. P. 103.

les vieillards. L'une des marques de

212 *Sentimens critiques*

Labr. p. 463. la médiocrité de l'esprit est de tout
jours conter.

Page 179. li-
gne 12.

Les anciens étoient excusables de se servir de proverbes; leur expérience en justifioit l'usage; la nôtre toute contraire le détruit nécessairement. Si les proverbes sont fondez sur l'expérience, la nôtre n'est point contraire à celle des Anciens: La nature n'a point changé, encore moins la conduite des hommes: l'ordre des choses naturelles est toujours le même; le seul changement qu'il peut y avoir à l'égard des mœurs, est que nous sommes plus corrompus que nos peres.

Page 180.
ligne 20.

La bouffonnerie dans celui qui en fait métier, est un talent unique; elle ne suppose aucun talent, & exclut tous les autres. Je renonce à épouser le parti des bouffons; mais dès que la bouffonnerie sera telle qu'elle puisse être appelée talent, il est impossible qu'elle exclue tous les autres; elle demande de l'esprit, de l'enjouement, une certaine discrétion; ce sont-là des talens, quoi qu'il y en ait de meilleurs; ainsi tous les talens ne sont pas exclus par la bouffonnerie.

Plaisante idée que celle-ci. Un bon-

me d'esprit va souvent en compagnie pour se taire. Tout homme qui iroit en compagnie, dans le dessein de n'y point parler, seroit un stupide & un misantrope : l'homme d'esprit n'affectera pas d'y briller, il n'affectera pas aussi de se taire. Il est vrai, Monsieur, que la grande demangeaison qu'ont les sots de parler, fait que l'homme d'esprit, religieux observateur des bienséances, quitte la compagnie sans avoir dit beaucoup de choses ; mais son dessein, lorsqu'il y entre, est d'avoir un rôle comme les autres : Si par prudence il n'interrompt pas les parleurs, il eût été bien aisé qu'on l'eût laissé parler à son tour, & qu'on eût eü assez de prudence pour ne le pas interrompre.

La grande parleuse me fatigue à un point que je ne puis l'écouter ; Cette délicatesse n'est pas blâmable. Madame Scuderi qui par rapport à son sexe, étoit obligée de prendre le parti des femmes, n'a pû dissimuler qu'une grande parleuse étoit beaucoup plus incommode qu'un grand parleur. Le Theophraste moderne

Page 185.
ligne 266.

Page 187.
ligne 3.

appelle cette demangeaison de parler, une *intemperance de langue*, le mot est bon, si l'on veut; mais il pouvoit trouver une meilleure place.

Ibid. lig. 19. *L'esprit travaille, & paroît dans l'attention qu'il donne &c.* Je ne vois pas que l'esprit fasse de grans efforts, quand il en est quitte pour se rendre attentif pendant quelques momens. Il suffisoit de dire; *L'esprit paroît*; car l'attention aux belles choses est un effet de bon goût; s'appliquer à écouter des gens qui parlent bien, c'est faire voir son discernement, & par conséquent montrer qu'on a de l'esprit.

Labl. p. 273. Il y a trop long-temps que l'Auteur n'a eu recours à son modèle; ne lui en faisons point de reproche, il revient à l'imitation. Monsieur de la Bruyere a écrit, *Il me semble que l'on dit les choses encore plus fixement qu'on ne peut les écrire*, son disciple, son élève, son copiste, je ne sçai plus quel nom lui donner; le dernier paroît lui convenir mieux que tout autre; Son Copiste fidelle pense & s'explique de même; *L'entretien fournit des choses qu'une longue*

meditation n'eût pas souvent produites... On ne les eût pas écrites si finement qu'elles ont été dites. On aperçoit à peine une legere difference de quelques mots.

La conversation d'un homme sçavant plairait, s'il ne vouloit pas dire en un jour ce qu'il a été plusieurs années à apprendre, &c... L'Auteur declame fort ici contre les Sçavans. Ne seroit-il point de ceux, dont Monsieur de la Bruyere parle, qui pre-venus contre les doctes, leur ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, & qui les renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet & à leurs Livres ?

Page 189. II.
Enc 16.

Que RACINE dit une belle chose ! Que MOLIERE a bien peint la precieuse ! Un beau trait de BOILEAU peut être ici appliqué ; je vous ferai part d'une pensée de La Bruyere.... Ceux qui chargent l'entretien de citations ne sont point épargnez dans ce caractere, ils ne meritent à la verité aucun ménagement ; mais l'Auteur n'a pas pensé que cela lui convenoit mieux qu'à personne ; car il ne se lasse point de s'appropriet les pensées

Page 190

de Monsieur de la Bruyere. Voyez, s'il vous plaît, Monsieur, jusqu'où il porte l'imitation & l'exactitude. M. de la Bruyere a fait dans le même chapitre p. 167. le portrait de ces pedans de conversation, gens qui citent à tort & à travers les Anciens & les Modernes. Son imitateur non content de s'être servi du même pinceau, des mêmes couleurs, a représenté les mêmes traits presque sur la même toile, & dans le même atelier.

Page 191.
fig. 22

Je me défie de ces discours qui commencent par la louange, les Mais qui suivent, font voir que je n'ai pas eu tort d'en craindre la conclusion. Cela

Reflex. 198.

ne manquera pas de vous faire souvenir d'une belle maxime de M. de la Rochefoucault. » Quelquefois on loueroit moins Monsieur le Prince, & Monsieur de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous les deux « ; Je ne vous cite pas cette reflexion, pour ôter à notre Auteur la gloire de la sienne, elle pourroit bien pourtant y avoir donné lieu.

Il dit au milieu de la page 191. Je vous souffre, parce que je sçai vivre; Vous ne m'abandonnez pas, parce que vous

vous ne sçavez point vivre. Compensons la chose ; voyez-moi plus rarement, je vous estimerai davantage. Sur ce mot *compensons la chose* , il se presente une reflexion. Je ne veux point, Monsieur, faire le Praticien, encore moins le Jurisconsulte ; mais qui dit *compensation* , dit une chose à laquelle chacun apporte du sien. Or l'Auteur n'a pas envie qu'il lui en coûte autant qu'à celui à qui il reproche de ne sçavoir pas vivre ; il veut que toutes les démarches se fassent de la part de cet homme , & se dispenser lui-même du sçavoir vivre ; car il le fait consister dans sa complaisance à souffrir cet importun ; ainsi du moment qu'il se lasse de cette complaisance , c'est ne plus vouloir compenser les choses. De plus l'Auteur qui dit *je sçai vivre* , est-il bien fondé à tenir ce langage , lui qui a déjà reproché aux femmes leur petit esprit , & qui reproche encore à un homme sa grossiereté ? Quiconque sçait vivre , n'accuse jamais une personne en face d'ignorer les regles de la politesse ; ce discours est une im-

Cyd. p. 1082

118 *Sentimens critiques*

politesse des plus grossieres.

Page 199.
ligne 11.

Vanter aux solitaires les joyes du monde, aux roturiers la noblesse, &c.. ce sont-là des indiscretions dont on ne cherche point à se défendre : Ce caractère, quoi que le détail soit différent, est semblable à celui-ci de Monsieur de la Bruyere, page 148. Il y a parler bien, parler juste, parler à propos : C'est pecher contre ce dernier genre, que d'entretenir de ses richesses un homme qui n'a ni rentes, ni domicile, de parler de son bonheur devant des miserables.... Cette conversation est trop forte pour eux &c.... L'Auteur a raison d'appeller cela une indiscretion, il a lû dans un autre endroit de M. de la Bruyere que c'en étoit une :.... Vous le prendriez (il peint Menalque) pour un inconsideré, il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'exécution & d'échaffaut devant un homme dont le pere y a monté, de roture devant des roturiers qui se donnent pour nobles. Le Theophraste Moderne en imitant si régulièrement Monsieur de la Bruyere, a peutêtre voulu passer la censure dont il prévoyoit de

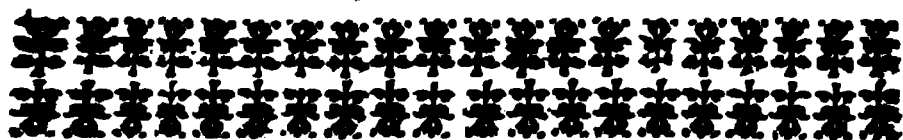
Labr. p. 367.

loin les attaques ; car il a choisi tous les endroits qui sont à couvert de la vôtre. Cela n'empêche pas qu'il ne mérite d'être traité comme un Plagiaire.

Bien penser , bien parler , bien écrire , voilà tout ce que peut souhaiter un homme d'esprit ; je doute que ce souhait ne fût pas téméraire. Il y a moyen de relever ce doute ; Nous avons des gens en qui tous ces talens se trouvent réunis ; je n'en cite aucuns , de peur d'offenser ceux que je ne pourrois pas nommer. Si l'Auteur n'a pas ces trois talens , comme il paroît bien que quelques-uns lui manquent , il ne doit pas croire que la nature n'ait rien produit de plus parfait que lui.

Sur ces mots *bien penser , bien parler , bien écrire , voilà tout ce que peut souhaiter un homme d'esprit* , je vous ferai part d'une faillie plaisante d'un Sçavant de ma connoissance ; *Un homme d'esprit* , disoit-il , *peut avec tout cela souhaiter une bonne pension , mais il est rare que ce dernier souhait ne soit pas téméraire.*

Cet homme dont je vous parle ,
très content de son esprit , l'étoit
peu de la fortune. Pour moi, Mon-
sieur , je le serai de toutes ma-
nières , si vous m'aimez toujours,



LETTRE XII.

VI. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses reflexions sur le Chapitre que Monsieur de la Bruyere a intitulé De la société & de la conversation.

MONSIEUR,

Nos Lettres commencent à devenir publiques. On vous louë de critiquer finement un Auteur qui peut se défendre ; on se déchaîne contre moi qui m'ingere de censurer les ouvrages d'un homme , qui mort depuis long-temps , ne peut ni reformer ses pensées , ni rendre compte de son stile. Si l'on continue de s'emporter contre moi , j'offrirai à mes censeurs de quitter l'entrepri-

se ; ou je leur dirai que le même Ecrivain qui leur a donné les Caracteres posthumes de Monsieur de la Bruyere fera son Apologie. Quand ils m'attaqueront en forme , je leur répondrai de même ; jusque-là j'irai mon train. On ne voit rien dans mes Lettres qui offense la pudeur , la charité , la Religion ; elles ne choquent que ceux qui se préviennent , sur tout elles vous plaisent , Monsieur ; le moyen de ne pas continuer !

Page 112

J'en suis à l'examen des Caracteres qui regardent la société & la conversation. Le premier est ainsi conçu , *Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.* Il est impossible qu'un homme n'ait point de caractère , puisque , selon Monsieur de la Bruyere , n'en avoir point , c'est en avoir un ; Je sçai bien que je rafine , mais je ne rafine qu'après l'Auteur , je l'oppose à lui-même ; *Les hommes,* dit-il , page 431. *n'ont point de caracteres ; ou s'ils en ont , c'est celui de n'en avoir aucun.* J'ai donc eu raison de soutenir que n'avoir point de caractère , c'étoit en avoir un , &

qu'il n'étoit pas possible qu'il y eût des hommes sans caractère.

...C'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien. Cela est bien tiré, non pas que le mot de *créer* qui ne se peut dire au vrai que des ouvrages directement sortis de la main de Dieu, ne s'employe métaphoriquement; mais c'est toujours pour exprimer ce qui émane de la puissance des Rois, image de celle du Créateur; Ainsi l'on dit, *créer des charges, créer des rentes, créer des pensions*; hors de ces cas le mot est impropre, & tout-à-fait inusité dans ceux-ci, *créer une pensée, Ergaste crée les modes sur les équipages; Il semble créer les pensées d'autrui.* Je m'étonne que Monsieur de la Bruyère affecte ces mots dans la même page où il se plaint de ces gens qui dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté & par l'impropriété des termes dont ils se servent, je lui dirois presque ce qu'il ajoute au feuillet suivant, *Une chose vous manque, Acis, à vous & à vos semblables les diseurs de Phœbus; vous ne vous en doutez point, & je vais vous jeter.*

Page 134.
ligne 1.

Labr. p. 323.

Discours
Académique,
page 306

Ibid. p. 134.
lig. 26.

Page 136.

224 *Sentimens critiques*

dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit ; ce n'est pas tout , il y a en vous une chose de trop , qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voila la source de votre pompeux Galimathias , de vos phrases embrouillées , & de vos grands mots qui ne signifient rien. Je me retracte néanmoins , ce n'est pas l'esprit qui manque à Monsieur de la Bruyere ; il ne lui manque qu'une modeste opinion de soi-même. les Auteurs de reputation se croient en droit d'inventer , & sur tout en pouvoir de créer, puisque créer y a , disoit un Gaulois.

Page 132.

Arrias a tout lû , a tout vû , il le veut persuader ainsi. Consonance rude & désagréable , a tout vû , il veut, on la corrigeoit en mettant Arrias a tout vû , a tout lû ; l'ordre de la diction est même d'autant plus regulier , que lire suppose qu'on a des yeux , & qu'on voit.

Page 141. li.
8^{me} 7.

... Il ne s'appaise & ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanitez & des sottises. J'ai crû, Monsieur, jusqu'à présent le mot de vanitez consacré aux richesses , aux

delices trompeuses , aux honneurs, aux biens de la terre communément appelez les *vanitez* du monde. *Vanitez* pour exprimer des choses pueriles, badines, fades, ne me paroît pas françois ; ou s'il l'a été , ce sont , comme a dit l'Auteur à la page 140 , de ces mots *avanturiers* qui paroissent subitement , durent un temps , & que bientôt on ne revoit plus.

Ligne 97

Il parle d'un homme qui étant à un repas , prime de telle manière , qu'on ne sçait si c'est lui qui le donne, ou s'il y est seulement invité; Theodecte rappelle à soi toute l'Autorité de la table , & il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entière , qu'à la lui disputer. Oh voici ce que je n'entens point ; Le vin & les viandes n'ajoutent rien à son caractère : Il falloit ajouter là quelque chose, afin d'éclaircir la pensée.

Page 141. [2]
Ligne 24.

Si on le suit , il gagne l'escalier ; il franchiroit tous les étages , ou il se lanceroit par une fenêtre , plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui eût un visage , ou un ton de voix qu'il desapprouve. Admirez , je vous prie , la fureur de cette hiperbole. Si un

Page 143.
Ligne 29.

monstre effroyable paroïssoit, à peine donneroit-on ces sentimens à une femme timide, ou à un homme désespéré; on les laisseroit consterner en présence de l'animal, plutôt que de les exposer à risquer leur vie sans ressource. De quoi s'agit-il ici? D'éviter une personne qui a le visage & le ton de voix désagréables. *L'un & l'autre*, continuë l'Auteur, *sont agréables en Troïle, & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer, ou pour conquérir.* Ce verbe *conquérir* n'est pas là en sa place; laissons aux historiens l'usage de ce beau mot, quand ils parlent des Heros.

Page 147.
fig. 17.

Ils sont puristes &c. Monsieur de la Bruyere explique par une note ce que c'est que *puristes*. On lit à la marge, *Gens qui affectent une grande pureté de langage*, comme si l'on ignoroit cette définition. Il auroit meilleure grace, & nous lui aurions une obligation plus grande, s'il se donnoit le même soin dans les endroits que personne n'entend; un petit commentaire à côté du texte soulageroit beaucoup le lecteur; par exemple, la note eût été fort nécessaire.

à la page 151. ou l'Auteur dit, Ce qu'on fait pour racommoder deux personnes, dont l'un a raison, & l'autre ne l'a pas, c'est de condamner tous les deux. Leçon importante, s'écrie-t-il, motif pressant & indispensable de fuir à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même ton; Afin de rendre cette pensée claire, j'aurois mis, pour éviter de se voir condamné avec le fat; car on ne sçait ce que veut dire partager le même ton, outre que c'est mal parler; un ton ne se partage point, j'excepte la musique qui admet les demi-tons.

Il n'y a que ceux qui ont eû de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte. Il y a là quelque chose d'omis, sinon il faut un Commentaire à la marge, ou nous avons tous peu d'intelligence.

L'on peut compter sûrement sur la dot &c.... Le rude son de ces deux mots sûrement, sur, étoit adouci par cette petite transposition, l'on peut sûrement compter sur la dot.

Qu'est, Monsieur, le bon sens de
K.vj.

Page 150
ligne 24

Page 157
ligne 14

Page 157.
Ligne 24.

ce caractère ? *Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari ; plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.* Si par *marâtre* on entend une femme qui se remarie, il est certain que c'est le contraire, à moins que l'Auteur ne veuille parler des enfans d'un premier lit ; Mais que couroit-il de l'exprimer ? *Ce qu'une marâtre aime le moins, ce sont les enfans de son premier mari, plus elle est folle du second, plus elle est marâtre.* Cela est net, & ne fait point d'équivoque.

Page 161.
Ligne 24.

Vous le croyez votre dupe, s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui, ou de vous ? Votre Auteur n'est pas le seul qui profite des *Reflexions morales* : s'il en a repeté quelques-unes, ce n'est qu'à l'exemple de son modèle qui lui-même a pris pour le sien Monsieur de la Rochefoucault dans cette occasion. Voyez la maxime 117, qui porte ; *la plus folle de toutes les finesses est de sçavoir bien feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend, & on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les au-*

tres. Certainement nous ne sommes point les dupes de telles imitations, ni nous ne voulons feindre de l'être. Si les imitateurs ont crû nous tromper, ils sont plus dupes que nous.

Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque difference d'opinions sur les sciences. Si la ressemblance des mœurs est nécessaire au lien de la société, la conformité des opinions l'est encore plus; les gens divisez par les sentimens, se divisent bientôt d'affections; l'orgueil, la confusion de ceder, l'envie, tout cela cause le divorce. Je n'avance rien que Monsieur de la Bruyere n'avouë, & je suis surpris qu'il ait dît que *le plaisir de la société se cultive par la difference d'opinions sur les sciences;* il se retracte à la fin de la page suivante en ces termes, *Le conseil si nécessaire pour les affaires est nuisible dans la société.....* Sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur Auteur, où il se complait d'avantage; vous perdez ainsi.

Page 160
ligne 24.

Page 162
lig. 20.

230 *Sentimens critiques*

la confiance de vos amis , sans les avoir rendus plus habiles : Par là il exclut les disputes , les différences d'opinions ; en éfet l'autre maxime étoit dangereuse , la dernière est à suivre. Mais tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait de la contradiction dans les deux.

Page 162.
lig. 14.

Ne vous laissez point mourir de chagrin , songez à vivre ; harangues froides , & qui réduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire , Etes-vous fou d'être malheureux ? Monsieur de la Bruyere qui ne veut pas qu'on essaie de consoler les malheureux , approuve donc leur desespoir ? Car puisqu'il ne dépend pas de cet homme disgracié de changer la situation de sa fortune , peut-on mieux faire que de l'exhorter à la constance ? D'ailleurs quoi qu'un homme ne soit pas fou pour être malheureux , il ne seroit absolument pas raisonnable , s'il perdoit toute esperance , & qu'il se livrât à la rigueur de ses infortunes.

Vous allez , Monsieur , remarquer une pensée fautive dans l'endroit où l'Auteur parle de ceux qui ont l'es-

*prit faux..... Pour fournir à ces en-
 tretiens , il falloit de l'esprit non pas
 du meilleur , mais de celui qui est
 faux , & où l'imagination a trop de
 part. L'imagination peut-elle avoir
 trop de part aux choses? Oui dans
 le système de Monsieur de la Bruye-
 re qui distingue l'esprit d'avec l'ima-
 gination , & qui fait de celle-ci une
 faculté imparfaite , insuffisante , in-
 férieure à l'esprit. Cette distinction
 est peu phisique ; il est tres-naturel
 de supposer que plus il entre d'ima-
 gination dans un ouvrage , plus il y
 entre d'esprit , vû que c'est l'ima-
 gination qui offre à l'esprit ses idées ,
 & que l'esprit ne peut être juste qu'au-
 tant qu'il y a de vivacité dans l'ima-
 gination.*

Page 167
 ligne 23.

*Entre dire de mauvaises choses , &
 en dire de bonnes que tout le monde
 sçait , & les donner pour nouvelles ,
 je n'ai pas à choisir. Pour moi je
 choisirois la repetition des bonnes
 choses , & je la préférerois à la nou-
 veauté des mauvaises. Si l'ignorant
 m'assûre que ce qu'il repete n'a ja-
 mais été dit , je plaindrai son obs-
 tination ; mais je me rejoûirai , par*

Page 167
 ligne 22.

ce qu'il me rappelle le souvenir d'un bon mot ; au lieu que je ne pourrois avoir que du dépit d'entendre ses fades inventions.

Page 172.
ligne 9.

Il sçait à qui il ajuge la seconde place ; Ce verbe *ajuger* ne se dit que des choses exposées aux enchères publiques ; cependant je ne veux point trop soutenir qu'il soit mal appliqué. Passons à une reflexion plus solide ; la même page en offre le sujet.

Ligne 18.

Celui qui ne sçait rien , croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même. Puisque cet homme vient d'apprendre , on ne doit pas insinuer qu'il ne sçait rien ; il se peut faire qu'il ne sçachè pas beaucoup , il sçait du moins la chose qu'il a apprise. *Celui qui sçait beaucoup , ajoute-t il , pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré , & parle plus indifféremment.* Monsieur de la Bruyere est heureux d'avoir connu de ces sçavans modestes qui croient les autres aussi habiles qu'eux. La science a coutume d'enfler , * la verité de ce proverbe sacré se renouvelle tous les jours. Les sçavans ne sont point

* Scientia
inflat.

assez humbles pour souffrir que l'ignorance entre en parallele avec leur doctrine.

Il parle des maisons qu'il a à la ville, & bientôt d'une maison qu'il a à la campagne. Si une terre pouvoit être ailleurs qu'à la campagne, il seroit necessaire de marquer le lieu de sa situation. L'Auteur a voulu former une espece de contraste ; *Ville & campagne* en produisent un.

Page 174
lig. 9.

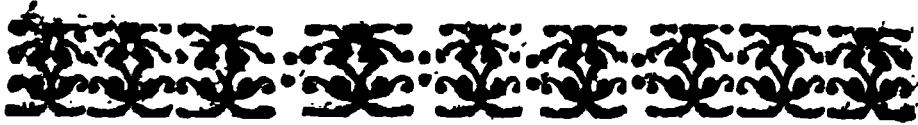
Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant ; je ne vous dirai rien sur cela, car pour parler d'une chose, il faut l'entendre.

Page 175
lignes 13.

Ma curiosité vous sollicite, Monsieur, de me faire sçavoir ce qu'on dit à Paris au sujet de mes lettres. Je ne vous prie plus de les tenir secretes ; la précaution que j'y apporte, me défend à moi-même de les cacher. Je n'en veux ni à la personne, ni au merite de Monsieur de la Bruyere ; je vous communique simplement quelques reflexions sur son stile, je ne les donne pas même pour des décisions : Ce sont tout au plus des doutes que chacun détruira à sa maniere. Si les gens trop pré-

134 Sentimens critiques

venus ne jugent pas à propos de diminuer leurs préventions ; puis-je mieux faire , Monsieur , que de leur déclarer aujourd'hui que je n'écris point pour eux. C'est à vous , Juge équitable de toutes choses , à qui j'adresse ces observations. Tant qu'elles vous plairont , je m'engage de vous les envoyer : Attendez toujours une égale déference de votre Serviteur &c.



LETTRE XIII.

*Examen des VIII & IX. Chapitres
du Theophraste Moderne , qui ont
pour titre des biens de fortune ,
& de la Province.*

MON SIEUR ,

Avez-vous raison de vous allar-
mer du bruit que font vos Lettres ?
Tous les gens de bon goût les ap-
prouvent ; les plus zelez Partisans
de M. de la Bruyere trouvent vôtre
critique judicieuse : Monsieur de la
Bruyere lui-même en eût profité ;
Si elle est venuë trop tard pour lui,
elle est venuë assez tôt pour les Lec-
teurs qui voudront perfectionner leur
discernement : Vous rendrez au Pu-
blic le service que cet Ecrivain a
prétendu leur offrir , quand il lui

236 *Sentimens critiques.*

a donné ses Caractères. Venons à ceux de son Successeur le Theophraste Moderne.

Le Chapitre des biens de fortune est encore un de ceux qu'il a tirez de Monsieur de la Bruyere ; mais il a pris plus que le titre ; quelques peniées l'ont accommodé , il les a transcrites sans façon. M. de la Bruyere a dit page 264. *Que d'amis , que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre &c....* Son imitateur prononce de la même manière, *les amis se présentent en foule à qui est en place &c...*

Page 209. li-
gne 26.

Nous lisons dans Monsieur de la Bruyere page 302 ; *Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes , je ne devine pas lequel , si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir de faire plaisir.* Le Copiste dit , *Que peut-on envier aux Riches ? Une seule chose ; le pouvoir qu'ils ont de faire des heureux.*

Page 210. li-
gne 25.

Monsieur de la Bruyere page 289. *envie aux Grans d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur , & par l'esprit , & qui les passent quelquefois ; l'écho repere , la*

gloire des Puissans est de voir des gens de mérite qui ont besoin de leur protection.

Page 212
ligne 1.

Page 449, Monsieur de la Bruyere dit, *Un homme rouge ou feuille-morte devient Commis, & bientôt plus riche que son Maître, il le laisse dans la roture, & avec de l'argent il devient noble; Le Theophraste Moderne s'en plaint aussi, & presque dans les mêmes termes; Qui pourroit s'assurer de ne pas faire son valet plus grand Maître que soi, travailleroit à sa petite fortune; nous voyons trop de gens supérieurs à leurs premiers maîtres. Tous ces Caractères, comme vous voyez, Monsieur, se rapportent fort.*

Page 214
ligne 28.

Si les gens de mérite étoient sûrs de réussir, ils ne pourroient pas assurer leur probité. Cette maxime est fautive; elle suppose comme certaine une chose qui n'arrive pas toujours. Je sçai que la vertu a beaucoup de peine à se conserver au milieu des honneurs & des biens; mais il est dangereux de conclure que quiconque est riche & élevé, cesse d'être honnête homme. L'Auteur n'a pas cru

Page 215
lig. 2.

238 *Sentimens critiques*

qu'on tireroit cette consequence de la reflexion. Quand il s'est servi du mot d'*assurer*, il a voulu faire une petite pointe, *Sûrs de réussir, ils ne ne pourroient assurer &c....* Il n'aime-
 roit pas tant les jeux de mots, s'il avoit lû avec attention ce conseil d'un homme qui a une grande justesse d'esprit; » On doit éviter les rencontres froides, les équivoques, les pointes, & les jeux de mots comme des ornemens indignes de la veritable éloquence. On les pardonne avec peine aux honnêtes gens, même en badinant dans une conversation libre; Monsieur de saint Eyremont a raison; ces sortes de brillans forment rarement une pensée juste.

S. Eyrem.
 20.2. p. 69

Page 119.
 lig. 16.

Foible consolation qui reste à un homme déchû de sa fortune, de dire qu'il a de la naissance; c'est ce que je voudrois cacher, si je n'avois pas de bien. Pourquoi cacher sa naissance? Quand un homme dans sa mauvaise fortune conserve des manieres dignes de son origine, il n'y a point à la cacher. Sans argent, continuë-t-il, il semble qu'on ne soit plus noble. L'Auteur n'a pas raison de vouloir dégrader les No-

bles indigens ; contentons - nous , Monsieur , de les plaindre , & permettons-leur de vanter une noblesse que leurs actions ne démentent point , quoi que les richesses ne l'accompagnent plus.

La mediocrité a plus de charmes que l'abondance , ce n'est rien dire de nouveau &c... Page 240.
lig. 4.

L'Auteur se rend justice. Quand il avance une chose qui n'est pas de lui , j'aimerois qu'il l'avouât de bonne foi. Disons à sa louange qu'il a renouvelé cette déclaration sincère à la page 545 , où il nous a prevenu de cette sorte , *je ne veux rien dire de nouveau &c...*

Dans le Caractère suivant il devoit avoir la même sincérité , & ne nous pas donner pour nouvelle cette pensée , *Il fait monter si haut son nécessaire , qu'il est impossible d'avoir du superflu ;* La maxime est usée , je ne sçai de qui elle est , ou plutôt de qui elle n'est point. ibid. lig. 13

Ce n'est point encore une réflexion nouvelle que celle-ci , *la moderation n'est souvent qu'une vertu paresseuse.* Monsieur de la Rochefoucault a dit , *La moderation est la langueur* ibid. lig. 55

240- *Sentimens critiques*

Et la paresse de l'ame ; au lieu de *paresse* mettre *paresseuse*, il n'en a coûté que le changement d'un substantif en un adjectif.

Page 222.
lig. 21.

On console un malheureux, malheureux je ne puis mieux dire; Il me semble au contraire que l'Auteur s'expliquoit beaucoup mieux en disant ; On console un malheureux innocent, cela s'ajustoit à la suite, on accable de reproches un malheureux coupable de son infortune.

Dans Monsieur de la Bruyere page 397. vous avez lu, *Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines miseres.* Cette pensée vous a paru belle sans doute, l'Auteur est de nôtre goût ; il l'a même trouvée si belle, qu'il l'a copiée mot pour mot ; *Il y a des pauvretes si affreuses, qu'elles donnent aux riches une secrette confusion de leur état.* Cela est bien imaginé, mais l'honneur de la pensée est dû à Monsieur de la Bruyere.

Page 223.
lig. 26.

Folie de déclamer contre les elevations, c'est un dépit superbe qui fait parler les malheureux. Pline le jeune dont les lettres me charment,
dit

Page 226.
lig. 25.

Ait que Licinianus qui de Sénateur devint Professeur de Rhétorique pour avoir de quoi vivre , se vengeoit de la fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle , *Seque de fortuna præfationibus vindicat.* Montagne disoit aussi , *vengeons-nous des Grans à en médire.* Lib. 4. Ep. 171

Autre titre de l'invention de l'Auteur ; il se déchaîne terriblement contre les Provinciaux ; il paroît dans ce qu'il en écrit un peu de prévention. Je ne veux point , Monsieur , qu'elle ait part à ce que je continue de vous écrire.

CHAPITRE
DE LA PROVINCE.

Les climats éloignez de Paris , & de la Cour , ne produisent ni la justesse d'esprit , ny la politesse des mœurs. Quoi , le bon sens n'est que dans la Capitale du Royaume , & aux environs de Paris ? Tous les Provinciaux sont des gens impolis , ou peu s'en faut ? Les seuls Parisiens ont tout l'esprit du monde en partage ? Ce jugement n'est pas équitable ; l'Auteur est sans doute Parisien ; il veut défendre l'honneur de sa nation , mais il s'y prend mal. La Province auroit droit de réclamer presque

Page 234
Ligne 3.

242 *Sentimens critiques*

tous les hommes illustres qui ont brillé sous le sçavant regne de LOUISE GRAND: Bergerac, Maucroix, Le Pais, Mainard, Voiture, Balzac, Ablancourt, Corneille, sont ceux que je nomme, sans tous les autres qui ne se présentent pas à ma mémoire. Après des témoignages aussi nobles, des noms aussi connus, soutiendra-t-on qu'il n'y a guere de bien à dire de la Province. Mauvaise these, ridicule entêtement d'un Auteur badant.

Ibid. li. 2.

Page 236.
lgne 14.

Il ne manque à la Province que des theâtres. L'Auteur n'est pas excusable d'ignorer que les Théâtres ne manquent point dans les Provinces: Les representations peuvent n'être pas fort exactes, mais il ne s'agit que de sçavoir si en Province on n'a pas le plaisir de la Comédie? La question est bientôt décidée; il n'y a personne qui ne sçache qu'il y a plusieurs troupes de Comédiens de campagne, & que nos meilleurs Acteurs ont fait leur apprentissage parmi eux.

Page 240. li-
gne 5.

Un Normand l'est jusqu'au dernier jour de sa vie; Plaise à Dieu qu'il ne

le soit pas jusqu'au dernier moment.
 Plaise à l'Auteur de se rendre moins obscur. Pretend-il faire entendre que le Normand est équivoque dans la déclaration de ses dernières volontez, double même & artificieux dans l'accusation de ses fautes ? Il devoit le dire sans user de finesse ; cependant s'il l'avoit dit , je lui aurois demandé où il avoit appris que les Normands ne déclarent pas sincèrement leurs pechez ? S'il est Confesseur , c'est une indiscretion de nous révéler le secret de leur conduite ; si ce ne sont là que des préjugés d'Auteur , il est blâmable de les communiquer ; ces jugemens apportent du scandale.

La Cour & la Ville ne sauroient tant cacher de ridicule, que le Provincial en montre. C'est trop outrer le caractère des Provinciaux. Quelques-uns, Monsieur, je l'avouë, ont des manieres peu polies, mais leur conduite n'est pas telle qu'on doive les croire des hommes presque differens de ceux qui sortent du sein des grandes villes. Monsieur de la Bruyere page 435. s'est contenté de dire, » Co-

Page 241. l. 12
 gnc 28,

Page 246
 ligne 25,

244 *Sentimens critiques*

» lui qui se jette dans la Province, &
» fait bientôt d'étranges découvertes ;
» il avance par des experiences conti-
» nuelles dans la connoissance de l'hu-
» manité, il calcule presque en com-
» bien de manieres differentes l'homme
» peut être insupportable. Monsieur
de la Bruyere laisse au Provincial le
titre d'homme ; nôtre Auteur n'en
fait point à deux fois, il le lui ôte du
premier coup, il le traite de *sauvage*,
de feroce, de *barbare* ; & comme ce
seroit une contradiction, après avoir
ainsi dépouillé les Provinciaux des
avantages de la nature humaine, de
leur donner la qualité d'*hommes*,
l'Auteur plutôt que d'y tomber, les
appelle *habitans des bois* ; c'est en bon
françois les comparer aux bêtes.
Qu'il y a d'extravagance dans tous
ces caracteres !

ibid.

Page 242.
ligne 3.

*Il ne sied point aux gens de Pro-
vince de venir faire ici les Courtisans,
les Magistrats ; avant qu'ils aient ap-
pris la seule maniere de s'habiller à la
mode de la Cour, celle de prononcer
à la façon du Barreau, il faut plus
de temps qu'ils n'en peuvent vivre.
Exageration insupportable ! Il y a*

donc bien de l'art à s'habiller comme les autres ? C'est l'affaire du tailleur. Est-il si difficile de prononcer conformément à l'usage ? Un peu de mémoire applanit toutes les difficultez. Ceci confirme que l'Auteur n'a personne en vûë ; car nous ne connoissons ni Magistrats , ni Courtisans à qui ce caractere puisse être appliqué.

Goût dépravé que celui du Provincial.... On est à Paris d'un goût plus difficile. Je me range ici du côté du Theophraste Moderne , il a raison. *Le Provincial* qui a paru souhaiter les Caractères, a le goût dépravé. Paris au contraire ennemi des talens médiocres , n'admire pas les siens , & n'applaudit point à son ouvrage. Au reste , Monsieur , je ne blâme point ceux qui l'ont acheté , j'en ay fait la dépense comme plusieurs , moins par une entiere estime pour le Éivre , qu'afin de donner avec connoissance de cause la préférence à Monsieur de la Bruyere.

Ibid. lig. 19

Je me doutois bien que nôtre Auteur n'iroit pas loin , sans avoir recours à son guide. Monsieur de la

246 Sentimens critiques

Bruyère page 239 , a dit , *La Province est l'endroit d'où la Cour comme dans son point de vûë paroît une chose admirable* ; La même pensée est dans le Theophraste Moderne page 246. *L'endroit du monde où tout est admirable , c'est la Province..... La Cour paroît belle , je m'imagine, à ceux qui ne l'ont jamais vûë.*

Page 251. il prononce souverainement en faveur des gens de la nation ; je donne la préférence à celui qui réussit le mieux à copier l'illustre Citoyen. L'Auteur appréhendoit que nous n'entendissions pas ce qu'il vouloit exprimer par l'illustre Citoyen ; une petite note à la marge porte le *Parisien*. Il est de Paris , n'en doutons plus ; je ne sçai quelle reconnaissance il attend de ses compatriotes , mais il ne perd aucune occasion d'en parler avantageusement.

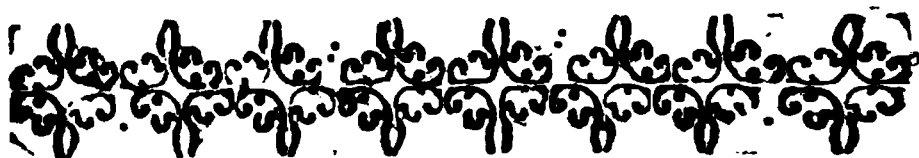
Page 252.
lign. 28.

Les Provinciaux sont venus chercher dans nôtre ville une perfection qui leur manquoit ; sans elle ils n'étoient ni des hommes admirables , ni des hommes accomplis. Ce dernier adjectif devoit précéder l'autre ; car ce n'est pas l'admiration qui rend les gens par-

faits, elle les suppose tels; en sorte que c'est leur perfection qui les rend admirables. Pour la regularité du discours, il falloit donc en changer l'ordre, & mettre, *sans elle ils n'étoient ni des hommes accomplis, ni des hommes admirables.*

L'Auteur s'avise en finissant ce Chapitre, de dire quelque bien de la Province: Elle n'est point si dépourvûë de merite, qu'on n'en trouve beaucoup à louer dans elle; je n'ajoute point cela, Monsieur, parce que j'écris à un Provincial. Quand même on n'épargneroit pas votre nation, il faudroit épargner votre personne; vous êtes l'honneur de la Province; tant qu'elle aura des Sujets tels que vous, on aura tort de lui en vouloir. Je suis avec une parfaite estime votre &c.





LETTRE XIV.

VII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen de ce que Monsieur de La Bruyere a dit sur les biens de fortune.

M O N S I E U R ,

Quoi qu'en dise, vous voyez que je ne laisse pas de continuer l'entreprise. Jugez de là combien j'estime l'honneur d'être en commerce de lettres avec vous. Je suivrai toujours le même ordre.

Page 179.
ligne 10.

O homme important & chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet, la Philosophie est accessible &c... Monsieur de la Bruyere

fé peint sous la figure d'un Philosophe occupé sur les Livres de Platon; Vous m'apportez, continuë-t-il, quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Rien n'est mieux pensé, & ne seroit exprimé plus délicatement, si c'étoit bien parler que de dire *apporter une occasion*; l'usage est pour offrir ou donner; ce verbe n'affoiblissoit point la pensée, *Vous m'offrez*, ou *vous me donnez quelque chose de plus précieux &c...*

Page 180
lig. 9.

Il poursuit, *L'homme de Lettres est trivial comme une borne au coing des places*; cette comparaison l'est beaucoup. Il est vu de tous, & à toute heure, & en tous états; il falloit en demeurer là, sans ajouter, *au lit, nud, habillé &c....* Ce détail est trop ouvert; car ce n'est point faire l'éloge d'un homme de mérite, que de le rendre visible *au lit*, & de le produire tout *nud*. L'Auteur nous assurera néanmoins page 463. que le mérite a de la pudeur; quel moyen de le croire, si les gens de mérite se laissent voir *au lit, nuds &c?*... Il ne faut point, si le mérite a de la

Page 180
ligne 22.

pudeur , que ceux qui ont du mérite , s'exposent aux actions qui la choquent.

Page 181.
ligne 22.

Devenu noble par une charge , il ne lui manquoit que d'être homme de bien ; une place de Marguillier a fait ce prodige. Ce n'est point , Monsieur , une telle place qui est capable de faire ces prodiges ; tout au plus donne-t-elle la reputation d'homme de bien ; & encore est-on quelquefois si prévenu contre le titre de Marguillier , qu'il nuit au nom de probité qu'on s'étoit déjà acquis.

Page 182. li-
gne 4.

Il dit d'une femme qui avant que son mari entrât dans le huitième denier , elle cheminoit seule & à pied , entendoit de loin le Sermon... sa vertu étoit obscure , & sa devotion connue comme sa personne ; La vertu & la devotion sont la même chose ; la vertu de cette femme étoit obscure , sa devotion l'étoit par conséquent ; la personne l'étoit aussi , puisqu'elle ne faisoit pas de bruit dans le monde , & qu'elle n'y avoit aucun rang ; ainsi l'Auteur a voulu dire , Sa vertu étoit obscure , & sa devotion aussi peu connue que sa personne ; autrement il n'y a pas de sens.

L'on porte Cresus au Cimetiere... il ne luy est pas même demeuré de quoi se faire enterrer, il est mort insolvable, sans biens &c.... Cresus n'a pas de quoi se faire enterrer, qu'est-il nécessaire d'ajouter qu'il est mort insolvable, sans biens ? autre inutilité ; on n'est insolvable que parce qu'on est sans bien. Si l'on vouloit marquer ces traits, il falloit transposer l'ordre, & dire, *L'on porte Cresus au Cimetiere, il a manqué de bien, est mort insolvable, il ne lui est pas même demeuré de quoi se faire enterrer ;* Cette dernière phrase encherit alors sur la précédente : car un homme peut être insolvable, & néanmoins avoir de quoi payer ses obsèques ; c'est une dette privilégiée, une obligation religieuse & consacrée, qui s'aquite avant toutes les autres : au lieu que *Cresus* ne laissant pas de quoi se faire enterrer, on est persuadé qu'il est mort insolvable.

Page 181.
lig. 17.

Si vous regardez par quelles mains elles passent avant de devenir un mets exquis &c.. Le Praticien se sert de cette conjonction *avant de* ; l'Ecrivain poli ajoute un *que* ; *Avant que*

Page 185.
lig. 13.

252 *Sentimens critiques*

de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élégance qui charment nos yeux &c.... Je ne condamne point sans sçavoir, mais je doute de ce terme l'élégance d'un repas : Jusqu'à ce que l'on m'assure qu'elle est propre, je ne me servirai du mot d'élégance, que pour exprimer la beauté d'un discours, & je dirai qu'il n'y a pas beaucoup d'élégance dans le caractère dont il s'agit.

L'Auteur y fait deux comparaisons; La première est tirée des cuisines où l'on réduit en art & en méthode le secret de flatter le goût; si l'on voit le repas ailleurs que sur une table bien servie, quel dégoût ! La seconde, Si vous allez derrière un Théâtre, si vous considerez combien de gens entrent dans l'exécution des mouvemens, vous direz, sont-ce-là les principes & les ressorts de ce spectacle ? De même n'approfondissez pas la fortune des Partisans. Monsieur de la Bruyere emploie ces deux comparaisons, pour décrier la prospérité des gens d'affaires; je veux que la première soit juste, la seconde ne l'est pas. Tant s'en faut que j'estime moins un spectacle,

Lorsque j'approfondis les ressorts de toutes les machines, ce sont au contraire ces choses qui me le font admirer davantage : il est étonnant que le succès dépendant de tant de moyens soit si égal & si certain, vû qu'il ne faudroit que l'interruption d'un mouvement, un filet rompu, un contretemps pour faire échoüer le spectacle, & mettre tout en déroute.

Il arrive jusqu'à donner à l'une de ses filles pour sa dot &c... Ce n'est pas là du beau françois : Il arrive jusqu'à une fortune qui lui permet de donner &c... La phrase est un peu plus longue, & beaucoup plus correcte. Dans le reste du caractère qui contient environ dix lignes, vous remarquerez, Monsieur, cinq fois pour, c'est trop de quatre.

Page 187
ligne 27.

Je vais prendre le parti des financiers ; leur cœur que je crois rendre & sincere me démentira-t-il ? Il y a une dureté de complexion & d'état... On tire de celle-cy de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille ; un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans. Si par ces mal-

Page 190
ligne 15.

heurs de famille l'Auteur entend la mort de quelques proches , l'expression n'est pas juste ; la mort est à la vérité un mal commun à tous les hommes ; mais ce mal qui n'est tel qu'à cause qu'il est la punition du peché , ne doit point être appelé malheur par des gens qui esperent une autre vie.

De la reflexion morale je passe à une reflexion politique. Nous devons entendre par ces *malheurs de famille*, une banqueroute , une disgrâce , une infidelité. Oh est-il vrai que le financier soit insensible à ces malheurs ? Qu'une banqueroute arrive dans sa famille , il perd son credit ; qu'un de ses parens soit disgracié , il a un patron de moins ; Je veux bien qu'il ne plaigne pas ces maux par rapport à ceux qui les ressentent ; mais par rapport à luy-même , il doit en être touché : Ainsi c'est une imagination chimerique que cette *dureté de condition & d'état*. Un financier comme un autre pleure ses amis , ils le soutenoient ; *sa femme* , elle étoit ou l'Auteur ou la conservatrice de sa fortune ; *ses enfans* , il a le regret ,

si la mort les lui enleve , de voir passer son bien à des collatéraux.

Celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette ; voila le stile de la Page 196. li.
gne 28. Chambre des Comptes. Monsieur de la Bruyere l'a crû propre aux Caractères ; il s'en est encore servi dans le même chapitre page 236, *Leur dépense étoit proportionnée à leur recette.* J'aimerois mieux substituer au terme de *recette* celui de *revenu* , & dire , *Celui-là est pauvre qui dépense au delà de ses revenus.... leur dépense étoit plus grande que leurs revenus.* La phrase est plus noble.

Il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune. Ce mieux- Page 197. li.
gne 6. là n'est pas bien ; plutôt étoit le vrai mot , & faisoit une juste opposition à ce qui précède ; *Il n'y a rien qui se soutienne plus long-temps qu'une médiocre fortune ; il n'y a rien dont on voye plutôt la fin que d'une grande fortune.* Ce sont des veritez que l'expérience confirme.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder & de s'agrandir &c.... ce tour Page 197.
ligne 28. plaît fort à l'Auteur , il l'a déjà glissé au chapitre des femmes page 79.

Une coquette ne se rend point sur la passion de plaire &c... Voila ma preuve ; mais je passe legerement sur ces petites observations.

Page 98.
Ligne 5.

Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever ou par sa propre industrie , ou par l'imbecillité des autres. La faveur qui nous previent, n'est-elle pas un troisieme moyen de parvenir ? Souvent ce n'est point l'industrie qui la procure ; un homme n'a point brigué : Elle n'est point aussi l'effet de l'imbecillité du patron , il a fait un bon choix : en un mot c'est un homme de merite qui parvient sans intrigues ; sa propre industrie , ni l'imbecillité de personne n'a aidé à son élévation.

Page 100.
Ligne 23.

Il y a des ames sales, paitries de bonè & d'ordure , éprises du gain & de l'intérêt , comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu, capables d'une seule volupté qui est celle d'acquiescer &c... Bien des gens , vous en seriez du nombre , Monsieur , feroient difficulté de parler de la sorte ; Des ames paitries de bonè & d'ordure , je permets cette expression à ceux qui croient l'ame materielle , quoi que

Je n'approuve pas leur sentiment : *Des ames paitries de gloire*, cela est noble si l'on veut, mais ces metaphores passent trop le naturel. *Capables d'une seule volupté &c....* Ces mots qui sont éloignez de celui auquel ils se rapportent, font prendre le change ; en sorte qu'on les applique d'abord *aux belles ames*, bien qu'ils s'entendent de *ces ames sales paitries de bonë & d'ordure* ; j'ai beau écrire cette façon de parler, je ne m'y accoutume point.

Dîne bien, Clearque, soupe le soir ; mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton heritier, tu ne le connois point, tu n'en as point ; Si Monsieur de la Bruyere ne nous avoit défendu de penser qu'il désigne quelqu'un dans ses *Caracteres*, je croirois pour sauver la justesse de celui-ci, que ce *Clearque* dont il parle, est un homme peu accommodé. Quand même je me représenterois ce *Clearque* pauvre, & réduit à vendre ses fonds pour subsister, seroit-il blâmable, & pourroit-on lui reprocher qu'il n'aime pas ses heritiers, à moins qu'on ne voye

Page 205
ligne 6:

258 *Sentimens critiques*

lût l'obliger de se haïr pour l'amour d'eux ? Je n'avois jamais ouï dire qu'un homme qui soupe, qui se chauffe, qui s'habille, qui se meuble, n'aimoit point ses heritiers. Monsieur de la Bruyere pretend donc que quiconque en a, doit se laisser mourir de faim, de froid, aller tout nud ? Mauvais sistême ; conseil à negliger. S'il eût dit à Clearque, *Dine bien ; fais grande chere, achete des meubles superflus, joue, dissipe, mange tout bien* ; on conçoit que telles profusions ne conviennent à personne ; & bien moins à celui qui a des heritiers.

Encore un mot, non pas à ajouter, mais à retrancher, *Soupe le soir* ; il est inutile de mettre *le soir*, chacun sçait que *le soir* est le temps où l'on soupe ; je m'étonne que l'Auteur n'ait pas averti Clearque de *diner à midy*, craignoit-il que Clearque ne confondît les repas, & ne se trompât aux heures ? mais cette observation de l'heure du diner qui manque ici, n'a pas été negligée dans le portrait de Cliton page 416. Cliton *n'a jamais en en toute sa vie que deux*

affaires, qui est de diner le matin, & de souper le soir.

Autre pensée fausse sur l'avare: L'a- Page 1073
lig. 15.
vare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années. Ce n'est pas l'avare qui dépense, un mort n'agit point, & ne peut dépenser; mais comme l'Auteur vient de le dire au Caractere precedent, c'est l'heritier prodigue, qui paye de superbes funerailles. A ce petit défaut près, sa reflexion est juste.

Le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, & à laisser à son Successeur. Monsieur de la Bruyere change bientôt de sentiment. Dix pages au dessus, en parlant des Riches, Page 1042
lig. 24.
Il n'y a pas, a-t il dit, de quoi leur porter envie; ils ont assez à perdre par la mort, pour meriter d'être plaints. Vanter le bonheur des Riches, exagerer leur malheur & toujours par une même raison, il faut que dans l'un ou l'autre cas la raison soit mauvaise. Page 1940
lig. 1.

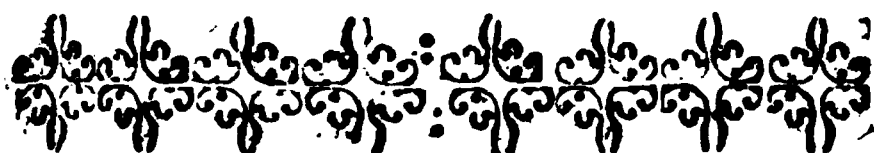
... *Les Chambres assemblées pour une affaire tres capitale &c....* Ces sortes d'adjectifs n'ont pas besoin de l'accompagnement de tres; le mot grande

Page 1070
lig. 26.

porte avec soi l'excellence du superlatif ; comme on diroit mal , *une affaire tres premiere* , il n'est pas mieux d'écrire *une affaire tres capitale*.

Page 209.
Ligne 28.

C'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte. Ce mot *puerilité* est là bien puerile ; il ne signifie rien, ou signifie mal. La *puerilité* est une badinerie d'enfant, nom qui ne convient guere à la fureur du jeu. Heureux ceux à qui l'on ne peut pas reprocher cette passion ruineuse. Souffrez , Monsieur , que je vous exhorte , vous qui êtes dans le grand monde , à fuir ces occasions de perdre son bien sans honneur , & sans ressource.



LETTRE XV.

*Où sont examinez deux Chapitres du
Theophraste Moderne , celui de
la Ville , & celui de la Cour,*

M O N S I E U R ,

Je vous sçai bon gré de la déférence que vous me marquez ; je ne crois pas pouvoir mieux faire pour la mériter , que de me rendre assidu à répondre à vos lettres. J'examinerai dans celle-ci deux chapitres ; Que le nombre ne vous en effraye point , mes réflexions seront courtes.

La ville étudie les manières de la Cour , on voit qu'elle s'attache à les copier , son malheur est de s'y attacher en vain. L'Auteur a un fort contrai-

Page 255

ligne 4.

re sans l'avoir plus heureux. On voit qu'il s'attache à copier Monsieur de la Bruyere ; de peur de s'y attacher en vain , il ne change rien dans la pensée , & déguise peu l'expression : Dis-je vrai ? j'en cite un nouvel

Labr. page
230.

exemple ; *Paris pour l'ordinaire le singe de la Cour , ne sçait pas toujours l'imiter ;* cela est , comme vous voyez , peu different du caractere que vous yenez de lire.

La page 257 nous offre un pareil trait d'imitation... *que ces mêmes amis se trouvent à la Cour, ils n'y sont pour lui que des gens de sa connoissance, & ne redeviendront ses amis qu'à la Ville.* Le Theopraсте Moderne ne s'est pas contenté de prendre cette pensée à Monsieur de la Bruyere page 249 , où il écrit , *C'est beaucoup tirer de notre ami , s'il est encore un homme de notre connoissance ;* il se la seroit dérobée à lui-même , s'il en eût été l'inventeur ; car il a déjà dit page 171 , *Leurs amies de l'année passée ne sont celle-ci que des femmes de leur connoissance,*

C'est presentement le tour de Monsieur de la Rochefoucault ; il va ser-

vir de modèle; une de ses réflexions porte , *L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée , mais il ne se perd jamais à la Cour*, le Theophraste Moderne dit aussi , *L'air bourgeois se contracte à la ville , & se perd difficilement à la Cour.*

Reflex. 293;

Page 257^a
ligne 27.

Il est temps qu'il donne du sien ; je voudrois qu'il nous en donnât toujours, s'il étoit plus heureux dans ses productions : vous en allez juger ; *L'homme de ville court aux fêtes , aux spectacles , aux carousels , aux cérémonies. L'homme de Cour choisit ces temps , pour se renfermer dans sa famille.* L'Auteur se trompe ; car la présence de ceux qui composent la Cour , est nécessaire dans ces occasions : ainsi il n'est pas vrai qu'ils choisissent ces temps pour se renfermer dans leurs familles.

Page 158
ligne 8.

L'homme de robe a de quoi se venger des premiers Courtisans , il s'en venge en effet par le besoin qu'ils ont de lui , sans qu'il ait à son tour besoin d'eux. Je doute , Monsieur , qu'un Magistrat, quelque indépendant qu'il soit, ne dépende pas de ceux que l'on appelle les premiers Courtisans. Il a

Page 259^a
ligne 8.

besoin de leur estime, de leur protection même, pour être plus assuré de celle du Prince.

Ibid. l. 14. L'épée & la robe se regardent avec des yeux d'envie; la Cour & la ville se blâment réciproquement. J'ai vû cela quelque part, & je ne me trompe pas, c'est justement dans Monsieur de la Bruyere. Je ne sçai, dit-il, page 307, d'où la robe & l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

Ibid. llig. 29. Il n'est pas non plus bien difficile de deviner d'où le Caractere suivant est tiré... Cette envie ne regnoit pas autrefois, l'homme de robe étoit homme d'épée, l'homme d'épée étoit homme de robe, . . . Les hommes ne se piquent plus de réunir ces Caracteres; ils optent, & s'en tiennent à un talent, avec le dessein de mépriser tout ce qu'ils n'ont point résolu d'être. La reflexion de Monsieur de saint Evremont a été d'une grande ressource au Theophraste Moderne: en voici les termes. Aujourd'hui chaque profession fait une artache particuliere. La plus grande vertu des gens d'Eglise est de se donner tout entiers aux choses Ecclesiastiques, & ceux que leur ambition

à poussez au maniment des affaires, et ont essuié mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinez ; les gens de robe sont traitez de ridicules, aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession, & un homme de guerre ordinairement a de la honte de sçavoir quelque chose au de-là de son métier. Notre Copiste n'a point de honte de s'approprier ce qu'il y a de meilleur dans les Ouvrages ; & il n'est Moderne, qu'en ce qu'il se conforme exactement à cet usage nouvellement introduit par les Plagiaires.

Que les Villes seroient desertes & peu fréquentées, si les hommes retirez du monde ne quittoient leurs solitudes, pour venir grossir le nombre des Citoyens, & augmenter celui des bâtimens ! L'Auteur auroit bien pû se passer de ce trait de satire, & ne point ajouter quelques lignes après, La ville n'offre des plaisirs qu'aux hommes qui ont juré de ne les point prendre ; Il devoit se dire par avance à lui-même ce qu'il dira page 324. En verité nous sommes injustes de blâmer les amusemens innocens de quelques hommes retirez du monde.

Page 261. l. 10
gnc 25.

Page 262
ligne 14.

266 *Sentimens critiques*

Que ferions-nous, Monsieur, sans la compagnie de ces hommes qui nous instruisent, qui invoquent pour nous ? S'ils bâtissent des maisons, ils élevent en même temps des Autels ; nous sommes heureux qu'ils daignent accepter nos charitez, & les consacrer par ce moyen, nous ne sommes pas même dignes de leur conversation. Malheur à qui leur fait un crime d'une chose qui est dans l'ordre de Dieu.

Page 263. li-
gne 25.

Là (aux thuilleries) malgré moi je censure la maniere, l'habillement, le marcher, le visage de tous ceux qui passent &c... Je suis tres persuadé que la critique est volontaire, sur tout chez l'Auteur qui ne sçauroit s'empêcher de l'adresser à des hommes saints.

Le caractere qui suit a été fort approuvé, le détail en est beau. Venons au Chapitre de la Cour.

Page 279. li-
gne 1.

Il se trouve à la Cour de vrais mer-rites, des hommes veritablement sages, mais ce ne sont pas les meilleurs Courtisans. L'Auteur ne parle pas juste ; les plus sages Courtisans sont aujourd'hui les meilleurs, parce que le fin

Courtisan est celui qui sçait se rendre agréable aux yeux du Prince ; et pour en venir là , il faut une probité exacte , une véritable sagesse , un mérite accompli.

Les scelerats trouvent à la Cour de l'occupation, ils y sont quelquefois employés. Vous me demanderez comment l'Auteur a appris ce secret: Qu'aurez-vous à répondre, Monsieur, quand je vous dirai qu'il n'invente point cette maxime ; Il la tient de Monsieur de la Bruyere, où elle est presque dans les mêmes termes, il faut des fripons à la Cour, auprès des Grans.... il y a des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres.

Page 280;
ligne 64.

Labr. p. 262

Ce n'est pas la seule reflexion que le Theophraste Moderne lui doit dans ce chapitre ; l'Original porte, l'air de Cour est contagieux.... on l'entrevoit en des fourriers, en de petits Contrôleurs &c.... L'air de Cour est vain, écrit le Copiste, page 283, il prodrome dans ceux qui le respirent, un entêtement qui ne semble permis qu'aux premières charges.

Labr. page 244.

Autre imitation, ou plutôt autre larcin. C'est une grande simplicité, &c.

268 *Sentimens critiques*

Page 282.
Ligne 26.

sons-nous dans Monsieur de la Bruyere page 247, *que d'apporter à la Cour la moindre reture, & de n'y être pas Gentilhomme.* J'ai lû dans les nouveaux Caractères, *celui à qui on peut reprocher un vice de reture, fait mal de trancher du Courtisan &c...*

Ne verrons-nous rien dans cet Auteur qui soit de lui? Pardonnez-moi, Monsieur; les deux pages suivantes sont exemptes de repetitions, mais cela ne s'étend pas plus loin; ne souhaitons point trop cependant qu'il suive son genie; il le conduit à l'erreur; témoin ce qui est à la page 286, *Le Courtisan qui prescrit à ses pensées la même reserve qu'à ses discours, n'ose permettre à son esprit de libres & d'équitables jugemens; s'il n'estime pas le tiran, la politique lui défend de le mépriser.* On peut assurer qu'il n'y a jamais eu d'homme assez esclave pour s'opposer à ses propres sentimens; l'esprit est libre dans les fers, la servitude du corps n'engage point avec elle l'imagination. Tant de politique qu'il plaira à l'Auteur, elle ne va point jusqu'à ôter la liberté de juger; elle empêche seulement que les

Jugemens ne se produisent au dehors. Ainsi un Courtisan a beau être politique, il ne s'avise pas d'estimer en lui-même le tiran; il deteste au contraire ses vices, il deteste encore la politique, & les raisons secrètes qui l'empêchent de le mépriser ouvertement. C'est donc une nouvelle faute d'ajouter *Un courtisan flatteur dit autant de bien du mauvais Prince, que du Prince accompli. Qui assureroit qu'il en pense moins du tiran, que du parfait Souverain?* Ce sera moi qui assurerai à l'Auteur que le Courtisan flatteur ne pense pas tant de bien du tiran que du bon Prince. Un flatteur prodigue des louanges qu'il sçait bien qu'on n'a pas méritées; or en supposant que ce Courtisan flatte le mauvais Prince, il est naturel de connoître qu'il pense moins de bien du tiran qu'il flatte par politique & par intérêt, que du parfait Souverain qu'il louë avec justice & par inclination.

Le plaisir de ne point voir à la Cour ces gens envieux, hais, inutiles, ou trop estimez, s'achete par une grace qui va être recueillie au delà des monts. Je ne

veux pas nier affirmativement que cette pensée soit du Theophraste Moderne, mais il ne veut pas aussi que j'en dérobe l'honneur à Monsieur de S. Evremont, qui dit au sujet de Germanicus, à qui on donna un commandement éloigné. » Il petit ce
 To. I. p. 124. » Germanicus si cher aux Romains, dans
 » une armée où il avoit moins à crain-
 » dre les ennemis de l'Empire, que
 » l'Empereur qu'il avoit si bien servi;
 » Il ne fut pas seul à se ressentir de
 » cette funeste politique. Les emplois
 » éloignez étoient des exils misterieux,
 » les Charges, les Gouvernemens ne
 » se donnoient qu'à des gens qui de-
 » voient être perdus, ou à des gens
 » qui devoient perdre les autres. Cette
 » politique a été de tous les regnes;
 » d'elle est venu l'*Ostracisme* des Athe-
 » niens, ils envoyoit en exil ceux
 » qui étoient les plus riches, qui
 » avoient le plus de credit & d'amis.

Encore Monsieur de la Bruyere sur
 les rangs; *Rien ne fait plus d'hon-*
 Labr. p. 339. *neur à un Prince que la modestie de*
son favori; Son Imitateur a preten-
du déguiser ce caractère en disant pa-
ge 288, l'insolence d'un favori desho-

Sorte en quelque sorte le Prince. Le Theophraste Moderne est bien conseillé d'avoir recours aux bons Auteurs. Quand une chose est de lui, il est presque sûr qu'elle donnera matière à la critique, en voici la preuve : Je ne sçache pas de plus grands malheurs, que de perdre la fortune & la vie ; je n'en sçache pas de moindres, qu'ait essuiez un Courtisan critique. Il est bien vrai, Monsieur, qu'un Courtisan qui se donne la liberté de railler merite d'être puni, mais l'Auteur ne devoit pas perdre cette occasion de louer la bonté du Roi, qui n'a jamais fait perdre la vie aux Censeurs imprudens ; il s'est contenté de leur ôter la funeste liberté de médire, sans toucher à leurs biens, sans menacer leurs jours. L'exemple de Monsieur le Comte de Bussi Rabutin s'offre à ma plume contre l'indiscrétion du Theophraste Moderne. M. de Bussi crû l'Auteur d'une piece hardie, est seulement enfermé dans la bastille, il trouve enfin grace auprès du Roi, qui desiroit de le trouver innocent. Mille semblables exemples à produire, si je ne craignois de renouvel-

Page 296. l.
gac 18.

ler le chagrin de plusieurs familles; qui ont eû la confusion de s'être veües comblez d'honneurs dans le temps que le Prince offensé étoit en droit de les punir.

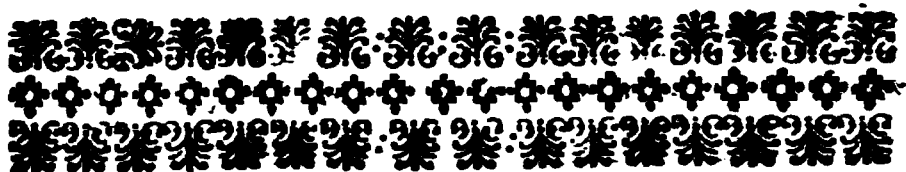
Page 297. li.
Enc. 17.

Entrez dans la Chapelle, étudiez-y la contenance des Courtisans; les plus devots prient Dieu, mais tous adorent un homme de qui seul on peut dire que le Seigneur est là véritablement adoré. J'allois dire que ce caractère imite fort celui de Monsieur de la Bruyere page 276, Ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Son Copiste a poussé la chose plus loin, en quoi il se contredit; Car il admet dans la Chapelle des Courtisans devots qui prient Dieu; il faut donc conclure que tous n'adorent pas le Prince; la pensée devoit être adoucie en ces termes, La plupart adorent un homme de qui seul on pourroit presque dire que le Seigneur est là véritablement adoré.

Page 301.

Nôtre Auteur a voulu finir ce Chapitre comme son modèle. Quel parti doit prendre un Courtisan? Celui de la retraite, il est le meilleur: Monsieur de la Bruyere conclut aussi son cha-

pitre sur la Cour par ce petit caractère, *Un esprit sain puise à la Cour* Labr. p. 287
le goût de la solitude & de la retraite. Pour vous, Monsieur, esprit encore plus sain que tous les autres, vous puisez le goût de la retraite dans l'étude, source qui jamais n'est troublée ni interrompue. Quand serai-je assez aimé du monde, pour en être content, ou plutôt quand me haïra-t-il assez, pour m'obliger de lui dire Adieu.



LETTRE XVI.

VIII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Qui contient ses reflexions sur le septième & huitième Chapitre de Monsieur de la Bruyere , le premier intitulé de la ville , le second traite de la Cour.

MON SIEUR,

Nous nous suivons de près ; j'ai à examiner dans cette Lettre les mêmes Chapitres que vous avez examinés dans vôtre dernière. Le malheur est que je n'espère pas y trouver moins de défauts. La preuve n'en sera que trop tôt faite.

C'est là précisément , (Monsieur de la Bruyere parle des femmes qui se

promenant aux thuilleries) C'est là Page 217.
précisément qu'on se parle sans se rien di- ligne 17.
re, ou plutôt qu'on parle pour les pas-
sans. Quand on se sert de cette con-
jonction *ou plutôt*, il semble que c'est
pour rendre plus intelligible une cho-
se qui ne l'étoit pas assez ; ici tout
au contraire ; ce qui précède *ou plû-*
tôt n'est point obscur, ce qui le
suit, l'est beaucoup.

Cela va jusqu'au mépris pour ceux Page 218.
qui ne sont pas initiez dans leurs mis- lig. 6.
eres. On connoît bien que c'est une
metaphore ; mais on aimeroit mieux
que les termes consacrez aux cho-
ses saintes, ne fussent point appli-
quez aux profanes.

Les Sannions & les Crispins ven- Page 219. li.
lent encore davantage que l'on dise gac 16.
d'eux qu'ils font une grande dépense
qu'ils n'aiment à la faire. On ne
dit pas, *je veux davantage que*,
&c.... on dit *j'aime mieux, je veux*
plûtôt &c. Il n'y a pas dans le reste
de la phrase une grande élégance ; le
tour est simple & commun.

Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois
personnes qui ne l'estiment point qu'il Page 220. li.
court à l'indigence, & qu'aujourd'hui gac 6.

en carrosse , il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied. Quel moyen faut-il pour aller à pied? Les chemins sont ouverts aux pauvres comme aux riches , aux indigens comme aux autres : il ne faut que des jambes pour marcher ; la détoute des affaires ne bouche les ruës à personne ; disons que Monsieur de la Bruyere a voulu faire une Antitese , Aujourd'hui en carrosse , il n'aura pas le moyen d'aller à pied.

Page 227. li-
rac 5.

Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui , & ce qu'il fit hier ; & il meurt ainsi après avoir vécu. Comme ce mot ainsi n'a aucun rapport au verbe il meurt , ce peut être une transposition échapée à l'Auteur , qui , s'il y avoit pris garde , n'auroit pas manqué d'écrire, il meurt après avoir ainsi vécu.

Page 228. li-
rac 7.

Dans le caractere qui suit, il y a de beaux traits ; tous ne le sont pas également : celui-ci est un peu embrouillé. On parle d'un camp & d'une revue , il est à Ouilles, il est à Acheres , il aime la guerre , il la voit de près , & jusques au Fort de Bernardi. CHANLEY sçait les marches , JACQ

QU'IER les vivres , DUMETZ l'artillerie ; celui-ci voit , il a vieilli sous le harnois &c... Est-ce là , Monsieur , un jugement que l'Auteur fait porter à celui qu'il dépeint , ou est-ce un jugement que l'Auteur porte lui-même ? Un mot eût éclairci cette petite difficulté. *Celui-ci voit &c.* quand on met *celui-ci* ; il est d'usage de l'entendre de la dernière personne de qui l'on vient de parler. L'Auteur a parlé en dernier lieu de *Dumetz* , cependant il est impossible que *celui-ci* se rapporte à lui ; il n'est pas non plus regulier de le faire rapporter à l'homme dont il s'agit ; son nom devoit être repeté.

Voilà toutes les femmes en campagne , pour l'avoir pour galant. Rien n'étoit plus facile que de retrancher un de ces *pour*. *Voilà toutes les femmes en campagne , pour en faire leur galant.* Page 219
ligne 20.

Monsieur de la Bruyere fait l'éloge des femmes de la Cour , qui honorent le merite.... Comme elles regorgent de train , de splendeur & de dignitez , elles se délassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu. Ceci Page 220
ligne 31.

demande plus d'une reflexion. *Regorger de train* pouvoit se dire d'un certain fou qui croyoit avoir avalé un carrosse. A parler plus serieusement, on ne dit point *regorger de train*, quoi que l'on dise *regorger de bien*; ici la metaphore vient de ce que l'on suppose que le desir des richesses est une *faim*, *Auri sacra famēs*. C'est une *faim insatiable d'avoir & de posséder*, ai-je lû page 188. *Regorger d'honneurs*, cette expression n'est pas moins élégante, parce que l'usage donne aussi à l'ambition le nom de *soif*. Mais *regorger de train* ne peut être un mot usité, qu'après que l'on aura mis en vogue celui-ci, *être affamé de carrosse*, ou cet autre, *la faim & la soif des équipages*. Passons à la seconde reflexion; elles se délassent avec la Philosophie ou la vertu. La conjonction *ou* prépare à une difference; y en a-t-il entre la Philosophie & la vertu? J'ai toujours crû qu'il étoit permis de confondre l'amour de la sagesse avec la sagesse même, & par conséquent la vertu avec la Philosophie.

Si je voulois m'arrêter aux mots.

J'en trouve beaucoup dans ce chapitre qui ne sont pas vieux , car Monsieur de la Bruyere en est l'inventeur ; ils ne sont pas même nouveaux , car personne après lui ne s'en sert. Une femme qui petille de goût & de complaisance pour un homme qui a carrosse ; plus bas , cette fatuité de quelques femmes &c... page 237, c'est ineptie dans le particulier. Avouons, Monsieur , qu'il y a bien de l'affectation dans ces termes.

Page 237
ligne 11.

Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté ; Monsieur de la Bruyere parle d'un homme qui sçait la Cour qui agit contre ses sentimens ; le vice qu'il dépeint seroit mieux designé par le nom de fourberie , que par celui de fausseté ; le mot de fausseté convient proprement aux veritez deguifées, aux écritures alterées & contrefaites.

DE LA
COUR.

Page 237
ligne 14.

Ils sont précisément comme on leur fait , vrais singes de la royauté. La phrase retournée eût été plus exacte, Vrais singes de la royauté ils sont précisément &c.... Finir un caractère par un nominatif qui prépare à un autre verbe , cela n'est pas regulier.

Page 237
ligne 20.

Page 241.
Ligne 9.

L'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès, un homme d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent, pour faire son capital de l'étudier. Le verbe faire est trop repeté, & cette repetition diminuë l'agrément de la pensée.

Page 246. li.
ligne 1.

Ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer. Cela est étrangement rude ; tout ce que l'on y peut ignorer est plus agréable aux oreilles.

Page 248. li.
ligne 25.

Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune, je m'étonne qu'il ose se montrer. Qui ne prendra ceci pour une ironie, se trompera ; je suis presque du sentiment de vôtre Auteur ; on doit quelquefois éviter l'ironie dans un discours qui n'est fait que pour être lû ; Car il est si ordinaire de prendre le change, que dans un autre endroit où M. de la Bruyere a fait une ironie, il le déclare, de peur qu'on ne s'y trompe ; *Ironie forte*, s'écrie-t-il, *ironie forte, mais utile & propre à mettre vos mœurs en sûreté. Contenez*, dit-il ailleurs, *d'employer*

Cy-après
page 289.
Page 447.

cette ironie comme les fots sans le moindre discernement.

Me suis-je trompé, Monsieur, quand j'ai trouvé obscur ce caractère ? Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps & de sa condition, avec qui il est venu à la Cour la première fois, s'il croit

Page 24

l. 1.

avoir une raison solide d'être prevenu de son propre mérite, & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur, il pensoit de soi même, & de ceux qui l'avoient devancé. Je doute que l'Auteur se soit entendu lui-même, ou que personne ait compris ce que toutes mes recherches n'ont pû développer.

On demande & on obtient ; mais dit-on sans l'avoir demandé, vieux style, menterie innocente, & qui ne trompe personne. Quoi que cette menterie ne trompe personne, elle ne doit pas être jugée innocente ; une fausse modestie, un orgueil secret portent à ce mensonge ; or de tels motifs le rendent criminel ; je dis plus, un prétexte legitime ne rendroit pas ce mensonge innocent.

Page 25
ligne 13.

Artifice grossier, finesse usée, &

Page 25
ligne 4.

282 *Sentimens critiques*

*dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le Public, & lui dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'empportement. Cela est contraire à ce que l'Auteur a résolu de nous faire entendre ; il parle de ces gens qui pour être élevez à des emplois, les fuient en apparence, & qui s'éloignent de la Cour, afin d'y être bientôt rappelés. M. de la Bruyere declare qu'il veut prendre le contrepied, & que pour cacher son ambition, il va se mettre sous les yeux du Prince ; tel moyen luy eût mal réussi ; car on ne peut pas douter que ceux qui approchent un Roy, n'ayent le dessein de demander des graces ; il appartient aux ambitieux de l'obseder, & de se trouver sous la main d'un prince qu'ils jugent liberal & magnifique. L'Auteur devoit donc prendre un autre tour, & s'expliquer ainsi : *Le Courtisan ne peut pas déguiser son ambition ; l'on n'en croit pas moins à celui qui affecte de s'éloigner de la Cour, qu'à celui qui est sous**

les yeux, & sous la main du Prince.

- La page 258. renferme plusieurs Caractères sur le même sujet.... L'on postule une place dans l'Académie françoise.... Quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystère & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa patrie, son Prince, & la République? Trois observations à faire, deux sur ces mots, L'on postule une place dans l'Académie françoise. Vous savez, Monsieur, que les places de l'Académie françoise se briguent à présent, comme autrefois le Consulat à Rome, & comme on brigue encore aujourd'hui les charges de Ville. Quand M. Arnauld Dandilli fit part au Public des Confessions de saint Augustin, Messieurs de l'Académie françoise à qui cette traduction avoit paru un Ouvrage accompli, offrirent une place dans leur Compagnie à ce digne Ecrivain si propre à l'honorer; il les remercia, & n'en voulut point: Piquez de ce refus, ils établirent cette règle car

tr'eux , que l'Academie se feroit à l'avenir solliciter , & qu'elle ne solliciteroit personne pour entrer dans son Corps. L'Academie s'est apparemment relâchée de la rigueur de cette loi en faveur de Monsieur de la Bruyere ; car dans son remerciement à Messieurs de l'Academie, il leur dit ,... *J'ai assez estimé cette distinction pour desirer de la devoir à votre seul choix , & j'ai mis votre choix à tel prix , que je n'ai pas osé en blesser , pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation.* Ou bien si l'Academie continuë de se faire solliciter , Monsieur de la Bruyere n'a pas dû dissimuler qu'il avoit postulé cette place. Que si en effet il n'a tenté aucune démarche , il ne doit pas dire dans le caractere que j'examine , *L'on postule une place dans l'Academie , à moins , comme je l'ai remarqué déjà , qu'il n'y ait eu une exception pour lui.* Il continuë , *Quelle moindre raison y auroit-il de demander ouvertement à servir sa patrie &c....* Je demande à Monsieur de la Bruyere si un homme auroit bonne grace de se presenter à la Cour,

& de tenir ce langage ? Avec bien des travaux je me suis rendu capable de tous les emplois , je veux servir ma patrie, mon Prince, la république. Ce zèle affecté n'excuseroit pas son imprudence; la brigue ne feroit point approuver son zèle; on blâmeroit sa témérité; & Monsieur de la Bruyere auroit été le premier à caractériser un homme aussi orgueilleux. Une preuve de cela est qu'il a établi une maxime toute contraire dans son chapitre du mérite personnel, où il a dit , *Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi ; le reste ne nous regarde point , c'est l'affaire des autres.* Là il défend les brigues, les sollicitations, il veut que ce soit notre mérite qui nous fasse connoître, & ne permet pas le moindre empressement d'être connus. Ici il l'autorise, il le conseille ; Ne suis-je pas bien fondé à l'accuser de se contredire.

Si vous demandez que font ces gens à la Cour ? Ils reçoivent & envient tous ceux à qui l'on donne ; On dit, Porter envie à quelqu'un ; être envieux de lui ; & non point envier quelqu'un,

286 *Sentimens critiques*

Le verbe *envier* n'est actif qu'à l'égard des choses, *Envier le mérite, le bien d'autrui*, & non à l'égard des personnes; c'est donc mal parler que de dire, *Envier les gens qui reçoivent*. Ce n'étoit pas là le sentiment de l'Auteur, qui page 297 a répété la même phrase, *on les envie, s'ils réussissent*, il parle de ceux qui se poussent à la Cour.

Page 263.
ligne 7.

Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction &c... J'ose avancer que le mot de *traduction* ne vaut rien en cet endroit : *Traduire*, c'est mettre une langue en une autre, par exemple, le latin en françois. Or mettre du françois vieux & mauvais en un François bon & nouveau, comme c'est toujours la même langue, cela ne s'appelle pas traduire.

Page 266.
ligne 24.

La même place dont un homme de mérite est refusé &c... Je n'ai pas cru qu'on disoit être refusé de quelque chose, & quoi que M. de la Bruyère le dise, je ne crois pas encore que ce soit bien parler.

Autre phrase bien hazardée, *profi*

sez ces gens enivre^z de la faveur, ^{Page 267^o}
tordez-les, ils dégoûtent l'orgueil, l'ar- ^{lig. 13.}
rogance, la présomption. *Metaphore*
outrée.

Il aime la faveur éperdûment, mais ^{Page 268^o}
sa passion a moins d'éclat, il lui fait ^{lig. 4.}
des vœux en secret ; La passion d'un
homme qui aime une chose *éperdû-*
ment, ne peut pas être cachée ; ou
comment l'Auteur sçait-il que *Theo-*
dote a une si forte passion, puisqu'
elle n'éclate pas ? Il devine apparem-
ment ; c'est donc pour cela, Mon-
sieur, qu'il veut aussi que nous de-
vinions une infinité de choses qu'il
ne développe qu'à demi dans ce mê-
me caractère.

Tiran de la société, & martyr de ^{Page 270. 11^e}
son ambition &c... Ces mots empou- ^{5^{ne} 4.}
lez sont suivis de comparaisons
basses & pueriles... *Il a des torrens*
de loüanges, pour ce qu'a dit un ^{Ligne 12^e}
homme en faveur, & pour tout au-
tre une sécheresse de pulmonique ; La
comparaison n'est pas juste, il n'y a
pas de gens qui crachent plus, &
par conséquent qui soient plus hu-
mides que les pulmoniques. La com-
paraison, fût-elle juste, ne seroit pas

288 *Sentimens critiques*

Ligne 27.

magnifique , non plus que cette autre , *il a une ferveur de novice pour toutes les pratiques de Cour.*

Page 271.

fig. 12.

C'est toujours du Courtisan dont il parle.... *Il pleure d'un œil , & rit de l'autre ; j'aimerois autant dire qu'un homme pleure de la bouche & des lèvres , puisqu'on le fait rire des yeux. Pourquoi ne pas écrire simplement , il pleure & rit en même temps.*

Page 274.

fig. 21

Si vous voulez , Monsieur , une fine comparaison , je ne dois pas vous citer celle-ci ; *Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu , si ce n'est un Courtisan plus assidu.* Telles comparaisons ne coûtent pas beaucoup , où il ne s'agit que d'ajouter un comparatif au positif.

Page 275.

fig. 20.

Les femmes du pais précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles ; Vous avez eû raison de blâmer cette phrase ; je doute qu'il y ait plus de naturel dans l'expression que sur le visage des femmes , qui employent ces artifices.

Page 278.

fig. 9.

Qui sçait parler aux Rois , c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan.

tisan. Ce nominatif, *Qui sait parler*, demandoit un verbe ; l'infinitif étoit plus régulier, *Sçavoir parler aux Rois*, c'est peut-être où se termine toute la prudence du Courtisan, ou bien, *qui sait parler aux Rois a acquis toute la prudence du Courtisan* : On peut donner à cette phrase plusieurs autres tours.

Diseur de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été dit &c.... Ce trait est de Monsieur Pascal, & justement à la même page 279. J'admire cependant la bonne foi de M. de la Bruyere, il n'est pas toujours si exact à avouer que ce qu'il écrit, d'autres avant lui, l'ont pensé. Pour moi, Monsieur, qui me pique de sincérité, je serai trop heureux que vous daigniez toujours m'honorer de votre confiance. Je suis &c....

Page 279
ligne 8.



LETTRE XVII.

*Critique des Caractères qui regardent
les gens d'Eglise.*

MONSIEUR,

Voilà une chose de laquelle on ne s'est point encore avisé, de faire une satire publique des Religieux & des Prêtres; Ce dessein est nouveau, & sans doute que l'Auteur ne l'a exécuté, que pour faire dire qu'il étoit capable d'inventer, mais il vaudroit mieux qu'il eût gardé le silence. Je vais donc prendre contre lui le parti des gens d'Eglise, & défendre leur caractère, si je ne puis tout-à-fait sauver leur conduite.

Page 304.
ligne 7.

*L'Oratorien est un digne Evêque,
il reside & se sauve, que penser de*

L'autre ? Il n'étoit pas nécessaire d'ajouter , le contraire de ce qui vient d'être dit ; Car il n'est pas toujours à propos de parler sans mystère ; il faut quelquefois laisser tirer au Lecteur la conclusion.

On ne se soucie pas de quelques mille livres de rente plus ou moins ; Monsieur de la Bruyere ajoute un de quelques mille livres de rente de plus ou de moins. Qui des deux a raison ? Le Public opine pour le dernier ; il a l'usage de son côté.

Ibid. lig. 181

L'Auteur blâme avec justice la conduite des femmes de qualité qui n'estiment pas assez leurs Aumôniers ; mais lui-même est à blâmer de ce qu'il dit , Les femmes de distinction ne veulent point se persuader du haut caractère de celui qui les sert en cette qualité. Le mot de servir ne devoit pas être employé dans un caractère où l'on reprend une Duchesse de mettre son Aumônier au nombre de ses domestiques ; il eût été plus honnête de prendre ce tour , Elles ne veulent point se persuader du haut caractère de celui qu'elles appellent leur Aumônier. Ce procédé de quelques

*Page 308
ligne 27.*

femmes merite toute l'indignation du Censeur.

Page 312.
fig. 13.

Ma foi augmente à la vûe de ces exemples , je ne m'en sentois presque plus auparavant. Cette pensée n'est point differente de celle qui est à la page 286. J'aperçois un Cardinal qui prie Dieu , je crus qu'il y aurait de la confusion à ne pas l'imiter , sans la pieté de son Eminence je n'en avois aucune. Je sçai bon gré à l'Auteur d'être si forr touché des bons exemples ; on ne trouvera point à redire qu'il copie entierement ces pieux modeles ; mais il pousse l'imitation plus loin ; il la porte jusqu'à se conformer sans aucune reserve aux Ecrivains originaux. Ce seroit une chose curieuse de sçavoir si la facilité qu'il a d'imiter les bonnes actions , n'est point causée par l'habitude depuis long-temps contractée , de copier les beaux écrits : Car il y a des gens , Monsieur , qui , quand une fois ils ont pris le parti d'imiter , imitent toutes les personnes de réputation : Si tel étoit le genie de tous les hommes , on permettroit aux Auteurs de s'approprier les bons

Ecrivains , pourvû qu'ils conformassent leurs mœurs à celles des hommes édifiâns. Par cette raison le Theophraste moderne dont la foi & la pieté augmentent à la vûe de quelques Solitaires , & en presence d'un Cardinal , est en droit d'imiter , en écrivant , Monsieur de la Bruyere. Ne trouvons donc point mauvais qu'il use de ce droit dans le caractère qui suit.

Heure pénible que celle des Matinées, il ne tient pas aux Chanoines que l'usage n'en soit reformé ; les Chantres y vont , & les Chanoines gagnent en dormant le gros du Benefice. M. de la Bruyere page 552. a dit , Les cloches sonnent dans une nuit tranquille , & leur mélodie qui reveille les Chantres & les enfans de chœur , endort les Chanoines , ils se levent tard , & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi. Tout ce que nôtre Auteur a changé dans son caractère , a été de le reduire en moins de paroles ; N'y eût-il fait aucun changement , nous sommes convenus de l'excuser , en faveur de ses imitations chrétiennes.

Trente mille livres de rente acquierent

294 *Sentimens critiques*

à un homme le droit de ne point louer Dieu. C'est une ironie, je l'apprends bien ; mais nous tenons pour maxime qu'afin d'ôter l'équivoque, il est à propos d'user rarement de cette figure ; la pensée étoit plus claire, sans rien perdre de sa force, en mettant, On diroit que trente mille fures de rente acquièrent à un homme le droit de ne point louer Dieu.

De l'ironie, l'Auteur passe à l'hyperbole, & insensiblement il substitue toutes les figures les unes aux autres. *On nourrirait vingt Religieux de ce qu'il en coûte chaque année à leur Prieur grand partisan du tabac.* Le tabac n'est point assez rare, pour en exagérer si fort la dépense. A propos de cela, Monsieur, je vous ferai part d'un petit trait d'érudition, tel que je l'ai écrit dans mes recueils ; peut-être est-il aussi dans les vôtres. Les Prêtres en Espagne prenoient du tabac jusques sur l'Autel ; il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle d'Urbain VIII. par laquelle il excommunique ceux qui prennent du tabac dans les Eglises : *Le Prieur grand Partisan du tabac doit exami-*

Page 314. li.
gac 7.

ser s'il n'a point encouru cette excommunication.

Ce qui devoit être la punition du crime, est la récompense funeste d'une mauvaise vocation, le prix fatal d'une vertu hypocrite. Cette pensée est fautive, & tres fautive. Une vertu hypocrite n'est-elle pas un crime? Une mauvaise vocation n'en est-elle pas un autre? On appelle hypocrisie tout ce qui a l'apparence de la vertu, sans en avoir le mérite & la pureté; Une mauvaise vocation est celle qui a pour ressort l'ambition, l'intérêt, d'autres motifs humains. L'Auteur donnoit une idée plus juste, en disant: Ce qui devoit être la punition d'une vie scandaleuse, devient le prix d'une vertu hypocrite; ou, ce qui devoit être la punition d'une vie mêlée de déreglemens, devient la récompense d'une vie austere & pénible. S'expliquer de la sorte, c'étoit donner à la reflexion un tour regulier. Car il y a de l'opposition entre le scandale & l'hypocrisie, entre des actions publiquement mauvaises, & d'autres qui sont bonnes en apparence, au lieu que cette opposition necessaire à la jus-

tesse de la pensée , ne se trouve point dans les termes dont le Theophraste Moderne s'est servi.

Page 316.
Page 17.

La seule pauvreté glorieuse est celle dont on fait profession. L'expression donne un air de nouveauté à cette pensée , qui pourtant n'est pas neuve : Elle est , si l'on peut ainsi parler , originaire de l'esprit de Monsieur de saint Evremont. Quand il vante le desintéressement des Romains dans les premiers temps de la République , il dit , » Je ne sçaurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont nôtre intérêt ou nôtre plaisir est de manquer. A dire vrai , ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à l'esprit de ce qu'on dérobe aux sens. » Quelques lignes après il ajoute , » quand il n'est pas honteux d'être pauvre , il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la pauvreté , que pour vivre magnifiquement dans les richesses ; Pensez - vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse , il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins.

To. 2. p. 34

L'Abbesse de..... est d'une haute naissance, mais elle n'auroit pas eû le cadenas d'or. Je ne crois pas, Monsieur, qu'il y ait des Abaïes où la vanité ait introduit ce que la magnificence ne rend legitime que chez les Princes. Il me souvient néanmoins d'avoir lû dans Monsieur Patru qui plaidoit pour Madame de Guene-gaud Prieure de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, un article du libelle injurieux fait contre elle, où l'on disoit, *Elle a de riches tapisseries, des porcelaines, beaucoup de vaisselle d'argent, il ne lui manque qu'un cadenas d'or pour faire en toutes façons la Princesse.* On n'accusoit pas cette Abbessse d'avoir le cadenas d'or, on se contentoit d'écrire qu'il ne lui manquoit que cela. Le Theophraste Moderne a peut-être puisé son caractère en cet endroit; car les Auteurs, & particulièrement les Critiques font usage de tout; ils prennent les objections pour des décisions, & les calomnies pour des faits.

Ibid. L. 28.

Page 318, en parlant des dignitez qui sont recherchées dans les Cloîtres, il dit, *Sous un habit humble.*

Ligne 41

on veut faire le Souverain, & maîtriser avec orgueil les inférieurs ; s'il y a des places à distribuer, on se les fait demander long-temps, on y interesse l'autorité des puissances séculières. L'Auteur ne s'explique pas bien ; comme il ne caractérise pas ceux qui demandent, mais ceux qui doivent accorder, il a dû dire, *On fait entrevoir l'égard qu'on aura à la sollicitation des puissances séculières* ; car il ne prétend pas marquer les brigues & les démarches des aspirans, mais l'ambition & l'esprit intrigant des Supérieurs.

Page 319. li-
gne 12.

L'usage que l'on croyoit devoir à peine s'établir entre les Evêques, subsiste enfin parmi les Censeurs. Ils se monseigneurisent, & se font donner de la grandeur par leurs propres Religieux, &c.... Supposé que ce caractère désigne une vérité, j'approuve l'Auteur de s'emporter contre ces usurpateurs de la gloire mondaine. Tout Abbé qui souffre qu'on le traite de *Monseigneur*, retracte publiquement son vœu d'humilité.

Page 320.
ligne 21.

Comment ne s'est-on pas avisé d'introduire une panlette dans le Cloître ? Ceux qui sont en place, achèteront

volontiers le droit de se maintenir & de resigner. Le bon sens manque ici; je demande pardon à l'Auteur de m'expliquer si librement; lui-même s'explique avec trop de liberté: Comment peut-il s'étonner qu'on n'ait pas introduit *la Paulette* dans le Cloître d'où les richesses sont bannies? Un droit qui ne se paye qu'en argent, seroit il bien établi dans un lieu où il n'est pas permis d'avoir, de posséder, de manier de l'argent? De plus il n'est pas excusable d'ignorer que les Benefices n'entrent point dans le commerce; le droit de les resigner ne s'achete point: quoi que l'Auteur restreigne sa pensée aux Offices & aux Charges des Cloîtres, elle n'est pas moins à reformer; le vœu de pauvreté que les Religieux font, les met necessairement dans l'impuissance de rien payer, de rien acheter.

Un General est bien humble, qui n'a point encore dit ma mitre, ma croi- Page 310,
ligne 26.
se, mon diamant. Comme l'Eglise n'emprunte point le langage de la vanité, ce que les mondains appellent bague ou diamant, on le nom-

me anneau dans le Sanctuaire. Un diamant est une parure profane; quand il fait partie des ornemens Pontificaux, on lui donne un nom plus modeste, il est la marque de l'alliance contractée avec l'Eglise, Epouse chaste, ennemie du luxe & de l'ambition; c'est pourquoi l'on dit l'anneau, & non pas le diamant d'un Evêque.

page 224.
N. 12.

Leurs exemples (il entend les exemples des Solitaires qui frequentent les villes,) *leurs exemples ne nous touchent plus, ou s'ils nous touchent, c'est qu'il deviennent mauvais.* Il étoit nécessaire d'adoucir la pensée, *ou s'ils nous frappent, c'est peutêtre qu'ils deviennent mauvais.* Car il n'est pas toujours vrai que nos vices s'emparent des Solitaires qui nous frequentent. Au contraire il est quelquefois à propos que ces hommes retirez du monde y rentrent, pour venir nous confondre; c'est une grace (permettez que je renouvelle cette reflexion) c'est une grace que Dieu veut bien nous faire, de nous donner la communication de ses serviteurs; Nous ne la meritons pas; s'il nous abandonnoit.

à la société des méchans ; que deviendroient les foibles ? Nous avons besoin de la présence de quelques sages qui nous corrigent & qui nous édifient. Une seconde remarque à faire, est que ce seroit un mauvais présage de nôtre corruption que d'être seulement touché des mauvais exemples ; les bons n'ont pas toujours le malheur d'être inutiles ; L'Auteur l'a reconnu à la fin de ce chapitre, en voici la déclaration, *Les mœurs des Solitaires m'édifient, leur vie me paroît innocente & admirable* ; ce dernier sentiment fait plus d'honneur à la vérité & à la Religion.

Page 312

Les Religieux prennent les nouvelles à toutes mains ; ils ont si peur de manquer de sujets de conversation, qu'ils diroient volontiers un conte de LA FONTAINE pour une histoire assurée. Parler de la sorte, c'est bien peu estimer, je ne dis pas seulement le goût & le discernement des Religieux, mais leur vertu. Est-il honnête, charitable, Chretien, de supposer qu'ils lisent les Contes de la Fontaine ? Passe pour les fables ; Elles contiennent de solides maximes, uti-

Page 324

ligne 2.

les à l'instruction des mœurs ; au lieu que la lecture de ses contes n'est propre qu'à les corrompre. Une chose que j'ai occasion de vous apprendre, est que le Libraire qui s'étoit d'abord chargé d'imprimer ces contes, en eut du scrupule ; il brûla par le conseil de son Directeur tous les Exemplaires qui lui en restoient. Ce sacrifice contraire à l'intérêt, est très conforme à la pureté du Christianisme ; les Lecteurs doivent le faire, quoi qu'il en coûte à leur curiosité.

Page 326.
Nus 6.

Amélie vivoit obscurément dans le monde, vassal d'un Seigneur qui le traitoit avec dureté, il résolut de le rendre à son tour le vassal. L'Auteur pensoit autrement qu'il n'a écrit, & il est plus mordant qu'il n'a voulu l'être. On ne peut pas s'imaginer qu'un homme entre dans un cloître à dessein de se venger. Si le dépit y jette quelques-uns, à Dieu ne plaise que nous le croyions excité par de tels sentimens ; C'est un dépit qui regarde personnellement celui qui est dégoûté de lui-même, ou rebûte du monde. Il n'y a point d'hom-

ne assez déterminé , pour se proposer en entrant dans un cloître , de parvenir aux places où on a le funeste moyen de *ruiner des vassaux*. On ne songe dans ces premières ardeurs d'une vocation naissante , qu'à obéir , & non point à commander , qu'à se dépouiller de l'amour des richesses , nullement à obtenir la qualité de Seigneur. Ce qui m'oblige de croire le Theophraste Moderne plus mordant qu'il n'a voulu , est qu'il ajoute à la fin de ce caractère , *Les Religieux eurent le fief; Anthime ruina innocemment son ancien Seigneur pour des droits de lots & ventes*. Anthime fut apparemment chargé des affaires de la Congregation , son ancien Seigneur devoit des droits pour l'acquisition de quelques terres , Anthime se trouva obligé de le poursuivre , le désordre se mit dans le bien du Seigneur devenu vassal , les frais l'abimerent , ce n'étoit point la faute d'*Anthime*. L'Auteur a jugé à propos de nous laisser deviner toutes ces circonstances ; je m'en suis volontiers donné la peine , afin de ne laisser aucun soupçon contre la

§ 4. *Sentimens critiques*

conduite d'un Religieux , & que l'on ne crût pas un homme assez scélérat d'entrer dans un cloître pour ruiner son ennemi.

Nôtre Auteur adresse aux Religieux qui acquierent des domaines , ces paroles amères , *Je vois l'engagement de vos vœux , montrez un droit d'exemption , sinon je murmure , & je deteste votre infidélité.* Cette indignation n'est pas raisonnable , ces murmures sont injustes. L'engagement des vœux particuliers est la pauvreté ; les particuliers la pratiquent aussi ; mais dans l'établissement général il a bien fallu , ou que les Fondateurs , ou que les Rois aient permis cette liberté d'acquérir. Que seroit-ce , si le détachement de tous les hommes retirez du monde , alloit jusqu'à renoncer aux moyens de conserver le fruit des charitez publiques ? Les familles se trouveroient surchargées, on seroit obligé de compter de nouveau parmi ceux qu'on doit établir, des solitaires qu'on ne comptoit même plus au nombre de ses enfans. *Il est donc à propos que les Religieux aient du bien , ce sont des res-*

Page ; 26.
Ligne 19.

sources dans les calamitez publiques, & pour l'état qu'ils soulagent par reconnaissance, & pour les malheureux qui se ressentent de leur charité. Cette conclusion est tirée par l'Auteur lui-même à la fin de cette page ; ainsi, Monsieur, dans le parti que je prens, j'ai le Theophraste Moderne pour approbateur, il conteste les principes, & se réunit avec moi sur les conséquences.

Beaux pretextes qui n'ont pourtant point été admis par les fondateurs &c...

Page 327
ligne 19.

L'Auteur prétend que le motif de soulager l'état, & d'exercer la charité envers les pauvres, n'a point été admis par les fondateurs. Sans examiner quels ordres sont déchûs de l'austerité de leur vie, nous devons croire que la nécessité des conjonctures a justifié ces changemens ; ils n'ont point été tolerez sans la participation de ceux à qui Dieu a donné l'esprit d'intelligence. Les particuliers ne laissent pas toujours d'être pauvres, quoi que la Communauté soit riche, & nous devons admirer ce dénûment des particuliers dans une abondance commune. L'Or-

dre jouit de grans biens , mais le Chartreux n'a que sa cellule, & le Benedictin que sa petite chambre.

Page 329.
Lig. 1.

Si certains hommes morts depuis deux ou trois siècles revenoient au monde, & qu'ils vissent les deserts où ils vécurent, bâtis comme des Palais &c ... Quelle idée auroient-ils de la Religion? Ce tour est beau, mais l'Auteur n'en doit pas refuser la gloire à son modèle de peur qu'il ne s'avise de la lui contester; je vais citer l'endroit; c'est à la page 185. Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs maisons antiques possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siècle? Au reste, Monsieur, je ne blâme point ces imitations; je ne blâme que la vanité d'un homme qui ose se donner l'honneur de l'invention d'autrui. On ne dispute point à l'Auteur celle de la phrase suivante, Les Solitudes devenues des lieux accessibles à la magnificence &c.. Cette expression est assurément des plus nouvelles, sa nouveauté la rend même suspecte.

Page 331. li-
gne 4.

Ce chapitre irait loin, mais la dis-

cretion convient aux Auteurs &c.....

Le nôtre qui reconnoît avoir poussé la satire trop loin, s'excuse d'une manière ingénieuse ; il feint de n'avoir pas songé à peindre les Solitaires de ce siècle , & déclare ironiquement que les *Caractères* ne regardent que les hommes du temps passé , ou que les hommes du temps à venir. Ce tour est fin , quoi qu'un peu mordant en apparence. Adieu, Monsieur, vous vous souviendrez qu'il y a près de quinze jours que vous ne m'avez écrit.



LETTRE XVIII.

IX. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du Chapitre des Grands.

3

M O N S I E U R ,

Je ne crois pas que vous imputiez à negligence le retardement de mes Lettres. Quand vous aurez les mêmes raisons qui m'ont empêché de vous écrire, vous serez toujours excusé. Le chapitre que je vais examiner, est une suite de celui de la Cour. Monsieur de la Bruyere adresse à Theagene ces paroles. Si vous êtes d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les regles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de

Page 129.

gens de suivre par complaisance leurs déreglemens, quand ils auront par la déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissiez ; ironie forte , mais utile , tres propre à mettre vos mœurs en sûreté , à renverser tous leurs projets , & à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont , & de vous laisser tel que vous êtes. L'Auteur ne doit point appeller une ironie utile , celle qui ne reforme point les vicieux dont il parle , celle par laquelle il ne se propose pas même de les reformer. D'ailleurs cette ironie que M. de la Bruyere dit tres propre à laisser ces gens dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont , ne doit pas à mon avis produire cet effet ; Un libertin à qui l'on offre de suivre ses déreglemens , pourvu qu'il imite les bons exemples , voit bien le motif de cette condition , & plutôt que de se déterminer à demeurer vicieux , il prend le parti de devenir sage.

Je ne sçai , dites-vous avec un air dédaigneux , Philante a du mérite , il a de l'attachement pour son maître , & il en est médiocrement considéré ;

expliquez-vous, est-ce Philante, ou le Grand qu'il sert que vous condamnez? Cela ne demande point d'explication; il n'y a personne qui ne donne le tort au Grand, & qui ne plaigne le malheur de cet homme de merite.

Page 291.
Lig. 24.

Les grans font si heureux &c... Cela ne s'accorde guere avec ce que l'Auteur a dit auparavant, (page 271,) Il y a un pais où les joyes sont fausses, & les chagrins réels. Avec de fausses joyes & des chagrins réels nul ne peut être heureux.

Page 298.

*Monsieur de la Bruyere fait parler les Grans, évitons d'avoir rien de commun avec la multitude &c.... Je ne lui fais, Monsieur, aucun deshonneur de croire qu'il a lu Tite-live; Pour moi qui le lis quelquefois, j'y ai reconnu la même pensée: Les Grans sont fâchez d'avoir quelque chose de commun avec les autres, même la lumiere & la figure humaine: *Ecquid sentitis in quanto contemptu vivatis; lucis hujus partem vobis, si liceat, adimant; quod spiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habeatis, indignantur.**

Lib. 6.

Le caractère de ces gens qui , pour être distinguez du peuple , se font bâtifier sous des noms profanes , est tres délicatement touché par Monsieur de la Bruyere.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes &c.... Cet ensemble ne sert à rien , on entend bien que la comparaiſon réunit nécessairement les choses. Ce n'est pas là la première fois, que l'Auteur a joint cet adverbe à un verbe qui le suppose, Page 289 , il a dit, *En comparant ensemble les différentes conditions &c....* La faute n'est pas considérable.

Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes , je ne devine pas lequel , si ce n'est peut-être de se trouver dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir. Je devine où Monsieur de la Bruyere a puisé ce beau sentiment. Vous avez accusé le Theophraste Moderne de lui avoir pris cette pensée , je vous ferai remarquer à mon tour que Monsieur de la Bruyere auroit bien pû la prendre à un Ancien * qui a dit fort élégamment , *Nullam majorem credid-*

Page 309
lig. 7.

Page 302
lig. 22.

*Pacatus

rim esse Principum felicitatem quam fecisse felicem ; Le bonheur des Princes est de faire des heureux. Monsieur de la Bruyere a répandu cette reflexion en plusieurs endroits. Page 180, Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Page 189, L'avantage des Grans est immense par un endroit ; je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit. A la même page, Les Grans se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de faire venir dix pouces d'eau, mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, leur curiosité ne s'étend point jusque-là. Page 347, Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes. Ne doutons point, Monsieur, que Pacat n'ait été imité dans tous ces Caracteres.

Page 305, li-
vre 10.

Sentir le mérite, & quand'il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plupart des Grans sont fort incapables,

capables. Je ne m'attendois pas que Monsieur de la Bruyere jugeât les Grans capables de maltraiter le mérite, lui qui dans le Chapitre de la Cour page 230, a admiré les dehors agréables & caressans, que quelques Courtisans ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite. Il a encore dit page 250, qu'on n'attende rien à la Cour de pis contre le vrai mérite, que de le laisser sans recompense. Avoir jugé si favorablement des gens de la Cour, & en parler comme il fait en dernier lieu, c'est être peu sincere ou tres changeant.

Il se tourne à droit où il y a un grand nombre, & à gauche où il n'y a personne ; Ce terme de quantité *un grand nombre* demandoit un genitif, *un grand nombre de gens*, car on ne dit point, il y avoit au théâtre, à la promenade, un grand nombre ; il faut specifier quelles choses on entend sous ce terme generique, comme un grand nombre de spectateurs, un grand nombre de carosses.

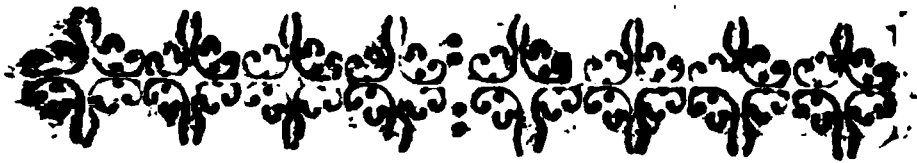
A la Cour tous les dehors du vice sont specieux, mais le fond y est le même,

314 *Sentimens critiques*

que dans les conditions les plus ravalées ; tout le bas , tout le foible , & tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grans méprisent le peuple , & ils sont le peuple. Je reconnois , sans que l'Auteur l'avouë comme il a fait auparavant , qu'il a imité cette pensée de Monsieur Pascal. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes , quand on se voit dans les vices des grans hommes. Cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes ; on tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Monsieur Pascal, dira-t-on, n'est pas un mauvais modèle , je suis de ce sentiment ; mais aussi que M. de la Bruyere ne nous vienne plus dire qu'il ne suit aucune des routes déjà pratiquées. Adieu , Monsieur , je suis avec une parfaite estime &c...

Page 384.





LETTRE XIX.

Reflexions sur le Chapitre des Prédicateurs, traité par le Theophraste Moderne.

MONSIEUR,

Il plaît au Theophraste Moderne de donner le titre *des Prédicateurs* au chapitre que M. de la Bruyere a intitulé *de la Chaire*. Nous verrons ce qui est imité, & ce qui est de l'invention du Copiste, s'il est vrai qu'un Copiste en soit capable.

Cet homme tant souhaité... Cet homme venu pour consoler les Auditeurs jusque-là indignez de la profanation du ministère &c... L'Auteur veut peindre le Pere Seraphin à l'exemple de Monsieur de la Bruyere, qui s'est

Page 312

Oij

216 Sentimens critiques

écrié, *Cet homme que je souhaittois impatientement, est enfin venu &c....* La difference de ces deux caracteres est que Monsieur de la Bruyere parle du Pere Seraphin nommé pour prêcher à la Paroisse de Versailles; Le Theophraste Moderne parle de lui, quand il prêcha à la Chapelle, & prétend qu'il n'y a pas eu les mêmes applaudissemens. C'est une question de fait, qui seroit bientôt décidée : Le saint Prédicateur qui n'envisage pas l'estime des hommes, s'embarrasse peu de l'obtenir, ou d'en être privé ; l'humilité trouve mieux son compte avec les Critiques ; ainsi le vertueux Capucin ne fera pas un procès au Theophraste Moderne, pour venir à la preuve de sa décision.

Page 338.
ligne 8.

Un Sermon, plaît, mais une Conference instruit, elle remue le cœur, & l'autre n'a pas même eu l'avantage de le toucher. C'est donc à dire que l'Auteur n'a jamais entendu de Sermons qui l'aient touché ; tant pis, & je le plains. Mais s'il est vrai qu'il ait été à des Conferences, il a dû y apprendre que c'est un grand malheur de ne pas faire usage de la parole

divine par quelque bouche & de quelque manière qu'elle soit annoncée.

Le goût des Homélies est tout-à-fait passé, elles ne subsistent que dans des

Page 318.
ligne 17.

*Livres qu'on ne lit pas &c.... L'Auteur n'est pas bien informé. Un Abbé a depuis peu donné des Homélies au Public qui les a bien reçues; Cet Ouvrage étoit digne en effet de la protection de Madame la Duchesse de Bourgogne à qui il a été dédié. Ce qui a rendu le Theophraste Moderne hardi à conclure que le goût des Homélies est passé tout-à-fait, c'est apparemment l'autorité de Monsieur de la Bruyere qui a tranché en termes encore plus décisifs, *Le temps des homélies n'est plus; les Basiles, les Chrysostomes ne le ramèneroient pas; on passeroit en d'autres Diocèses, pour être hors de la portée de leur voix.**

Labr. page
392.

Le même Ecrivain a dit dans son Chapitre de la Chaire, page 389, L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, &c. convient avec tous en une chose que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir. Cette pensée n'a

§18 *Sentimens critiques*

point été negligée par son imitateur ; il l'a ainsi tournée , *L'esprit admire les ouvrages de l'esprit* , le cœur qui n'a point de part à ces eloquentes pieces , ne peut ébranler d'autres cœurs pour qu'elles ne sont pas faites ; il ne s'agit pas , pour être touché d'un Sermon , que celui qui le débite , ait été lui-même touché ; l'intention du Prédicateur n'est pas ce qui donne de l'efficace à ses paroles. De même qu'il peut arriver qu'un homme zélé qui renonce à l'éloquence , ne nous ébranle pas , il se peut faire aussi qu'un Prédicateur ambitieux & éloquent nous persuade. Ajoûtons , Monsieur , qu'une verité entre plus facilement dans l'ame , quand elle y est conduite par l'esprit du Ministre Evangelique ; celui de l'Auditeur medite une belle chose , cette reflexion ne se fait guere sans la participation de son cœur ; devenu sensible aux traits d'une Morale délicate , il passera peutêtre de l'amour du bien à la pratique. Helas quel sujet de crainte pour les peuples , si les prédicateurs ambitieux ne sauroient per-

Page 340.

§. 23.

Être en même temps qu'ils travaillent au salut des autres ; c'étoit l'inconvenient que saint Paul trouvoit dans le ministère de la parole , il craignoit qu'en le remplissant avec succès , il ne devînt un reprouvé ; il étoit donc convaincu que les piéces éloqu岸tes pouvoient toucher , même convertir , & qu'on ne recevoit pas toujours avec indifférence des vérités établies pompeusement & avec art. L'Auteur a sans doute réfléchi depuis sur ces paroles de l'Apôtre , *Ne forte cum aliis predicaverim , ipse reprobus efficiar* ; car il adresse celles-ci aux Prédicateurs , *Ayez le courage de ne nous pas plaire , gagnez sur vous de renoncer à la gloire d'un grand nom , si vous ne nous sauvez pas , il est sûr que vous vous sauverez : Au contraire si par un beau discours vous nous portez à des desirs de salut , (par là il convient qu'une piéce éloqu岸te peut toucher les cœurs) il est douteux que vous fassiez le vôtre. Cela mérite le nom de contradiction ; pour peu qu'on desiré une nouvelle preuve que la contradiction est dans toutes les formes , je rapporterai encore*

1. Cor. 9. v. 27.

Page 346. ligne 22.

ces paroles de la page 354, où vous verrez, *L'Orateur sacré doit rougir de sa propre corruption, lui qui en sanctifiant les autres, s'égare malgré toutes ses lumieres* : Ces termes, en *sanctifiant les autres*, achevent de montrer que les pieces éloquentes peuvent ébranler les cœurs : On n'en a jamais douté. Ainsi il ne faut pas songer à bannir de la Chaire l'éloquence, à moins que ce ne soit l'éloquence profane, indigne avec tous ses ornemens de servir à la parole de Dieu.

Page 343.
ligne 12.

Ces ouvrages (Le Theophraste Moderne entend l'éloquence de la Chaire, Livre dont Monsieur Bretteville est Auteur, & l'art de prêcher, Ouvrage de quinze ou dix-huit feuillets environ) Ces ouvrages ont leur merite, le dernier sur tout fait par un homme qui excelle dans cet art, dont il donne les regles, met à la tête de toutes une science épurée, & se propose de former un Apôtre aussi bien qu'un Orateur. C'est un tour d'ami que cet éloge, non que Monsieur l'Abbé de Villiers n'en merite beaucoup, il prêche bien, & compose parfaitement

ment; tout ce qui sort de la bouche, tout ce qui échappe à la plume, a le suffrage des connoisseurs; mais il est trop modeste, & n'a pas assez bonne opinion de ce Poëme, pour s'aller imaginer qu'il contienne toutes les règles de l'art de prêcher: quoi qu'il en ait le titre, il a seulement prétendu corriger la mauvaise action de quelques Prédicateurs; de dire qu'il y ait là de quoi former un Apôtre, c'est pousser loin l'estime d'une Satire.

Uphens qui declame contre les spectacles, les court avec fureur, il apporte dans la chaire le geste qu'il a étudié au théâtre. &c... Ce caractère est outré; il est permis de douter, & scandaleux de publier que des Orateurs chrétiens prennent des Comédiens pour leurs modèles. Si des Prédicateurs ont des manières de théâtre, j'entends un air declamateur, des tons véhémens, doux, doux, un voix mal ou trop artificieusement conduite; un geste affecté; ce sont les restes de l'éducation du Collège, plutôt que les fruits d'une étude criminelle.

Page 344. ligne 8.

Page 146. li.
p. 17.

Tant que la curiosité exigera des discours fleuris, empoulez, éloquens; le sort des Auditeurs sera d'écouter sans fruit; celui des Ministres de se perdre avec eux. La même chose vient d'être dite à la page précédente, *Art criminel qui perd tout ensemble & l'Orateur & le Prédicateur, & l'Auditeur curieux*; elle sera répétée à la page 298, *lui qui s'égare malgré ses lumières.*

Idem p. 350.

L'Auteur ne paroît pas bien prévenu en faveur de la Sorbonne. Si les Docteurs n'ont pas le don de la parole, ils trouvent moyen de se rendre utiles à l'Eglise par d'autres talens moins éclatans, mais également nécessaires: ils combattent l'erreur, détruisent l'herésie, éclaircissent les difficultés de la Morale, soutiennent la Religion. Si le Pere BOURDALEUË a converti des Pécheurs, Monsieur Arnauld a convaincu des heretiques; comme les Livres nous instruisent autant que les discours, il n'y a pas plus de mérite à bien parler, qu'à bien écrire: la vérité ne doit pas moins aux savantes plumes, qu'aux bouches éloquents.

La curiosité porte les Prédicateurs Page 312.
ligne 6.
aux audiences ; Elle m'y a porté com-
me eux ; Monsieur , j'y en ai vû de
tres celebres , & quand je vous nom-
merai le Pere B... & les Peres M...
& M... vous n'en douterez point.
Je ne sçai pas s'ils méprisoient les
Avocats qu'ils venoient entendre ;
mais je sçai que les Avocats s'hono-
roient de les avoir eûs pour Audi-
teurs.

Misandre étoit autrefois un Avo- Page 314.
ligne 14.
cat peu celebre , il crut acquerir plus
de reputation dans la chaire : Ajour-
d'hui Prédicateur aussi peu employé , il
dit par tout qu'il a choisi ce dernier
état pour se délasser des fatigues du pre-
mier. Ce caractère seroit-il échappé par
hasard à l'Auteur ? On assûroit il y
a quelques jours , qu'un Avocat, (on
ne le nommoit point) faisoit imprimer
des Sermons ; cela est assez extraor-
dinaire ; il ne le feroit pas plus , qu'
un Prédicateur voulût nous donner
des plaidoyers. Je serai fort trom-
pé , si les discours en question va-
lent ceux du Pere CHEMINAIS , ou
si les plaidoyers que feroit un Pré-
dicateur , meritoient d'être com-

parez à ceux de PATRU. Il faut que chacun étudie ses talens , & se renferme dans les bornes de sa profession.

Monsieur de la Bruyere dans son chapitre de la Chaire , a fait le parallele des Avocats & des Prédicateurs. Le Theophraste Moderne fait le même parallele d'une maniere nouvelle : ainsi pour cette fois nous ne le traiterons pas de plagiaire ; il nomme dans ce parallele Messieurs DAGUESSEAU, DEFLEURI, & RORTALE, Avocats generaux du Parlement. Que ces genies sont sublimes , que ces bouches sont éloquentes ! La Magistrature est honorée d'avoir de tels Sujets , & la Justice tres-heureuse d'avoir d'aussi illustres défenseurs.

Page 356.
Fig. 24.

Un Ordre déjà celebre par le nombre de ses Prédicateurs , met en vogue ceux qui aspirent à le devenir. Tel élevé dans un Corps où ces talens ne sont point connus , est foiblement estimé, qui dans un autre eût acquis le titre d'habile. L'Auteur a raison ; si sa pensée avoit besoin d'autorité , il ne faudroit que rapporter celle de Mon-

Leur de la Bruyere au chapitre du
merite personnel, *Quelle horrible pei-
nie à un homme qui est sans prôneurs &
sans cabale, qui n'est engagé dans au-
cun corps, mais qui est seul, de se fai-
re jour à travers l'obscurité où il se
trouve.* Revenons au Theophraste
Moderne qui en parlant de cet hom-
me élevé dans un corps où l'on ne
se pique pas de prêcher, ajoute, *il
lui manque d'être le confrere de BOUR-
DALOUE, ou de MASSILLON.* Je ne
vous dis rien du Pere Bourdaloue,
connu même de ceux qui ne connois-
sent pas la Religion qu'il prêche; il
y auroit beaucoup à vous dire du Pe-
re Massillon Prêtre de l'Oratoire;
Quelques éloges qu'on lui donne,
il les merite.

Labr. P. 574

*On découvre sans peine le larcin des
jeunes Rethours &c.... la même chose*
peut être dite du Theophraste Mo-
derne; on découvre sans peine ses
larcins. *Autant de personnes qui les écou-
tent, sont, poursuit-il, autant d'ac-
cusateurs qui le chargent.* Il n'est pas
vrai que les larcins des Prédicateurs
soient aperçus de tout le monde; de
même que les vols de l'Auteur ne se

Page 357
ligne 154

ront pas découverts par tous ceux qui le liront ; il faut , comme je crois l'avoir dit , Monsieur , beaucoup d'étude , & une grande application ; il faut confronter après avoir lû , & relire afin de ne s'y point tromper ; L'exercice que demande ce travail impossible à quelques-uns , donnera auprès d'eux à nôtre Auteur l'avantage d'être crû sur sa parole le Theophraste Moderne , & l'inventeur de tous les caracteres : D'un autre côté que de Lecteurs ne s'y méprendront pas !

Page 358.
ligne 2.

Si tous les Orateurs apportoient dans la Chaire des discours de leur invention , Scribonius le Copiste ne se fût jamais enrichi à ce métier &c.... Il commençoit à ne plus tant valoir ; de nouveaux Orateurs paroissent qui le releveront infailliblement ; chacun d'eux brigue leurs sermons ; les Copistes & leurs Clercs n'y peuvent suffire ; on veut du Massillon , & du Père Maure.

Page 359.
fig. 1.

Citer , la mode n'en est plus &c.... ce n'est pas d'aujourd'hui que la mode en est passée , ou du moins que les Maîtres de l'éloquence ont désiré

qu'elle passât. Petrone loué un mauvais Orateur nommé *Agamemnon*, de ce qu'il ne citoit point. On remarquoit, dit-il, qu'il avoit ramassé dans les Livres tout ce qui regarde la sainteté & l'infailibilité des Oracles, mais il avoit cela de bon qu'il ne citoit point des vers d'*Esiode* ni d'*Homere*. En éfet, Monsieur, si l'on prouve par un discours chargé de citations, que l'on a beaucoup lû, souvent l'on montre qu'on a plus de lecture que de discernement. Nous remarquons autrefois que les autoritez dont on enfiloit un Sermon, étoient celles qu'on devoit supprimer. Monsieur de la Bruyere a fait de ce défaut un beau caractère; je ne crains point que moi qui blâme les citations, je sois blâmé de hazarder celle-ci. *Horace*, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer; il fait dire au Prince des Philosophes, que le vin enivre, & à l'Orateur Romain que le vin tempere. S'il se jette dans la Morale, ce n'est pas lui, c'est le dieu Platon, qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, & que

» l'un & l'autre se tournent en habitude
 » de : les choses les plus communes ,
 » les plus triviales , & qu'il est même
 » capable de penser , il veut les devoir
 » aux Anciens, aux Latins , aux Grecs ;
 » ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit , ni peut-être pour
 » se faire honneur de ce qu'il sçait , il
 veut citer. Ce caractère est beau, & vient bien à ma reflexion.

Page 361.
 Ligne 20.

Aristote descend de Chaire , très content de sa personne ; un premier Carême lui vaut une pension ; le second une Abbaye ; il se menage de quelque chose de plus , & ne voudroit pas patier qu'à la nomination prochaine on ne le fît Evêque. Ce trait est rempli de finesse , je le déclare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil m'a fort réjoui dans Monsieur de la Bruyere.

Fabr. p. 201.

Theonas avoit enfin renoncé à la Prélatrice , lorsque quelque un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché. Rempli de joye , & de confiance sur une nouvelle si peu attendue , vous venez , dit-il , que j'en demourerai p. là , & qu'ils me feront Archevêque. Il y a bien du naturel dans cette peinture.
 » L'Auteur critique les Prédicateurs

qui briguent les Chaires :... Cette préférence (que donnent les Marguilliers ,) cette préférence, ainsi que tout ce qui a le nom de grace, s'accorde par compères & par comeres, par amis & par on vent &c.... cela est plat, & dégenere dans le bas stile.

Page 307.
ligne 26.

... Afin que le Libraire ne se repente point d'avoir acheté le Manuscrit , il reste à souhaiter qu'il debite aussi heureusement les discours imprimez, que le Prédicateur a sçu les debiter en prononçant. Jeu de mots puerile & badin; cette même page en contient un autre; Quiconque est jaloux de sa réputation, doit, s'il ne peut plus se faire entendre, être content d'avoir été favorablement entendu; Celui-ci est plus suportable que le premier; quoi qu'il en soit, il y a trop d'affectation à vouloir ainsi briller par les termes.

Page 308.
ligne 13.

Au sujet des conférences que les habiles Prédicateurs font aux grilles, quand ils n'ont plus la force de prêcher dans les grans Auditoires, l'Auteur dit assez ingenieusement, Le beau monde s'y trouve, les Religieuses pour qui elles sont, donnent leurs places à des Dames, qui toujours les mènent.

Page 309.
ligne 25.

328 *Sentimens critiques*

« l'un & l'autre se tournent en habitude
 « de : les choses les plus communes ,
 « les plus triviales , & qu'il est même
 « capable de penser , il veut les devoir
 « aux Anciens , aux Latins , aux Grecs ;
 « ce n'est ni pour donner plus d'autorité
 « à ce qu'il dit , ni peut-être pour
 « se faire honneur de ce qu'il sçait , il
 « veut citer. » Ce caractère est bon , &
 « vient bien à ma reflexion.

Page 361.
 N^o 20.

Ariste descend de Chaire , très content de sa personne ; un premier Carême lui vane une pension ; le second une Abbaye ; il se menace de quelque chose de plus , & ne voudroit plus patir qu'à la nomination prochaine on ne le fît Evêque. Ce trait est rempli de finesse , je le déclare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil m'a fort réjoui dans Monsieur de la Bruyère.

Page 362.

Theonas avoit enfin renoncé à la Prélatrice , lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché. Rempli de joie & de confiance sur un point

Sur les caractères.

329

guent les Chaires:... Cette pré-
fèrent (que donnent les Marguil-
liet) cette préférence, ainsi que tous
ce ~~qui~~ a le nom de grace, s'accorde par
sont peres & par comeres, par amis &
son vent &c.... cela est plat, & dé-
genere dans le bas stile.

Page 34
ligne 20.

... Afin que le Libraire ne se repen-
te point d'avoir acheté le Manuscrit,
il reste à souhaiter qu'il debite aussi heu-
reusement les discours imprimez, que
le Prédicateur a sçû les debiter en pro-
nonçant. Jeu de mots puerile & ba-
ardin; cette même page en contient un
autre; Quiconque est jaloux de sa repu-
tation, doit, s'il ne peut plus se faire
entendre, être content d'avoir été fa-
vorablement entendu; Celui-ci est plus
supportable que le premier; quoi qu'il
en soit, il y a trop d'affectation à
vouloir ainsi briller par les termes.
Au sujet des confes-

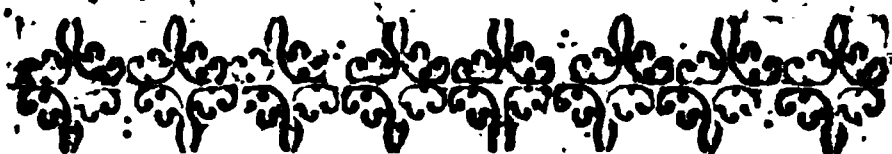
Page 35
ligne 13.

330 *Sentimens critiques*

mes après mille Sermons entendus, préfèrent encore moins d'un discours adressé à des vierges solitaires. Il faut à propos de cela que je vous dise ce qui arriva il y a quelques années. Le feu Pere Cheminais Jesuite, de qui nous avons les Sermons (j'ai eu le bonheur de lui en entendre prononcer quelques-uns) fut invité de prêcher à un Couvent de Religieuses ; il leur promit une conférence, croyant ne devoir parler qu'à elles ; il prit pour sujet la ferveur dans le service de Dieu ; cette matiere l'engageoit à ne point épargner les Religieuses tièdes qui oublient l'esprit de leur vocation. Le bruit se répandit que le Pere Cheminais prêcheroit ; l'Eglise fut bientôt remplie ; il n'y avoit rien dans le Discours qui convînt aux gens du monde , on ne les attendoit point ; les Reverendes Meres se plaignirent qu'en la presence de tels Auditeurs , une Morale sévère convenoit trop à des Religieuses ; & qu'on devoit les ménager. C'étoit leur faute ; Pourquoi ont-elles encore tous les jours l'indiscrétion d'ouvrir leurs Eglises à la curio-

fité des mondains ? Que n'entendent-elles seules un Sermon dont elles seules peuvent profiter. Cette aventure a pû donner lieu au caractere que je vous cite.

Ce chapitre finit par le paralele au Pere Maure & du Pere Massillon. Les traits en sont bien touchez, & les louanges tres delicates , la verité s'y trouve; cette même verité me force d'avouer que le Theophraste Moderne réussit à peindre ces deux Orateurs ; c'est ce qu'il y a de meilleur dans son Ouvrage. Croyez-moi tout à vous &c.



LETTRE XX.

X. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses sentimens sur le Chapitre que Monsieur de la Bruyere a intitulé du Souverain.

M O N S I E U R ,

Page 310.

Le Chapitre que je vais examiner, a pour titre *Du Souverain, ou de la République*. Arrêtons-nous, Monsieur, au second caractère. *Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie*. La politique, même celle qui ne consiste qu'à répandre le sang, n'est-elle pas un art & une science? A le bien prendre, il entre plus d'art dans l'exercice de la tyrannie, que dans une douce & paisible adminis-

tration. Les Rois de bonnaires n'ont qu'à proposer des loix, elles sont suivies, leur autorité n'est point odieuse, le cœur des peuples se porte volontairement à l'obéissance; il faut, quoi que le tyran ne s'embarrasse pas de punir les infracteurs de ses ordres, il faut néanmoins qu'il établisse son pouvoir barbare, qu'il tienne dans le devoir ses sujets mécontents, qu'il écarte les effets de la haine publique, qu'il prévienne les revoltes; tout cela demande un grand art, une science bien raffinée.

Page 322, l'Auteur fait le détail des maux qui se trouvent dans la République: Il auroit dû apporter un exemple de chacun, afin de ne point permettre à la curiosité des Lecteurs ignorans ou prevenus de fausses explications, ou des applications dangereuses.

Le caractère du *Ministre*, & du *Plenipotentiaire*, est un portrait en grand, & même plus grand que nature, il contient huit pages. On pouvoit faire entendre autant de choses en moins de mots; Il y en a plusieurs qui ne sont pas réguliers, par exemple,

334. *Sentimens critiques*

Page 333.
ligne 7.

Il s'ouvre & parle le premier, pour en découvrant les opositions &c..... prendre ses mesures. Cette transposition n'est pas élégante ; elle est d'usage au Palais, où l'on conclut quelquefois, *pour en y ayant égard être ordonné ce que de raison* ; Dans le beau stile on parle autrement, *il s'ouvre*, dirait un Ecrivain correct, qui voudrait user d'une transposition permise, *il s'ouvre afin qu'en découvrant les opositions, il puisse prendre ses mesures.* Cette page & la précédente renferment seules je ne dis pas un nombre infini de *Pour* ; sans exagération, il y en a vingt bien comptez, je n'assûre pas bien repetez ; car vous jugez sans peine que tous ne peuvent être placez à propos.

Page 334. li-
gne 15.

.... Aussi soigneux d'exagerer l'énormité de la demande. C'est dans ce terme qu'il y a bien de l'exagération. *Enormité* ne convient qu'aux crimes ; je doute même, quoi qu'une demande fût injuste, & par consequent criminelle, si l'on pourroit dire *énormité de la demande*, l'usage n'en est pas établi. *Richesses énormes, demandes énormes*, je sçai que l'on parle de la

sorte , pour marquer l'excès ; mais il ne faut pas conclure de ce que l'adjectif est propre , que le substantif le soit également : car de même qu'un homme seroit ridicule de hazarder ce mot *l'énormité de leurs richesses* , il n'y a pas moins d'affectation dans celui-ci , *énormité de demandes*. Passons à un autre trait.

... *Appliqué à faire sonner haut le peu qu'il offre &c....* Cette expression n'est Page 334. l. 2
gnc 21.

bonne que dans le stile familier. Monsieur de la Bruyere devoit penser qu'il faisoit le portrait d'un homme grave, & non pas qu'il peignoit un grotesque. Autre semblable trait; *Si quelquefois il est lezé , il crie haut , si c'est le contraire , il crie encore plus haut* Page 336, l. 4
gnc 20,

ces hauts tons , ces tons criards ne conviennent point , ce me semble , à un politique rusé que l'Auteur suppose *froid & taciturne* , & en qui il demande du *flegme*. Page 332
lig. 29.
Page 337
lig. 14.

De ce caractère du *Ministre* ou du *Plénipotentiaire* , j'eusse , comme je vous l'ai dit , Monsieur , retranché plusieurs traits , sur tout le dernier. *Les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin qui est de n'être point trompé* Page 338
lig. 17,

pé , ou de tromper les autres. C'est nous donner une idée mauvaise d'un homme préposé pour la conservation des intérêts du Prince , c'est à dire pour maintenir la justice qu'on suppose lui être chère , que d'affûter qu'il vise à *tromper les autres.* A la bonne heure, qu'il évite d'être trompé ; mais la tromperie ne doit pas être exercée de sa part; ou du moins puisque l'Auteur page 236 , avoit appelé *innocente* la *menterie* , il ne lui coûtoit pas plus de donner à *politique* la même épithète , ou d'ajouter à *tromper* l'adverbe *innocemment.* Cette précaution auroit adouci le terme , quoi que s'il l'eût prise , il ne se fût pas tout-à-fait mis à couvert de la critique.

Pag. 319.
ligne 4.

Le plaisir d'un Roi qui merite de l'être , est de l'être moins quelquefois , de sortir du théâtre , de quitter le bas de saye & les brodequins, & de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier. L'Auteur peut-il proposer à un Roy cette maxime , lui qui dix lignes au dessus vient d'établir celle-ci, *Le caractère du François demande du sérieux dans le Souverain ; premier défaut : Le second , remonter à un Prince*

Prince qu'il doit jouer un rôle, le conseil n'est pas grave, l'exécution n'en seroit pas noble, elle conviendroit peu à la majesté Royale. Troisième défaut, l'Auteur veut que le Prince sorte du théâtre, & ensuite il lui propose de jouer un rôle; les rôles se jouent sur le théâtre; avertir un homme de le quitter, c'est une contradiction de vouloir ensuite qu'il joue son rôle. Enfin, repétons-le, ce n'est point faire honneur à un Roi, que de dire qu'il est sur un théâtre; il semble que sa grandeur soit comique & artificielle. L'allégorie qui domine dans ce caractère, n'est pas bien placée. Monsieur Pascal l'a traitée finement, quand il a dit » Les Princes & les Rois se jouent quelquefois, ils ne sont pas toujours sur leurs trônes, ils s'y ennuiroient, la grandeur a besoin d'être quitée pour être sentie. » *Se jouent quelquefois*, remarquez ce mot, il ne parle point qu'ils jouent des rôles, ny qu'ils sortent du théâtre, M. de Saint Evremont ne s'est pas expliqué avec moins de délicatesse. » Il y a des temps où le goût de la magnificence oblige les

Page 337

Vol. 2. p. 300

338 *Sentimens critiques*

» Princes à chercher des plaisirs parti-
 » culiers; ils veulent revenir à la liber-
 » té naturelle que leur condition leur
 » ôte; ils veulent trouver un ami fin-
 » cere, auquel ils puissent découvrir
 » leurs inquietudes, ... c'est là que se
 » font ces chers confidens qu'on appelle
 le favoris. « Monsieur de la Bruyere
 auroit tort de disconvenir qu'il a pré-
 tendu imiter ces deux Auteurs; qu'il
 convienne en même temps qu'il a
 voulu s'imiter lui-même dans le ca-
 ractere suivant.

Page 339.
 ligne 12.

*Le favori n'a point de suite, il est
 sans engagement & sans liaison; il peut
 être entouré de parens, mais il n'y tient
 pas; il est détaché de tout, & comme
 isolé. Cette pensée est la même que
 celle qui a été remarquée page 190,
 au sujet du financier, 'Il y a une di-
 recté de condition & d'état; un bon fi-
 nancier ne pleure ni ses amis, ni sa
 femme, ni ses enfans. L'Auteur ne les
 confond pas absolument, il peint le
 financier tout-à-fait dur & insensi-
 ble, il peint le favori plus tendre,
 mais tres-indifférent.*

Page 341.
 ligne 12.

*Les plus grans Politiques souffrent de
 lui être comparez &c... Cette phra-*

se ailleurs que dans le Panegirique du Roi , feroit de l'équivoque. Dire qu'un Prince souffre d'être comparé à un autre , c'est insinuer que celui-ci ne merite pas d'entrer en parallele avec celui-là.

Le panneau le plus delié qui ait été tendu aux Rois par leurs Ministres Page 341. R.
gnc 24.

est la leçon qu'ils leur font de s'aquiter & de s'enrichir. On n'appelle *panneau* que ce qui aide à tromper celui qui ne le prévoit pas ; or ce n'est pas tromper les Rois , que de leur proposer de s'aquiter ; car bien que le Ministre s'enrichisse lui-même de son côté , il est pourtant vrai qu'il a enrichi son Maître. De plus les Rois sont persuadez que ces premieres places sont *une mine d'or , un Peron.* Page 342. R.
gnc 3. Ain-
si n'étant point trompez d'une maniere ny d'une autre , ils s'enrichissent , & s'enrichissent les autres , ce n'est point un panneau qui leur soit tendu.

Une seconde observation est qu'on ne peut pas dire que les Ministres *font des leçons aux Rois*, Ils donnent des avis , des conseils ; pour les leçons , néant. Elles ne se donnent point aux Souverains ; cet air d'au-

torité ne passe point jusqu'à leurs
sujets.

Page 343. li-
gne 9.

Cherchons, Monsieur, le vrai de
cette pensée. *Une santé qui donne-
ra au Monarque le plaisir de voir
les Princes ses petits fils soutenir ou
accroître ses destinées* ; Je ne crois pas
que M. de la Bruyere admît, non
plus que moi, le destin, le hazard, &
tout ce qui a un nom semblable ; Dans
le sens ordinaire le mot de *destinées*
signifie des choses résolues, des cho-
ses arrêtées, dont on ne peut avancer
ni retarder l'événement ; or il est
impossible d'*accroître* ces choses, im-
possible encore de ne les pas *soutenir*,
l'augmentation y apporteroit du chan-
gement, ce ne seroit plus une *desti-
née*. En second lieu ce terme est poé-
tique, & ne peut s'admettre que
dans les ouvrages où l'on admet le
système des divinité fabuleuses. L'on
dit en prose, *voir ses petits fils mar-
cher sur ses traces, soutenir ou accroî-
tre sa gloire* ; je retrancherois même
le verbe *accroître* ; nous devons su-
poser que le Roy qui sera le modè-
le de ses descendans n'aura tout au
plus que des Egaux ; & que les suc-

cles à venir ne produiront point de Heros qui le surpassent. Heureux ceux qui auront l'avantage de lui ressembler ! En cherchant le vrai de la pensée de Monsieur de la Bruyere, nous l'avons trouvé bien fausse.

... *Ajouter que le Prince est Maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dedira à l'agonie : quelle maniere de parler Sans compte ni discussion ?* Le stile de Monsieur de la Bruyere est rempli de pareilles negligences. *Flatterie, favori, agonie*, rimes desagréables. L'Auteur ne devoit pas tellement se fier à son genie qu'il ne relût ses écrits, & ne les retouchât.

Page 346.
lig. 2.

Au même endroit il compare les Rois aux Bergers, les peuples aux troupeaux ; comme je ne suis pas grand amateur de comparaisons, ce caractère ne m'a pas charmé ; il est juste néanmoins, & les proportions en sont bien gardées.

... *Ne faire jamais ni menaces, ni reproches, & être toujours obéi &c...*

Page 349.
ligne 22.

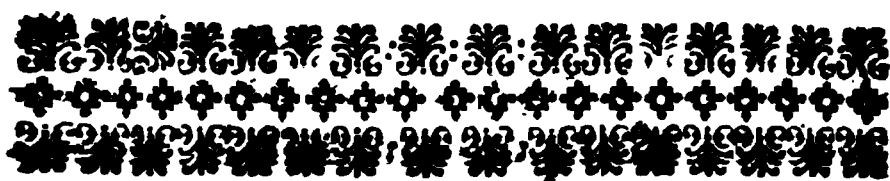
Que d'occasions où les menaces sont nécessaires ? Huit lignes au dessus il a recommandé au Prince *un air d'empire & d'autorité*, & il lui défend les *menaces* : comment sans elles soutenir son autorité, comment être obéi ?

Page 349.
ligne 24.

.... *Le cœur ouvert, sincère, & dont on croit voir le fond...* être *secret toute-fois & impenetrable &c....* Ce sont là des talens incompatibles ; rien n'est plus contraire à la sincérité que la dissimulation, & à l'ouverture de cœur que d'être *impenetrable*.

Au reste, Monsieur, ce portrait qui est celui du Roi, est orné de beaux traits ; j'estime ce qui le représente, mais je voudrois que tout le représentât parfaitement, & que les Auteurs eussent autant de génie pour le louer, qu'il offre de sujets à leur admiration.





LETTRE XXI.

*Où l'Auteur examine ce que le Theopras-
te Moderne a dit au sujet
des Peres & des enfans.*

MONSIEUR,

Ce Chapitre est nouveau ; il y a même plusieurs choses que l'Auteur doit à lui seul , & où nous pouvons dire qu'il se montre LE THEOPRAS-TE MODERNE. On ne m'accusera pas de critiquer par un esprit malin ; je juge seulement avec cette innocente liberté accordée à un chacun d'écrire sur les ouvrages devenus publics : je blâme ce qui me paroît foible , & je loue volontiers ce qui me semble bon.

Il y a beaucoup de choses à dire

P iij

344 *Sentimens critiques.*

sur le chapitre *des Peres*, soit pour satisfaire le chagrin des enfans maltraitez, soit pour animer la reconnaissance des enfans heureux, soit même pour instruire & les peres & les enfans de leurs obligations reciproques. L'Auteur a touché tous ces Caracteres.

Page 375.
ligne 1.

Le grand nombre des enfans ne doit pas épouvanter un pere qui leur donne une sage éducation &c.... Ce Caractere me fait souvenir de Cornелиe cette Romaine illustre, mere encore plus tendre, qui disoit en montrant les Gracches, *voilà mes trésors.* Il est rare que la nature donne aujourd'hui ces sentimens aux peres; l'ambition les feroit autrement parler; ils montreroient leurs enfans, comme les obstacles de leur fortune, & les tristes causes de leur indigence.

* Dans Tele.
maq. liv. 1.

Un homme d'esprit * a fort bien dit à l'occasion d'un pere avaré, Ses enfans, loin d'être son esperance, sont le sujet de sa terreur; il en fait les plus dangereux ennemis.

Page 376.
lig. 21.

Famule est obligé de chercher un héritier dans une maison étrangère, & de s'assurer par la voye de la substi-

tution, qu'après sa mort on n'oubliera ni son nom, ni sa fortune. J'ai quelquefois soupçonné l'Auteur d'être Jurisconsulte; il m'oblige ici de me retracter; car il semble croire que la substitution est un moyen de conserver éternellement le souvenir de son nom & de sa fortune. Il acheve de nous persuader qu'il est dans ce sentiment, page 383, où il repete, *La substitution, le droit d'aînesse, d'autres précautions de l'orgueil des hommes pour se rendre immortels &c...* Je n'entreprends pas de traiter à fond dans une lettre ce point des Substitutions; je cede aux exemples de plusieurs familles anéanties malgré ces loix solennellement écrites dans les donations ou dans les testamens: Les degrez ont manqué, ou avant qu'ils manquaissent, les biens ont péri; cela arrive encore tous les jours, en sorte qu'on ne peut pas assurer que la substitution soit une voie de rendre éternel le souvenir de son nom. L'Auteur parloit correctement, en disant: *Famule est obligé de chercher un héritier dans une maison étrangere; il se flatte qu'en prononçant une substitution, l'on*

346 *Sentimens critiques*

*n'oubliera ni son nom , ni sa fortune.
La pensée rentre par ces termes dans
le vrai.*

Page 377. li-
vre 27.

Maniere de
bien penser
page 382.

*Emile fut le commencement & la
fin de sa famille , l'ancêtre & le des-
cendant , l'ayeul & le successeur ;
Cela n'auroit pas l'approbation du Pe-
re Bouhours ; Dans la maniere de
bien penser sur les ouvrages d'esprit ,
il appelle sublime , outré & frivole ,
la pensée que renferme ce vers ,*

*Tout seul il est sa race , & sa pos-
terité.*

*Je ne sçai si j'en juge mal ; ce qui
est dit d'Emile , est assez bien ima-
giné ; en tout cas si l'Auteur a man-
qué , il a pour lui un bon garand ;
C'est Monsieur de la Bruyere qui a
dit dans le même sens page 62. Ils
n'ont ni ayeuls , ni descendans , ils
composent seuls toute leur race ; je puis
boier ce trait qui ne vous a pas pa-
ru digne de critique.*

Page 377.
livre 27.

*Le desir d'enrichir des enfans coûte
aux peres bien des travaux dont ils ne
seront jamais recompensés ; il leur cou-
te bien des crimes dont la punition est
redoutable. Cela exprimoit assez , &*

il est très hors de propos que l'Auteur emploie au même endroit un second caractère de quinze lignes, pour ne rien apprendre de nouveau; je ne vous le citerai point, Monsieur, de peur de tomber moi-même dans la redite.

Précaution des peres souvent très indiscrete ! ils marient des enfans pour les retirer de la débauche; ils en attachent d'autres au soin d'une charge, afin de les dégoûter de l'occupation du jeu. Qu'arrive-t-il? Chose qu'on ne sauroit dire qu'à la confusion des peres on cela imprudens; le fils se jette à la faveur de son établissement dans une licence plus grande &c.... Il est injuste de taxer d'imprudenc & d'indiscrétion la conduite de ces peres qui précipitent l'établissement de leurs enfans, dans la vûe de les tirer de la débauche, & de les dégoûter de l'occupation du jeu. Malheur aux enfans qui prennent le change ! L'imprudenc est de leur côté, & non du côté des peres qui ont fait prudemment de chercher tous les moyens d'ôter à leurs enfans des occasions de libertinage.

Page 378. l.
8^{me} 16.

Page 380. li.
g^{de} 2.

Peres étranges, étranges peres, vous ne voulez ni que vos enfans vous aiment vivans, ni qu'ils vous regrettent morts. En leur ôtant des sujets de tendresse, vous leur offrez des raisons de se consoler de votre perte &c..... Il suffira, pour montrer la ressemblance de ce caractère avec celui de Monsieur de la Bruyere, page 373, de le rapporter. Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort. On appelle cela voler effrontement, & sur les grans chemins du Parnasse.

Bib. li. 21. Nos mœurs sont étrangement différentes de celles des Romains; Ils s'honoroient du titre de Peres; le peuple, la République le donnoient aux Empereurs &c.... Ce caractère m'en rappelle un de l'Auteur que je viens de vous citer. » Nommer un Roi, Pe-

Lebr. p. 349 » re du peuple, est moins faire son élo-
» ge, que l'appeller par son nom; ou
» faire sa définition.

Page 381. li.
g^{de} 10.

Instruire soi-même ses enfans, autre devoir que l'usage a proscrit. Ils sont de bonne heure éloignés de la maison

paternelle &c.... Le Theophraste Moderne touché assez bien ce trait de satire contre les peres qui ne veulent pas se donner la peine de travailler à l'éducation de leurs enfans; permettez-moi de citer encore une fois Monsieur de la Bruyere; j'ai l'idée si remplie de ses beaux endroits, que c'est pour moi une double satisfaction, en écrivant contre l'imitateur, de faire valoir le modèle. Il me reste même un autre avantage; votre critique, Monsieur, n'a point trouvé de défauts dans ces traits qui m'en paroissent exemts; » Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois, & des plus grands Princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contents de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation.

Revenons au Theophraste Moderne. *Si les peres corrigeoient le desir de faire leurs enfans plus riches & plus puissans qu'eux-mêmes, leur famille seroit dans une égale situation: C'est*

pas là ce que j'ai à reprendre , c'est la suite ; *Il n'y auroit point d'un côté beaucoup de grandeur , de l'autre beaucoup de médiocrité.* Ces derniers mots produisent une pensée fautive. La médiocrité n'emporte point avec soi de quantité ; elle n'admet ni le beaucoup ni le peu , ni le moindre , ni l'excès ; c'est une chose qu'on suppose être renfermée dans des bornes égales ; c'est le milieu entre la grandeur & la bassesse , entre les richesses & l'indigence ; L'Auteur parloit juste en disant , *Il n'y auroit point d'un côté beaucoup de grandeur , de l'autre peu de fortune.* Ce changement corrige le vice de la première pensée.

Page 355.
Fig. 26.

Que feroient de leur bien les peres avarés , s'ils n'avoient des enfans qui leur aprissent à quel usage il est destiné ? De deux choses l'une ; ou l'Auteur a voulu dire que les peres ne sont avarés que pour l'amour de leurs enfans , ou que les besoins des enfans sont capables de détruire l'avarice dans les peres ? Si tel est son sentiment, ce n'est pas celui de Monsieur de la Bruyère ; Il nous dit pa-

ge 411, » Ce n'est point l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, qui rend les peres avarés, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même; outre qu'il se trouve des avarés qui n'ont point d'heritiers : Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou l'ambition dans l'âge viril. » Ce caractere est une preuve que l'avarice des peres n'envisage pas l'interêt des enfans.

Il y a autant de peres qui comptent sur la succession de leurs enfans, que d'enfans qui comptent sur la succession de leurs peres : l'amour du bien gagne les cœurs, c'est peut-être le seul qui remonte. Cela m'a d'abord ébloüi ; mais quand j'ai voulu approfondir le sujet d'une admiration si subite, je n'ai point trouvé la pensée vraie ; ou si elle est vraie, elle n'est pas claire.

Page 386. M.
gnc 4.

Ils doivent avoir appris que la nature déteste ces rancunes, & que la Religion les punit, quand elles durent trop. L'Au-

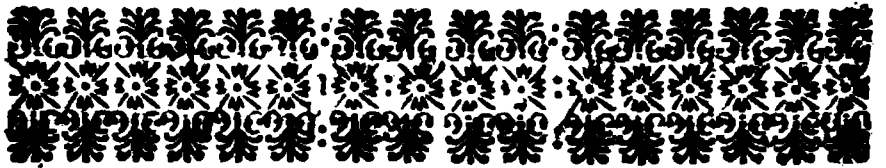
Page 387
lig. 12.

reur parle des peres qui sont longtemps irritez contre leurs enfans ; il s'agit de sçavoir si l'on peut donner à leur colere le nom de *rancune* ? La rancune est proprement un sentiment d'aversion qui se nourrit contre les égaux : Il appartient aux Supérieurs de s'irriter , de faire sentir leur juste colere , même de se vanger ; mais ils laissent la rancune aux cœurs lâches , & aux âmes inferieures.

Page 390.
ligne 13.

Il est rare que la perte d'un homme à qui l'on doit succeder , excite de veritables regrets , ou ne fasse former de coupables vœux : Cela pourroit bien avoir encore été imité de Monsieur de la Bruyere page 303. Les enfans peut-être seroient p'us chers à leurs peres ; & reciproquement les peres à leurs enfans sans le titre d'heritier. L'Auteur ne seroit-il point du nombre de ceux qui sont tourmentez par la secrette impatience de succeder à un riche parent ? S'il est dans le cas , il avouë de bonne foi que ses vœux sont criminels , & que ses regrets ne seront pas veritables.

Adieu , Monsieur , tous mes desirs tendent à conserver votre amitié , & rien au monde ne pourra m'affliger , tant que j'aurai le bonheur de la posséder.



LETTRE XXII.

XI. REPONSE DU SOLITAIRE.

*Examen des Caractères de Monsieur
de la Bruyere sur le Chapitre
De l'homme.*

MON SIEUR,

J'entreprends l'examen d'un long Chapitre, & d'un sujet bien vaste; J'ai assez de choses à vous écrire, sans chercher un beau debut qui ne feroit qu'allonger ma lettre; c'est pourquoi j'entre tout d'un coup en matiere.

Monsieur de la Bruyere y entre ainsi lui-même. *Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude &c.. Ils*

sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève. Je fais un raisonnement; s'il est aussi essentiel à l'homme d'avoir ces défauts, qu'à la pierre de tomber, Monsieur de la Bruyere a tort d'entreprendre sa réforme, puisque c'est vouloir détruire sa nature. Si au contraire ces vices qu'il suppose être nez avec les hommes, peuvent être détruits à force de remontrances; il doit alors s'emporter contre eux, & ces vices détruits ne leur auront pas été si naturels, qu'il est naturel au feu de s'élever, & à la pierre de tomber. En un mot si l'homme ne peut pas se corriger, les reproches sont inutiles; si l'homme peut se corriger, on dit mal à propos que c'est sa nature d'être vicieux: Comme je ne sçaurois empêcher la pente d'une pierre vers son élément, ni l'élevation du feu dans l'air, à cause que c'est la nature de l'un & de l'autre, de même je ne pourrois pas ôter à l'homme des penchans nez avec lui, & qui ne mourront qu'avec lui.

Les Stoïques ont feint &c... Plu-

seurs personnes qui croient bien parler , écrivent *les Stoïciens*, & je pense, Monsieur , que c'est leur nom ; *Stoïques* ou *Stoïciens*, c'est une bagatelle ; passons leur titre , pour examiner les sentimens qu'on leur attribué.

Page 355. li-
gne 11.

Ils ont , dit-on , laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez , & n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Il n'est pas vrai , sans le respect qu'on doit à M. de la Bruyère, que les Stoïciens aient laissé à l'homme tous ses défauts ; l'Auteur lui-même suppose *qu'ils n'ont relevé presque aucun de ses foibles* ; or c'est là convenir qu'ils en ont relevé quelques-uns ; ils n'ont donc pas laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez ? Car puisque les hommes ont été si attentifs à une Philosophie qui les exhortoit à être insensibles aux injures , à l'ingratitude, aux pertes de biens , à regarder froidement la mort , il est à croire qu'ils n'ont pas négligé une Morale dont la pratique leur devoit coûter moins d'efforts ; & la conclusion est juste de dire que les Stoïciens qui par leurs maximes détruisoient l'esprit de ven-

Page 355.
ligne 1.

geance , l'amour des richesses , l'impatience dans la douleur , n'ont pas prétendu laisser à l'homme tous ses défauts.

Inquietude d'esprit , inégalité d'humeur , inconstance de cœur , incertitude de conduite , tous vices de l'ame , mais differens , qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux , ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet. Dés que Monsieur de la Bruyere attribué ces vices à l'ame , il est impossible qu'ils ne se trouvent pas dans un même sujet. Cet esprit inquiet doit necessairement rendre l'homme inégal , inconstant dans ses affections , incertain dans ses démarches : L'inquietude d'esprit est tout ensemble cette inégalité, cette inconstance , cette incertitude ; chacune de ces choses les comprend toutes ; elles se produisent tour à tour , & s'accompagnent mutuellement. En second lieu il est inutile de distinguer ici *l'esprit , l'ame , & le cœur*. La Religion condamne indistinctement les vices de l'un ou de l'autre. Qu'on pèche par le cœur, l'ame, l'esprit , c'est toujours le même homme qui

Page 356
lig. 6.

péche : ces sources d'iniquité ne sont point différentes , elles se communiquent de maniere que le peché de l'une est celui de toutes , & que le peché de toutes est le crime de chaque faculté , parce que toutes ont contribué à sa consommation : l'esprit a connu le mal , le cœur l'a voulu , l'ame , disons l'homme , l'a commis. De-là vient que ces vices ne sont pas differens, & que malheureusement ils se supposent toujours l'un l'autre dans un même sujet. On ne sauroit pécher , que toutes les puissances du pécheur ne soient les instrumens & les complices de son peché ; toutes sont donc coupables.

Page 356.
Ligne 14.

Il est difficile de decider , si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable ; Je tombe d'accord, Monsieur , de la difficulté de la décision ; mais je ne conviens pas de la justesse de ceci ; De même s'il y a toujours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun. Outre que ce de même n'a aucun rapport à ce qui précède , il ne faut point douter qu'il n'y ait plus d'inconvenient à prendre un mauvais

parti , qu'à n'en prendre aucun. Eviter de prendre un mauvais parti, c'est un bien ; de même (vous trouverez ce *de même* plus juste) de même en prendre un mauvais , de peur d'éviter l'irrésolution , c'est un mal. Telle décision ne devoit pas sembler difficile à Monsieur de la Bruyere.

La page 257 commence le caractère de *Menalque* ; à peine finit-il à la page 370. Ce portrait à force d'être chargé , a beaucoup perdu de la grace qu'il avoit. L'Auteur a bien senti ce défaut , puisqu'il s'est crû obligé de prévenir les Lecteurs par cette longue note , *Ceci est moins un caractère particulier , qu'un recueil de faits de distractions ; ils ne sçauroient être en trop grand nombre , s'ils sont agréables ; Mais s'ils ne le sont pas ,* repliquerai-je à Monsieur de la Bruyere , quel remède à cela ? Il répond , *Les goûts étant differens , on a à choisir ;* Il est vrai que les goûts sont tres differens ; ils sont néanmoins tres uniformes dans cette occasion ; tous se réunissent pour condamner l'Auteur , qui charge Menalque de tout ce qu'on peut imaginer de plus extraya-

gant & de moins croyable. Remarquez , s'il vous plaît, Monsieur , que Monsieur de la Bruyere ne nous promet que *des faits de distractions*; Nous en allons bien voir qui sont des traits d'une folie si excessive , qu'il y a de l'imprudence à ne pas enfermer un homme qui en est capable.

Page 357.

Menalque descend son escalier, il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit , & venant à mieux s'examiner , il se trouve rasé à moitié , il voit que son épée est mise du côté droit , que ses bas sont rabatus sur ses talons , & que sa chemise est par dessus ses chausses. L'Auteur suppose Menalque homme de qualité , nous supposerons à nôtre tour, qu'il a des valets de chambre pour lui aider à s'habiller ; Le laisseront-ils sortir en bonnet de nuit , à demi rasé , & dans le burlesque équipage qu'on le peint ? Cela passe les bornes de la vrai-semblance , & cela les passe d'autant plus loin , que Menalque n'a jamais eû de distraction , quand il s'est trouvé sur le passage du Prince ; Il lui est arrivé plusieurs fois , dit Monsieur de la Bruyere à la page suivante , de se trouver tête pour tête

tête



tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. J'en fais juge, Monsieur, qui l'on voudra; un homme qui toutes les fois qu'il rencontre un Prince, se retire à propos, & lui laisse le passage libre, est-il capable des folies qu'on lui impute? Il n'a eu aucune distraction dans ces conjonctures pénibles où le visage des plus assurés courtisans est si prompt à se démonter, où le respect jette dans l'embaras de ce qu'on doit faire, & même dans l'incertitude de ce qu'on a fait, s'imaginera-t-on que ce Menalque tombe dans les extravagances répandues en un caractere de onze pages.

Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche; & croit remener son maître dans sa maison. Menalque, à ce que je vois, n'est pas le seul homme distrait; on fait le cocher aussi distrait que lui; cela fort du vrai. La coutume est de donner l'ordre au cocher; c'est même un laquais qui

Page 359. M
gnc 1.

Q



le lui annonce ; ce cocher n'a point reçu d'ordre ; il ne voit point là de laquais : il n'a pas reconnu son maître , cependant il touche , & conduit Menalque homme d'épée , croyant remener son maître qui est homme de robe ; il y a là du mal entendu. De plus ce Menalque qui croit être chez soi , est à peine détrompé à la nuit. On doit au contraire supposer que le Maître de la maison qui survint peu après , ne manqua pas de reprimander son cocher , de demander à Menalque le sujet de sa visite , & de lui donner par là occasion de se détromper ; ainsi nul moyen de croire que cette scène extravagante durât jusques au soir.

Page 360.

Act. 5.

Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir ; & déconche la nuit de ses noces. C'étoit donc un plaisant mariage ! On n'abandonne point un homme de qualité , sur tout le jour de ses noces. Les deux familles assemblées lui tiennent exactement compagnie ; on l'arrête , il ne peut disparaître , ni s'éclipser un moment. Voilà le mariage & les noces ; voici incontinent le veuvage & l'enterrement,

- Quelques années après , il perd sa femme , il assiste à ses obseques , & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi , il demande si sa femme est prête. Quelques-uns ont prétendu que ce trait n'étoit pas si hors du vraisemblable que le premier. Je n'ai pu être de leur sentiment.

.. Il s'avance dans la Nef , il croit voir un prie-Dieu , & il se jette lourdement dessus &c.... Menalque à genoux sur les jambes d'un fort petit homme , a-t-il pu se persuader qu'il étoit sur un prie-Dieu ? Ce sont-là de ces imaginations qui ne tombent pas même dans l'esprit des insensez.

Page 360.
ligne 20.

Autre trait de folie ; l'Auteur ne les appelle cependant que des faits de distractions. Menalque tire un Livre pour faire sa priere , & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures. Puisque Menalque tire une pantoufle , il est mal de dire qu'il tire un Livre : il falloit mettre , il veut tirer un Livre &c.... Outre cela comment feindre que Menalque a pris sa pantoufle pour ses heures ? Des heures se prennent sur un bureau , sur une table , à moins que les valets encore plus distraits

Page 361. li-
gne 2.

que le maître , n'étalassent les pantouffles sur des tablettes destinées à placer des Livres. Monsieur de la Bruyere non content de cette pantouffle prise pour des heures , parle d'une autre pantouffle prise pour un gant ; voilà donc la paire de pantouffles complete ; voyons si la seconde est mieux que la premiere. *Menalque rend visite à l'Evêque de * * * qu'il trouve malade auprès de son feu , & dont , avant de prendre congé de lui , il a ramassé sa pantouffle comme l'un de ses gants qui étoit à terre.* Deux choses détruisent ici le vrai-semblable ; l'une , que cet Evêque malade est supposé avoir ses pantouffles aux pieds , ou devoir sentir qu'on les lui ôte. La seconde , comme c'étoit apparemment dans l'hiver , Menalque a dû s'apercevoir , en voulant mettre ses gants , qu'il s'étoit trompé ; & il n'étoit pas nécessaire d'introduire le personnage d'un valet goguenard qui lui demande *s'il n'a point la pantouffle de Monseigneur* ; tant il est peu naturel de soupçonner un homme de qualité de dérober une pantouffle , ou un valet assez hardi pour entre-

Page 361.
lig. 14.

prendre de le tourner en ridicule.

Il joue au triétrak ; il demande à boire , on lui en apporte , c'est à lui à joier , il tient le cornet d'une main , & un verre de l'autre , & comme il a une grande soif , il avale les dez & presque le cornet , jette le verre d'eau dans le triétrak , & inonde celui contre qui il joue . Cette distraction , si on peut ainsi nommer la fureur , devoit être funeste à Ménalque . Un homme qui avale deux gros dez ; a le gozier bien large , s'il n'est pas suffoqué sur le champ . Ce malheur n'est jamais arrivé à personne ; ainsi nouvelle exagération . qu'il eût été bon de retrancher .

Page 362.
lig. 2.

*Dans une chambre où il est familier , il crache sur le lit , & jette son cha-
peau à terre , croyant faire tout le con-
traire . L'Auteur n'a pas pris garde à ce qu'il écrivoit : pour faire valoir cette distraction , il devoit dire , dans une chambre où il n'étoit pas familier &c.... car le moyen de rendre croyable tout ce qu'il attribué à cet homme qui discerne fort bien les endroits où il peut , & où il ne doit pas être familier !*

Page 362.
lig. 10.

Les trois pages suivantes contiennent des faits qui ne surpassent point la portée d'un esprit distrait ; il y en a un au commencement de la page 366, qui n'est pas tel... Menalque qui pendant la narration est hors du cloître, & bien loin au de-là, y revient enfin, & demande au Père, si c'est le Chanoine ou saint Bruno qui est damné. Ce que M. de la Bruyere avance est tout-à-fait outré. Menalque a eû le temps de reflechir à ce qu'il avoit entendu, ou à ce qu'il vouloit apprendre, & ce n'est qu'après une longue reflexion qu'on lui fait faire cette demande impertinente.

Page 369.
Ligne 17.

Il revient de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler, & y réussissent ; arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, demandez à mes gens, ils y étoient. Il y a plus que de la distraction dans l'esprit d'un homme de ce caractère ; c'est une folie dangereuse, une véritable alienation ; au moins étoit-il à propos de déguiser les laquais, afin de sauver le vrai.

Du reste, Monsieur, ce portrait de Menalque est réjouissant. On est persuadé que dans l'ébauche il représentoit quelqu'un. L'Auteur qui craignoit qu'on ne reconnût l'Original, a grossi les traits, chargé les couleurs, & a si fort défiguré la copie, qu'elle ne ressemble à personne.

L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sottise vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la jalousie &c.... Dès que ces vices sont des vices de l'ame, il faut que l'incivilité qu'ils produisent, en soit un. Il ne s'agit donc que de savoir si la sottise vanité, l'ignorance de ses devoirs, la jalousie, vices dont l'incivilité est l'effet, sont des vices de l'ame, je le crois ainsi, & pourquoi ne le croirois-je pas? Monsieur de la Bruyère l'a assuré page 336, *Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur tous vices de l'ame &c....* L'incivilité est particulièrement causée par le mépris des autres; or rien n'est plus incontestable que la sottise vanité est un vice de l'ame; par conséquent l'incivilité qu'elle produit, est aussi un vice de l'ame.

Page 369 li.
Enc 27.

Page 371.
ligne 6.

De cette fausse maxime l'Auteur passe à une reflexion obscure. *Le commun des hommes va de la colere à l'injure ; quelques uns en usent autrement ; ils offensent , & puis ils se fâchent ; la surprise où l'on est toujours de ce procédé , ne laisse pas de place au ressentiment ;* Ces dernieres paroles dérobent l'intelligence des premieres. Si Monsieur de la Bruyere veut dire qu'on ne daigne pas se vanger de ceux qui offensent d'abord, & puis se fâchent, il semble au contraire que bien loin qu'un tel procédé ne laisse pas de place au ressentiment , il le doit rendre plus vif. Un homme qui commence par nous offenser, & qui continue par se fâcher, comme s'il avoit reçu l'outrage, nous porte à la vengeance ; En faisant succeder la colere à l'injure ; il nous anime contre lui, & nous force de le traiter sans pitié.

Page 371.
ligne 25.

Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere. Je n'aime point ces sortes de genealogies, ou de generations, comme il vous plaira. Elles ne conviennent que dans les occasions où il est per-

mis de parler proverbe. D'ailleurs il est si peu vrai que le défaut d'esprit soit le pere des crimes, qu'une chose trop ordinaire est de voir l'innocence réfugiée parmi les âmes médiocres, & les gens d'esprit tomber dans les plus lourdes fautes. Tous les coupables ont du génie; il en faut pour conduire le crime; c'est dans ce sens que Monsieur de saint Evremont a dit, *Il s'est trouvé d'illustres scelerats.* Monsieur de la Rochefoucault a dit aussi: *Il y a des heros en mal comme en bien.* Votre Auteur pense assez bien sur cette matiere; Je citerai deux de ses reflexions, la premiere est à la page 549. » Les libertins ne manquent point d'esprit; « ils manquent seulement de cet esprit « droit & regulier, qui est necessaire « pour goûter le plaisir d'être honnê- « tes gens ». La seconde est au milieu « de la page 550. » Un scelerat qui a « de l'esprit, raffine sur le mal: il étu- « die l'art de pecher délicatement. »

To. 5. p. 126.

Reflex. 185.

Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens &c.... Ce tour est nouveau; un Auteur qui voudra se conformer à l'usage, continuera d'écrire,

Page 371. L.
gne 10. :

370 *Sentimens critiques*

Il seroit à desirer que &c.....

Page 376.
Lig. 6.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe par être stupide, & passer pour tel. Que cela est recherché, & j'ose le dire, mal trouvé ! Il faut deviner, Monsieur, que l'Auteur a voulu nous faire entendre qu'il aimoit mieux passer pour stupide, que d'être fourbe. Cette narration simple n'en étoit que plus claire.

Page 377.
Ligne 24.

Comme un esprit raisonnable connoît la portée des hommes, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité &c.... Voila ce qui est dit au commencement de ce chapitre, Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur injustice, ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne

Page 354.

pouvoir suporter que le feu s'élève. Puisque l'Auteur tombe dans une redite, je suis moi-même obligé de l'y suivre. S'il croit le vice tellement attaché à la condition des hommes, qu'il ne leur soit pas possible de s'en défendre, en vain a-t-il prétendu les rendre sages. S'il les juge aussi impuissans à exercer le bien, qu'incapables de pénétrer les corps, & de

voler dans l'air, que de morale perdue, que d'inutilitez dans les caractères!

Je suppose que les hommes soient étendus sur la terre, & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. La pensée est belle, mais trop mal rendue; faire, feroient, affaire, font, tout cela n'est pas poli. J'ai vu quelque part la même reflexion plus noblement exprimée, qu'voici les termes autant que je puis m'en souvenir: » Combien avons-nous de temps à être sur la terre? Mille années de vie nous sont-elles promises? Quand nous serions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement, pour remplir les besoins de plusieurs siècles.

Page 378.
ligne 25.

... Elle se plaint qu'elle est lasse, & recrée de fatigue &c.... Ces termes ne sont pas propres au style noble

Page 379.
ligne 15.

St. Pierre. Monsieur de la Bruyère s'y prend extraordinairement pour nous consoler sur la mort. Ce qu'il y a de

Qvj

rain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain. Est-ce là, Monsieur, la foi d'un Chretien, ou le système d'un Philosophe? L'un & l'autre en jugent différemment. Le Philosophe donne des suites de la mort, & se console; le Chretien croit une vie future, & tremble toujours. Quand je demande à l'Auteur ce qu'il entend par cette incertitude, qu'il réponde si c'est l'incertitude de l'heure, ou l'incertitude de l'éternité. Il dit pour nous développer son opinion, *C'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.* Je pourrois encore demander le sens de ces dernières paroles, que ceux qui les entendent, se substituent les Interpretes d'un Auteur qui ne vit plus. Nous leur aurons obligation d'un éclaircissement qui contribuera à nous faire croire qu'il est mort en bon chretien.

C'est plutôt fait de céder à la nature, ou de craindre la mort que de faire de continuel efforts, d'armer de raisons & de réflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même,

pour ne la pas craindre. Le contraire pourroit être vrai ; au fond la question est problematique ; chacun la peut décider au gré de sa force ou de sa foiblesse ; les forts s'armeront de reflexions , les foibles cederont à la nature , mais tous mourront.

L'homme ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie à vivre ; L'ordre de la phrase feroit plus regulier en écrivant, *L'homme ne se sent pas naître, il oublie à vivre, & il souffre à mourir,* car en suposant que cet homme souffre à mourir , & qu'il meure en effet , il n'est plus à propos de dire qu'il oublie à vivre.

Page 385 l. 1.
gnc 5.

Il n'y a nuls vices extérieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfans ; ils les saisissent d'une premiere vue, & ils savent les exprimer par des mots convenables ; on ne nomme point plus heureusement. Monsieur de la Bruyere qui veut faire de cela un merite aux enfans , pretend donc qu'ils connoissent & nomment ces défauts , sans les avoir jamais ouïs nommer ? En ce cas la nature seroit favorable & prodigue ; elle leur communiqueroit misterieusement ce

Page 385
ligne 22.

que personne ne leur auroit appris : ils auroient l'avantage accordé seulement au premier homme qui sçut donner à chaque chose un nom convenable.

Mais il n'arrive point qu'un enfant s'avise d'appeler bossus, borgnes ou aveugles des gens qui le sont, à moins qu'on ne lui ait appris qu'une certaine conformation de corps faisoit un bossu, la privation d'un œil un borgne, & la perte des deux yeux un aveugle. Cela est si incontestable que Monsieur de la Bruyere avoue, page 387, que les enfans n'apprennent à parler que dans le commerce qu'ils ont avec leurs parens ou avec des maîtres. *Qui doute, ce sont ses paroles, que les enfans raisonnent conséquemment ? Si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens, ou de leurs maîtres. Il y a de la contrariété dans l'un ou dans l'autre caractère; là on les loue de nommer heureusement, & on admire leur beau naturel; ici on les accuse de s'expliquer en mauvais termes, & on s'en prend à ceux qui ont soin de leur éducation. Devenus hommes,*

continuë Monsieur de la Bruyere , ils
sont chargés à leur tour de toutes les
imperfections dont ils se sont moquez :
cela peut être vrai quant aux foib-
bles malheureusement attachées à
notre nature, car il n'est point d'hom-
mes privilegiez , tous sont sujets aux
mêmes foiblesses ; le plus parfait est
celui qui en a le moins. Mais com-
me l'Auteur a parlé des vices exte-
rieurs , & des défauts du corps , il
n'arrive pas toujours que les enfans
devenus hommes soient chargés des mê-
mes imperfections dont ils se sont mo-
quez. Plusieurs , presque tous , con-
servent la force, la vûe, la santé jus-
qu'à la mort.

Page 387
ligne 27.

A examiner la premiere reflexion
de la page 388 , elle n'est pas plus
juste. On ne vit point assez , pour pro-
fiter de ses fautes , on en commet pen-
dant tout le cours de sa vie , & tout
ce que l'on peut faire à force de fail-
ler , c'est de mourir corrigé.... Si l'on
meurt corrigé ; on a donc assez vécû
pour profiter de ses fautes , & on
n'a pas eu le malheur d'en commettre
pendant toute la vie , puisque les
dernieres années , au moins les der-

Ligne 71.

niers jours en ont été innocens.

Page 383.
ligne 15.

Le recit de ses fautes est pénible, on veut les couvrir, & en charger quelque autre; c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur. Il semble par là, Monsieur, que le directeur soit l'homme de confiance, celui à qui le cœur s'ouvre sans mystère, & qu'une devote charge du soin d'aller s'accuser pour elle au Confesseur.

Page 396. ligne 15.

L'on se plaint de sa mémoire content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement. Les reflexions morales en contiennent une semblable.

Reflex. 89.

Tout le monde se plaint de sa mémoire; & personne ne se plaint de son jugement. Nous allons bientôt voir que Monsieur de la Rochefoucault n'a pas été pour cette seule fois le modèle de Monsieur de la Bruyère.

Page 391.
ligne 17.

...Un ferme génie qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience &c... il entre beaucoup d'affectation dans cette manière de parler, outre que génie & esprit sont la même chose. Un esprit déjà ferme qui s'est encore fortifié par une grande expérience &c... Vous conviendrez que cela est plus naturel.

Nous cherchons notre bonheur hors Page 395. 123
 de nous-mêmes, & dans l'opinion des 6^{me} 10
 hommes. Monsieur de la Bruyere par-
 le ainsi; L'Auteur des reflexions Mo-
 rales a-t-il parlé autrement? Il a
 dit, Nous nous tourmentons moins Reflex. 21
 pour devenir heureux, que pour faire
 croire que nous le sommes. Je ne veux
 pas tout-à-fait dire que Monsieur de
 la Bruyere a été son copiste; mais il
 s'est pourtant servi des mêmes ter-
 mes dans la maxime qu'il vient d'é-
 tablir.

Il semble qu'aux âmes bien nées les Page 396
 fêtes, les spectacles, la symphonie rappro- ligne 24
 chent & font mieux sentir l'infortune de
 nos proches, ou de nos amis; il auroit
 fallu continuer de parler en troisié-
 me personne, l'infortune de leurs pro-
 ches &c... c'est là une faute de lan-
 gage.

Personne ne dit de soi qu'il est gé- Page 397
 nereux, qu'il est sublime: on a mis ces ligne 14
 qualités à trop haut prix, on se con-
 tente de le penser. Rien n'est pour-
 tant plus commun que d'entendre pu-
 blier à un homme les actions qu'il
 a faites, souvent celles qu'il n'a pas
 eû le courage de faire; tant l'on est

porté à parler avantageusement de soi-même. L'Auteur en est convenu à la page 391, où il s'est fort étendu sur les raffinemens de l'orgueil; voici, Monsieur, le trait qui renferme la preuve, *Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement, ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée &c....* J'accorde-
 rai néanmoins à M. de la Bruyere qu'on est plus réservé à louer son esprit; mais on ne traite pas son cœur avec la même réserve; *Chacun*, c'est encore une pensée de Monsieur de la Rochefoucault, *dit du bien de son cœur, personne n'en ose dire de son esprit.*

Reflex. 98.

Page 401. li.
 que 29.

A propos d'esprit, Monsieur de la Bruyere croit tous ceux qui en ont, gens inutiles au monde. *Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point, il n'a nulles vûes, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.* Sur ce pied-là, Monsieur, les gens d'esprit, & ceux qui n'en ont point, j'entens ceux qui l'ont borné, seroient tres malheureux; les uns de ne pouvoir instruire efficacement, les autres de ne pouvoir

être corrigez. Quoi qu'on manque d'esprit, on n'est pas si dépourvu de raison, à moins que d'en manquer tout-à-fait, qu'on ne profite des lumières des autres. Un villageois obéit aux remontrances de son Curé; un Payen grossier se rend aux exhortations d'un Missionnaire, un stupide défère à certains conseils; Ce sont là autant de preuves que tout l'esprit qui est au monde, n'est pas absolument inutile à celui qui n'en a point. Si Monsieur de la Bruyere entend par celui qui n'en a point, un sot, un citoyen des petites maisons, je tomberai d'accord du principe; mais il ne nous apprendroit rien de plus nouveau, que s'il disoit, tout ce qui est dans le monde, ne peut servir à un homme qui en est séparé par la mort.

Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue &c.... Que veut dire cela? On feint un homme raisonnable, & pour le conduire à la perfection souveraine, on veut l'obliger de croire qu'il a perdu sa raison. L'on suppose un homme d'esprit, & on lui annonce

ce que ce qu'il y auroit en lui de *meil-*
leur après l'esprit, ce seroit de *connoi-*
tre qu'il lui manque. Il n'y a pas de for-
 mais plus de risque de vouloir per-
 suader aux Riches qu'ils sont pau-
 vres, aux aveugles qu'ils voyent,
 aux malades qu'ils ont de la santé.
 M. de la Bruyere a si bien reconnu
 le vice de cette proposition qu'il n'a
 pû s'empêcher d'ajouter ; *par là on*
feroit l'impossible &c... Nous sommes
 heureux, Monsieur, de ce qu'on dai-
 gne nous proposer des choses *impossi-*
bles, mais, au vrai tres malheureux
 de ce que nos efforts sont impuis-
 sans.

Page 405.
 ligne 14.

... *Ceux au contraire que la fortune*
aveugle sans choix & sans discernement,
a comme accablez de ses bien-
faits &c... Cet adjectif *aveugle* m'a
 trompé ; je l'ai d'abord pris pour un
 verbe, à cause que l'on dit ordinairement,
la fortune aveugle, on doit
 éviter ces équivoques, en mettant
 l'adjectif devant le substantif, par
 exemple, *Ceux qu'une aveugle for-*
tune &c.

Le commencement de la page 406,
 merite une reflexion serieuse. Qu

ne demande point à ces hommes qu'ils soient plus éclairés & plus incorruptibles, qu'ils soient plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus graves, on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux. J'adresse la parole à Monsieur de la Bruyère, & je lui dirai, Dès que vous ne demandez point à ces Juges toutes ces qualités, vous exigez à tort qu'ils ne soient pas amoureux; car ces hommes que vous nommez incorruptibles, amis de l'ordre, fidèles à leurs devoirs, graves, vous m'obligez de conclure qu'ils ne sont point amoureux; ou s'ils sont amoureux, vos éloges ne leur conviennent point. Rien n'est plus opposé à l'amour que la régularité, & rien n'est plus éloigné de l'amour de la discipline, que celui des femmes. Allons jusqu'au bout, vous dites ces hommes amoureux, sans doute vous les avez connus tels, ou par des grâces accordées à la sollicitation des femmes, alors ils cesseroient d'être incorruptibles, ou par des assiduités trop fréquentes dans les cercles, alors ils ne sont plus graves. Convenez donc en-

fin, ou que ces Juges ne doivent point être apellez amoureux, ou qu'ils ne doivent pas être louez comme des hommes fideles à leurs devoirs.

Page 409. li.
gne 16.

...Il ne lui laisse point assez de bien, pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard &c... La satire est delicate, l'expression ne l'est pas, ces deux pour empêchent qu'elle ne le soit.

Page 414.
ligne 110

Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards. Au contraire la force des passions rend la solitude desagréable aux jeunes gens; comment se plairoient-ils dans des lieux où les objets, les moyens, les occasions leur manquent, & où ils n'ont que de violens desirs? Il est plus naturel de s'imaginer que les vieillards s'accommodent mieux de la solitude; leurs passions sont tranquilles & presque éteintes; le monde ne veut plus d'eux, & ils trouvent dans la retraite de quoi se vanger du monde qui les méprise.

Page 417. li.
gne 29.

Cliton donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit, il mange, & s'il revient au monde, c'est

pour manger. On auroit pardonné à Martial une telle pointe dans ses Epigrammes ; Les Poètes n'admettoient point l'éternité que nous croyons ; ou s'ils l'admettoient , ils joignoient à cette idée des imaginations grossieres & des plaisirs sensuels. Mais un Auteur moral qui se propose de corriger le libertinage , ne doit pas offrir aux libertins de quoi rire mal à propos ; De bonne foi, Monsieur, comment interpreter cela , *Quelque part où soit Cliton, il mange* , passe pour dire, *Si Cliton revenoit au monde , ce seroit pour manger.* Ce trait nous auroit portez à croire que *Cliton* n'avoit de passion que pour la bonné chere , & que si les desirs qu'on a eûs en ce monde , pouvoient se renouveler dans l'ame de ceux qui n'y sont plus , ou si les morts avoient la liberté d'y rentrer , *Cliton* n'y seroit venu que dans ce dessein ; & encore quelle froide raillerie dans un sujet de cette importance !

Antagoras a un visage trivial & populaire &c... On n'accusera pas l'Auteur d'user d'expressions triviales & populaires ; celle-ci est des plus ra-

384 *Sentimens critiques*

res , mais non pas des plus nobles. Pourquoi ne pas dire , *Antagoras a un visage familier à tout le monde , connu de tout le monde*. Voyons le reste ; *Un suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel , n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude*. Je n'aurois point parlé du *Saint* , ou je n'aurois pas voulu le mettre avec un *Suisse* ; En un mot ce n'étoit pas là l'endroit de placer un *Saint* : Nous admettons le culte de leurs images , ne les faisons point entrer par mépris dans des parallèles de cette nature ; il n'appartient pas à des Chrétiens de se servir de telles comparaisons , pour montrer le ridicule des hommes.

Page 410.
fig. 27.

...Vieil meuble de ruelles où il parle procez , & dit des nouvelles &c....
Un meuble ne parle point , on se contente de faire rire les coffres , mais on ne fait point parler les autres meubles ; encore est-ce un Proverbe que je ne hazarde même qu'avec peine dans cette lettre ; pour parler plus sérieusement , j'aurois dit , *Vieux galant , ancien coureur de ruelles &c....*

Le dernier trait du caractère d'*Antagoras*

Antagoras est ainsi exprimé , Si vous allez chez l'un de vos Juges pour le solliciter , le Juge attend pour vous donner audience , qu'*Antagoras* soit expédié. Cet *Antagoras* est, selon l'idée de l'Auteur , un homme qui plaide depuis quarante ans , plus proche de sortir de la vie , que de sortir d'affaires : Est-il un Juge assez patient pour ne se pas rebuter des importunités d'un tel chicaneur ? Le Juge qui le voit tous les jours , fait tout ce qu'*Antagoras* veut lui apprendre , ou plutôt qu'il ne lui apprendra rien de nouveau ; c'est pourquoi il n'est pas vrai-semblable de penser que le Juge préfère ce Client incommode à ceux qui viennent une première fois le solliciter : Un Magistrat seroit bien déraisonnable , qui attendroit pour donner audience , qu'un solliciteur de profession , un plaideur en titre d'office , un *Antagoras* fût expédié.

Page 421.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur qui est de se trouver en faute ; cela est très Chrétien. Monsieur de la Bruyère , il faut le déclarer , & cet aveu ne me coûte aucune peine , Monsieur de la Bruyère avoit

Page 424.
lig. 25.

un fond & des sentimens d'honneur homme ; s'il lui est échappé quelques petites indiscretions , son esprit l'a trompé , il a cru parler sans conséquence ; son cœur n'y a point eu de part , il a écrit sans malice.

Page 427.
ligne 3.

Thelephe a de l'esprit , mais dix fois moins de compte fait , qu'il ne présume d'en avoir , il est donc dans ce qu'il dit dans ce qu'il fait , dix fois au de-là de ce qu'il a d'esprit ; Il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étendue , ce raisonnement est juste : Monsieur de la Bruyere s'aplaudit de ce raisonnement ; je suis fâché de traverser la bonne opinion qu'il a de lui-même. Sans nous jeter dans l'embaras des suputations qu'il nous propose , dix fois moins , dix fois au de-là , il ne lui coûtoit pas plus de dire , *Thelephe entreprend au de-là de ce qu'il peut executer.* Le reste de ce caractère est embarrassé de plusieurs traits , qui tous aboutissent à la même pensée retournée en toutes les façons imaginables.

Page 428.
ligne 11.

Le sot est Automate , il est machiniste , il est ressort &c.... qui l'a vu une fois , l'a vu dans toutes les périodes de

Sur les caracteres... 387

sa vie. C'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle, il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece. A quel propos faire entrer le bœuf & le merle dans le caractere du sot ? Il est fixé &c.... soit que cela se raporte à l'animal, ou au sot en question, l'on ne comprend pas mieux ce qui est ajouté, il est déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece. Un correctif ne s'employe que pour moderer la hardiesse d'une proposition : Si la nature a fixé le sot, il n'y a point de ménagement à prendre pour conclure que le sot est déterminé par son espece, & il n'est pas besoin d'un j'ose dire ; mais passons ce que nous n'entendons point.

La fausse délicatesse dans les actions libres n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'elle s'exerce sur des choses, & en des occasions qui n'en meritent point. Ce paradoxe est étrange : Quelle délicatesse peut-on avoir dans des actions libres ? La licence détruit la délicatesse, elle ne lui laisse pas même le dernier avantage d'être feinte, ni fausse.

Page 387.
ligne 24.

388 *Sentimens critiques*

Page 430.
ligne 25.

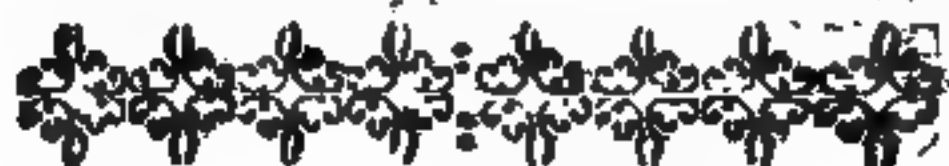
Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmeZ dans leurs commencemens ; ils deserteroient la table des Dieux, & le nectar avec le temps leur devient insipide. Il falloit un imparfait ; Le nectar leur deviendroît insipide ; il falloit même commencer la phrase par ce membre, Le nectar leur deviendroît insipide, ils deserteroient la table des Dieux ; car la coutume est que le dégoût fasse abandonner les choses, au lieu qu'il n'y a rien d'extraordinaire, quand un homme dégoûté de la table des Dieux, trouve le nectar insipide,

Page 434.
lig. 5.

Timon ou le Misantrope peut avoir l'ame austere & farouche, mais extérieurement il est civil & cérémonieux. Moliere auroit donc bien mal peint le Misantrope, lui qui en fait un incivil : La première idée qui s'offre à la vûe d'un homme brusque, incivil, peu sociable, est de l'appeller Misantrope. Quiconque est cérémonieux & civil, ne merite pas ce reproche. Monsieur de la Bruyere dit que le Timon ne veut pas se faire des amis. Un homme de ce caractère, qui n'a point de mesures à prendre, negli-

gé les cérémonies , & viole les bienféances. Comment des choses aussi contraires que la civilité & la fuite des amitiéz peuvent-elles se concilier dans une même personne ?

J'ai commencé ma lettre sans complimens , je la finirai de même, aussi bien ai-je déjà assez de peine à me pardonner sa longueur ; le sujet l'a voulu , ne m'en accusez pas , ou plutôt excusez-moi , puisque moi-même je m'accuse. Adieu , Monsieur , je suis &c....



LETTRE XXIII.

*Critique du Chapitre que le Theophraste Moderne a intitulé
du Barreau.*

MON SIEUR,

Vous
Chapitre
mais la
pas de
Moderne
homme

Page 343.

dans le deſſein d'avoir une charge ;
On lui donne, ajoute-t-il, *le catalogue*
&c. Je ne m'étonne pas que le Theophraste Moderne ignore que cela s'appelle *un Registre*. Comme les Auteurs sont ordinairement des gens peu pécunieux, fort maltraitez de la fortune.

ne , & éloignez de ces sortes d'établissmens , il leur est pardonnable de ne sçavoir pas les termes de cet art qui n'est connu que des gens riches. Un catalogue est une feuille volante , tout au plus une brochure de quelques feuilles ; au lieu que l'état des charges vacantes compose de gros Livres qu'on appelle Régîtres. L'Auteur m'aura peutêtre obligation de lui avoir appris la différence de ces termes : Si quelqu'un s'offroit à l'instruire plus efficacement par le présent d'une de ces Charges , il lui seroit plus obligé qu'à moi.

Il mon a tort de se plaindre que son emploi lui coûte beaucoup ; il l'a payé du fond d'autrui , & il n'aquité ni rentes , ni paulette. C'est ici la même faute ; ce qui s'achete ne s'appelle pas emploi , il a le titre de charge. On nomme emploi le travail, les fonctions de la charge : on nomme encore emplois certaines commissions qui se donnent par les Ministres ou par les gens d'affaires ; Un tel a eu de l'emploi , il a toujours été dans les emplois &c.... L'Auteur a donc fait une nouvelle faute, quand il a dit,

Page 394
lig. 7.

page 398, *On ne regarde pas la jeunesse des Magistrats, on considère leur emploi, au lieu de dire, on considère leur rang, leur dignité.*

Page 402.
ligne 21.

On vend au Palais de toutes sortes de choses; la justice comme le reste entre dans ce commerce. Pensée badine, pointe fade & ridicule; L'Auteur n'est-il point du nombre de ces Négocians?

ibid. lignes 11.

Les têtes coupables échappent à la sévérité des loix, tandis que des hommes nullement criminels sont conduits aux pieds des Tribunaux. Est-ce un malheur que les innocens soient conduits aux Tribunaux? N'y a-t-il pas des cas où l'innocence est équivoque? Elle a quelquefois les apparences du crime; alors c'est pour elle un grand avantage de parvenir à se faire entendre; si elle n'étoit pas écoutée, le soupçon demeurerait contre elle, & pour être écoutée, il faut qu'elle ait recours aux lumières des Juges, & qu'elle paroisse aux tribunaux de la justice.

ibid. lig. 26.

L'Innocent foible & timide perit à la torture, il se suppose des crimes, afin de s'épargner un long supplice. La ques-

on a sauvé plusieurs coupables robustes ; on les a crus innocens sur le témoignage de leur intrepidité. Je reconnois dans ce caractère le stile & la pensée de Monsieur de la Bruyere, La question est une invention merveilleuse, & tout-à-fait innocente, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & sauver un coupable qui est né robuste.

Labr p. 562

Le Theophraste Moderne ne l'est pas encore dans le caractère qui suit. *La lenteur à faire justice, peut devenir une injustice criante. Monsieur de la Bruyere s'est expliqué de la même maniere, Une circonstance essentielle à la justice, est de la faire promptement; la faire attendre, c'est injustice.*

Page 405
ligne 4

Une troisième imitation succede à celles là. *Il n'y a point de difference entre presenter un Placet, & demander au Magistrat qu'il fasse une injustice.* Et moi, Monsieur, je ne trouve point de difference entre ce caractère & la pensée de Monsieur de la Bruyere, page 559, *Celui qui sollicite son Juge, ne lui fait pas bonneur ; car ou il se défie de ses lumieres, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice. On a beau de-*

Page 405
line 4

394. *Sentimens critiques*

crier ces usages , ils subsisteront à la honte de la justice ; les Ministres veulent être sollicités , il leur faut des placets & des recommandations ; Sans une foule de cliens qui , tous les matins , remplit l'Antichambre , & donne de l'exercice à un portier , que seroit le titre de Magistrat ?

Page 405
Page 412

La ville se regle par une coutume , & les Faubourgs par une autre ; Ici l'usage prévaut ; au de-là du fleuve les habitans ont pour loi le droit écrit. A dire vrai , un même peuple , une même Province devroit suivre les mêmes maximes , afin que ce qui est justice dans un endroit , ne fût pas une injustice dans le lieu voisin. Ce caractère a tout l'agrément d'une des pensées de Monsieur Pascal. Je ne crois pas que l'Auteur ait voulu le donner comme une production de son genie , car Monsieur Pascal a dit en termes formels ; On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat : trois degrés d'elevation du Pole renversent toute la jurisprudence ; le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Verité au deçà des

renfêler de
M. Pascal pa.
180.

Pirénées : erreur au de-là.

Il est temps, Monsieur, que l'Auteur nous donne quelque chose du sien, il va l'entreprendre, mais à sa confusion. La fureur du procès passe d'une génération à l'autre; il y a là de quoi faire des reflexions, dans lesquelles je ne daigne pas m'engager. Une folie si grande, fortifiée par tant d'années, doit être incorrigible; & on ne peut trouver de folie plus grande que l'envie de la corriger. L'Auteur en parlant de la fureur du procès, fait témérairement le procès à tous ceux qui ont tenté la reforme des mœurs. THEOPHRASTE, JUVENAL, HORACE, DESPREAUX, LABRUYERE sont déclarés fous & insensés, parce qu'ils ont voulu corriger des hommes qui se sont montrez durs & insensibles aux traits de la critique. Le Theophraste Moderne s'enveloppe lui-même dans la condamnation qu'il prononce; car tous les caracteres tendent à éloigner les hommes de la fureur du procès, & il ne peut pas s'élever contre les censeurs d'une telle folie, qu'il ne soit du nombre des Censeurs appelez fous. Disons que le

jeu de mots a produit ce qu'il ne manque jamais de produire , une pensée fautive. Quelque incorrigibles que semblent les hommes , ce n'est point une folie de vouloir les corriger ; nul d'eux n'est condamné à demeurer vicieux pour toujours ; nous changeons d'un moment à l'autre. De même que l'heure qui nous voit réguliers, pourra bientôt nous trouver corrompus , celle qui nous surprend en faute , nous verra peut-être corriger. Il n'y a donc point à se déconcerter, ni à déconcerter les coupables ; c'est être sage que de désirer , que de tenter la reforme des mauvaises mœurs.

Page 444.
Ligne 4.

L'éloquence fastueuse est enfin bannie du Barreau , elle est rentrée dans la chaire où elle ne devoit jamais se produire. Quand même cette pensée viendroit de l'Auteur , elle ne seroit pas nouvelle en cet endroit : Il a dit page 52 , L'éloquence n'est plus au barreau , elle ne doit pas être dans la Chaire. &c.... par cette repetition n'auroit-il point songé à imiter Monsieur de la Bruyere qui s'est servi de la même pensée jusqu'à trois fois ; La

Première, page 558, ... Cette pratique *severe* qui bannit l'éloquence du seul *endroit* où elle est en sa place : la *seconde*, page 588, *L'éloquence profane est transposée du barreau où elle n'est plus d'usage, à la chaire où elle ne doit pas être.* La troisième, page 19 de la Préface de son discours académique, *Puisque l'éloquence profane ne paroît plus regner au barreau dont elle a été bannie par la nécessité de l'expedition, & qu'elle ne doit plus être admise dans la Chaire, où elle n'a été que trop soufferte, le seul azile qui peut lui rester, est l'Académie.* J'empiète sur vos droits, Monsieur, de critiquer ainsi Monsieur de la Bruyere dans une triple repetition ; cela s'est trouvé nécessaire à mon sujet ; faites-en autant du Theophraste Moderne ; vous y aurez assez d'occasions de prendre votre revanche :

Je suis trompé ; si ce jugement trompe &c.... Encore du jeu de mots ; Notre Auteur auroit eû la vogue, il y a quelques années ; mais à ce commencement du siècle nouveau, ou comme on le voudra à la fin d'un siècle qui a rejeté les pointes, elle n'at-

Page 428
ligne 22

tire à celui qui les employe que le titre d'esprit frivole & badin.

Confrontez le caractère de *Pamphile* avec celui de *Ménalippe* dans Monsieur de la Bruyere page 224, vous y verrez tant de ressemblance, que ces deux Magistrats sont des jumeaux à qui la nature a donné mêmes traits, mêmes inclinations; où bien l'Auteur est un Copiste très fidèle; ce dernier est le plus vrai.

DES PETITS
MAÎTRES.

A ces reflexions joignons-en quelques-unes sur les *petits Maîtres*; l'Auteur en a fait un Chapitre très court.

Page 422.
Ligne 4.

....*Et qui parmi leurs égaux vouloient trancher du petit Roi &c...* Je doute que ce singulier convienne au pluriel qui précède. Il étoit plus sûr de dire, *Et qui parmi leurs égaux vouloient faire les petits Rois*. Des mots passons aux choses.

Page 423.
Ligne 246

La robe auroit-elle envie à la ville ce que la ville envia à la Cour &c... L'Auteur distingue deux sortes de *petits Maîtres* dans la ville; *petits Maîtres d'épée*, ce sont les fils de partisans & de riches bourgeois; & les *petits maîtres de robe*; il pré-

tend que ceux-ci ont pour modèles les petits Maîtres d'épée. Au contraire Monsieur de la Bruyere soutient que les petits Maîtres de robe se reglent sur ceux de la Cour. *Il y a*, dit-il page 221, *un certain nombre de jeunes Magistrats que les grans biens & les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de petits Maîtres; ils les imitent &c....* Chacun donne aux petits Maîtres telle origine qu'il lui plaît: J'ai lu dans un Livre assez curieux, que leur origine vient des braves qui accompagnoient les Rois dans les occasions perilleuses: tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à la Cour ou dans ses armées: Les Grecs ont eu de ces braves; Alexandre le Grand en avoit plusieurs qui partageoient avec lui ses fatigues & ses plaisirs; Les Romains en eurent à leur tour, mais l'usage s'en corrompit étrangement sous Neron. En France on n'a vû des petits Maîtres que depuis François I. & sous le regne de ses enfans; Henri III. donna beaucoup de credit aux petits Maîtres. Depuis on n'en a point

Mélange
d'hist. p. 322

entendu parler que sous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à son service certain nombre de gens déterminez. Monsieur de Rochefort qui en étoit, nous le marque dans ses mémoires. Feu Monsieur le Prince de Condé avoit de ces petits Maîtres fort distinguez par leur bravoure. » Ceux d'aujourd'hui braves ou non, continuë l'Auteur, sont diseurs de bons mots, étourdis & emportez qui jugent tout à la volée, font changer les modes; & prétendent donner le mérite aux choses, & un nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent. Ces Messieurs mériteroient quelques-uns de ces Sermons que les grans Prédicateurs de nôtre siècle, Moliere & Despreaux ont faits à des gens qu'ils vouloient redresser. Le Theophraste Moderne ne les épargne point; sa satire est vive & mêlée de beaux traits, au nombre desquels je ne mets pas celui qui suit.

Page 427.

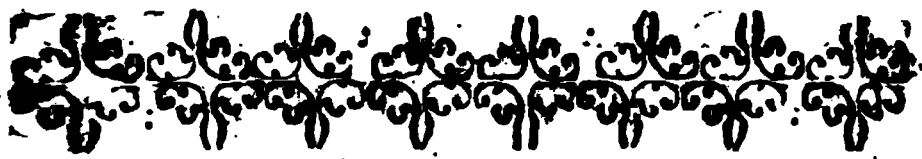
Tels personnages sont ordinaires dans les petites villes, moins on y est connu, plus on travaille par une dépense énorme à se faire avantageusement connaître. Il arrive qu'à fin d'être toujours

ignoré, ou de parvenir à se donner un beau titre dans le monde, on se ruine en peu d'années à force de le voir. Ces dernières paroles renferment une contradiction : Si l'on veut être *ignoré*, on ne travaille donc point à se faire connoître ; ou si l'on cherche à se faire connoître, on ne veut donc pas être ignoré. Oh mais dira-t-on, par être ignoré, l'Auteur entend, qu'*afin de n'être pas crû un homme de néant, ou de basse fortune, on fait de grandes dépenses* ; Je suis ravi de l'interprétation, mais je souhaiterois qu'un Ecrivain se donnât plutôt le soin d'ôter les contrarietez, que de donner à ses Lecteurs la peine de les éclaircir.

Cette reflexion, *afin de parvenir à se donner un beau titre dans le monde, on se ruine &c....* me fait souvenir d'une maxime de Monsieur de la Rochefoucault. » Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut, pour y paroître établi. « Je vous laisserai, Monsieur, sur cette reflexion. Vous avez fait tres-sagement de quitter le monde, où l'on ne demeure qu'avec le risque de per-

402 *Sentimens critiques*

dre sa fortune & son repos; la solitude est plus favorable; en même temps qu'elle ôte la gêne des grans établissemens, elle assure les médiocres, & conserve au cœur la tranquillité. Je suis &c.



LETTRE XXIV.

XII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Où il s'attache à examiner le Chapitre des Jugemens , traité par Monsieur de la Bruyere.

MON SIEUR,

Je ne me contenterai pas en examinant le Chapitre des Jugemens , de me défaire de toute prévention , je tâcherai de rendre les miens équitables.

Il n'y a rien de plus bas , & qui convienne mieux au peuple , que de parler en termes magnifiques , de ceux même dont l'on pensoit très modestement avant leur elevation. L'action peut convenir au peuple , sans être une

Page 437
gne 15

action basse ; & même il y a lieu de soutenir qu'il n'y a aucune bassesse dans ce procédé. Je pensois très modestement de cet homme, parce qu'il n'étoit pas dans l'occasion de signaler son mérite ; à présent qu'elle est venue , je parle de lui en termes magnifiques. Il est d'ailleurs impossible qu'un homme dont l'on pensoit modestement avant son élévation , n'eût quelques bonnes qualitez ; autrement on en eût parlé avec froideur ; usant même de la liberté qui regne entre les particuliers , on eût parlé de lui avec mépris. Les gens qui dans un état obscur ne font point juger désavantageusement de leurs personnes , méritent sans doute des eloges , quand ils parviennent à un rang où leur sçavoir faire peut éclater. En effet le mérite veut des occasions ; tant qu'on est hors des emplois , on ne semble propre à aucuns ; les a-t-on obtenus , on les remplit avec honneur , & on fait dire de soi qu'on est digne de ceux-là , & de ceux même que l'on n'a pas encore.

*L'orgueil dont nous sommes gonflés
&c... L'orgueil enfle , rien n'est plus*

naturel ; l'orgueil gonfle , terme nouveau & extraordinaire : quoique l'enflûre & la gonflûre expriment ici la même chose , l'usage détermine à écrire , *enflé* d'orgueil , & non *gonflé* d'orgueil.

La vogue , la faveur populaire , celle du Prince nous entraînent comme un torrent ; nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable. Je n'aurois point parlé de la faveur du Prince ; il semble que l'Auteur voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix , & que la faveur n'est pas plus judicieuse que celle du peuple. Tout ce qui peut faire croire que Monsieur de la Bruyere pense lui-même plus judicieusement , est que huit lignes au dessus il a dit , La faveur des Princes n'exclut pas le merite.

Page 438.
ligne 5.

Voici , Monsieur , un caractère qui demande une reflexion serieuse ; *Il faut faire comme les autres , maxime suspecte ; qui signifie presque toujours il faut mal faire , dès qu'on l'étend au de-là de ces choses purement exterieures , qui n'ont point de suite , qui dependent de l'usage , de la mode , ou des bienséances.* L'Auteur insinué dans

Page 439.
ligne 23.

ce caractère une maxime, je ne dirai pas suspecte, elle est ouvertement mauvaise; il prétend qu'en faisant comme les autres, on ne fera mal que quand on suivra d'autres usages que ceux introduits par la mode ou par les bienséances; Par là il justifie la mode & les usages; Pourquoi en a-t-il fait deux chapitres, où il tourne en ridicule ceux qui s'y assujettissent, où même il leur fait un crime de s'y assujettir? Si la mode & les usages ne sont point des choses qui ayent de la suite, il devoit épargner les Bourgeois qui se moulent sur les Princes, les femmes attachées au luxe, les curieux qui se ruinent, les devots qui trompent le monde, les Prelats qui ne résident point &c.. Qu'il convienne donc, Monsieur, que la pratique des usages du monde, bien loin d'être innocente, est la cause de tous les déreglemens: Qu'il convienne aussi que faire comme les autres, signifie mal faire, lors même qu'on renferme la maxime dans les choses purement extérieures, qui dépendent de l'usage, de la mode, ou des bienséances: et

les ne sont point sans de fâcheuses suites ; elles sont l'effet d'une ancienne corruption , & elles deviennent la source d'une corruption nouvelle , pire que la première.

Ce Juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens , le Public a varié sur son sujet ; ou il se trompe , ou il s'est trompé.... Cette qualité de *Juge infaillible & ferme dans ses jugemens*, ne convient point au Public, dès que Monsieur de la Bruyere expose qu'il a varié , qu'il se trompe , ou qu'il s'est trompé ; il falloit mettre , *Ce Juge qu'on dit être infaillible &c.*, ce correctif ménageoit la pensée, & lui ôtoit un air de faux qu'elle avoit auparavant.

Page 442
ligne 26.

L'avantage des Riches ignorans seroit bien grand , s'il leur étoit permis de faire taire les gens doctes. Monsieur de la Bruyere n'hésite pas pourtant à leur accorder cet avantage. *Souvent où le riche parle & parle de doctrine , c'est aux doctes à se taire , à écouter , à applaudir , s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.* Le silence d'un homme d'esprit peut-il contribuer à le faire passer pour

Page 443.
ligne 29.

408. *Sentimens critiques*

docte en presence d'un Riche qui attend pour en juger , que le docte l'entretienne ? Et Monsieur de la Bruyere peut-il engager le docte à *se taire* , lui qui l'exhorte à *applaudir* au Riche ? Le silence & les applaudissemens ne s'accordent pas. Un inconvenient que l'Auteur n'a pas prévu , en donnant ce conseil , est que si le docte se tait ; on le prendra pour un stupide ; s'il parle , on le traitera d'ignorant ; le plus court est de ne point frequenter les Riches , & de s'en passer ; La fortune veut avoir l'honneur de dédaigner les Muses ; c'est aux Muses à braver la fortune.

Page 448. li-
vre 9.

Vous écrivez si bien , Antisthene ,
Continuez d'écrire &c.... Monsieur de la Bruyere qui s'est déjà peint en plusieurs rencontres , fait encore son portrait , & toujours en beau.. Il murmure contre le Public qui ne lui a donné que des louanges ; il se flatte de meriter quelque chose de plus qu'un *grand nom* ; celui de riche lui manque , il croit avoir assez fait pour l'obtenir ; Je ne pretens pas , Monsieur , le détromper ; au contraire je
me

me joins à lui pour invectiver contre le siècle peu favorable aux Sçavans ; mais si une fois l'art d'écrire devient un métier à s'enrichir , j'y consens, quel apprentissage, quel chef-d'œuvre fera-t-on , avant que d'y passer Maître ? Si on le decidoit , mille Auteurs croupiroient dans leur indigence ; & la République continueroit d'être dispensée de donner pension à des demi-Sçavans qui lui font peu d'honneur.

Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière , & à se faire entendre par interprete , nous ne pourrions pas manquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses. Ne dirait-on pas que nous n'admirons les réponses des Ambassadeurs que parce que nous nous croyons seuls en possession du bon sens ? Lorsque nos Ambassadeurs vont dans les Cours étrangères , les peuples ont la même curiosité , le même étonnement ; ce n'est point qu'ils croient avoir seuls l'esprit en partage ; on sçait que les affaires sont épineuses , & on ad-

Page 490
ligne 19.

410 *Sentimens critiques*

mirer la prudence des Negociateurs. Nous n'aimerions pas, ajoute Monsieur de la Bruyere, à être traités ainsi de ceux que nous appellons barbares. Nos Ambassadeurs ne sont pas fâchez néanmoins de cet empressement general qu'on a de les voir & de les entendre ; ils seroient eux-mêmes étonnez qu'on ne l'eût pas : Nous qui admirons peu, nous admirons les Ambassadeurs que les Barbares envoient dans ce Royaume ; Si les barbares, qu'on dit être grans admirateurs de toutes choses, ne l'étoient pas de nos Ambassadeurs, gens choisis & pleins de merite, quelle mortification plus sensible à nôtre nation fiere & présomptueuse !

page 455. *...Toujours dans son Evêché où il fait une résidence continuelle &c... Il est inutile de vanter la résidence continuelle d'un Prelat qui est toujours dans son Evêché : Dire qu'un Evêque est toujours dans son Diocèse, c'est assez donner à entendre qu'il y fait une continuelle résidence. Je marquerai en passant que cet éloge convient à peu de personnes.*

La fin de la page 455, est le com

mençement d'un fragment, & une ébauche du Portrait d'Artenice.... L'esprit dans cette belle personne est comme une nuance de raison & d'agrément, qui occupe les yeux & le cœur de ceux qui lui parlent : Cette comparaison est trop affectée ; une nuance ne se peut dire que des objets extérieurs & sensibles ; tout ce qui n'a point de couleur, n'est point susceptible de nuance.

... Elle a encore ces saillies heureuses, qui entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique. Ce n'est pas pourtant nous faire plaisir que de nous ôter celui de la réplique ; Nous n'admirons point l'esprit qui empêche que le nôtre ne soit admiré, & nous ne nous plaisons jamais avec ces personnes qui attirent tous les suffrages d'une conversation ; le nôtre cesse de leur appartenir, si-tôt qu'ils ont un mérite qui nous efface.

Page 414. 12
5^{me} L.

Elle est toujours au dessus de la vanité ; soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive, elle oublie les traits où il faut des raisons. Il sembleroit, Monsieur, que tout ce qui est trait, ne peut

Page 415. 12
5^{me} L.

Tit Sentimens critiques

être raison. Quelque chose que l'on employe dans les discours, traits, figures, portraits, détails, ce n'est que pour faire valoir les raisons : ainsi ces mêmes traits sont des raisons subalternes qui ne se distinguent pas des premières qu'elles appuyent solidement.

Page 456.

Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent & font peut-être qu'il est moins pur & moins ingenu. Là il ne doit point y avoir de peut-être ; il n'est que trop vrai que les affectations diminuent le mérite, l'altèrent & le corrompent : toute affectation naît d'une vanité secrète ; il n'en faut pas davantage, pour rendre le mérite moins pur & moins ingenu.

Page 457.
ligne 2.

Celui qui songe à devenir grand ne le sera jamais &c. Ce sentiment de Monsieur de la Bruyere est outré ; Quoi un homme pourra acquiescer les vertus les plus opposées aux inclinations naturelles ; d'emporté il deviendra doux ; d'ambitieux modeste, d'avare liberal, de voluptueux

chaste ; & il ne pourra pas devenir grave ! Cela n'est pas croyable. La gravité n'est qu'une composition du maintien qui dépend d'une simple attention à soi-même ; on avertit un jeune Magistrat , ou un jeune Abbé de se montrer grave , il le devient , rien n'est plus ordinaire : Malgré cette expérience l'Auteur assure que *la gravité n'est point , ou qu'elle est naturelle* ; il se contredit par les paroles qui suivent , *Il est moins difficile d'en descendre que d'y monter* , cela ne suppose donc qu'une difficulté , & non pas une impossibilité. Si Monsieur de la Bruyere eût été véritablement persuadé de cette première opinion , *la gravité n'est point , ou elle est naturelle* , il auroit ajouté , *il est facile d'en descendre & impossible d'y monter*. De plus s'il prétend que la gravité est naturelle , il ne doit point avancer qu'il soit facile d'en descendre ; car il n'est pas aisé d'effacer les impressions de la nature. Enfin , *descendre de la gravité , monter à la gravité* , ce sont là des expressions peu en usage : *perdre la gravité , acquérir la gravité* , sont les termes propres.

414 *Sentimens critiques*

Page 457.
Ligne 24.

L'air spirituel est dans les hommes ce que la regularité des traits est dans les femmes ; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer. Cette comparaison cloche , pour me servir des termes ordinaires ; la regularité des traits forme la beauté , mais l'air spirituel ne fait pas l'esprit ; une femme qui a des traits difformes , est laide ; un homme qui n'a pas l'air spirituel , peut avoir beaucoup d'esprit. Nous avons vu des personnes d'un genie transcendant , n'en avoir pas la physionomie. Elle est quelquefois donnée aux esprits médiocres , & refusée aux genies superieurs. L'Auteur en est convenu à la page 466 , où il a dit au sujet de Monsieur de la Fontaine , Un homme paroît grossier , lourd , stupide , il ne sait pas parler , ni raconter ce qu'il vient de voir , il se met à écrire , c'est le modèle des bons contes. Il parle ensuite de Monsieur Corneille , Un autre est simple , timide , d'une ennuyeuse conversation &c..... Si Monsieur de la Bruyere ne comprend pas l'esprit sous l'air spirituel , il a tort d'assurer que l'air spirituel est le genre de beauté où les

Plus vains puissent aspirer. Il n'y a personne, ou ce seroit avoir le goût mauvais, qui ne préférât un air stupide avec beaucoup d'esprit, à une belle physionomie dénuée de tout autre talent.

La prevention est un mal desesperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait desserter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Medecins: Ils sont bien éloignez de le guerir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remedes qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Il est facile en lisant ce caractere, de prendre le change; comme il est parlé des Medecins, on eroit d'abord que c'est à eux à qui se rapporte, Ils sont bien éloignez de le guerir: on n'est détrompé que quand l'Auteur propose les remedes de la prevention, écouter, applaudir, s'informer, s'éclaircir, car ces derniers remedes ne sont pas des specifics de la Medecine; ce sont des conseils de Morale que chacun est capable de se donner à soi-même.

Page 466.
ligne 16.

Du même fond dont on neglige un Page 467. l. 13.
gue 18.
S iiiij

416 *Sentimens critiques*

homme de merite, l'on sçait encore ad-
mirer un sot : cela n'est pas étonnant ;
l'on ne neglige les personnes de me-
rite qu'à cause de son mauvais goût,
& par l'inclination que l'on a d'ad-
mirer les sots.

Les trois ou quatre pages suivan-
tes contiennent de petits caracteres,
dont la définition dépend du capri-
ce des Auteurs ; je suppose, Monsieur,
qu'on demande à dix personnes ce
que c'est qu'un fat, un sot, un imper-
tinent, un ridicule, un grossier, un
stupide, chacun en jugera diverse-
ment, sans en juger mal. Ce sont des
differences dans la langue, & d'en-
tieres ressemblances dans la Morale :
des titres differens expriment des dé-
fauts semblables ; de même que des
noms uniformes peuvent exprimer de
differens vices. Ainsi je ne blâme point
les idées qu'a eûes Monsieur de la
Bruyere dans des occasions où il est
permis d'en former à son gré.

Page 463, li-
gne 26.

*L'honnête homme tient le milieu en-
tre l'habile homme & l'homme de bien,
quoi que dans une distance inegale de
ces deux extrêmes. Je défie qu'on m'ex-
plique le sens de ce caractere ; à le*

diviser par la moitié , le commencement est intelligible ; à le prendre dans toutes ses parties , il est tout-à-fait inexplicable. Monsieur de la Bruyere pretend qu'un peu d'habileté & de probité forme l'honnête homme , ou que l'honnête homme n'est ni habile , ni vertueux ; Et moi je ne distingue point l'honnête homme d'avec l'homme de bien , même dans nos mœurs & dans nos façons de parler. Qu'on examine toutes les qualitez qui composent un homme de bien , l'on verra qu'elles conviennent à l'honnête homme ; ou l'on donne ce nom à qui il n'est pas dû. Je tombe d'accord que sans la science on peut avoir de la probité, mais on ne peut avoir en recommandation cette candeur qui fait l'honnête homme , que l'on n'ait en même temps cette probité qui forme l'homme de bien. N'est-ce pas, Monsieur , ce que l'Auteur cherche à insinuer , quand il ajoute, *Quoi que dans une distance inégale de ces deux extrêmes ?* Veut-il dire que l'honnête homme approche plus de l'homme de bien , que de l'habile homme

me, ou de celui-ci que de l'autre ? Comme il ne le décide pas, cela rend la pensée obscure.

J'ai tort de me plaindre que l'Auteur ne décide pas, il décide hardiment, & mal à propos. Donnez-vous la peine de lire la page 464, vous examinerez s'il définit régulièrement, *Ehabile homme, l'honnête homme, l'homme de bien.* J'entendois d'abord par habile homme un homme de lettres, un bel esprit, un sçavant : Monsieur de la Bruyere l'entend autrement, *Le premier, dit-il, cache ses passions, le second est celui qui ne vole pas sur les grans chemins &c....* il poursuit, *On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.* Voici la dernière définition, *L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint, ni un faux dévot, & qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.* Cette idée qu'on nous donne de l'homme de bien, lui est injurieuse ; *C'est un homme qui n'a que de la vertu,* l'Auteur suppose que c'est la véritable, puisqu'il le loue de n'être pas un *faux dévot* ; Servons-nous

à présent du tour de Monsieur de la Bruyere; Il est plaisant d'imaginer que tout homme qui a une vertu sincere, n'est pas saint. Que deviennent par là tous les moyens d'arriver à la Sainteté ? La vraie dévotion qui est un culte sincere du Dieu que les Chrétiens adorent , la probité qui est une recherche exacte de toutes nos actions , la vertu qui est une pratique austere de toutes les choses saintes , ne merite pas à un homme le nom de Saint ? Où en sommes-nous , si l'on peut être vertueux , sans devenir Saint , ou si l'on devient Saint , sans être vertueux ?

Un autre est simple , timide , d'une ennuyeuse conversation..... il peint les Romains , ils sont plus grans & plus Romains dans ses vers , que dans leur histoire. Ce Portrait de Monsieur Corneille avoit déjà été fait par Monsieur de saint Evremont en ces termes , Ce grand Maître du theatre à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentimens , qu'à leur esprit & à leur vertu , CORNEILLE qui se faisoit assez entendre , sans le nommer , devient un homme commun , lorsqu'il

Page 466

ligne 24

s. Evr. t. 1. p.

p. 32.

420. *Sentimens critiques*

qu'il s'exprime pour lui-même. On ne peut pas douter que Monsieur de la Bruyere n'ait ici copié M. de saint Evremont ; mais on doit estimer la copie , elle est du nombre de celles qui valent les Originaux.

Page 461.
Page 167.

Après l'esprit de discernement ce qu'il y a au monde de plus rare , ce sont les diamans & les perles ; non seulement il y a quelque chose de plus rare que l'esprit de discernement, mais les perles & les diamans ne doivent plus être mis au nombre des choses rares. Quoi de plus commun à la Cour, à la Ville, sur les Princesses, sur toutes les Bourgeoises ? Les diamans brillent même sur les femmes de ma Province ; je les vois reluire de ma solitude. Il seroit à desirer ; Monsieur , pour l'intérêt de quelques maris , que les diamans fussent rares , ou qu'étant devenus communs , ils fussent moins chers ; de riches & superbes agraffes ne seroient pas la récompense d'une dot legere & modique.

Page 462.
Page 28.

Il s'aplaudit d'un merite rare & singulier qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole , mais qu'il laisse

se chez soi, toutes les fois qu'il sort
& qu'il ne porte nulle part ; ce der-
nier qu'il produit de l'équivoque ;
car bien qu'on reconnoisse par une
seconde lecture qu'il se rapporte à
merite, on s'y méprend d'abord, &
on le croit la liaison de toutes les
fois.

Monsieur de la Bruyere qui tantôt s'est peint sous le nom d'*Antisthene*, se peint de nouveau sous celui d'*Antisthius*. Que nous dit-il ? L'on peut envier on refuser à mes écrits leur récompense, on ne sçauroit en diminuer la reputation, & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ? Quand même je devrois encourir le mépris de M. de la Bruyere, & la haine de tous les partisans les faiseurs de *Caractères*, je me hazarderai de dire que les siens par cet esprit de hauteur & d'indépendance qui y règne, perdent beaucoup de leur reputation. Le Public n'est pas content d'un Ecrivain qui affecte de braver ses jugemens, Monsieur de la Bruyere est dans l'habitude de ces tous imperieux : N'a-t-il pas encore écrit, Si les beaux esprits n'approu-

Page 473. M^e
gne 12.

422 *Sentimens critiques*

vent pas mon ouvrage, il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons esprits & les gens de bon sens. Je prens ce fier Auteur par lui-même; il n'y a qu'un moment qu'il se recrioit sur ce que l'esprit de discernement étoit une chose rare, & des plus rares; Ou il faut qu'il retracte ce sentiment, ou il faut qu'il tombe d'accord que l'approbation donnée à ses Ouvrages, n'est pas une marque de leur bonté, ou enfin qu'il se reduise à avouer qu'il a été aprouvé de peu de personnes. S'il pretend avoir eû beaucoup d'Approbateurs, & que peu soient de bons esprits, il a tort de s'honorer de leur suffrage; S'il pretend au contraire que tous ayent l'esprit de discernement, donc cet esprit de discernement n'est pas rare; s'il continuë de soutenir qu'il est rare, donc il ne doit pas croire sa reputation bien grande, ni s'enfler de l'approbation du Public composé selon lui de sots admirateurs, juges peu éclairés, privés d'un bon discernement. J'embarasse l'Auteur; quel parti prendra-t-il? Sans doute celui de se retracter; il aimera mieux avouer que

L'esprit de discernement est commun , que de diminuer sa reputation , lui qui est disposé à mépriser quiconque y veut donner atteinte : mais s'il se retracte , chose qu'il ne peut éviter , aura-t-il raison de me mépriser , moi qui aurai justement censuré les contradictions ?

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire, ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejetez d'abord par présomption, & par humeur, & suivis seulement par nécessité ou par reflexion. Je mentirois, Monsieur, si je disois que j'ai entendu ce caractere, même après l'avoir lu deux fois ; Je mentirois encore, si je vous écrivois que je ne l'entens pas à present : voici l'interpretation ; Les conseils qu'on nous donne déplaisent à notre orgueil, il n'aime point à nous faire sentir que l'esprit des autres a trouvé ce que le nôtre n'imaginait pas. M. de la Bruyere n'avoit qu'à s'expliquer aussi clairement, j'étois dispensé de la fonction d'Interprete.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Il y a là une repetition qui ne va pas

Page 476
ligne 24

Page 477
lig. 24

424 *Sentimens critiques*

bien ; c'est comme si l'on disoit ;
Ceux-là sont sages , ou ont de la sagesse qui sont sages , On ne sçait quel est le fin d'une telle proposition ; quoi que vraie , elle ne mène à aucun but.

Page 490.
Pg. 19.

Le monde n'est que pour ceux qui suivent les Cours , ou qui peuplent les villes , la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne , eux seuls vivent , eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent. Monsieur de la Bruyère fait bien de l'honneur à ceux qui habitent la campagne ; il donne une ame plus raisonnable aux villageois qu'aux gens de Cour , aux païsans qu'aux habitans des villes. S'il eût dit , La nature n'est que pour ceux qui habitent les solitudes , un solitaire éloigné du bruit du monde , est plus occupé de soi-même & de la nature , que ceux qui sont dans les intrigues de la Cour , chacun aprouveroit ce raisonnement ; mais il n'est pas juste , lorsqu'on le borne aux simples habitans de la campagne. Un homme qui fréquente le monde & la Cour , est aussi prompt , & plus habile qu'un autre à connoître qu'il vit.

il le connoît si bien, que toutes les démarches tendent à lui rendre la vie agréable; soit qu'il s'en repente, quand elles sont inutiles, soit qu'il les poursuive, quand elles sont favorables, *il vit*, & on peut affûrer qu'il le connoît, puisqu'il convient de cette inutilité, ou de ce succès.

Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme ; Page 492. Lij
2^{ne} 25,
louez ses vûes & ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres pour parvenir à ses fins, si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part, & on manque la prudence, trouvez la grandeur, si vous le pouvez. Plusieurs choses à observer sur ce caractère. Dans un méchant homme il ne laisse pas d'y avoir de quoi faire un grand homme. Dès qu'on suppose un homme étendu dans ses vûes, fécond dans ses projets, habile dans sa conduite, heureux dans ses desseins, le voilà préconisé grand homme par toutes ces qualitez, qui pourtant n'excluent pas le titre de scelerat. D'ailleurs c'est principale-

ment parmi les grans hommes que les grans crimes se manifestent ; *Il est d'illustres scélérats*, vous ai-je déjà écrit dans une de mes lettres : Sur quoi donc Monsieur de la Bruyere se retranche-t-il ? Si les fins de cet homme sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part ; qu'il dise la probité, la sagesse, la vertu n'y a aucune part ; car la prudence ne conduit pas seulement les loüables entreprises ; elle se mêle de conduire habilement les crimes ; & il ne s'agit pas, pour être prudent, d'avoir de bonnes intentions, il ne faut qu'avoir recours à de bons moyens : De plus, quand même j'accorderois à l'Auteur que si les fins sont mauvaises, la prudence n'a aucune part aux actions du grand homme, cela n'empêchera pas que la grandeur ne se trouve où manque la prudence : Lisons les histoires, on y voit en mille endroits, que la temerité a produit les grandes entreprises, & que l'imprudence a donné lieu aux actions éclatantes ; elles ont été heureuses, & ont mérité aux Braves indiscrets le nom de

sur les caracteres

Grand. Si pour l'obtenir ,
fallu être prudent dans toutes
casions, la renommée se retrac
& desavoüeroit enfin les éloges
elle a prodiguez aux courages té
raires. Y a-t-il un de ces hom
qu'on appelle H E R O S , qui n'ait à
s'imputer des fautes ? On auroit
tort de les leur reprocher , puisqu'
ils doivent à ces fautes leur succez,
leur gloire , & le nom de Grans ;
Ainsi l'on trouve de la grandeur où
la prudence ne s'est quelquefois ja-
mais trouvée ; je dirai encore qu'on
ne cherche pas la prudence où la
grandeur se trouve.

Le sujet des dernieres guerres offre
le dénouement de ce qui est miste-
rieusement écrit depuis la page 493,
jusqu'à la fin du Chapitre. Les deux
Caracteres qui le terminent , con-
tiennent une belle allegorie ; tous les
Lecteurs sont capables d'en faire l'a-
pplication. Il est temps de finir ma let-
tre , & de vous assurer que je suis
&c.,.



430 *Sentimens critiques*

en parlant de ces gens qui pressent par les besoins de la vie , cultivent des talens profanes , ou s'engagent dans des professions équivoques dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes les conséquences , il ajoute , qu'ils les quittent par une *devotion discrète* , qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur recoté , & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

Ces gens que Monsieur de la Bruyere caractérise , quittent l'occasion du crime , si-tôt que le crime même les a enrichis. Ils doivent à la fortune leur conversion , la fortune les rend donc vraiment devots ; quand je dis la fortune , j'en raporte tout l'honneur à la grace , qui employe souvent les moyens humains , & nos propres passions , pour nous sanctifier.

Page 414.
lig. 3.

J'ai bien goûté ce petit caractère , *Un amour mécontent rend autant de femmes hypocrites , qu'une ambition malheureuse produit chez les hommes de faux devots.* Si tout étoit de cette force , la critique seroit place dans mes Lettres à l'admiration.

Page 436.
lig. 10.

La piété de ces devots est telle , que si

pitre des femmes , page 92 , a dit ,
*La devotion vient à quelques-uns , &
 sur tout aux femmes , comme une pas-
 sion , ou comme le foible d'un certain
 âge , ou comme une mode qu'il faut
 suivre. Même pensée , comme vous
 voyez.*

*Votre fortune commence , soyez hi-
 pocrite ; On se tromperoit de pren-
 dre serieusement ce conseil, il est iro-
 nique : Votre fortune est faite , ah pour
 le coup tâchez de devenir devot ; ce
 dernier avis doit être executé à la ri-
 gueur ; Quand , pour faire la fortu-
 ne , on a eu le malheur d'être hi-
 pocrite , il est juste de devenir devot,
 & de finir par la sincerité , après
 avoir commencé par la dissimula-
 tion.*

*L'hypocrite est un ouvrage ordinaire
 de la fortune , cela s'entend bien ; Un
 vrai devot seroit pour elle un chef d'œu-
 vre, elle ne s'avise point d'en faire. L'Au-
 teur veut dire que les gens riches ou
 élevez , qui embrassent la vertu , ne
 sont jamais véritablement devots ;
 Il devoit excepter quelques-uns ;
 Monsieur de la Bruyere n'étoit pas
 de son sentiment , quand , page 125,*

Page 432
 ligne 1.

ibid. lig. 41

432

432

cune apparence d'équivoque, & où il n'y auroit pas de bon sens d'en former. C'est pour cela que Monsieur de la Bruyere ne s'est pas donné la peine dans un cas semblable de mettre un Commentaire à la marge. On remarque sur elle, a-t-il dit, page 105, une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari. En effet qui va s'imaginer autre chose par attaches que des pierreries? Un Auteur prend bien le change d'éclaircir des endroits que personne ne juge obscurs, tandis qu'il répand de l'obscurité dans d'autres qui ne sont déjà que trop intelligibles.

Page 443. ligne 25.

La devotion doit à la médisance un tribut dont elle s'acquie exactement. Le Theophraste Moderne qui a eu la bonté de nous marquer par des notes étoilées les cas où il entendoit parler de la fausse devotion, n'a pas dû, s'il a cru ces remarques nécessaires, les omettre en aucune occasion. C'étoit donc ici le lieu, non seulement de nous apprendre de quelle devotion, vraie ou fausse, il entendoit parler, mais ce qu'il vouloit en dire.

Page 444. ligne 25.

Les Saints pardonnent, les dévots
se

se vengent ; la sainteté & la devotion different en sentimens : Un Saint est devot , un devot n'est pas saint , il ne le deviendra jamais. L'Auteur desespere bientôt de la conversion des hommes ; mais il en desespere contre son propre sentiment , il n'en faut pas chercher la preuve plus loin que dans le caractère qui suit , où il fait cette exclamation , Une femme qui de devote se rendroit pieuse , la belle & rare conversion ! Dès que ces conversions ne sont que rares , il est à supposer qu'il s'en voit quelques-unes : Si quelques-unes arrivent , il a grand tort d'affûrer qu'un faux devot ne deviendra jamais saint. L'hipocrisie n'est pas excluse du nombre des crimes auxquels la misericorde divine offre le pardon ; on se lasse de tromper Dieu , comme on se lasse de scandaliser le prochain.

La toilette ne perd aucun de ses droits chez les devotes qui se croient de la beauté &c.... Je lisois avant-hier les œuvres de M. de saint Evremont, où je trouvai des choses admirables sur l'attachement des devotes à leur beauté ; j'aurai aussi-tôt fait , Mon-

Page 447

lig. 25.

434 *Sensimens critiques*

ficur , de les écrire , que de vous renvoyer au Livre. » Il y en a (il parle des Religieuses) qui ont renoncé à tous les plaisirs , qui ne cherchent à plaire à personne , & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses , elles se flattent secrètement de se trouver agréables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austeritez ; elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur visage , & ne peuvent souffrir la vûe de leur visage défiguré.... En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée , en quelque état qu'elle soit , ses appas lui seront chers, ils lui seront chers dans la maladie , & si la maladie va jusqu'à la mort , le dernier soupir est moins pour la perte de la vie , que pour celle de la beauté. Je plains les femmes qui poussent si loin l'amour de leurs charmes.

Page 449.
ligne 19.

Il se trouve des devots , gens illustres par leurs annônes , celebres par leurs fondations , qui ne payent point leurs dettes &c... Ce Caractere a si peu échapé à la critique de Monsieur de la Bruyere , qu'il s'est élevé

en deux endroits contre ces devots
peu sensez. Le premier page 409,
*Toute une ville voit ses aumônes, &
les public; Qui pourroit douter qu'il est
honnête homme, si ce n'est peut-être
ses créanciers?* Le second est à la page
478, *tel soulage les misérables, qui
neglige sa famille, & laisse son fils dans
l'indigence, un autre fait des presens
& des largesses, & ruine ses créanciers
&c....* Il est vrai que le Theophras-
te Moderne tourne son caractere dif-
feremment; si la pensée n'est pas de
lui, les termes en sont.

Nôtre Auteur en parlant des devo-
tes qui entretiennent leur Directeur,
dit fort ingenieusement, *J'estime ces
petits soins tres innocens, tout le mon-*
de n'en juge pas de même; s'ils durent
encore long-temps, je me trouverai,
comme les autres, forcé de croire cou-
pables, & la penitente qui les a, &
le Directeur pour qui elle les prend. Il
ajoute au commencement de la page
suivante, *Une devote est la dernière*
à s'apercevoir de l'attachement qu'elle
a à la personne du Directeur, le Di-
recteur le dernier à l'en reprendre: tous
deux se nuiroient, l'un en se privant des

Page 435.
lig. 10.

douceurs de la confiance , l'autre en dérobant à son cœur le plaisir d'une estime qu'elle croit innocente. Cela est heureusement rencontré, & paroît venir du genie de l'Auteur, quoi que Monsieur de la Bruyere ait traité les mêmes sujets à la page 90 , qui commence par ce petit caractère, Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foiblesses , celles qu'elle a pour son Directeur, & le temps qu'elle perd dans son entretien , peut-être lui seroit-il donné pour penitence d'y renoncer. Pour moi , Monsieur , je ne fais point de doute qu'on ne le lui ordonnât. M. de saint Evremont , que je vous ai cité il n'y a qu'un moment , n'est pas de ceux qui jugent mal de l'inclination que les devots ont les uns pour les autres ; il pretend que » sans la con-

To. 2. p. 304. » *fiance d'un ami la devotion perdrait*
 » *bientôt ce qu'elle a de tendre & de*
 » *sensible ; J'ai observé, continuë-t-il,*
 » *que les devots les plus détachés du*
 » *monde , les plus attachez à Dieu ,*
 » *trouvent le secret d'aimer en Dieu les*
 » *devots , pour fournir des objets vi-*
 » *sibles à leur amour. Ce secret est beau,*
 » *mais n'en seroit-il point de celui-là ,*

Comme de la pierre philosophale, où l'or domine le moins, & est substitué par un faux métal ? Qu'il est à craindre que la charité n'ait la moindre part à ces attachemens, & qu'elle ne soit remplacée par l'amour propre.

Entreprendre de longs voyages pour demander à un Saint la guérison d'une migraine, tandis qu'on hésite à faire une démarche pour sa conversion, piété mal entendue, dévotion lâche & mercenaire. Monsieur de la Bruyère s'en est plaint page 548, en ces termes. *L'on ne voit point faire de vœux pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante &c....* Je continuërai pourtant de dire à l'avantage de l'Auteur, qu'il habille à la moderne ces anciennes pensées. Dieu, poursuit-il, Dieu ni ses Saints n'ont jamais été véritablement honorez par des gens qui font brûler l'encens dans les Temples, après les avoir ornés de tableaux, si le cœur sanctifié n'accompagne les dons. Il est inutile de parler des Saints, voici la raison : Dès que Dieu n'est pas véritablement adoré, les Saints ne sont honorez en aucune manière. La gloire

Page 457.
lig. 15.

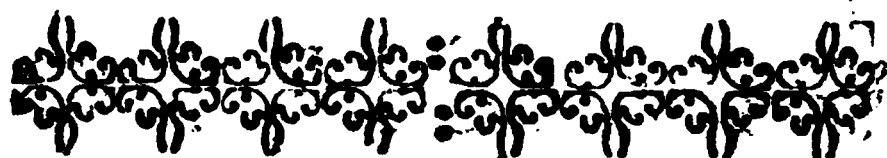
438 *Sentimens critiques*

re de Dieu fait la leur ; la leur contribué à celle de Dieu. Il se trouve un tel rapport, une telle communication de gloire entre le Dieu Remunérateur , & les Saints recompensez , que si Dieu , source de toutes graces , n'en fait point à ces ames mercenaires , les Saints ne sont point honorez par un culte interessé , qui deshonoreroit le Seigneur en même temps qu'il orne ses temples.

Page 459.
Ligne 176.

Il y a des défauts que la piété, même la vraie piété, ne corrige point ; tels sont les défauts de l'éducation, & d'autres petites foiblesses attachées à la condition de l'homme. Les défauts de l'éducation partent de la vanité, du mépris des autres , du peu d'égard aux remontrances. Il n'est pas possible de s'imaginer qu'une véritable piété ne corrige point ces vices ; elle s'applique sans relâche à nous rendre propres à la société civile par un motif de charité : si elle ne détruit pas absolument toutes les foiblesses qui sont le triste apanage de notre état, elle les combat toujours, elle en surmonte quelques-unes, & ce seroit une chose étrange que plus on approche

soit de l'homme chrétien , plus on s'éloigneroit de l'homme sociable. Le caractère misanthrope ne peut pas subsister avec celui du vrai devot ; par conséquent les défauts de l'éducation , je n'entens pas cette éducation puerile qui consiste à faire des cérémonies incommodes , ou à remplir de sotes bienfaisances , mais les défauts d'une sage & nécessaire éducation , sont incompatibles avec la piété. Ainsi il n'est point vrai que la piété ne corrige pas les défauts de l'éducation. Ce n'est pas que Monsieur de la Bruyère a dit page 152, avec de la vertu & une bonne conduite on peut être insupportable. Le Theophraste Moderne doit me sçavoir bon gré de le justifier en même temps que je le blâme : Un Juge desintéressé en use ainsi ; Adieu, Monsieur , je suis &c.



LETTRE XXVI.

XIII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Il critique le Chapitre de la Mode.

M O N S I E U R ,

Je n'ai pû refuser à mes amis la lecture de vôtre dernière Lettre ; ils conviennent qu'on ne peut pas critiquer avec plus d'art & de justesse. Vous ambitionnez de rendre des jugemens équitables ; Vous faites plus, car vous les prononcez en oracle. Pour moi qui ne puis prétendre à cette gloire, il est plus sûr que je m'en tienne à la simple exposition des endroits que Monsieur de la Bruyere auroit dû traiter avec plus d'exactitude.

Page 511.
H29C13.

Quelques-uns par une intemperance de sçavoir, & par ne pouvoir se re-

sondre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes, & n'en possèdent aucune. La Préposition Par devant un infinitif ne se met qu'après le verbe commencer. Ils commencèrent par faire toutes sortes d'injustices &c.... Dans le cas présent il falloit au lieu du verbe un substantif, ou un participe, Dans l'impuissance de se résoudre, ou ne pouvant se résoudre &c.....

Voulez-vous des rimes ? Cela ne sied pas trop bien en prose; il n'y a pourtant guere de pages dans ce chapitre où il n'y en ait. Page 614, Il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les chiens aient aboyé. Page 516, Tel a été à la mode, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers. Page 517, la vertu sait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs. Page 518, une fleur qui croît dans les sillons, étouffe les épis, diminue la moisson. Quelques lignes après, une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on cultive par son odeur. Page 519, une de ces choses qui est d'une vogue populaire, que nous estimons après nos pé-

res ; au même endroit ,... *faire quelques efforts , on espere qu'il pourra venir à bord.* Page 520 , *les femmes sont ou joüeuses , ou ambitieuses.* Un Dictionnaire de rimes n'en contiendrait pas de plus justes. Ce sont là autant de fautes contre la pureté du stile , il y en a une infinité de cette sorte. Revenons , Monsieur , sur nos pas , & remarquons celles qui sont contre la justesse du raisonnement.

Page 516.
Page 519.

Tel a été à la mode ou pour la commandement des armées , & la negociation , ou pour l'éloquence de la chaire , ou pour les vers , qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur mérite qui est usé , ou le goût que l'on avait pour eux ? Nous nous apercevons tous les jours que les hommes dégénèrent ; le temps qui détruit tout , détruit aussi le mérite ; quoi qu'il semble que la vertu ne soit pas en son pouvoir , au lieu d'accroître par le temps , le temps l'affoiblit : On est fervent les premiers jours , ensuite on devient tiède. La jeunesse est vive , laborieuse , docte , pénétrante ; les vieillards sont paresseux , ils ne

voyent qu'à demi, conçoivent à peine, tombent en enfance : Exemples trop fréquens, preuves funestes que les hommes dégénèrent. A nous renfermer dans l'idée précise du caractère que nous examinons, ces hommes autrefois à la mode n'y sont plus ; Est-ce leur mérite qui est usé ? Est-ce nôtre goût ? Que ce soit l'un ou l'autre, il ne sera pas moins vrai que les hommes dégénèrent : Car supposé qu'alors nous eussions le bon goût, & que nous l'ayons perdu, le mérite (c'en est un que de juger sans prévention) est usé de nôtre part : Supposé que nous ayons eû raison de nous détromper, le mérite est donc usé de la part de ces hommes qui ne sont plus à la mode. Ainsi de manière ou d'autre, soit que le mérite s'use, soit que le goût change, les uns ou les autres, c'est à dire les héros ou leurs admirateurs, dégénèrent.

N.... est riche, elle mange bien, et le dort bien, mais les coiffures changent, & lorsqu'elle y pense le moins, & qu'elle se croit heureuse, la fièvre est hors de mode. Cette femme auroit été, à ce qu'on dit, bien plus dérangée

Page 522. L.
le 2.

444 Sentimens critiques

gée dans ces derniers temps où les coëffûres ont essuié tant de contradiction de la part de la mode. Comme vous êtes dans le séjour des modes & des coëffûres, vous aurez vû sans doute une petite centurie faite sur le changement qui en arriva au dernier voyage de Fontainebleau.

*An fond des claires eaux Sôl vû en
défaillance,*

*Cheveux de Berenice en exalta-
tion,*

*Ses rayons éclipséz, prompt change-
ment en France,*

*Toute la gente lunaire en grande
émotion.*

Ces quatre vers, imitez de Nostradamus, ont percé l'obscurité de ma retraite ; j'ai vû l'éclipse qui y a donné lieu ; Un Solitaire attentif aux productions de la nature, & à ses revolutions, a dû le premier s'en apercevoir ; mais un Solitaire éloigné du commerce des femmes, doit ignorer l'air de leurs parures ; à peine lui est-il permis de déclamer contre la mode, parce qu'il pourroit arg-

river que peu instruit de ses règles ,
il en blâmeroit d'innocentes. Je vous
laisse donc à vous , Monsieur , qui
êtes dans le monde , le soin de rom-
pre ou de garder le silence sur une
matière qui n'est point du ressort de
ma Morale ; tout au plus serois-je
excusable de parler de nos coëffures.
Ce mot ne vous plaira peut-être pas ;
Monsieur de la Bruyere s'en est pour-
tant servi , page 524 , *Nos peres nous
ont transmis la connoissance de leurs
personnes , celle de leurs habits , de leurs
coëffures &c....* Je vous avouë que
le terme m'a paru ne convenir qu'aux
femmes , & je ne l'ai hazardé qu'avec
peine , mais il est difficile d'en trou-
ver un autre.

Page 525. & suiv. Monsieur de la
Bruyere dit de bonnes choses sur la
devotion de la Cour. Dans le Tite-
live reduit en maximes , j'en ai lû
une qui paroît n'avoir que trop-tôt
son execution. » Il y a des temps de
prosperité & d'adversité où la devo- « *Page 262*
tion devient à la mode parmi les
peuples , jusque-là que la Religion
dégenere quelquefois en superstition. «
Tanta Religio civitatem incessit , ut ant. *Li. 52*

homines , aut Dii repente alii viderentur facti.

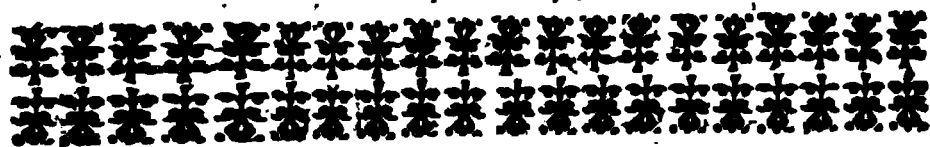
Page 527.
ligne 14.

Voici un caractère sur la dévotion à la mode , qui m'arrête. Un *devot*, l'Auteur parle du faux *devot* , est celui qui sous un *Roy Athos* serait *devot*. Par ce *devot* on entend un *Courtisan* qui , pour plaire à son *Prince* sage & véritablement *pieux* ; affecte les dehors de la sagesse & de la *piété* , croit un *Dieu* , on feint de le croire. Est-il naturel de penser qu'un *Courtisan* dont la Religion consiste d'ordinaire à former les mœurs sur celles du *Prince* , affectât de servir *Dieu* dans le temps que son *Roi* n'en croiroit point ? Non , ou bien toutes les maximes de la *Politique* sont fausses ; l'expérience elle-même est trompeuse , & il n'est plus permis d'admettre l'*hipocrisie* dans les *Cours* , ni de soupçonner aucuns *Courtisans* d'être *hipocrites*. Comme il arrive plus souvent que les *Grans* encherissent sur les mauvais exemples des *Rois*, il eût été mieux, au moins à mon sens, de dire , Un *devot* est celui qui sous un *Roi impie* serait *athée*. Si l'Auteur parloit d'un

vrai devoir, d'un homme qui consulte peu les intérêts du monde, & qui ne se laisse point entraîner au torrent du scandale, je croirois avec lui que le devoir seroit même devoir sous un Roi Athée. Mais toutes les maximes, l'expérience, l'usage résistent à la pensée, quand elle est étendue au Courtisan d'un Athée : Cet homme ne se donnera jamais la peine de sauver les dehors d'une Religion que son Maître n'aura point ; il sera ouvertement libertin sous un Roi scelerat, & publiquement Athée sous un Roi impie.

La dévotion & la géométrie ont leurs Page 1577
façons de parler, ou ce qu'on appelle
les termes de l'art &c..... Les gens qui n'approfondissent pas les choses, & qui ne sont pas vrais connoisseurs, prétendent décider par ce caractère que Monsieur de la Bruyere est l'Auteur des *Dialogues sur le Quétisme*. On a voulu lui attribuer cet Ouvrage, afin d'en infatuer le Public, mais nous pouvons assurer que ces Dialogues qui ont paru après sa mort, ont aussi été faits.

depuis. Ce n'est pas là le seul ouvrage qu'on lui attribuëra , témoin les caracteres posthumes, dont je vous parlerai quelque jour. Adieu , mon cher Monsieur , aimez - moi toujours. -



LETTRE XXVII.

Examen du Chapitre traité par le Theophraste Moderne, sous le titre du Mariage.

M O N S I E U R,

Chapitre important que celui du *Mariage*. Monsieur de la Bruyère n'en a pas fait un titre singulier, mais il en a parlé en plusieurs occasions. Notre Auteur a eu soin de les mettre à profit.

Damon arrive ce matin d'une Province éloignée ; a-t-il à Paris quelque affaire ? Il ne le sçait pas encore : son pere lui a parlé d'un établissement, ce soir on l'accorde ; avec qui ? La personne m'est inconnue, à lui de même ; n'importe, demain au plûtard ils seront mariez ; cela n'est pas dans le

Page 464. l.
gnc 17.

vrai-semblable. Un Pere n'engage point son fils, sans lui communiquer ses vûes: tout au plus il fait agir l'autorité, si le fils ne les agrée pas. Ainsi feindre qu'un homme vient à Paris sans être instruit d'un Mariage qu'il doit contracter; donner à peine à ce voyageur fatigué le temps de se débiter, le faire accorder aussitôt, & marier le lendemain, il y a beaucoup de précipitation dans un tel mariage: L'Auteur passe trop vite sur les formalitez de la bienséance, & sur les cérémonies de l'Eglise: Je ne vois là ni demandes, ni complimens, ni entrevûes, ni accords, nulle publication de bans; Disons que cette figure est outrée, & qu'elle ne devoit pas entrer dans un ouvrage fait par un prétendu Jurisconsulte à qui il n'est pas permis d'ignorer qu'un tel mariage donneroit lieu à un apel comme d'abus.

Page 465.
ligne 4.

Heureux celui qui ne se repent ni de son choix, ni de sa servitude ! Quoi que le mariage ne soit plus cet état de liberté, il n'est pas seulement un état d'esclavage qu'on doive l'appeler une servitude: le mot d'engage-

sur les caractères. 495

ment est plus honnête : L'Auteur s'en est depuis servi , aussi bien que de la pensée de Monsieur de la Bruyere dans le caractère qui suit ; *Une femme seroit bien parfaite qui empêcheroit un mari de se repentir de son engagement.* Voilà le terme d'engagement , placé comme il faut ; venons à la preuve de l'imitation : *Il y a peu de femmes si parfaites , dit M. de la Bruyere , page 108 , qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme , ou de trouver heureux celui qui n'en a point.* Il est vrai que le Theophraste Moderne , pour déguiser la chose , a voulu encherir par une alternative : après avoir dit *qu'une femme seroit bien parfaite , qui empêcheroit un mari de se repentir de son engagement ,* il ajoute ce trait , *Un mari le seroit beaucoup , qui empêcheroit sa femme de trouver heureuses celles qui ont perdu le leur.*

Page 473 , il parle des engagements que l'on contracte par intérêt , Les mariages que la fortune concerte , visent à une fin solide , ils ne conduisent point au bonheur. Ces mariages ne peuvent viser à une fin solide , qu'ils ne con-

Ligne 18.

duisent au bonheur ; ou s'ils ne conduisent point au bonheur , la fin n'en est pas solide. Il n'y a de solide au monde que ce qui ouvre le chemin de la tranquillité ; il falloit changer l'épithète, & au lieu de *solide*, mettre *intéressée*, ils visent à une fin intéressée.

Page 474.
Lig. 4.

Il dit encore sur le même sujet, *L'amour a perdu le droit de conclure les mariages ; l'intérêt seul a voix délibérative dans ces importantes occasions ; il ajuste les cœurs , prescrit les clauses , accorde les familles , unit des gens qui ne se sont jamais vus , réunit ceux qui avoient juré de ne se point voir ; de sorte qu'il est probable de croire que l'intérêt a le secret de la poudre de sympathie.* Il s'en faut beaucoup que ceci ait la finesse qui accompagne ce que Monsieur de la Bruyere a écrit dans une autre occasion , en parlant de certaines familles qui par les loix du monde , ou ce qu'on appelle de la bienséance , doivent être irréconciliables : Les voilà réunies , ajoute-t-il , & où la Religion a échoué , quand elle a voulu l'entreprendre , l'intérêt s'en joue , & le fait sans peine . Il n'est per-

mis à personne d'imiter cette délicatesse de tour.

N'y eût-il qu'une année de nourritures promise, elle ne se passe point sans divorce. Avoions à la confusion de l'Auteur, qu'il est trop libre à prendre les pensées d'autrui ; mais aussi disons à sa gloire qu'il n'a pû extraire en moins de paroles cette réflexion de Monsieur de la Bruyere, *L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire, les conventions, mais foiblement sur les nourritures ; elles dépendent d'une union fragile de la belle mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.* ibid. ligne 21.

Nous n'irons pas bien loin pour découvrir un nouveau larcin. La page 388, en convainc l'Auteur. *L'expérience confirme qu'il y a de bons mariages, elle ne prouve pas qu'il y en ait beaucoup, ni quelques-uns sans traverses.* La même expérience confirme que le Theophraste Moderne pense bien ; mais elle ne prouve pas que toutes les pensées dont son ouvrage est renflé, soient de son invention, témoin cette maxime que chacun a pû lire dans Monsieur le Duc de la Rochefoucault,

454 *Sentimens critiques*

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

Paroissez de nouveau, Monsieur de la Bruyere, votre imitateur a besoin de vous, pour peindre ces gens qui ne veulent pas qu'on les voye avec leurs femmes. Vous avez dit ingenieusement, *qu'on evite d'être vu seul avec une femme qui n'est point la sienne*, voila une pudeur bien placée, mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le Public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage! Je connois la force de la coûtume, je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au cours, & d'y passer en revue avec une personne qui seroit ma femme. Le Theophraste Moderne a eu plus de pudeur dans cette occasion que dans les précédentes; il a choisi de nouveaux termes que voici: *Le contrat change les mœurs, avant ce jour, fatal peut-être, jour au moins d'un bonheur équivoque, on noïoit les parties de jeu, celles de la promenade: Le lendemain des nœuds la société n'est*

Labr. p. 554.

Page 479.

sur les caracteres. 455

plus si reguliere ; l'Eponse craindroit de paroître bourgeoise , & le mari ne veut pas qu'on le soupçonne de trop aimer sa femme..... cela seroit beau que le mari & la femme parussent dans un même fond &c.... Je ne raporte pas le caractere tout au long ; ce que j'en ai écrit , suffit , Monsieur , pour montrer que la pensée est tirée de Monsieur de la Bruyere.

Ne pourroit-on point découvrir le secret , je ne dis pas de se faire aimer de sa femme ; celui-là n'a point encore été trouvé &c.... L'Auteur parle de Monsieur de la Bruyere , qui dans son chapitre des femmes , page 108 , a fait cette question , Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ? Encore si le Theophraste Moderne étoit sincere , & qu'il déclarât de bonne foi , Cela est de Monsieur de la Bruyere , j'ai eu dessein de le copier , on diroit, il a bien copié , il a imité avec succes ; mais vouloir se donner une gloire dûë seulement à l'inventeur , cette usurpation n'est pas juste. Reprenons la suite du caractere ; Ne pourroit-on point découvrir le secret de n'aimer que sa

Page 420.
lig. 29.

456 *Sentimens critiques*

femme ? S'appliquer à cette recherche, vaudroit mieux que de trouver la pierre Philosophale. Un de vos amis & des miens a eû sur cela une saillie tout-à-fait plaisante : il prétendoit que la discorde ayant pour cause l'avarice des maris peu disposés à contenter l'ambition des femmes, le secret de la pierre philosophale détruiroit les obstacles de leur union. Si on avoit, ajouta-t-il, ce beau & magnifique secret, tout irait mieux dans la société ; les charges ne seroient pas remplies par des riches ignorans, car les Sçavans auroient de quoi se faire Magistrats ; l'homme de mérite jouïroit de cette abondance qui est le partage commun du fat & du stupide ; Les Auteurs qui font des Livres pour de l'argent, contens d'une autre & meilleure ressource, épargneroient à la République des Lettres la honte de tant d'Ouvrage mauvais ; Toutes choses enfin rentreroient dans l'ordre où le siècle d'or les a vûes. A propos de la pierre Philosophale, un homme d'esprit * en donne une belle définition, *Alchymia est casta meretrix, omnes invitat, neminem admittit ;*

* M. Bailly.

mittit ; est ars sine arte cujus principium est scire , medium mentiri , finis mendicare ; c'est une coquette qui attire tout le monde & ne favorise personne ; c'est un art sans regles qui dans son commencement inspire l'envie de sçavoir , qui apprend ensuite à mentir , & qui conduit enfin à la pauvreté.

Il faut être complaisant pour agréer les complaisances du sexe ; les minauderies d'une femme ne plaisent point à un mari bizarre. A qui peuvent plaire les minauderies ? Je le demande à l'Auteur qui par minauderies entend des complaisances hors de saison , des affectations ridicules , des caresses extravagantes ; il ne faut que remonter à la page 122. où il a eu cette idée que j'exprime... Elle appelle , a-t'il dit au sujet d'une vieille femme amoureuse , elle appelle les minauderies au secours de sa passion. Les minauderies ne sont donc que de fausses complaisances , des douceurs fades que personne ne peut recevoir agréablement , & qu'on doit encore moins obliger un mari bizarre de souffrir.

Page 457
ligne 6.

458. *Sentimens critiques*

Page 485.
ligne 29.

L'Auteur des *Reflexions Morales* a dit, *il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse*, il entend toujours parler de ce qu'il aime, Le *Theophraste* moderne a trouvé cette maxime à sa bienséance, & l'a jugée digne d'entrer dans son recueil; où il lui donne ce tour, *il n'est agréable d'avoir une femme jalouse qu'au mari qui s'honore publiquement du choix d'une maîtresse*; la femme lui reproche sans cesse qu'il aime ailleurs; il a donc le plaisir d'entendre toujours parler de ce qu'il aime.

ligne 15.

Avançons jusqu'à la page 492. Les femmes ne se piquent pas de convaincre leurs maris qu'elles ont de l'esprit; elles sont aussi les dernières à s'apercevoir que leurs maris en ayent, de sorte qu'il vaudroit autant qu'ils en manquaient. A cause que la femme n'a pas l'esprit de connoître celui de son mari, il vaudroit autant qu'il n'en eût point, la consequence est ridicule; C'est comme si l'Auteur disoit, on trouve mauvais que je profite des *Caractères de la Bruyere*, il vaudroit autant que la *Bruyere* n'eût jamais été; On répondra au *Theophraste*

moderne, lisez la Bruyere, mais ne le copiez pas ; profitez de ses Caracteres, mais ne les volez pas ; faites des Livres, mais qu'ils ne contiennent pas des repetitions infinies ; de même l'on dira à ce mari spirituel, ayez de l'esprit, marquez-en, votre femme dût-elle ne s'en point appercevoir.

Ce n'est pas pen que d'avoir à souffrir l'arrogance d'une femme qui se pique d'être chaste &c.... Ce caractere est fort étendu, & c'est en quoi l'imitateur a voulu distinguer la copie de l'Original qui est en petit ; il est exprimé en ces mots dans Monsieur de la Bruyere page 108. *Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari y revient par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.* Ce qui est ici en quatre lignes en compose plus de trente dans le Theophraste moderne : tantôt il abrege, tantôt il alonge ses Caracteres pour depaïser le Lecteur. Graces au discernement qu'il a plu au Ciel de nous donner, nous ne sommes pas de ces gens que l'on trom-

Page 494
lib. II.

460 *Sentimens critiques*

pe par des artifices aussi grossiers.

Page 499.
ligne 26.

Lib. 34.

Le titre de mari ne donne que le droit d'une administration legitime : Je veux croire le Theophraste moderne Auteur de cette pensée , mais je veux en même-temps lui apprendre que Tite-Live donnoit cet avis aux Romains ; Vos in manu & tutela , non in servitio debetis habere eas , & malle patres aut viros quam Dominos dici. Il est glorieux à l'Auteur , s'il n'a pas lû Tite-Live, de se rencontrer avec cet Historien. S'il l'a lû , comme on n'en peut pas douter , il est à croire qu'il a voulu s'approprier cette pensée.

Page 501.
ligne 4.

Société bien étrange que celle d'une femme regente & d'un mari qui n'ose pas se soustraire à son autorité , &c.... Ce caractère n'est pas mal déguisé de celui qui dans Monsieur de la Bruyere p. 107. commence de la sorte , *il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention , &c....* L'adresse de nôtre Auteur , car tout se découvre , est d'avoir mis au chapitre du mariage ce que Monsieur de la Bruyere a mis au chapitre des femmes.

Hazard pur hazard quand une femme ne se repent pas d'un second choix ; un troisième , un quatrième marquent chez elle , sinon un défaut de vertu , sans doute un excès de legereté qui n'est pas innocent. Il y a là de la contradiction : Un excès de legereté qui n'est pas innocent est sans doute un défaut de vertu. Mais l'Auteur a mieux aimé se contredire de la sorte, que de declarer ouvertement qu'il étoit de l'avis de Martial.

Page 503.
ligne 25.

*Qua nubit toties , non nubit ,
adultera lege est.*

Les secondes nocces , au jugement de ce Poëte , sont une espece d'adultere : Ce sentiment de la Morale payenne n'est point adopté par la nôtre , quoique plus pure : Je pourrois sur cela faire quelques reflexions , comme j'écris à un homme engagé dans le celibat , je les reserve pour d'autres.





LETTRE XXVIII.

XIV. REPONSE DU SOLITAIRE.

Où il reprend plusieurs caractères du chapitre que M. de la Bruyere a intitulé de quelques usages.

M O N S I E U R ,

Vous vous êtes plaint quelquefois du retardement de mes Lettres ; les vôtres viennent plus lentement que jamais. Je n'ose pas m'en plaindre , car je suis persuadé de votre exactitude. La mienne doit vous paroître grande ; cette Lettre est la troisième que je vous aurai écrite en un mois ; le chapitre de *quelques usages* en sera la matière.

Rehabilitations ; mot en usage dans Page 540.
 les Tribunaux , qui a fait vieillir &
 rendre gothique celui de Lettres de
 noblesse , autrefois si françois & si usité.
 Se faire rehabiliter suppose qu'un hom-
 me devenu riche originairement est no-
 ble.... que les Lettres de noblesse ne lui
 conviennent plus , qu'elles n'honorent
 que le roturier , &c.... L'explication
 de ce caractère n'est pas facile. Mes
 reflexions n'auront pas été inutiles ,
 si j'ai pénétré l'intention de l'Auteur :
 Je crois qu'il a voulu dire , On a plus
 volontiers recours aux Lettres de reha-
 bilitation , parce qu'elles supposent la
 noblesse , qu'aux Lettres qui la donnent.
 Celles-ci ne sont qu'à l'usage des rotu-
 riers déjà opulens , qui veulent un secret
 pour devenir encore plus riches. Il s'en
 faut beaucoup que Monsieur de la
 Bruyère s'explique avec la même
 netteté.

..... Ils croient que venir de bon
 lieu c'est venir de loin. La phrase re-
 tournée avoit quelque chose de plus
 naturel & de plus énergique , Ils
 croient que venir de loin c'est venir de
 bon lieu ; cela remplit mieux l'idée
 qu'on veut donner de ces gens qui

Page 544
 ligne 16.

464 *Sentimens critiques*

affectent d'être originaires d'un pais éloigné, quoique nez à l'ombre des clochers de Paris.

Page 544
ligne 26.

Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grans Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple. L'auteur ne hazardoit rien de n'exceinter aucunes familles. En disant, il n'y a point de familles dans le monde qui ne touchent, &c.... il confirmoit ce que nous avons lû à la page 311. les Grans ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou la moins dans le degré de parenté. Dès que les hommes composent une même famille, on doit assurer, Monsieur, qu'il n'y en a point dans le monde qui ne touchent aux Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

Page 545
ligne 1.

Il n'y a rien à perdre à être noble, franchises, immunités, exemptions, privileges. Que manque-t'il à ceux qui ont un titre? Cela devoit être établi par une proposition affirmative, il y

a beaucoup à gagner à être noble, &c.
Ce n'est pas là où je m'arrête. *Croyez-*
vous, poursuit l'Auteur, *que ce soit*
pour la noblesse que des solitaires se sont
faits nobles. Sur ce mot *nobles* est une
étoile qui renvoie à la marge où on
lit, *Maison Religieuse, Secrétaire du*
Roy. Il faudroit, pour dire que des
Religieux se sont faits nobles, qu'ils
eussent acheté la charge de Secrétaire
du Roy : or on ne prouvera point
cela ; on ne prouvera pas même qu'il
y en ait à qui ce titre soit accordé ;
donc Monsieur de la Bruyere n'a pas
dû dire que des solitaires se sont faits
nobles.

Les belles choses le sont moins hors Page 547
de leur place. Ainsi l'on n'entend point ligne 1.
une gigue à la chapelle, ni dans un
Sermon des tons de Teâtre ; l'on ne voit
point d'images profanes dans les temples
&c.... Qui ne prendra ce caractère
pour une ironie se trompera bien
fort ; elle est supportable en cet en-
droit, parce qu'il faudroit être des
plus grossiers pour ne pas sentir le
trait de la critique.

Monsieur de la Bruyere blâme avec
raison la negligence de quelques Cu-

rez, mais il condamne mal-à-propos le zele de quelques Religieux. Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise à sa place dans l'Oeuvre auprès les pourpres & les fourrures ; il acheve sa digestion pendant que le Feuillant ou le Recolet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux, & par la bienveillance, pour venir le prêcher lui & ses ouailles. L'Auteur veut insinuer que ces Religieux qui quittent leurs cellules pour venir annoncer la parole de Dieu agissent contre leurs devoirs & contre les bienveillances. Pour refuter cette prevention il suffira, Monsieur, de dire, que si les Religieux ne sont pas les premiers Ministres de l'Eglise, ils en sont les secours : Tous les peuples attendent de leur bouche la science & l'instruction : A moins que leur état ne s'oppose à cet éclat extérieur de leur zele, nous ne devons point en murmurer. J'ai fait plus, Monsieur ; car j'ai recherché les constitutions des Feuillans & des Recolets ; ils peuvent prêcher ; les Fondateurs les y exhortent, les Evêques les autorisent. Si un Pere de saint Lazare, ou un moi-

ne de la Trape s'ingeroient dans le ministère de la parole, on diroit à l'un, retranchez-vous dans la campagne, instruisez le villageois : On diroit à l'autre, demeurez dans votre solitude & ne prêchez point : On avertiroit tous les deux qu'ils font liez par des vœux solennels, & par des bienfaisances indispensables.

Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, & leur melodie qui reveille les Chantres, & les Enfans de Chœur endort les Chanoines. On doute que ce terme, la melodie des cloches, soit régulier. Examinons la pensée ; est-il possible que les cloches aient la double & contraire vertu d'endormir les uns & de réveiller les autres ? Ces cloches auroient un grand discernement & d'extrêmes égards, de procurer de beaux songes aux Chanoines, de les plonger dans un sommeil doux & facile, après avoir interrompu celui des Chantres.

Page 551.
ligne 9.

Les Chanoines se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi. Les Chanoines auroient trop d'avantage, si avec celui de ne point aller à Matines, ils étoient encore

Page 552.
ligne 15.

payez d'avoir dormi ; On sçait qu'il y a deux choses dans les fruits d'un Benefice , le gros & les distributions manuelles ; le gros est une certaine somme accordée au titulaire indépendamment de ses assistances ; les distributions manuelles sont , pour ainsi parler , le droit de presence à l'Eglise ; Or un Chanoine qui ne va pas à Matines n'a pas l'honoraire dû à ceux qui y assistent ; il n'est donc pas payé d'avoir dormi ; Au contraire son sommeil lui coûte , & il achete la liberté de son repos pendant la nuit.

Page 179, lre
col. 21.

Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes. Monsieur Paschal a fait ce caractere dans les mêmes termes , ou plutôt Monsieur de la Bruyere n'a été que l'écho de Monsieur Paschal. L'affectation change la justice... J'en sçai qui ont été les plus injustes du monde à contre-biais : Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire reconnaître.

Pensées de
M. Paschal ;
Page 191.

der par leurs proches parens ; Toutes ces imitations ôtent à Monsieur de la Bruyere le nom d'Auteur original.

... *Decider souverainement des vies & des fortunes des hommes &c...* Le singulier est plus en usage, *decider de la vie & de la fortune des hommes.* Page 56r. ligne 12r

La principale partie de l'Orateur Page 56r. ligne 14r
c'est la probité ; sans elle il degene-
re en declamateur, il déguise ou il exagere
les faits &c... Il seroit à souhaiter ,
Monsieur, que cela fût vrai ; & que
les hommes ne pussent meriter le
titre d'éloquens sans avoir obtenu
celui de gens de bien. L'idée qu'on
se forme communément de l'Orateur
ne fait pas croire que la probité soit
la principale partie ; tous les gens
qu'on nous propose comme des mo-
des à suivre ; C I C E R O N le pere
de l'éloquence, connu sous le beau
nom d'Orateur Romain avoit-il cette
probité ? N'a-t'il pas déguisé ou exa-
geré des faits ? N'a-t'il pas épousé la
passion & les haines de ceux pour
qui il parloit ? Je sçai qu'on a dit ,
Oratorem virum bonum esse oportet ; M.

faut de la probité dans un Orateur ; s'il n'en a point , facile à persuader, il insinuera le vice , & le rendra aimable , il donnera des armes au crime , & attaquera l'innocence. A consulter presentement les regles de l'art oratoire, n'est-ce pas un secret de l'éloquence que de *déguiser certains faits* , d'en *exagerer* d'autres , de pousser une passion & de faire valoir un sentiment de haine ? Il est à désirer que la probité de l'Orateur modere ces figures ; mais l'expérience , en cela funeste , je l'avoue , ne prouve pas que cette probité soit la principale partie de l'Orateur. Un homme a beau avoir de la vertu , il lui faut de l'esprit & de l'éloquence pour être cru bon Orateur.

Contre les gens qui restent fréquemment & par une habitude de mauvaise volonté , Monsieur de la Bruyere dit page 564. *On dépit pendant qu'ils vivent , les fait rester ; ils s'apaisent & déchirent leur minute , la voilà en cendre ; ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'Almanachs sur leur table ; ils les comptent par les années.* Deux tel-

xions ; la première sur ces mots inutiles, *pendant qu'ils vivent* ; on sçait bien qu'un mort ne fait point de Testament, & que tout testament est fait pendant la vie. La seconde reflexion ; comment ces gens irresolus peuvent-ils avoir autant de testamens que d'Almanachs, puisque l'Auteur assure qu'ils s'appaient, déchirent leur minute, & la brûlent ? C'est-là une contrariété formelle.

Que penser de la Magie & du sortilege ? J'ose dire qu'en cela comme dans toutes les choses extraordinaires, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules & les esprits forts. Monsieur de la Bruyere devoit nous apprendre quel est ce parti. Peut-être auroit-il ébranlé l'esprit de ceux qui n'en croient rien, & rassuré les autres qui en croient trop.

Page 576.
ligne 3.

Il me paroît que cette phrase, *Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots & de la proscription de quelques autres* ; il me paroît, dis-je, que cette phrase qui finit le caractère de la page 580, devoit commencer le caractère de la page suivante ; car il n'y a aucun rapport

entre des Heros celebres dans l'histoire & la proscription de quelques mots françois; c'est une faute qui a échappé au Corrécteur.

Page 81.
ligne 1.

* Mais.

Ains a péri, la voyelle qui le commente & se propre pour l'éliſion, n'a pu le ſauver, il a cédé à un autre monosyllabe *, & qui n'eſt au plus que ſon anagramme. M. de la Bruyere ſe trompe; *Mais* n'eſt point l'anagramme de *Ains*. Dans *Ains* il y a une N; ſ'il eſt permis pour faire une anagramme de changer une lettre, ce n'eſt pas dans un monosyllabe; *Ains* ne fera donc que *Nais* & non pas *Mais*, ou plutôt il ne fera rien. Je dirai au ſujet de cette belle anagramme de Monsieur de la Bruyere ce que diſoit Gollerer:

Et ſur le Parnasse nous tenons
Que tous ces renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſée.

Il en eſt autrement quand les Anagrammes ſont juſtes. A propos de celles-là; un bel eſprit de nôtre Province en a fait une tres-heureuſe, dans *Ave Maria gratia plena, Dominus tecum*, vous trouverez, *Deipara inventa*

sum, ergo immaculata; Cette Anagramme est belle, mais elle n'approche pas de celle-ci : Dans ces paroles adressées à Jesus-Christ par Pilate, *Quid est veritas*, l'on trouve la Réponse juste, *est vir qui adest* : vous jugez bien, Monsieur, que la première Anagramme n'a pas pour Auteur un homme opposé au sentiment de la Conception Immaculée, encore moins attribuez-vous la seconde à un Athée.

Certes est beau dans sa vieillesse & a encore de la force sur son déclin : La Poésie le reclame, & notre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en Prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. Monsieur de la Bruyère qui a hasardé le mot de *Certes* en plusieurs occasions, veut qu'on l'en remercie, & qu'on le declare protecteur des franchises de notre langue : soit; on dira de lui qu'il aimoit la langue françoise, mais on ne pourra pas dire qu'il la parlât exactement. Nous n'en avons déjà fourni que trop de preuves, sans celles que je vous donnerai dans mes Lettres suivantes.

Page 527
ligne 5.



LETTRE XXIX.

*Où deux Chapitres traitez par le
Theophraste Moderne sous le titre,
de l'entêtement, & de l'homme,
sont examinez.*

MONSEUR,

J'ai tâché jusqu'à présent de me
détaire de toute prévention ; je vais
redoubler mes efforts, de peur qu'on
ne m'accuse de marquer de l'entê-
tement contre le Theophraste Mo-
derne qui le combat dans son dix-
neuvième Chapitre.

Page 507.
Ligne 2.

*Plus de Cinna, plus de Rodogune,
plus de Britannicus ; notre bon goût
est enfin venu à se laisser conduire au
gré de l'entêtement, & cet entêtement*

le malheur d'être public. Où l'Auteur a-t'il vu qu'on n'a plus de goût pour ces chefs-d'œuvres du theatre ? Souvent on represente ces pieces, & même on ne les represente pas aussi souvent qu'on les demande : Elles sont cause du peu de plaisir qu'on goûte à la representation des petites Comedies qui les accompagnent : Le spectateur qui a donné toute son attention au Poëme serieux devient tiède & indifferent ; il regrette CORNEILLE & RACINE, sans que toutes les plaisanteries du meilleur bouffon puissent détourner ses suffrages.

Qui oseroit soutenir qu'on admirât ibid. lig. 21
aujourd'hui MOLIERE ? Et moi je dirai, qui oseroit soutenir que MOLIERE n'est pas admiré, & qu'il cessera de l'être ? Nous ne pouvons nous passer de ses Comedies ; on revient tous les jours à son *Avare*, à son *Malade imaginaire*, à son *Tartuffe*, à son *Misanthrope* ; à toutes ses autres Pieces : Elles ont, il est vrai, elles ont un défaut ; je l'ai apperçu en même-temps que l'Auteur, elles ont, comme il a dit, le défaut de

- 476 *Sentimens critiques*

nous dégouter des nôtres: Lui qui dans le chapitre des Ouvrages d'esprit a fait si justement cet éloge de Moliere se desavouë bien mal - à - propos : Son desaveu est par bonheur dans le chapitre de l'entêtement, où l'on ne s'étonne pas de lui voir faire par une ridicule prévention cette demande Hardie, *Qui oseroit soutenir qu'on admirât aujourd'hui MO L I E R E ?* il en veut de même à CORNEILLE, qui soutiendrait que l'illustre Corneille jouira dans le siecle prochain des mêmes acclamations ? Le Public le soutiendra, & se rendra partie contre le Theophraste Moderne. Un celebre

M. Racine
Dist. Aca-
dem.

Academicien a dit autrefois : « Le même siecle qui se glorifie d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace & Virgile. Ainsi lorsque dans les âges suivans on parlera de toutes les grandes choses qui rendront nôtre siecle l'admiration de tous les siecles à venir, CORNEILLE, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles : La France se souviendra avec plaisir que sous le Regne du plus grand de ses

Rois a fleuri le plus celebre de ses Poëtes «.

Fagnani par sa Lotterie a dû de- Page 109.
tromper bien des entêtez. Vous étiez, ligne 9.
ce me semble, à Paris, Monsieur,
dans le temps que cet adroit Italien
fit sa Lotterie, où sans avoir de bons
billets, il ne laissa pas d'avoir les
meilleurs Lots : Cela a donné lieu à
une petite Comedie que M. Dan-
court, sous le nom de qui paroissent
plusieurs Pieces nouvelles dont il
n'est point certainement l'Auteur,
avoit intitulée *La Lotterie* ; Cette
Lotterie m'a coûté plusieurs Louïs
d'or qui ne m'ont valu, comme aux
autres, que des mouchoirs.

.... L'heritier qui expose le tout Page 112.
aux encheres publiques vendit mal des ligne 15.
coquilles achetées au poids de l'or ;
il eut à peine de quoi se dédommager
des obseques, & ne trouva pas dans
les Cabinets du deffunt, un marbre pro-
pre à cette courte Epitaphe :

Cy gît Rolet le Curieux,
Il fut riche mais mourut gneux,

Si l'Auteur s'est entendu lui-même,

478 *Sentimens critiques*

il n'a pas voulu se faire entendre à ses Lecteurs : *Rolet* mourut - il si gagueux qu'il ne laissât pas de quoi payer un morceau de marbre de deux pieds ? Où bien ses curiositez étoient-elles si peu de chose que parmi elles il ne se trouvât pas un marbre assez grand pour écrire deux petits vers ? Voilà l'éclaircissement que nous demandions ; l'on n'a pas jugé à propos de nous le donner.

Page 514. H.
fig. 19.

La fille d'un Curieux est une rareté dont l'envie ne prend point de se charger ; le pere ne peut se résoudre à convertir ses Medailles , & son cuivre en or pour la doter ; personne ne veut de la fille sans dot ; elle vieillit à côté du Cabinet ; & mériterait enfin d'y avoir place au rang des antiques. Ce caractère a son mérite , & quoique Monsieur de la Bruyere page 517. ait fait le portrait de ces gens qui ne marient point leurs filles , le tout dont s'est servi l'Auteur est nouveau & fort agréable.

Page 516.
fig. 20.

Pourquoi se faire un sujet de mauvaise humeur des défauts de l'Art ? La nature a les siens , nous nous y accoutumons , accoutumons-nous de même

aux imperfections des Arts. Le Theophraste Moderne donne-là un tres-mauvais conseil ; il ne dépend pas de nous de corriger les défauts de la nature, c'est ce qui nous force de nous y accoutumer. Autre chose est des Arts ; nous en sommes les inventeurs , nous devons raffiner sans cesse, & plutôt que de regler nôtre goût d'une manière qu'il n'en conteste pas les perfections, il est de nôtre honneur de les pousser si loin que le goût le plus difficile puisse en être satisfait.

Il se trouve à Paris de quoi favoriser Page 517. 11.

l'admiration & la critique ; je veux 5^{ne} 21.

dire une entière perfection dans les Arts, un ridicule outré dans les mœurs. Je conviendrais de cela , mais l'Auteur n'en convient pas, ou s'il le pense sérieusement, il ne devoit pas exciter le Public à *s'accoutumer aux imperfections des Arts.* A quoi se déterminer-il , Monsieur ? Tantôt il y a beaucoup d'imperfection dans les Arts, tantôt la perfection y est entière ; Pour moi je crois qu'il y a un parti à prendre entre les deux , qui seroit de dire que la perfection des Arts n'est pas

entiere , & que leur imperfection n'est pas considerable.

Page 511. li-
gne 29.

Chaudrai est le sejour de la santé &c.... Ce caractere est nouveau : Je ne vous écris rien du Medecin de Chaudrai qui ne fait pas à present beaucoup parler de lui ; ce n'est point son sçavoir qui diminue, c'est la prevention.

Page 512.
ligne 27.

Le Medecin raillé par celui qui se portoit bien devient une personne venerable aux yeux du malade inquiet ; ses visites sont cherement payées ; il se moque à son tour des railleurs qui osent ensuite lui demander sa fille en mariage , ou sa recommandation auprès d'un fils nommé Evêque. J'ai dit du caractere precedent qu'il étoit nouveau, je dirai le contraire de celui-ci. M. de la Bruyere à l'exemple de Moliere ennemi déclaré des Medecins les a aussi caracterisez page 72. Il y a déjà long-temps que l'on improuve les Medecins , & que l'on s'en sert ; le theatre & la Satyre ne touchent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles , placent leurs fils au Parlement , & dans la prelatrice , & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Monsieur de

Le saint Evremont n'a pas pû s'empêcher de lancer à son tour un petit trait de satire contre les Medecins , » leurs soins mercenaires n'aboutissent souvent qu'à un quart-d'heure de presence inutile, ou d'operation hasardeuse, de conseil aveugle, ou d'entretien frivole. On attribue à Monsieur de Furetiere le petit caractere qui suit. » Un Medecin est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade ; jusqu'à ce que la nature l'ait gueri, ou que les remedes l'aient tué. Qui voudroit ramasser tout ce qui a été écrit contre les Medecins, feroit bien des Volumes.

To. 4. p. 183.

Où est-il parlé des mouches de Ciceron, de la Toilette de Pompée &c..

Page 517.
ligne 120

Ce tour est pris de Monsieur de la Bruyere page 569, *Où est-il parlé de la table de Scipion, ou de celle de Marin &c....* Il seroit trop rigoureux de défendre aux Auteurs d'imiter les bons Ecrivains ; on exhorte à lire leurs Livres, c'est pour en tirer du fruit : Le Theophraste Moderne fait plus qu'imiter ; il s'attache servilement

482 *Sentimens critiques*

aux mêmes termes , aux mêmes pensées , aux mêmes tours ; par là il compromet son esprit , & perd sa réputation.

Page 528.
ligne 10.

L'entêtement est l'arbitre , le maître, & le distributeur des reputations &c..

Cette décision n'est pas sans autorité & sans une bonne autorité, Monsieur Pascal la fournit ; il appelle *opinion* ce que nôtre Auteur nomme *entêtement* : »

Page 87. » *Qui dispense la réputation , dit M. Pascal , qui donne le respect & la veneration aux personnes , aux ouvrages, aux Grans, si non l'opinion ?... L'opinion dispose de tout , elle fait la beauté , la justice , & le bonheur qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le Livre Italien dont je ne connois que le titre , qui vaut lui seul bien des Livres , *Della opinione regina del mundo* , j'y souscris sans le con-*

DE L'HOM- Nous voila, Monsieur , à ce chapitre celebre traité par tous les Auteurs qui ont écrit de la Morale. Il reste encore beaucoup de choses à dire sur *l'homme* , la matiere est inépuisable ; Nôtre Auteur n'a pas laissé

de nous donner dans ce chapitre quelques traits nouveaux, le premier n'est pas de ce nombre. *L'homme en general se peut définir, l'homme en particulier ne se peut connoître.* Allez-vous, dira-t-on, blâmer cette maxime? Non. Mais je puis répondre que je l'ai lûe dans Monsieur de la Rochefoucault, *Il est plus aisé de connoître l'homme en general, que de connoître l'homme en particulier.* Cette reflexion est tres fine. Page 338.
Reflex. 476.

S'il est indigne aux yeux d'un Hero de verser des pleurs, son ame qui est le centre de la force, s'avilit davantage par les transports auxquels elle s'abandonne &c.... Je cite ce caractere, pour avoir occasion de vous rapporter deux actions celebres, l'une vantée par Monsieur de S. Evremont, l'autre publiée par Monsieur de Voiture. Celui-ci fait l'éloge de la constance du Duc Dolivares en ces termes: » Le jour que la fortune, en lui ôtant sa fille, lui ravit ses plus cheres esperances, il eut la force de donner audience, & de vaquer aux affaires. Les sentimens de pere cederent au devoir du Ministre; il crut » Page 338. L.
guc 16.

444 *Sentimens critiques*

» qu'il ne lui étoit pas permis d'aban-
» donner aux larmes les yeux qui veil-
» loient pour le bien de l'état , & qu'
» un esprit qui avoit à sa charge la
» moitié du monde , ne devoit pas
» être troublé du malheur d'une fil-
le ». Monsieur de saint Evremont ne
loüe pas moins noblement Sopho-
nisbe , dont le caractère eût pû être
envié des Romains mêmes ; il faut
la voir sacrifier le jeune Massinisse
au vieux Siphax pour le bien de sa
patrie: Il faut la voir qui soumet
toutes sortes d'attachemens , ce qui
nous lie , ce qui nous unit , les plus
fortes chaines , les plus douces pas-
sions, à son amour pour Carthage,
& à sa haine pour Rome. Il faut la
voir enfin , quand tout l'abandonne,
ne se pas manquer à elle-même , &
dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit
gagnez pour sauver son païs , tirer
du sien un dernier secours pour
sauver sa gloire & sa liberté ». Beaux
exemples, Monsieur , de la force hé-
roïque de quelques ames : Non seu-
lement leurs yeux ne pleuroient pas,
mais leur cœur genereux se préparoit
aux plus rudes événemens,

S. Evrem.
to. 1. page
267.

Une longue vie est quelquefois une punition du Ciel , une vie courte est souvent une récompense. La pensée de Mainard sur la mort d'un enfant, est semblable à celle-là. Page 541. li-
gne 19.

*On doit regretter sa mort ,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie ;
Le siècle est si vicieux ,
Passant , qu'une courte vie
Est une faveur des Cieux.*

La page 542 , contient quelques reflexions sur la vieillesse. *Il est beau de parvenir à une vieillesse sage , prudente , corrigée &c....* ce trait m'en rappelle un beau d'un homme d'esprit ; Dans une lettre de consolation qu'il écrivit au Cardinal Mazarin sur la mort de son pere qui étoit extrêmement vieux , mais qui avoit une belle vieillesse , il dit que „ Cet illustre vieillard étoit d'un âge que l'on peut dire de l'autre vie , &c. ^{ce} comme l'enfance de l'immortelle. ^{ce}

Tiburce a vécu un siècle , on peu s'en faut , sous le regne de quatre Rois &c... Ibid. li. 17.
On auroit de la peine à appliquer ce caractère à quelques - uns de

nos Contemporains. Les quatre derniers regnes composent plus d'années qu'un homme n'en peut vivre ; on feroit trop heureux de voir un regne pareil à celui-ci, & pour la durée qui est de près de soixante ans, & pour les choses admirables qui sont infinies. Je suis même tres assuré que les peuples qui jouissent de ces belles années, n'envient point aux âges supérieurs la longueur d'une vie qui n'étoit pas si glorieuse. Pour revenir à notre sujet, il faut pourtant que le Theophraste Moderne ait là quelque part, je serois curieux d'apprendre en quel endroit, & qu'il ait connu un homme, je voudrois savoir qui, dont la vie ait été assez longue, pour voir quatre regnes differens : Si cela n'a point d'exemple, il a tort de mêler des fictions dans ses Caractères ; s'il y en a des exemples, il ne lui coûtoit pas beaucoup de les citer. Ce nombre de quatre lui est extrêmement familier. Dans son Chapitre du *Heros*, il nous a déjà dit, *Quatre Rois & même plus regnerent dans un siecle &c....* encore une fois ces nombres auroient dû être vérifiés.

L'enfance du premier âge est une Page 544.
 courte éclipse de la raison, qui avec le lig. 13.
 secours des années doit luire & éclairer
 l'esprit. Cette pensée n'est pas juste ;
 on n'appelle *Eclipse* que la soustrac-
 tion, l'absence d'une chose qui é-
 xiste. Or la raison ne subsiste pas dans
 les enfans ; il y a un temps, dit
 Monsieur de la Bruyere, où la rai- ce Labr p. 323.
 son n'est pas encore, où l'on ne vit ce
 que par instinct à la maniere des ani- ce
 maux. Il est bien vrai que les en-
 fans ont les semences du raisonne-
 ment, & les principes secrets de la
 raison, mais comme elle n'a point en-
 core paru, on ne peut pas dire qu'elle
 le soit éclipsee.

Entre l'homme & l'animal le vieillard Page 545
 prend une nature, s'il faut ainsi dire, lig. 20.
 moyenne. Cette nature moyenne avoit
 grand besoin de ce correctif, il n'em-
 pêche pas pourtant que l'expression
 ne soit ridicule. C'est dommage,
 Monsieur, que l'Auteur n'ait pas cher-
 ché un autre tour ; le reste de son
 caractère est de bon sens, & agréa-
 blement imaginé, Est-ce là cet hom-
 me, il parle d'un vieillard tombé en
 enfance, Est-ce là cet homme qui

488 *Sentimens critiques*

quelques jours auparavant, ébloüissoit encore par ses discours, charmoit par ses oracles, qui homme plus parfait que les autres n'a pas même le triste & dernier avantage de posséder l'adresse des animaux à prévenir les besoins du corps. Monsieur de la Bruyere a eû raison de dire que » la mort qui prévient la caducité, arrive plus à propos que » celle qui la termine.

Labr. p. 382.

*Page 590.
ligne 8.*

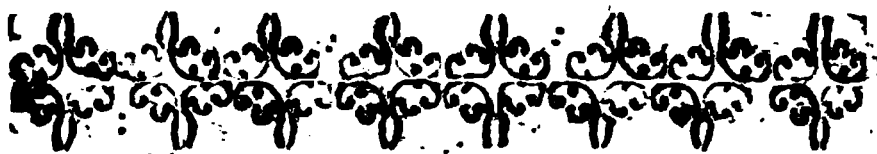
L'esprit, la memoire, grans talens! L'homme de bien est heureux de les posséder, il s'occupe de l'agréable souvenir de ses actions passées. L'Auteur qui entreprend de mettre l'homme dans la bonne voye, a tort d'excuser cet amour propre: Nos actions passées ne doivent point devenir presentes à nôtre esprit, pour fomentier son orgüeil; si on en rappelle le souvenir, il faut que ce soit pour exciter en soi une secrette confusion d'avoir fait le bien trop imparfaitement.

*Pensées de
M. Pasc. page
200.*

Le Theophraste Moderne s'est souvenu qu'il avoit lû autrefois dans M. Pascal, L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi, il ne recherche rien que pour soi, & ne fuit

rien tant que soi, parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire. Pouvoit-on mieux imiter cette reflexion que par celle-ci, Les hommes auroient assez d'eux-mêmes, s'ils vouloient vivre seuls; ils fuient de se connoître, & cherchent tout ce qui les éloigne de leur propre vue; la solitude leur est désagréable. Ce n'est point vous, Monsieur, que ce caractère regarde; vous aimez la retraite, vous l'avez choisie volontairement, & elle n'a que des douceurs pour un homme dont l'esprit est aussi plein de ressources que le vôtre.

Page 151. li-
gne 24.



LETTRE XXX.

XV. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du Chapitre de la Chaire.

MONSIEUR,

Nous allons examiner ce que Monsieur de la Bruyere a dit sur les Prédicateurs, autrement sur la Chaire.

Page 388. *Le discours chretien est devenu un spectacle. cette tristesse Evangelique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus &c....* Si la tristesse étoit l'ame du discours chretien, il s'ensuivroit qu'un discours ne pourroit jamais être chretien, à moins que celui qui le prononce, n'eût l'air triste, & les yeux affligez. Or combien de Sujets, où l'Orateur sacré est obligé de renoncer

à ces dehors lugubres? S'il faut annoncer tristement des veritez terribles, comme la rigueur d'un jugement dernier, la colere d'un Dieu vengeur, les peines reservées aux impies, il faut une certaine joye, quand on prêche celle des Anges sur la conversion d'un pecheur, & qu'on annonce les misericordes d'un Dieu magnifique en ses dons.

En second lieu, Monsieur de la Bruyere qui se plaint hautement que les Prédicateurs employent *les inflexions de la voix, la regularité du geste, le choix des mots*, voudroit donc qu'on ôtat à un discours la force que l'action lui peut donner? C'est elle qui le rend patetique, & souvent utile: faudra-t-il débiter un discours sur le même ton qu'on fait un recit, ou qu'on lit une histoire? Ce seroit épargner bien de la peine aux Ministres de la parole; mais en même temps ce seroit priver quelques Auditeurs du fruit qu'ils tirent de la maniere dont elle est annoncée; Car les mouvemens, le geste, la véhémence, tous effets d'un grand zèle, produisent la persuasion.

Monsieur de la Bruyere qui invective ici contre l'action préparée de quelques Orateurs, déclame dans la suite contre les Prédicateurs qui n'ont pas cette même action qu'il condamne. Page 597, il se plaint que *Theodat a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie*. Page 598, il dit qu'*au dénombrement des qualitez d'un certain Ranegyriste, il manque celle de mauvais Prédicateur*; à la même page il reproche aux femmes de *courir les froids Orateurs*. A la page 601, il fait l'éloge de L'E-
VESQUE DE MEAUX, & du Pere BOURDALOUE, l'un est comparé à DEMOSTENE, l'autre à CICERON. Enfin page 608, il recommande l'éloquence, il en prescrit des regles, il détourne l'Orateur de ces *prodigieux efforts qui corrompent le geste, & défigurent le visage*. Dans cette contrariété de sentimens, auquel nous en tiendrons-nous? Faut-il prêcher éloquemment, ou renoncer pour prêcher à l'éloquence?

Page 588.
ligne 19.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'aux pieds des Autels, & en présence des mysteres. Il suffisoit de dire

piéd des Autels, sans ajouter en présence des mystères ; chacun sçait que le tabernacle les contient, & qu'ils sont toujours presens à l'Autel.

Cet homme que je souhaittois impatientement, & que je ne daignois pas Page 589
ligne 28.

espérer de nôtre siècle, est enfin venu &c.... Monsieur de la Bruyere avoit une idée bien desavantageuse du siècle où il a écrit; il sçavoit pourtant, ou il a dû sçavoir, pour peu qu'il fût homme de Sermon, que le Pere Seraphin n'est pas le premier ni le seul qui ait prêché apostoliquement : Quand il n'y auroit que ses confreres, tous en cela sont de bons modèles; mais sans nous abandonner à une prévention scandaleuse, il n'y a point d'ordre dans l'Eglise qui ne produise de ces Ministres zelez de la parole divine ; ils la prêchent dans sa simplicité, ils ne sont ni *Rheteurs*, ni *Declamateurs*, ni *Enumerateurs*, ils ne peignent ni en grand, ni en miniature ; c'est le Dieu de vérité qui les inspire ; ils prononcent ses oracles tels qu'ils sortent de sa bouche. Monsieur de la Bruyere l'a reconnu lui-même, page 601 ; Il y a

Pag. 590
ligne 22.

494 *Sentimens critiques*

des hommes saints, & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion. Ils paroissent, & tout un peuple qui doit les écouter, est déjà ému, & comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. Un Auteur qui porte ce jugement n'a pas dû desesperer, Monsieur, que le siecle produisît un homme Apostolique; il en avoit déjà plusieurs devant ses yeux. Il cite même l'Evêque de MEAUX, & le Père BOURDALOUE. Ils me rapellent, dit-il au même endroit, page 601, DEMOSTHENE & CICERON; tous deux Maîtres dans l'éloquence de la Chaire, ont eu le destin des grans modèles &c.... Ce caractère est-il une satire fine, ou une louange serieuse? M. de la Bruyere a voulu, n'en doutons point, faire l'éloge de ces grans hommes, Prédicateurs éloquens, Orateurs chrétiens: Si cela est, a-t-il dû attendre impatiemment la venue d'un homme à qui ils ne sont point inférieurs du côté de la simplicité Evangelique, & de qui ils ne different que par la plus noble maniere de prononcer.

Monsieur de la Bruyere continuë le caractère des Prédicateurs à la mo- Page 590

de ; Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chutes ou des transitions ingénieuses, quelque-fois même si vives & si aiguës, qu'elles pouvoient passer pour Epigrammes; ils les ont adoucies, je l'avoue, ce ne sont plus que des madrigaux. Je ne sçai pas quelle différence Monsieur de la Bruyere prétend établir entre l'Epigramme & le Madrigal; celle qui vient de l'usage, n'entre point dans son dessein; le madrigal roule sur un sujet galant, & l'Epigramme convient aux autres sujets. Dans la Préface qui est en tête du Discours Academique prononcé par l'Auteur, il convient lui-même de cette différence,....

Ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence, ou sur un retour qui font une Epigramme sur une belle gorge, & un madrigal sur une joie, il ne paroît pas par ces paroles que le Madrigal soit une pointe adoucie, elle est au contraire plus hardie & plus licentieuse; C'est donc à dire que les Prédicateurs qui faisoient des pointes à tout propos, n'en

font plus que de galantes ? Or ce ne feroit pas là un *adoucissement* ; ce seroit un défaut pire que le premier.

Page 592. li.
gne 18.

Le temps des Homélies n'est plus, les Baziles, les Chrysostomes ne le rameneroient pas. Ce qui a été facile au Pere Seraphin ne seroit pas impossible aux Baziles & aux Chrysostomes ; Il les a pris pour modèles, & on l'a goûté ; à plus forte raison les modèles seroient-ils sûrs d'être applaudis. Contradiction inexcusable ! L'Auteur vient de faire l'éloge du Pere Seraphin, qui est tres celebre par ses Homélies, & il crie aussi-tôt, *le temps des Homélies n'est plus.* Je veux que tout le monde n'aime pas ce genre d'instruction ; mais c'est assez que quelques-uns s'en accommodent. pour ne pas dire, *Le temps des Homélies n'est plus* : la reflexion que vous avez faite à ce sujet, est tres bonne.

Page 594.
ligne 26.

Un beau Sermon est un discours Oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Deux choses à remarquer ; la premiere, que les ornemens de la

Rhetorique ne sont point differens des préceptes de l'éloquence, puisque c'est l'éloquence qui prépare & qui distribué ces ornemens. *Un Discours Oratoire dans toutes ses regles, purgé de tous défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence, paré de tous les ornemens de la Rhetorique &c...* J'appelle cela quatre synonymes; car si le discours est dans toutes les regles, il est purgé de tous défauts; s'il est purgé de tous défauts, il est conforme aux préceptes de l'éloquence; s'il est conforme aux préceptes de l'éloquence, il est paré des ornemens de la Rhetorique, & par consequent tissu inutile de synonymes. Deux, même trois de ces synonymes pouvoient être retranchez. La seconde reflexion est qu'on ne doit pas défendre aux Orateurs chrétiens de suivre les préceptes de l'éloquence, & de parer leurs Sermons des ornemens de la Rhétorique. Au contraire plus le discours fera conforme à ces préceptes, plus il sera propre à persuader: & qu'importe de quelle maniere un Orateur s'y prenne, j'excluë toutefois le profane, qu'importe qu'il employe figures, narra-

498 *Sentimens critiques*

tions; portraits , enumerations, pourvu qu'il convainque les auditeurs.

Page 595.
Ligne 36

....Ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumérations où il se promène , comme dans toutes les évaluations où il se jette : J'entens le mot d'énumérations , je n'entens celui d'évaluations que quand il exprime la fixation d'une somme , l'estimation d'une chose , un prix arrêté.

Page 595. li.
gne 18,

....Ils sont touchés au point de répondre dans leur cœur sur ce Sermon de Theodore , qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché. Cette pensée est la même que celle qui termine la page 592 , Le commun des hommes admire ce qu'il n'entend pas , se suppose instruit , content de décider entre le dernier Sermon & le penultième. Et celle-ci est encore très semblable à celle qui est au commencement de ce Chapitre , Celui qui écoute , s'établit Juge de celui qui prêche pour condamner ou pour applaudir , & n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise , que par celui auquel il est contraire.

Voici un caractère qui demande plus de raisonnement. L'on peut faire ce

reproche à l'heroïque vertu des grans hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, Page 194, l^{re}
l^{re} 8.
ou du moins amoli le stile de la plupart des Prédicateurs.... Ils ont changé la parole sainte en un tissu de loüanges justes à la verité, mais que personne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractère. Monsieur de la Bruyere qui conclut bien, ne commence pas de même. Pretend-il, Monsieur, que les grans hommes sont causes qu'un Sermon est plutôt un éloge de leurs personnes, qu'une explication des veritez saintes ? Il n'y a pas lieu de leur en attribuer la faute; l'Auteur assure qu'ils n'exigent point ces loüanges. S'en prendra-t-on à l'esprit adulateur des Ministres de l'Evangile ? Deux choses à répondre; la premiere, on n'est point coupable de flatterie, lorsqu'on loüe des vertus heroïques; rien ne merite plus nos aplaudissemens; telles vertus, tels éloges ne sont donc pas capables de corrompre l'éloquence. Mais seconde réponse; il n'est pas criminel d'exalter, même dans le lieu saint, des Princes revêtus de l'autorité de Dieu, & à qui Dieu même

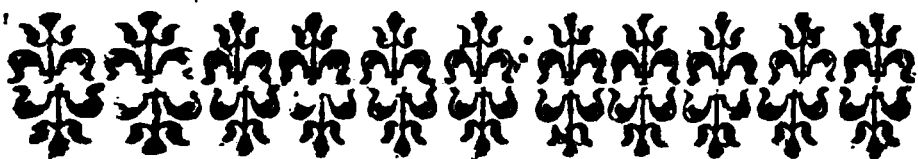
500 *Sentimens critiques*

Pl. 81. v. 6. a donné son nom , *Ego dixi , Dū estis*. Il faut montrer aux peuples les grandes qualitez de leur Souverain , afin de les animer à suivre ces dignes exemples. En troisième lieu je demande à l'Auteur s'il a bonne grace de dire qu'il *ne convient point au caractère* d'un Prédicateur de louer les Rois qui ont un caractère comme lui, & dont les personnes ne sont pas moins sacrées. A Dieu ne plaise pourtant que j'approuve le changement de la parole sainte en un tissu de louanges ; mais ces louanges , si elles sont dûes au mérite d'un Prince religieux , peuvent être bien placées dans un Sermon , quand elles n'en occupent que la moindre partie.

Page 606.
Fig. 2.

On se passionne moins pour un Auteur &c... Comme Monsieur de la Bruyere a déjà cherché quelques occasions de se peindre à l'avantage , on pourroit croire qu'il a eû dessein de parler de son Livre. Je vous laisse le temps d'examiner la chose de plus près. Tout à vous.





LETTRE XXXI.

*Reflexions sur quelques Caracteres du
Theophraste Moderne dans son Cha-
pitre du bonheur, & dans celui de
l'avarice.*

M O N S I E U R ,

Le premier des deux Chapitres
que je dois examiner , a pour titre *du
bonheur* ; Le Theophraste Moderne
dit, *Si les hommes ne souhaitoient que*
ce qui est sur la terre & dans le mon-
de &c.... La terre & le monde ne
sont pas des choses differentes ; c'est
pourquoi il suffisoit de nommer l'un
ou l'autre. Le détail de ce caractere
est beau , mais il devoit être poussé
plus loin , ou être terminé par quel-
que chose de vif ; la conclusion en est
languissante.

Page 558.
lig. 28.

Page 560.
ligne 2.

Les bonheurs passez laissent dans l'esprit une idée cruelle. Les afflictions qu'on a surmontées réjoüissent. Avoir été content, & ne pouvoir l'oublier, c'est le comble du malheur; s'être vu en affront avec la mauvaise fortune, en avoir triomphé, ce souvenir est agréable, il suffiroit pour me rendre heureux.

Je me souviens, & sans doute que le Theophraste Moderne s'en est souvenu aussi bien que moi, d'avoir lû cette pensée dans Euripide & dans Homere, s'il est vrai qu'il ait jamais eû commerce avec ces Auteurs; Euripide a dit,

D'un peril evité, le souvenir est doux.

Homere a un peu plus étendu la même pensée.

*Quiconque a vu ses jours autrefois traversés,
Prend plaisir de songer à ses malheurs passez,
Sur tout quand son adresse, & son propre courage
Après beaucoup d'efforts ont surmonté l'orage.*

Page 560. liz
enc 16.

Les hommes ambitionnent de faire croire qu'ils sont heureux. &c.... Que

l'Auteur ait pris cette reflexion à Monsieur de la Rochefoucault, ou à Monsieur de la Bruyere, que vous avez convaincu de l'avoir tirée des *pensées morales*, il est toujours vrai que cette maxime est usée. Le premier a dit, *Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux, que pour faire croire que nous le sommes*; L'autre a repeté, *Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes*; De bonne foi, Monsieur, les Auteurs se pillent d'une étrange maniere.

Max. 6.

Labr. p. 395.

Il ne manque à la fortune de bien des Riches que la modération; Cette pensée est Seneque tout pur: il adresse à Neron ces belles paroles connûes de tout le monde, & tant soit peu changées par nôtre Auteur, *Vous m'avez comblé de tant de biens, qu'il ne manque à mon bonheur que d'être borné*. L'humeur insatiable des Riches est la cause de leurs inquietudes au milieu de l'abondance.

Page 561.

ligne 24.

Annal. lib.

14.

Avec un peu de soumission aux ordres de vôtre destin, vous vous vengez de l'infortune. Je voudrois, & en cela je suis de vôtre sentiment, que

Page 562.

ligne 18.

le mot de *destin* fût retranché de tous les Livres , & même de nôtre langue : Si par *Destin* on entend la providence , que ne l'exprime-t-on ? N'est-ce pas un beau mot ? Est-il moins françois ? Non , il est plus chretien, seule cause de son rare usage : Si par *Destin* on entend autre chose que cette providence qui préside à tout, c'est un sentiment coupable contre lequel je me revolte.

Ce seroit être trop cruel , que de condamner les malheureux au silence ; le détail de leurs miseres les console &c...

ibid. l. 23. Monsieur de saint Evremont a dit,
 To. 1. l. 238. *Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins , puisque nous ne songeons pas à eux dans nôtre abondance. Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre ;*
 To. 1. p. 191. *Je ne raporte pas ces pensées pour ôter au Theophraste Moderne la gloire de la sienne ; au contraire je le regarde comme un homme qui a le bonheur de se rencontrer souvent avec les beaux esprits.*

Page 563. ligne 28.

Il faut vivre pour soi &c.... Ce conseil est bon , mais telles maximes conviendroient mieux dans un discours

cours moral , que dans un Livre de caractères où il faut une satire concise & ingénieuse.

A ces réflexions ajoutons-en quelques-unes sur *l'avarice*. L'Auteur n'a pas mal réussi dans ce chapitre ; le premier caractère est bon , tous ne sont pas d'égale force.

DE L'AVARICE.

Il faut avoir acquis d'immenses richesses , & n'être plus jeune pour devenir avare. Cela n'est pas toujours vrai ; nous voyons des gens qui sans être riches , ni trop âgés , sont fortidement avares.

Page 569.
ligne 24.

L'avare est scrupuleux sur les autres passions &c.... ce scrupuleux me fait naître un scrupule : Je n'ai vu cette phrase dans aucun ouvrage de réputation ; je craindrois de m'en servir sans autorité.

Page 570.
lig. 24.

Tout homme qui a de grands besoins sans le moyen de les satisfaire , est moins à plaindre que celui qui se plonge volontairement dans des nécessitez effroyables. C'est tout le contraire ; il est plus difficile à un homme de supporter une pauvreté involontaire , qu'une indigence qu'il s'est choisie , & dans laquelle il se plaît.

Page 573.
ligne 7.

Page 574. L'Auteur fait des caractères particuliers du *mesquin*, du *chiche*, de l'*homme sordide*, du *vilain homme*, à peu près comme M. de la Bruyère en a fait du *sot*, du *stupide*, du *fat* &c... Ce sont des termes dans la langue, & nullement des différences dans la Morale.

Page 575.
ligne 17.

Un usage qu'il faudroit temperer est celui-ci, *forcer les prodigues d'être avarés, & les avarés d'être libéraux* &c... Ce temperament n'est ni à admettre, ni à proposer; car si la prodigalité est vicieuse, l'avarice l'est également; il ne faut point guerir les hommes d'un excès par un autre, ni les tirer d'un abîme pour les précipiter dans un nouveau. Ce que l'Auteur avoit à dire, étoit, *forcer les prodigues d'être économes*, parce que l'économie est la vertu opposée à la prodigalité.

Page 576.
ligne 3.

On peut passer de la prodigalité à l'avarice, mais on ne revient point de l'avarice à la prodigalité. Je n'accuserai pas le Théophraste Moderne d'avoir pris cette pensée à Monsieur de la Rochefoucault; il établit une maxime différente; *les passions en en-*

gendrent souvent qui leur sont contraires ; l'avarice produit quelquefois la prodigalité, & la prodigalité l'avarice. Chaque reflexion peut être vraie dans un sens.

Reflex. 12.

Le comble de la fortune d'un avare est celui de son malheur ; il va cesser de vivre , parce qu'il craint de mourir dans l'indigence qu'il n'a plus aucun sujet de craindre. Cette pensée est bonne , du moins l'Auteur l'a jugée telle , puisqu'il n'a pas craint de la repeter quatre fois.. Page 570 il a dit. .. Tant ils craignent de se livrer à une indigence dont ils ne redoutent les menaces , qu'après s'être mis hors d'état de la craindre ; & d'une. Page 572... La vie même dont la jouissance lui est incommode &c.... & de deux. Page 573 , Un peu moins de bien feroit que mille autres vivroient &c.... & de trois. Page 576 , L'avare demeure tel toute sa vie, c'est beaucoup qu'il fasse la dépense nécessaire à ne la point perdre , & de quatre. Je trouve une cinquième répétition à la même page , Ses héritiers s'aperçoivent qu'il étoit opulent , toute sa vie il en douta , le malheur

Page 577
ligne 24.

508 *Sentimens critiques*

reux , & il ne voulut pas hasarder de se prouver à lui même qu'il pouvoit vivre ; Une même pensée six fois écrite en autant de pages , il n'y a point d'exemple d'une telle repetition. On peut justement appliquer au Theophraste Moderne ce qu'il a dit dans le chapitre des Ouvrages de l'esprit page 37 , *Certains Ecrivains non contents de copier les autres, se copient eux-mêmes &c...* A ce caractère connoissez son Auteur.

Page 579.
llg. 15.

L'homme liberal est plus prêt d'être œconome que l'avare. Je n'aurois rien à reprendre , si au lieu de *liberal* on avoit mis *prodigue*. Ce qui eût été vrai du prodigue , ne convient point à un homme liberal ; car la liberalité qui est une vertu morale , suppose qu'on ne donne que ce que l'on doit donner ; ainsi par ces dons bien entendus , l'on ne cesse point d'être œconome : la liberalité & l'œconomie se confondent ; la liberalité est elle-même l'œconomie ; si-tôt qu'elle n'est plus plus dans ces justes bornes , on la nomme dissipation & prodigalité.

Page 583.
ligne 15.

La liberalité n'est pas une vertu com-

sur les caractères. 509

mine; ceux qui donnent, s'y prennent de maniere que chez eux le don est une attente ou un échange de bienfaits. Comme il y a beaucoup de gens qui donnent par l'envie de recevoir, ou pour s'aquiter de ce qu'ils ont reçu, c'est ce qui rend la liberalité une vertu commune. L'Auteur ne s'est pas bien exprimé; il a voulu dire que la liberalité est une vertu plus rare qu'on ne pense, & qu'elle n'est dans la plupart ni genereuse, ni desintereffée. Cette interpretation ne nuit point à l'intelligence du caractère.

Etre liberal par intérêt, c'est être genereusement avare. J'aurois eû le contraire, & j'eusse dit, C'est être sordidement genereux, parce qu'on ne peut pas être liberal & avare en même temps; mais comme souvent l'on est genereux par intérêt, il faut que le reproche d'avare tombe sur l'adverbe qui accompagne le mot de genereux, c'est ce que j'ai marqué, Sordidement genereux, pour désigner le motif indigne de cette generosité apparente.

L'avare commence par desirer les richesses, il continue par les aquerir in-

Page 585. ligne 23.

Page 586. ligne 17.

510 *Sentimens critiques*

justement &c.... cela n'est pas vrai de tous les avarés, à moins que de conclure avec Monsieur de saint Evremont, » qu'étant injuste d'attirer à
To. I. P. 236 » soi ce qui fait le commerce & la com-
» modité du genre humain, pour ne
» l'employer à aucun usage, c'est dé-
» rober au Public par un vol conti-
» nuel ce qu'on a tiré une fois des par-
» ticuliers.

Ibid. lig. 25. *Si le sort des Riches est de n'avoir que la liberté d'envisager leurs richesses, j'estime heureux ceux qui privés du plaisir de la contemplation, ont celui de la jouissance.* L'Auteur ne devoit pas dire en general, *Si le sort des Riches &c....* parce qu'il est impossible d'avoir cette *jouissance* dont il parle, qu'on ne soit riche. L'équivoque dis-
paroissoit en mettant, *Si le sort de quelques riches &c....*

Page 587.
ligne 25.

L'avare est naturellement brutal ; tout lui coûte jusqu'à l'honnêteté : Pointe fade & badine ; Celle d'une Epigramme de M. de Coulanges sur les avarés, est pleine de sel :

*Que votre sort est malheureux
Avec cent mille écus de rente ;
Eh quoi pour en amasser deux ,*

sur les caractères. 371

*A peine en dépenſez-vous trente :
Mais vous aurez de quoi vivre après
votre mort ,
J'en demeure d'accord.*

*Je finis par ce trait d'esprit, & ſuis
de tout mon cœur &c....*



LETTRE XXXII.

XVI. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du dernier Chapitre de Monsieur de la Bruyere, qui a pour titre des Esprits forts.

M O N S I E U R ,

Ce dernier Chapitre offre de solides reflexions à la Critique.

Page 610.
ligne 7.

Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile &c... Je n'ai pas cru jusqu'ici que les reptiles fussent une matiere grossiere exemte de tous sentimens : J'admettois dans eux , comme dans tous les animaux une ame sensitive ; car je ne supposois pas qu'il y eût une matiere agis-

lante, mobile, animée sans un principe de vie : Quelque soit ce principe, quelque nom qu'on lui donne, certainement il détruit cette idée de pure matière que l'Auteur attache au reptile. Le sentiment de Monsieur de la Bruyère se trouve combattu dans la suite par lui-même ; Page 633 il doute d'une chose qu'il établit ici comme vraie & incontestable, *Je ne sçai point, dit-il, si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense.* Quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui, ni passions, ni sentimens, mais l'effet naturel & nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine &c... Ces dernières paroles marquent un doute au lieu que le premier caractère n'en renferme aucun ; L'Auteur y fait une proposition affirmative. Allons jusqu'à la page 651 ; nous y verrons qu'il ne croit pas que les animaux soient une simple matière ; il parle du Ciron, & de plusieurs autres animaux plus petits mille fois que le Ciron.

§14. *Sentimens critiques*

Chacun de ces Animaux a un corps qui vit , qui se nourrit , qui croît , qui doit avoir des muscles , des vaisseaux équi-valens aux veines , aux nerfs , aux artères , & un cerveau pour distribuer les esprits animaux. Je vous prie , Monsieur , de me dire , s'il est rien de plus opposé à la matiere que ces esprits animaux , & s'il ne faut pas tomber d'accord qu'il y a dans le corps qu'ils animent un principe de vie , une ame propre aux bêtes que les corps purement materiels n'ont pas. On ne dira pas que la pierre ait des esprits animaux ; le reptile qui en a n'est donc pas une matiere semblable à la pierre ; La Philosophie raisonne sur cela comme elle veut ; ses raisonnemens trop subtils ne prouvent rien pour trop prouver.

Page 619.
ligne 1.

Il y a des hommes qui attendent à être devots & religieux , que tout le monde se declare impie & libertin. Ce tour n'est pas élégant. Pour étoit la préposition qui convenoit à cette phrase , il y a des gens qui attendent pour être devots &c....

L'Auteur fait à la page 619. 620. & 621. un argument tres-long , com-

me vous pouvez vous l'imaginer, puis qu'il contient plusieurs pages.

Ce vaste raisonnement aboutit à conclure, les hommes croient vrai tout ce qui leur est transmis par l'Histoire profane; il suffit qu'un Livre ait le caractère de Saint pour exciter leurs doutes. Je vais en extraire quelques paroles qui me conduiront à une réflexion.... *Cesar a-t'il été massacré au milieu du Senat? Y a-t'il eu un Cesar?*

Page 616.
ligne 213.

Quelle consequence me dites - vous?

Quels doutes! Quelles demandes! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse, & je crois même que vous avez raison: je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de Cesar ne soit pas un Livre profane, qu'il y ait un engagement religieux d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce Volume où il est parlé de Cesar & de sa dictature: Avouez-le, Lucille,

Page 621.
lig. 17.

vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar: Je ne nie pas, Monsieur, qu'il ne se trouve de ces esprits opiniâtres à refuter tout ce que les Livres saints contiennent, plus disposez à recevoir le témoignage d'un Ecrivain profane, qui leur atteste l'exis-

tence d'un Cesar, que si elle leur étoit annoncée par des bouches sacrées ; mais aussi combien de personnes conçoivent du grand Alexandre une plus haute idée sur l'éloge que lui a donné l'Ecriture en ces deux mots, *Siluit terra in conspectu ejus*, que par tout ce qu'en ont écrit les Historiens, & ce qu'en publient tous les jours ses Panegyristes ?

h. Mach.
G. 1, V. 3.

Page 514
ligne 5.

... Ils veulent gouverner la fortune, la posséder seuls, & en exclure tout autre. Dignitez, Charges, Pensions, Benefices, tout leur convient & ne convient qu'à eux ; le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attaché on ait l'impudence de les espérer. Une troupe de Masques entre dans un Bal &c.
Aucun de ceux qui ont lu exactement cet endroit ne le comprend ; On entend encore moins où va la comparaison de cette troupe de Masques qui entre dans un Bal : Il seroit trop long de vous rapporter ce caractère : Donnez-vous la peine de le lire, j'ai raison de dire la peine, car je ne crois pas qu'il vous soit plus facile de l'entendre, ni que vous

ayez beaucoup de plaisir à le lire.

Il y a deux especes de libertins, les libertins, ceux du moins qui croient l'être, & les hipocrites ou faux devots: Les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs. Ce comparatif suppose qu'on entend parler de gens qui sont bons. Or comme cette epitere ne convient point aux hipocrites, encore moins aux libertins declarez, il étoit plus juste de dire, en parlant des hipocrites, Les derniers dans ce genre sont les moins coupables, ou les moins dangereux.

Page 624
ligne 18,

Arrêtons-nous, Monsieur, à la fin de la même page : *Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image qui est le Prince? Monsieur de la Bruyere semble faire consister principalement la Religion dans la crainte. Sans être du sentiment des Mistiques de nos jours, qui renferment l'esprit de la Religion dans un amour abstrait, & tel que les hommes cessent d'en être capables, j'aurois dit, Si toute Religion est un culte respectueux de la Divinité &c.... parce qu'en effet*

toute Religion consiste dans un culte , *Deum colere* : C'est ainsi que les Anciens , & tous ceux qui parlent de la Religion , se sont expliquez , & non pas *Deum timere*. Le culte entraîne necessairement la crainte & l'amour; on aime le Dieu qu'on adore , & on ne l'adore point , qu'en même temps on ne redoute son pouvoir suprême ; au lieu que le mot de crainte ni ne définit la Religion , ni n'en donne une idée assez belle , parce qu'enfin la crainte n'exprime pas l'amour ni la sincerité d'une parfaite adoration ; C'est un hommage servile qu'on rend à un Dieu dont on appréhende les châtimens. Si ce Dieu n'avoit que le titre de bon , on ne l'aimeroit pas ; c'est un Dieu vengeur , on le craint : ainsi culte imparfait , religion défectueuse.

Page 629
Hg. II.

S'il faut perir , c'est par là que je veux perir ; il m'est plus doux de nier un Dieu , que de l'accorder avec une tromperie si specieuse & si entiere. La pensée est belle , mais il y a tant soit peu d'obscurité ; il n'y en avoit aucune en disant , Je croirai plutôt qu'il n'y a point de Dieu , que de croire

qu'un Dieu m'ait voulu tromper de la sorte.

L'Auteur parle des maux que l'homme vicieux se prépare : *La pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer.* Ce n'est point là le mot propre; au lieu de *vaines* on dit *foibles*; *Les paroles sont trop foibles &c....* Ou si on ne vouloit pas répéter cet adjectif, on pouvoit en substituer un autre, *Les paroles ne sont pas assez énergiques, sont trop simples &c....* Car il est impossible que les paroles soient *vaines*, puisqu'au moins elles marquent la foiblesse de l'esprit humain, & fixent par là la curiosité; mais elles sont simples & foibles, en ce qu'elles ne lui donnent pas une juste idée de l'immortalité de l'âme, & de l'éternité de Dieu.

Monsieur de la Bruyere nous promet à la page 630, *des principes clairs, & des raisonnemens suivis.* Comme je ne suis ni Astrologue, ni Geometre, ni grand Philosophe, c'est ma faute sans doute de ne pas comprendre toutes les preuves démonstratives qu'il veut donner de la Di-

vinité. Monsieur Pascal lui a beaucoup servi dans l'exécution de ce dessein; il ne manque à Monsieur de la Bruyère que de se rendre aussi intelligible en tout.

Page 651.
Fig. 6.

L'on voit dans une goutte d'eau que le poivre qu'on y a mis tremper, a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux.... Chacun est plus petit mille fois qu'un ciron. Vous m'avouerez que pour un homme qui entreprend de démontrer une chose, ce langage est un peu outré, Un nombre presque innombrable de petits animaux; plus petits mille fois qu'un ciron. Je ne crois pas que l'expérience prouve cela, & si l'on ne trouve pas cette preuve dans l'expérience, comment vouloir faire servir une expérience chimerique de preuve à la certitude de nôtre Religion, & à l'existence d'un Dieu.

Page 653.
Fig. 10.

Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répond que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence. puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pourroit faire infiniment davantage. La Bruyère

n'a pas pris garde à ce qu'il avan-
çoit , quand il a établi indistincte-
ment cette proposition : soit , que
Dieu ne pût moins faire pour la con-
servation de l'homme, mais il est im-
possible que Dieu fasse davantage pour
la réparation du genre humain. Le
Verbe incarné , un Sauveur qui nous
annonce des Misteres secrets , un
Dieu qui souffre & qui meurt , ce
sont là les chefs-d'œuvres de la Puif-
sance divine ; Toute inépuisable qu'
elle est , elle s'est épuisée dans ces
Ouvrages : Dieu qui a pû faire
infiniment davantage pour les hom-
mes qui ont précédé la venue du
Messie , ne peut pas faire au de-la
pour ceux qui l'ont reçu. Son pou-
voir , sa bonté , sa magnificence ont
paru dans leur éclat , *Apparuit gra-* Tit. 2.v.114
tia Dei salvatoris. Saint Paul est mon
garand , & nous sommes tous les
preuves de cette vérité.

Que parlez-vous , Lucile , de la lu- Page 654. li-
me , & à quel propos &c... ce, que, est gne 4.
hors du bel usage ; Pour le rendre
élegant , il faudroit que le verbe *par-*
ler pût regir un accusatif dans cette
occasion ; *Que dites - vous , Lucile*

§22 *Sentimens critiques.*

&c..... ainsi devoit-on s'exprimer.

Page 661

Nous voici enfin , Monsieur , à ce dernier caractère auquel on donne tant d'interprétations malignes ; *Si on ne goûte pas ces caractères , je m'en étonne , & si on les goûte , je m'en étonne de même.* A dire vrai , il paroît que Monsieur de la Bruyere a voulu s'accorder publiquement l'éloge dont il croit son Ouvrage digne. Pour moi qui suis sincere , j'avouë qu'il y a un bon tour à donner à ce caractère présomptueux en apparence. Je le declarerai avec joye , afin qu'on ne m'accuse pas de malignité dans tout ce que j'ai écrit : *Si les hommes ne goûtent point ces Caractères où la verité entreprend de les instruire , je m'en étonne ; Si les hommes goûtent ces Caractères où la satire les reprend , je m'en étonne de même.* On ne peut pas interpreter plus favorablement ce caractère : mais comme un Auteur ne doit rien proposer d'équivoque , sur tout quand il parle de soi-même , Monsieur de la Bruyere devoit donner à son Livre une meilleure conclusion ; celle de ma lettre fera de vous assurer de mon amitié.



LETTRE XXXIII.

*Où le Censeur examine les Chapitres
que le Theophraste Moderne a in-
titulés du cœur, du Sage, & du
jeu.*

M O N S I E U R,

Cette Lettre aura pour sujet trois
Chapitres du Theophraste Moderne,
les titres en sont magnifiques ; *Du
cœur, du sage, du jeu.*

Le Chapitre *du Cœur* est un de
ceux que l'Auteur a imitez de Mon-
sieur de la Bruyere. Je trouve déjà
dans la premiere pensée quelque
chose qui m'arrête. *Il est rare de
trouver une personne qui aime, & qui
sçache le dire.* Cela n'est pourtant
point si rare, puisque l'Auteur en

524 *Sentimens critiques*

parlant d'un ami, dit incontinent, *L'art lui prête les expressions dont j'ai besoin, pour être persuadé que son cœur est à moi*; Quand le Theophraste Moderne parle de la sorte, il semble vouloir rentrer dans l'idée commune, *Il suffit d'aimer pour avoir l'esprit de le déclarer, l'amitié est ingénieuse autant que l'amour est habile.*

Ibid. lig. 15. Deux momens dans l'amitié sont embarrassans &c..... Cela seroit plus vrai dans l'amour; car l'amitié ne gêne pas jusqu'au point de contraindre si fort les amis qui commencent à se voir, ou qui sont prêts de se quitter.

Page 592.

Fig. 3.

L'ami qui parle n'est point sans le corps qui voile le cœur; on n'aperçoit que le cœur de l'ami qui écrit; tout ce qui n'est point cœur, disparoit aux yeux de celui qui lit; son cœur parle à un autre cœur. Tout cela est bien guindé pour faire valoir les lettres d'un ami, & les rendre plus précieuses que la conversation: L'on a beau dire, quelque délicate que soit la manière d'écrire d'un ami, son entretien, si peu poli qu'il soit, vaut mieux; la vûe de ce que l'on aime est le souverain des plaisirs.

La solitude est pleine de charmes & d'agrémens, mais il faut trouver à qui le dire, sur tout un ami qui nous l'apprenne. Le Theophraste Moderne a lû cette pensée dans Balzac, & à force de la trouver belle, il a crû qu'elle étoit de son propre génie. Rendons à Balzac ce qui est à Balzac; *La solitude*, a-t-il dit dans ses entretiens, *est certainement une belle chose, mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sçache répondre, & à qui on puisse dire de temps en temps que c'est une belle chose.*

Puisque nous sommes en humeur de restituer, rendons à M. de la Rochefoucault, & à M. de la Bruyère ce qui leur a été pris. L'un a dit, *Il n'y a guere de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus :* Le Copiste a répété, *Un amour usé inspire de la honte, on vouloit justifier sa passion dans son ardeur; dans sa fin on la nomme ouvertement folie :* Cette pensée est la même que la première; celle qui suit, doit être également réclamée; *Les femmes dégoûtées de l'amour, ne s'imaginent pas l'amitié si charmante qu'elle*

Ibid. ligne 9.

Reflex. 71.

Page 592.
lig. 23.

Page 593.
lig. 1.

est. Il faut reconnoître pour Auteur original de ce caractère Monsieur de la Bruyere qui a dit au chapitre du cœur, page 115, *Celui qui a eû l'expérience d'un grand amour neglige l'amitié.*

Page 192.
ligne 18.

Que le Theophraste Moderne n'ait le pas s'imaginer qu'on lui envie l'honneur de tous les caractères, nous declaron qu'en voici un de son invention, *Dans les cœurs bienfaits l'amour commence, & finit par l'estime; dans les âmes basses l'amour dégenere en mépris, & se termine par la haine.* L'aveu que je viens de faire ne doit point enfler l'Auteur, car la proposition n'est pas juste: Bien loin que ce soit une bassesse de mépriser les personnes qu'on a aimées, on ne les méprise que par grandeur d'ame; on reconnoît leurs défauts & la propre foiblesse; on arrête le cours d'un mauvais penchant, & d'une folie dangereuse; on hait ce qu'on étoit coupable de cherir, & ce n'est que pour cesser d'être coupable, qu'on cesse d'être fidelle.

Page 194.
li. 13.

Les premieres amours se font par inclination, les secondes & les suivantes

par habitude. L'Auteur se retranchera tant qu'il lui plaira sur la négative, on ne le croira pas sincère, s'il désavoue que ce caractère est une imitation de celui-ci ; *L'on n'aime bien* Labr. p. 1152 *qu'une seule fois, c'est la première; les amours qui suivent sont moins involontaires.*

Monsieur de la Rochefoucault a pensé très ingénieusement, quand il a dit, *On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.* Notre Auteur a prétendu encherir sur cette pensée en l'étendant ainsi, *Un amour qui se* Page 594. *quitte pour les autres passions, ne re-* lig. 16. *vient point sur ses pas ; c'est à dire que si de l'amour on passe à la gloire, on ne quitte point les desseins ambitieux pour reprendre les tendres commerces, Le Theophraste Moderne ne pouvoit rien imaginer de plus propre à le mettre à couvert de la censure, que d'imiter Monsieur de la Rochefoucault : Cependant, Monsieur, je ne puis taire que l'expérience est opposée à leurs réflexions. L'exemple d'Annibal, sans en chercher d'autres que toutes les histoiresourniroient,*

prouve qu'il est ordinaire de quitter les desseins ambitieux pour reprendre les tendres commerces. Monsieur de saint Evremont en fait le reproche aux Carthaginois en ces termes, « on songeoit

S. Evt. t. 1. p. 22
P. 71.

aux maîtresses, lorsqu'il falloit aller
„ aux ennemis : on languissoit des ten-
„ dresses de l'amour, quand il falloit
„ de l'action & de la fierté pour les
„ combats &c.....

“ Page 595.
fig. 21.

Labr. p. 120

On aime par honneur, quand il y
a long-temps qu'on n'aime plus par in-
clination. J'ai vû quelque chose de
semblable dans Monsieur de la Bruy-
re, L'on est encore long-temps à se voir
par habitude, & à se dire de bouche
que l'on s'aime, après que les manieres
disent qu'on ne s'aime plus. Vous m'a-
vez fait remarquer si souvent, que
Monsieur de la Bruyere avoit lui-mê-
me profité des pensées d'autrui, qu'i-
ci je le croirois imitateur de Mon-
sieur de saint Evremont. Cet Auteur
a dit, *Moitié par habitude, moitié par
un honneur qu'on se fait d'être constant,*
on entretient plusieurs années le mise-
nable reste d'une passion. M. de saint
Evremont ne seroit-il pas lui-même
redevable de cette pensée à Monsieur
de

To. 1. p. 271

de la Rochefoucault ? Nous lisons dans ses reflexions morales , *Il y a deux sortes de constances en amour ; l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'amour , & l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.* S'il est douteux qui de ces Auteurs a le premier trouvé cette pensée , il est tres certain que le nôtre n'en est pas l'inventeur.

L'esprit ni le cœur d'un jeune homme n'est propre à l'amitié, il faut être sincere , la nature ne donne pas cela &c.... De qui l'Auteur veut-il qu'on tienne la sincerité ? de l'art ? C'est un mauvais Maître en fait de sincerité , & je me souviens qu'il n'a pû s'empêcher de le dire page 141 , *Une sincerité contrainte ne vaut guere mieux qu'une fourberie ouverte.* La sincerité & certaines autres qualitez de ce caractère doivent être nées avec nous ; c'est pour cela qu'on ne les exprime point , sans ajouter *naturellement* ; un homme *naturellement bon , naturellement sincere.* En second lieu , les jeunes gens en qui la candeur n'a eû

Reflex. 176,

Page 136
li. 22.

encore aucunes atteintes du côté de la dissimulation, sont plus disposez que les autres à cette ouverture de cœur, & à cette sincerité qui font les bons amis : de là vient que les amitez de jeunesse durent long-temps; les amis de college s'abandonnent rarement dans les autres états de la vie.

Page 527.
Li. 7.

Les jeunes gens ont eû leur fait; les vieillards paroissent à leur tour sur les rangs. *Toutes sortes d'amis ne conviennent pas au vieillard, il ne pourroit souffrir ceux qu'il verroit dans le besoin; les services qui font le nœud des amitez, romproient leur union.* Ce caractère est mal exprimé, ou mal entendu; les services ne rompent point l'amitié, si ce n'est quand l'un des deux ou n'en veut point rendre, ou manque de reconnoissance. En ce cas j'aurois dit, *Le vieillard peu disposé à rendre service aux amis qu'il verroit dans le besoin, les perdrait; ou bien, Les services qui font les amitez, n'étant pas reciproques, leur union seroit bientôt détruite.* Cette reflexion de l'Auteur m'en suggere une seconde, & me fait apercevoir qu'il tombe dans

une contradiction. Il prétend ici que *les services font le nœud des amitiés*, & trois pages au dessus il a prétendu le contraire, *Toute amitié*, a-t-il dit page 593, *qui s'acquiert par des services rendus, est une amitié faible & chancelante*; je défie qu'on accorde cela; une amitié peut-elle être *chancelante*, quand elle est fortifiée par tant de *nœuds*? Ou si les services rendus font une amitié chancelante, comment pourront-ils ensuite la rendre stable? L'Auteur devoit supprimer ces caractères, & s'en tenir à celui-ci de la page 599, *Les services prodiguez ont une destinée mauvaise, ils acoquinent l'ami, & débauchent l'amitié; celui qui les reçoit, s'accoutume à manquer de reconnoissance.*

Avançons, la route n'est pas longue, car l'auteur ne met pas une grande distance entre les fautes; avançons jusqu'à la page 599. On ne risqueroit pas plus de desobliger que d'obliger certains hommes; ils ne sont ni plus attachés, ni plus refroidis, l'indolence les tient dans cette situation. Il falloit se servir du temps présent, on ne risque pas plus &c..... car l'imparfait, on

nerisqueroit, suppose que la chose n'est pas arrivée; ainsi comme on n'a point encore obligé ou déobligé ces personnes, on ne peut pas assurer de quelle manière ils recevroient un bienfait ou un outrage. Un homme peut être insensible à une grace qui ne le seroit pas à une offense, & l'indolence à recevoir des plaisirs ne s'étend pas toujours aux affronts. L'Auteur des reflexions morales en fait une qui aura pû donner lieu à celle de l'imitateur bannal, *Il n'est pas si*

Reflex. 278. *dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien.* Le Theophraste Moderne n'a voulu dire que la même chose.

Page 603.
Ligne 15.

Tout le monde ne peut pas faire succéder aux services les presens, chacun peut y joindre un ressentiment qui l'aquite. Le mot de *ressentiment* est hors de sa place, il ne se dit qu'à l'égard des injures; il faut parler autrement, pour marquer la reconnoissance, *Chacun y peut joindre un desir qui l'aquite &c.....*

Le chapitre du sage est rempli de belles reflexions, mais toutes ne sont

pas justes. Voici la première. *Le sage & la sagesse se confondent*, le sage représente la sagesse, la sagesse est le caractère du sage, celle-là est la vertu, celui-ci le vertueux en qui elle réside. Où est la finesse de cette maxime, & que l'Auteur établit-il ici qu'il ne puisse appliquer à tous les vices comme à toutes les vertus ? On n'aura qu'à dire, *Le vicieux & le vice se confondent*, le vicieux représente le vice, le vice est le caractère du vicieux ; celui-là est le crime, celui-ci le coupable en qui il réside ; Ce sont là des jeux de mots qui ne signifient rien.

Page 607

Fuions dans le bienfaire ce que nous cherchons ailleurs..... un homme qui parle bien, veut qu'on parle de lui ; un autre qui sçait, tâche de n'être point ignoré ; cet amour propre s'excuse, il est pardonnable ; dans la profession de la vertu il est généralement blâmé. L'Auteur qui s'aime beaucoup décide promptement en faveur de l'amour propre ; sa décision n'est pas dans les règles ; tout ce qui est amour propre ne s'excuse point ; il ne faut que lire M. de la Rochefoucault qu'on

Page 610.
ligne 34

le combat par tout sous quelque figure qu'il se travestisse. Nôtre Auteur qui a lû & compilé presque toutes ses reflexions , ne devoit pas se montrer si indulgent envers l'amour propre , sur tout dans un chapitre où il se propose d'étaler les conseils de la sagesse. Il devoit donc ainsi raisonner , *Un homme qui sçait , tâche de n'être point ignoré ; cet amour propre n'est pas innocent. Dans la perfection de la vertu , il est encore plus blâmable.*

Page 6. O.
Digne 13.

Autre défaut pareil ; *La vertu sert à elle-même de récompense , le souvenir d'un bien qu'on a fait , vant tout celui qu'on pourroit nous faire :* C'est à dire , Monsieur , que l'Auteur permet au sage de rapeller le souvenir de ses actions vertueuses , & de se complaire dans ses belles & flatteuses idées. Je ne sçai pas comment le Theophraste Moderne l'entend ; il est austere dans des occasions où il pourroit se relâcher , & dans celles où il s'agit de prendre des sentimens austeres , les siens sont relâchez. Ce même défaut que je reprends , je l'ai déjà censuré au chapitre de *l'homme* , où

L'Auteur trouve bon que l'homme de bien s'occupe de l'agréable souvenir de ses actions passées, nous n'avons pas été de cet avis.

Le sage peut être tenté de ne l'être plus ; s'il cesse de l'être, il ne l'a ja- Page 617.
ligne 9.

mais été véritablement ; la vraie sagesse est constante. Quoi qu'on cesse d'être vertueux, cela n'empêche pas qu'on ne l'ait été véritablement. L'homme est si foible, que ses vertus les plus pures sont à tous momens sujetes aux caprices de sa volonté : Sa nature l'entraîne au mal ; quand la grace les soutient, c'est un nouveau renfort pour la sagesse, mais il n'y a point de sages qui soient constants, du moins qu'on puisse assurer tels. Les Saints étoient véritablement sages ; cependant ils se défioient continuellement d'eux-mêmes ; quelquefois la cupidité prenoit le dessus ; cela empêchoit-il que leur première vertu n'eût été sincère.

Ce Chapitre *du Sage* est suivi d'un autre moins sérieux, & plus critique. Il traite *du jeu*. L'Auteur triomphe par tout où il a occasion de draper les femmes. Il les accuse grossie-

436 *Sentimens critiques*

Page 610. li.
gne 29.

rement de *filouter* au jeu ; *Elles sont peu fidelles* , ajoute-t-il , *parce qu'elles sont trop interessées*. Je veux qu'il y ait des femmes tres interessées ; mais quoi qu'on soit coupable d'interêt , il ne s'ensuit pas qu'on voulût faire des friponneries. On peut aimer l'argent , & detester en même temps les moyens de le mal gagner.

Page 624.
ligne 12. II

Le plus fidele joueur a toujours quelque-chose à se reprocher sur son gain. Si cet homme a quelque chose à se reprocher sur son gain , il n'est ni des plus fideles joueurs , ni simplement un joueur fidele ; la conclusion est bonne. Voyons la suite , *Il se croit affranchi de la loi de restituer , parce qu'il compense adroitement ses subtilitez avec les faveurs du hazard*. Ce trait est d'une obscurité si grande , que je n'entreprends pas de le développer. Ce n'est pas là néanmoins le seul endroit où l'Auteur ambitieux de parler à la maniere des Oracles , ait pris plaisir à ne pas se faire entendre. *Il convient mal à des gens qui ne s'aiment point , de lier des parties de jeu ; la passion l'emporte :*

Page 625.

elle détruit tous les caractères qui pour-
roient eux-mêmes la détruire , & met
au niveau tous les hommes. On ne peut
donner à ce caractère d'autre nom
que celui de Galimathias.

Il y a une regularité si grande à payer
l'argent du jeu , que cela feroit sou-
haiter à bien des créanciers que leurs
dettes eussent le même privilege &c.
Ce Caractere est nouveau & bien
tourné. Page 623
lig. 37

L'argent qu'elle gagna à une celebre
réjoüissance , fut employé à payer une
amende. Au Chapitre des femmes pa-
ge 128 , il y a un caractère sembla-
ble qui commence par ces mots, *La*
passion du jeu domine terriblement les
femmes , & finit par ceux-ci ; La bas-
fette , le lansquenet avoient enrichi To-
rine , depuis qu'ils ont cessé d'être per-
mis , elle a eu la fureur de se ruiner
en amendes. Ces repetitions frequen-
tes grossissent un Livre , mais c'est
tout , elles deshonnorent un Auteur
jaloux de produire un gros Vo-
lume. Page 624
lig. 4

Je finirai mes reflexions sur le cha-
pitre du jeu par un Madrigal fort spi-
rituel d'un joueur *

* M. de Mont
scrad.

938 *Sentimens critiques*

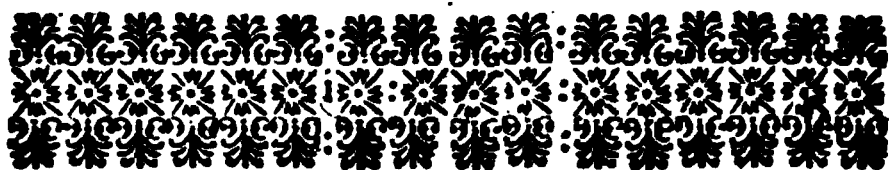
*Pour voir l'astre nouveau que le Ciel fait
paroître ,*

*Afin d'alarmer l'Univers ,
Je veille , je joue , & je pers ,
Et je m'enrhume à la fenêtre ;
Qu'un autre soit inquiet*

*De ce que ce feu nous présage ,
C'est bien assez pour moi de ce qu'il m'a
coûté :*

*Qui perd son bien & sa santé ,
Peut-il rien perdre davantage.*

*Tel est le sort de tous les joueurs ;
Si ma morale pouvoit leur être uti-
le , je ne la ménagerois point : le peu
de fruit qu'ils en retireront , m'avertit
de finir.*



LETTRE XXXIV.

XVII. REP. DU SOLITAIRE.

*Examen de la Préface que Monsieur
de la Bruyere a mise à la tête de
son Discours Academique.*

M O N S I E U R ,

Dans la premiere de mes Lettres
j'ai examiné le *Discours sur Theophras-
te* , dans les autres je me suis arrêté
aux Caractères ; il me reste d'exami-
ner la dernière partie de l'Ouvra-
ge ; elle est composée d'une *Préface*
qui lui sert d'Apologie en même
temps que de justification à l'Auteur,
& d'un remerciement fait à Messieurs
de l'Académie , lorsqu'il y fut reçu.

Z vi

Commençons par la Préface. Ceux qui interrogez sur le discours que je fis à l'Académie Française, le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sèchement que j'avois fait des Caractères, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi même desirer. M. de la Bruyere n'est pas heureux dans ses debuts; celui-ci n'est pas plus regulier que le commencement de son discours sur Theophraste : un *qui* & un *que* à chaque ligne produisent un mauvais son, aussi bien que ces *je*, *j'eus*, *jour*, *j'avois*, & ces deux participes *interrogez*, *croyant*. On pouvoit retrancher ces mots, le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, on sçait bien qu'il s'agit de ce discours-là ; le titre le porte; on sçait encore que Monsieur de la Bruyere n'en a point prononcé d'autres.

Le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années ; Cet où ne me paroît pas bien françois ; il falloit un datif, auquel je me suis appliqué ; mais il devoit reformer le mot d'appliqué, à cause de la terminaison d'approuvé.

appliqué, années, & dire, Ce genre d'écrire que j'ai suivi depuis quelques années : Ce sont là de ces choses qu'il ne faut plus relever, tant elles sont fréquentes chez Monsieur de la Bruyère. Ignoroit-il que nôtre langue n'admet point de rîmes dans la prose ? Il ne faut selon la remarque de Vaugelas, que deux ou trois mots qui ont le même son pour rendre une période vicieuse : Quand nous n'aurions pas la décision des Auteurs, nôtre oreille que pareilles terminaisons offensent, est en cette matiere un Juge qu'on ne doit pas refuser.

Je demande à mes Censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caractères qui louent &c.... Monsieur de la Bruyère choisi pour remplir la place du celebre Monsieur de la Chambre ne devoit employer désormais que de belles expressions : *Poser une difference*, est un terme de l'Ecole ; *Etablir une difference* est celui de la dissertation, sur tout d'une dissertation qui se fait entre des gens de lettres. De plus, Monsieur, si l'on dit *poser la difference d'une chose à une autre*, cet-

542 *Sentimens critiques*

te maniere de parler n'est que de la conversation: On écrit regulierement, *La difference qu'il y a entre des éloges personnels, & les caracteres &c...*

Pa. 4 lig. 8.

Autre défaut d'exactitude. Si chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures &c... Cet *encore* est inutile, le mot de retomber l'exclut: Il pouvoit dire, *Si je tombe encore*, & simplement, *si je retombe*.

Ligne 12.

La même page fournit le sujet d'une reflexion plus solide. *Les Caracteres, ou du moins les images des choses & des personnes, sont inevitables dans l'Oraison*, Ce correctif, ou du moins, suppose qu'il y a bien à dire entre *caracteres & images*. Pourquoi Monsieur de la Bruyere veut-il dans cette Préface les distinguer, lui qui dans son discours sur Theophraste confond l'un avec l'autre, & donne à *images & caracteres* une même signification. Voici l'endroit..... *Ces Livres qui corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choses qui leur sont si familières; & ensuite, Tel est le traité des Caracteres des mœurs &c.....* L'Auteur les a confondus

Discours sur
Theophraste,
p. 5. li. 5.

une seconde fois dans le chapitre des
Ouvrages de l'esprit page 29 , *Quels
Caractères , quelles images &c....* C'est
donc une contrariété d'en donner ici
une idée différente : Examinons le
langage ; *Les images des choses sont iné-
vitables dans l'Oraison* ; l'on nous
trompe , si on nous donne cela pour
du beau françois ; *l'Orateur ne peut
se dispenser de faire des Caractères* : ain-
si devoit s'expliquer l'Auteur.

*J'avoüe que j'ai ajouté à ces tableaux
qui étoient de commande , les loüanges
de chacun des hommes illustres &c....*
ces mots , *j'avoüe , j'ai , ajouté , loüan-
ges* , sont trop près l'un de l'autre.
Chacun des hommes illustres, il ne cou-
roit pas plus de mettre *tous les hom-
mes illustres* ; *Chacun* ne peut entrer
dans le stile oratoire , le mot de *tous*
convenoit d'autant mieux qu'à la fin
de la même page il dit , *J'ai loüé des
Academiciens encore vivans , il est vrai ,
mais je les ai loüez tous* , il le repe-
te à la page 6 , *J'ai loüé les Acade-
miciens , je les ai loüez tous*. Cette
repetition n'étoit pas bien neces-
saire.

Parce donc que j'ai crû que , quoi

Pa. 4. li. 264

Pa. 6. li. 265

§44 *Sentimens critiques*

que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise , quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa décadence , elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talens , & en tout genre d'érudition , qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer , & que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas espéré que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre , ni prise dans un jour plus favorable , & que je me suis servi de l'occasion , ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ? Est-ce un Academicien qui parle de la sorte ? Est-ce un Monsieur de la Bruyere né dans le siècle de Bouhours , & de Rabutin ? Parce que , est une conjonction qui ne doit pas être divisée ; il ne falloit que consulter le Pere Bouhours dont il vante la belle maniere d'écrire. » Il n'y a rien (auroit-il vû dans le second entretien

Page 90. » d'Ariste & d'Eugene ,) de plus opposé au langage d'aujourd'hui , que les phrases embarrassées , le mauvais arrangement des mots , lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre , & qu'on met

quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement ». Continuons.

Parce que j'ai crû que quoi que, consonance defagréable. Age d'or, & decadence, ces metaphores devoient être semblables ; ce qui est opoſé à l'âge d'or eſt le ſiecle de fer , à la decadence , c'eſt l'élevation ; or comme il auroit été trop dur de parler du ſiecle de fer , la derniere metaphore valoit mieux. *Personnages illustres pour toutes ſortes de talens ;* on ne dit point *illuſtre pour ſa doctrine ;* *Par* eſt la prepoſition uſitée ; M. de la Bruyere ſ'en étoit ſervi , page 66 , *Illuſtre par les ſeules actions qu'il avoit achevées dès ſa jeunefſe,* il a voulu apparemment hazarder un tour nouveau en mettant *pour.* *Dans cette prévention je n'ai pas eſperé que cette compagnie &c....* Deux *cette* ſi voiſins ſ'accommodent mal ; *& que dans cette prévention où je ſuis... & que je me ſuis ſervi &c....* cette repetition *& que, & que...* ne ſ'accommodent pas mieux.

Une Phraſe de cette longueur devoit être coupée, ſi vous me demandez comment , je vais tâcher , Monsieur , de vous ſatisfaire ; *Parceque*

§46 Sentimens critiques

j'ai crû que l'Academie Françoise, quoë que l'envie & l'injustice affectent de dore de son elevation & de sa decadence, n'a jamais rassemblé un si grand nombre de personnes illustres par toutes sortes de talens, & en tout genre d'érudition qu'elle en possède aujourd'hui, parce que je n'ai pas esperé que cette compagnie pût être, & le reste.

Ba, o. li. 19

Cicéron a pû louer impunément Brutus, César, Pompée &c... Outre que ce parallèle que Monsieur de la Bruyere fait de lui & de Cicéron, du Sénat & de l'Academie Françoise, ne vient point au sujet, il n'y est amené, ce semble, que pour affoiblir le merite de l'Academie; on diroit que l'Auteur peu accoustumé au stile du Panegirique, se repentiroit d'avoir fait celui des Academiciens. En quels termes s'explique-t-il? Cicéron les loue dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur merite, & qui avoit bien d'autres delicatesses de Politique sur la vertu des grans hommes, que n'en scauroit avoir l'Academie Françoise: Il est vrai, Monsieur, qu'à force de reflexions ceci peut être

pris en bonne part ; mais aussi il peut d'abord être mal interpreté ; il n'y avoit plus d'équivoque en ajoûtant , que n'en sçauroit avoir l'Academie Française , pure dans ses interêts , & équitable dans ses jugemens.

La page 7 va nous arrêter quelque temps. *Voila ce qu'il a fait lui , & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts ;* Il n'est pas dans les regles de mettre un pluriel après un singulier ; *Voila ce qu'il a fait , & ce qu'ont fait à son exemple ceux qui &c...* cette repetition du verbe étoit nécessaire.

Ligne 7.]

..... *Ils partirent pour la Cour , ils allerent de maisons en maisons &c....* on nomme ainsi la demeure des particuliers ; quand on veut parler des grans Seigneurs dont l'on doit suposer que la Cour est composée, on dit *Hotels ; ils allerent d'Hôtels en Hôtels.*

Pa. 7. li. 124

Poursuivons ; *Ils dirent que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni stile , ni sens commun , qui étoit rempli d'extravagances , & une vraye satire.* La maniere d'écrire quelle quelle soit , est toujours un

Pa. 7. li. 125

stile ; à la bonne heure , si l'on eût ajouté une épitete , & qu'on eût dit, où il n'y avoit ni beau *stile* , ni *sens commun* : car une chose peut être bien écrite, sans être pensée regulierement ; la délicatesse de l'expression ne decide pas de la justesse de l'esprit ; & c'est un double défaut que d'exprimer mal ce qui n'est pas déjà trop heureusement imaginé. Qui étoit rempli d'extravagances, ce , qui demandoit une liaison , afin qu'on ne l'attribuât pas à *sens commun* : Et une vraie satire , la repetition du verbe produisoit un bon effet, & qui étoit une vraie satire : mais comme ces Et eussent trop alongé la phrase , il y avoit moyen de la reduire, même de la rendre plus claire ; il ne falloit que mettre , Ils dirent que je leur avois balbutié un discours rempli d'extravagances & de traits satyriques, où il n'y avoit ni beau *stile* , ni *sens commun*. Vous direz , Monsieur , que cet où fera de l'équivoque : On doutera s'il se rapporte au discours , ou s'il regarde les traits satyriques : Permettez - moi de vous répondre qu'il n'y a point d'inconvenient de l'appliquer soit à l'un,

soit à l'autre , soit à tous les deux , puisqu'on suppose que ce discours est rempli de traits satiriques : On ne peut les dire privez de beau stile & de bon sens , que ce défaut ne tombe sur le discours qui est plein d'extravagances.

Ils s'acharnerent si fort à diffamer cette harangue , & en dirent tant de mal &c.... Il étoit mieux de changer l'ordre des termes; *Ils dirent tant de mal de ma harangue , & s'acharnerent si fort à la diffamer &c....* car la diffamation encherit sur l'autre manière de parler, autant que la calomnie sur la médisance. Après tout, *dire du mal d'un Ouvrage* , n'est pas à mon gré : on ne dit du mal que des gens , on ne diffame que les personnes ; mais on décrie les Ouvrages , on les méprise ; *Ils s'acharnerent si fort à décrier cette harangue &c....*

Pa. 7. li. 261

C'est assez nous arrêter à cette page , passons à la suivante.... *Ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi , pas même la moindre Préface.* Monsieur de la Bruyere se plaint que ses ennemis ont tenu ce langage. Pour moi qui ne suis

Pa. 8. li. 31

point homme de cabale, & qui me range du côté de ceux qui estiment les ouvrages de cet Auteur, je n'ai pû m'empêcher de hazarder dans ma premiere Lettre qu'il n'étoit pas né pour les grans sujets : Vous m'avoürez qu'il ne brille pas en effet dans les discours où il faut de l'ordre & de la suite,

2a. 8. li. 5. *Tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser, & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées, & de faire des transitions ; Tout dévoué que vous êtes à M. de la Bruyere, je vous demande, Monsieur, si vous trouvez qu'il possède autant qu'il le croit l'art de lier des pensées, & de faire des transitions ? Ses pensées n'ont à la verité que trop de liaison ; de-là une longueur énorme qui fatigue l'attention du Lecteur. A l'égard des transitions ; des mais, & des car, tels que vous en verrez dans cette Préface, page 11, mais qui sont ceux &c..... page 15, mais d'ailleurs &c..... page 20, car voudroient-ils &c.... Sont-ce là de fines transitions ?*

2a. 8. li. 25. *Je ne doute point que le Public ne soit*

enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre, & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. J'appelle cela faire son éloge, en sorte que rien n'y manque. Monsieur de la Bruyere se loüe trop ouvertement, & trop ouvertement il méprise ses Censeurs. Voyons la phrase qui suit, *Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression: Cris continuels, décri universel*, voila de ces jeux de mots que l'usage a bannis. Monsieur de la Bruyere ne laisse pas quelquefois de les affecter.

On ne sçait plus quelle morale leur fournir, qui leur agrée; il faudroit leur rendre celle de la Serre ou de Desmarests, & s'ils en sont crûs revenir au *Pedagogue chretien*, & à la *Cour sainte*. Je ne passe point ce trait à l'Auteur, & je m'étonne qu'il lui soit échapé, car il avoit, on peut l'affûter, beaucoup de religion, & une veneration singuliere pour tous les

Livres de pieté : il regarde ceux qu'il nomme comme le pis aller d'un homme du monde par le reproche qu'il fait à certains de ne pas admirer ses Caractères : Monsieur de la Bruyere a tort de faire le procès aux Ecrivains dont il parle ; il n'a d'avantage sur eux que d'avoir écrit plus finement ; ils en ont un plus grand au dessus de lui ; Si toutes leurs pensées ne sont pas délicates , tous leurs sentimens sont chretiens. Monsieur de la Bruyere pousse loin la satire ; les autres ont enseigné la Morale ; Il est permis aux Lecteurs de s'instruire dans ces derniers Ouvrages , ils se rendent souvent coupables par la lecture des écrits satiriques.

Page 9. li 26. *Il paroît une nouvelle satire qui d'un vers fort , & d'un stile d'airain &c.... cela sent le poëme , qui d'un vers fort & d'un stile d'airain &c. Comme la prose sied mal dans une Piece de vers , un vers entier est mal placé dans un ouvrage de prose.*

Pa. 22. di. 5. *Ils ne sont que des préparations au seizième & dernier Chapitre. Huit lignes au dessus il a dit que son Livre n'étoit composé que de seize Chapitres ,*

tres, ainsi il étoit inutile de joindre *dernier* à *seizième* ; cette addition approche trop du stile des comptes.

... *Où les preuves de Dieu une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit sont apportées, & une ligne après, Qui sont donc ceux ?* Voilà trois fois, *sont*, en quatre lignes. On pardonneroit ces défauts d'exactitude à un Auteur médiocre : C'est faire honneur à Monsieur de la Bruyère de le croire assez parfait Ecrivain pour ne lui rien pardonner.

Ils sont encore allez plus loin &c.. Cette Phrase a dix-sept lignes complètes. Telle longueur n'est pas nouvelle à l'Auteur : ce qui vous fera nouveau, si vous avez le même sort que moi, c'est que vous aurez beau lire & relire, vous ne débrouillerez point l'obscurité de cet endroit.

... *Gens pécunieux que l'excez d'argent mene à une froide insolence &c....* *Excez d'argent* me paroît excessivement affecté ; L'expression naturelle s'offre d'abord, *Immenses richesses, richesses énormes.*

J'ai pensé vous dire, Monsieur.

A a

Pa. 12. li. 3.

Ligne 14

554. *Sentimens critiques*

en vous parlant de cette phrase de dix-sept lignes, que je n'en avois jamais vû de plus longue : celle qui suit m'obligeroit de me retracter, elle contient une page entiere : C'est la phrase que vous avez citée dans votre premiere Lettre contre *les faiseurs de clefs*. Si elle ne vous est point échappée de la memoire, je conclus que vous l'avez bonne.

Pa. 14. li. 18. *J'avois pris la precaution de protester dans une Préface contre toutes ces interpretations que quelque connoissance des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps, si je devois rendre mon Livre public. L'Auteur devoit prendre en même temps la precaution de polir sa phrase ; Pris, precaution, protester, Préface, interpretation, prévoir, que, quelque connoissance, quelque temps, arrangement defectueux, stile nullement châtié.*

Page 14. li.
Enc 17.

Puisque j'ai eû la foiblesse de publier ces caracteres &c.... Dès que Monsieur de la Bruyere a crû que son Livre pouvoit fournir à quelques-uns de quoy exercer leur malignité ; c'est une veritable & inexcusable foiblesse de

Sur les caractères. 55

L'avoir mis au jour. La reforme des mœurs qu'il entreprenoit, étoit incertaine, il en desespéroit même, *c'est un événement*, a-t-il dit, page 473, *c'est un événement qu'on ne voit point* : Mais d'une autre part il n'étoit que trop assuré que le sort de ses écrits seroit de donner lieu à de mauvaises interpretations. Qui eût crû un Philosophe, un Socrate, il s'appelle ainsi lui-même, Qui l'eût crû capable d'une telle foiblesse ? Je sçai, Monsieur, que tres peu de personnes ont la force de résister à la tentation d'écrire, quand la voix publique se declare pour eux : mais il semble qu'un *Socrate* devoit surmonter cette tentation, lui qui étoit persuadé que la voix publique ne se déclareroit pour lui, qu'après s'être déchainée contre ceux qu'elle jugeoit être représentés dans ses portraits. Les applaudissemens ont été donnez à l'Auteur, eomme à un homme habile à faire des *Caractères* ; il se les promet sous le titre de *Censeur rigide*, & c'en étoit assez pour renoncer à une gloire qu'il ne pouvoit acquérir sans danger.

Page 372
ligne 9.

Page 373
li. 6.

Préf. p. 17.
ligne 7.

J'ose même attendre d'eux cette justice que sans s'arrêter à un Auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprètes dont la noirceur est inexcusable. Je n'ai pas compris d'abord ce que vouloit dire, *Ils passeront jusqu'aux Interprètes* ; je lui donnois une signification contraire à celle que je m'aperçois enfin qu'il doit avoir. L'Auteur veut qu'on ne s'arrête pas même aux Interprètes dont la noirceur est inexcusable ; *Noirceur* se dit proprement des choses , la *noirceur* d'un crime ; je ne me souviens pas d'avoir lû en aucun endroit la *noirceur* d'un coupable ; la *noirceur* d'un Critique ; *méchanceté* , *malice* , sont les termes propres.

Page 18 li.
gne 14.

Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette compagnie, sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception qu'ils n'ont que deux mots à dire &c... Il est impossible que l'on sçache si un homme écrit bien, à moins qu'il n'ait écrit. La perfection suppose l'habitude, & l'habitude naît de l'action ; on

dit qu'une personne est capable d'écrire, quand le Public a vû de ses ouvrages, & les a admirez; jusques-là l'éloge n'a pas la verité pour fondement. Ainsi quel moyen d'assûrer que des gens, sans avoir jamais rien écrit, sçachent écrire? *Annoncent dédaigneusement* &c... Monsieur de la Bruyere est lui-même fort dédaigneux en cette occasion: il cherche à piquer ceux qui plongez dans les grandes affaires n'ont pas le temps de préparer un long discours; je ne les crois pas capables de s'en dispenser en termes dédaigneux: Quelque mérite qu'on ait, quelque rang que l'on occupe, on se trouve honoré d'être placé avec des gens de Lettres, avec les premiers esprits du Royaume.

... *S'il a sçu franchir Chantilli écüeil* Page 204 li3
des mauvais ouvrages &c... L'expression est rude, quoique correcte. 8^{me} 2.

Car voudroient-ils presentement qu'ils Page 204
ont reconnu &c... encore ce *Car*, majestueusement placé a une ligne nouvelle; ligne 22.
presentement qu'ils ont reconnu; on dit *à present que*, *maintenant que*, & non *presentement que*, c'est une décision de l'usage.

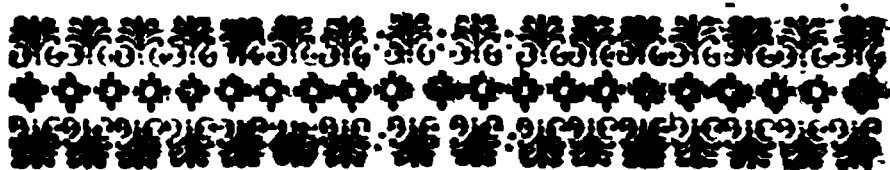
Page 10.
Ligne 25.

... Ils savent que deux Libraires ont plaidé à qui imprimerait ma harangue. Un tel procès est glorieux à un Auteur. Je n'avois point encore vû de différens de cette nature ; j'avois bien vû des Libraires plaider pour se défendre de l'exécution d'un traité ; mais il n'est pas étrange qu'un ouvrage sorti de la main d'un Ecrivain celebre donne lieu à ces contestations : on n'a jamais fait mieux que de la joindre aux Caractères ; leur réputation a fait valoir la harangue ; ou plutôt le débit des Caractères lui a donné un cours qu'elle n'auroit pas eû sans eux. Le reste de la Préface est employé à la louer ; *Paris*, dit-on, l'a trouvée bonne, *Marli* a eû la curiosité de l'entendre, elle a franchi *Chantilli*, l'*Académie Française* Juge-souverain de ces sortes de pièces l'a mise dans ses archives : Si tout cela est vrai, puis-je après tant d'applaudissemens avoir la temerité de proposer quelques doutes ? Je ne veux point, Monsieur, détromper les admirateurs, je ne veux que vous demander si je ne me trompe point moi-même. Une preuve que tout le tort ne sera pas de mon côté

Page 19.
Jusqu'à la fin

ré, est que cette harangue de M. de la Bruyere a donné lieu à un nouveau statut de l'Academie Françoise; Ce statut porte que l'on ne pourra prononcer aucun discours, qu'il n'ait été vû & examiné par deux Academiciens nommez : Je puis ne pas rapporter les termes au juste, mais je suis sûr de la disposition, & les gens, de qui je tiens qu'elle a été faite à l'occasion du discours de Monsieur de la Bruyere, en étoient particulièrement instruits : C'est donc le jugement même de l'Academie, qui autorise le mien; Puisqu'elle est selon l'Auteur *Juge souverain de ces sortes de pieces*, il ne faut point appeller de ce qu'elle a prononcé. Sa décision n'a pas été tout-à-fait favorable à celui qui s'en prévaut. Je vous montrerai dans ma premiere Lettre sur quoi elle a pû être fondée. Je suis &c.





LETTRE XXXV.

Examen du dernier Chapitre du Theophraste Moderne, intitulé de quelques usages.

MONSIEUR,

Vous avez dû connoître que ce titre a été employé par Monsieur de la Bruyere, vous connoîtrez bientôt que le Theophraste Moderne en a tiré plusieurs idées qui jointes aux siennes ont considérablement grossi ce Chapitre.

On justifie la Comedie &c.... Les reflexions que l'Auteur fait sur la Comedie, sont assez bonnes, il ne les doit pas toutes à son genie; l'on pourroit douter par exemple que celle-ci fût de son invention, *On justifie*

La Comédie par l'estime que nous fai- Page 639. li-
gne 17.
sons des Comédiens, ou laissons les Co-

mediens par l'opinion scrupuleuse que
nous avons de la Comédie. Cependant
à parler sans prévention, il y a de la
différence entre ce caractère & celui
de Monsieur de la Bruyère, page 442.

La condition des Comédiens étoit infâ-
me chez les Romains, & honorable
chez les Grecs : Qu'est-elle chez-nous ?
On pense d'eux comme les Romains, on
vit avec eux comme les Grecs. Cela a
quelque chose de délicat qui ne se
trouve point dans le caractère du
Theophraste Moderne.

Ces gens qui font métier de nous di- Ibid. lig. 224
vertir sont, dit-on, excommuniés ? On
révoque donc le soir l'Arrêt terrible
qui a été prononcé le matin ? Ces mê-
mes hommes remplissent les Fêtes où ils
donnent un spectacle peu différent de
ceux que l'on condamne ; ils concourent
à la même Messe qu'on interrompt pour
les excommunier. Que ne les réconcilie-
t-on ouvertement aux autres Chrétiens,
ou qu'on ne les bannit-on tout-à-fait du
Sanctuaire, avant que de décider qu'ils
devroient être exclus de la société. Mon-
sieur de la Bruyère n'a guère mieux

rencontré, quand il a dit page 548, *Il me semble qu'il faudroit ou fermer les teâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des Comédiens*; A bien approfondir ces deux pensées, nôtre Auteur paroît devoir la sienne à son modèle ordinaire; mais sans nous obstiner à le chicanner, nous pouvons dire que cette imitation est pardonnable, il a renouvelé les expressions, changé le tour, mis un peu du sien; la chose peut donc passer.

Page 641.

Page 1.

Il pourra venir un temps où l'on ne dira point de mal à la Comedie.... Ce temps est venu, Polieucte & Gabinie, Judith & Jonathas l'ont rapellé &c.. L'Auteur parle des tragedies saintes d'une maniere que s'il louë l'intention du Poëte, il blâme toujours &c avec raison le motif de la plûpart des spectateurs; ils ne cherchent pas dans la representation d'une piece chretienne de quoi s'édifier; ou si elle les touche, ces sentimens sont bientôt détruits par la petite Comedie qui se joie ensuite. Il faut entendre Monsieur de saint Evremont sur cette matiere. » Le teâtre perd tout son agrément dans la representation des

choses saintes, & les choses saintes To. 3. p. 71.
perdent beaucoup de la religieuse o-
pinion qu'on leur doit, quand on
les represente sur le théâtre.... le pas-
sage de la mer rouge si miraculeux, le
Soleil arrêté dans sa course à la
prière de Josué, les armées défaites
par Samson avec une machoire d'â-
ne, toutes ces merveilles ne seroient
pas crûes à la Comedie, parce qu'on y
ajoute foi dans la bible : Mais on en
douteroit bientôt dans la Bible, par-
ce qu'on n'en croiroit rien à la Co-
medie. En effet, Monsieur, quoi
que la bienfiance de nos mœurs ait
banni la licence du théâtre, le théâtre
banniroit à son tour la veneration des
choses saintes. C'est beaucoup que
les Acteurs choisissent des sujets do-
cens & honnêtes, sans les obliger
de s'attacher aux matieres sacrées.

Ignore ce que c'est que le bal ; un Page 643. 11e
Bussi corrigé le blâme &c.... Mon- gne 23.
sieur le Comte de Bussi Rabutin qui
nous a laissé de beaux memoires &
d'autres ouvrages pleins d'esprit, &
sur tout de Religion, depuis que la
grace l'a voit touché, déclame fort
contre le bal dans un discours qu'il

adresse à ses enfans. Quoique cette morale ne vous regarde pas, Monsieur, c'est assez que je sçache qu'on voit mes lettres, pour m'engager à écrire au sujet des bals ce qu'en a dit ce Courtisan si digne d'être crû.

» J'ai toujours crû les bals dangereux ;
 » ce n'a pas été seulement ma raison
 » qui me l'a fait croire , ç'a encore
 » été mon experience , & quoi que le
 » témoignage des Peres de l'Eglise soit
 » bien fort , je tiens que sur ce chapi-
 » tre celui d'un Courtisan doit être de
 » plus grand poids. Je sçai bien qu'il
 » y a des gens qui courent moins de
 » hazard en ces lieux-là que d'autres ;
 » cependant les temperamens les plus
 » froids s'y échauffent : Ce ne sont
 » d'ordinaire que de jeunes gens qui
 » composent ces sortes d'assemblées ,
 » lesquels ont assez de peine à résister
 » aux tentations dans la solitude ; à plus
 » forte raison dans ces lieux-là où les
 » beaux objets, les flambeaux, les vio-
 » lons & l'agitation de la danse échauf-
 » feroient des Anachorettes. Les vieil-
 » les gens qui pourroient aller au bal
 » sans interesser leur conscience , se-
 » roient ridicules d'y aller ; & les jeu-

mes gens à qui la bienfaisance le per-
mettroit, ne le pourroient, sans s'ex-
poser à de trop grans perils : Ainsi
je tiens qu'il ne faut point aller au
bal quand on est Chretien ; & je
crois que les Directeurs feroient leur
devoir, s'ilsexigroient de ceux dont
ils gouvernent les consciences qu'ils
n'y allassent jamais. Sans hésiter, je
fouferis à ce sentiment.

Les devins, les tireurs d'horoscope Page 615
ont leurs fonctions dans un état ; on lig. 3.
pourroit dire qu'ils y sont nécessaires à
calmer l'esprit d'une femme que la jalousie
tourmente, l'impatience d'un fils qui
s'ennuye des longues années de son pere.. si
c'est une curiosité qui puisse être satisfait
sans scrupule, il y a au moins de la
foiblesse à la satisfaire. Otez ce der-
nier trait, il n'y a aucune différen-
ce entre ce caractère, & celui que
je vais citer ; il est de Monsieur de
la Bruyere, page 573. L'on souffre dans
la République les Chiromanciens & les
devins... Ces gens sont en état de quel-
que usage, ils prédisent aux hommes
qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles
épouseront leurs amans, consolent les
enfans dans les pees ne mentent point.

556. *Sentimens critiques*

& charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris, & trompent enfin à tres vil prix ceux qui cherchent à être trompez. Corneille Ta-

Liv. 10. An- cite remarque de l'Empereur Othon
al. : „ qu'il étoit fort touché des prédic-

„ tions des Astrologues, & que leur

„ science trompeuse & infidelle seroit

„ toujours soufferte, & condamnée dans

Rome : S'il est permis de rapporter

le sentiment de Don Quichotte, il dit

„ fort plaisamment ; „ Je ne donnerai

„ jamais rien pour sçavoir ce qui m'est

„ arrivé, car qui le peut mieux sçavoir

„ que moi-même ?

Page 657. li-
v. 25.

Les fortunes énormes des Publicains

commencent & finissent par le tour du

bâton. Pour devenir riche, il a fallu

bien des friponneries, & ces friponneries

découvertes ont conduit Triton de la

banque au pilori. L'Auteur pointille

encore ici mal à propos. Appeller le

Pilori le tour du bâton, c'est tirer

une pensée de bien loin ; elle vient

originellement d'Arlequin qui dans

une Comédie se vantoit d'avoir eû

beaucoup de profit sans le tour du

bâton ; par ce tour du bâton il enten-

doit les coups de canne qu'il avoit

reçus. Une équivoque de cette nature est bonne dans le discours d'un Acteur burlesque; un Auteur grave est mal conseillé d'en glisser de semblables dans ses Caractères.

Monsieur de la Bruyere a dit page 232, *La subtile invention de faire de magnifiques presens de nocés qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espece!* Son imitateur opine de la même maniere, page 662. *Les presens de nocés sont jugez beaux; le galant est appellé magnifique, il le seroit en effet, s'il avoit eu le cœur de ne point offrir de bijoux, qu'il ne fût en état de payer; quelques jours après son mariage, il les rend en espece au foûailleur &c....* Il est vrai que l'Auteur, afin de déguiser ce caractère, le termine par un trait nouveau, semblable à ces gens qui craignans la découverte de leur vol, changent & alterent les choses dérobées.

Autre imitation à laquelle on peut encore donner le nom de larcin.

Quelques mariages semblent se rapprocher du Célibat; le mari cesse, quand il veut, d'être celui de sa femme &c.

Monsieur de la Bruyere a fait sur le

58^e *Sentimens critiques*

même sujet un caractère qui finit par ces mots que l'Auteur a répandus dans le sien ; L'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet , l'on n'avoit pas les apparences & les délices du Célibat.

Tabr. p. 554.

Page 671, il parle du Genealogiste ; Chez lui il y a de la noblesse à tout prix , il vend un peu plus cher la dernière antiquité : Par cette dernière antiquité l'Auteur entend celle qui est la plus reculée ; mais la question est de sçavoir si telle antiquité ne doit pas être plutôt nommée la première , comme ayant précédé les derniers siècles ? Ce seroit mon sentiment.

Page 672.
Fig. 23.

Les fastes sacrés n'ont point de nom assez beau pour l'enfant qu'on baptise. Pierre n'étoit qu'un pêcheur, Jean qu'un Disciple, André qu'un Apôtre &c.... Ce caractère est très beau ; Je l'admiterois dans le Theophraste moderne, si Monsieur de la Bruyere n'avoit prévenu mon admiration ; c'est vous dire que la pensée est de lui ; il fait parler ainsi les Grans : C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu. Quel

Tabr. p. 298.

sur les caractères: 369

moien encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand, ou le laboureur &c.... Donnez-vous la peine de confronter ces deux Caractères, vous aurez le plaisir d'en connoître la ressemblance.

Les Religieuses n'attirent plus la foule &c.... L'Auteur est contraire à lui-même; dans le Caractere precedent il a dit, Le temple dédommage de la Comedie; le mondain qui ne peut alors voir une representation d'Amadis, court les belles Ténèbres, une Religieuse le console de la Desmatins, il trouve l'Opera dans une tendre lamentation, & tout l'orchestre dans un Jubé. Le Theophraste Moderne a tort d'une maniere ou d'une autre; Si les belles Ténèbres continuent d'être en usage, les Religieuses attirent donc toujours la foule; Ou si elles ne l'attirent plus, c'est une preuve qu'elles ont renoncé à l'usage des musiques profanes. Il y avoit un temperament à garder; au lieu du present l'Auteur devoit employer un futur; Les Religieuses n'attireront plus la foule, les belles musiques seront excluses du lieu saint, & encore cette epitete belles ne convient.

Page 675
ligne 2.

pas à ces *musiques*. Car l'intention de Monsieur l'Archevêque n'a jamais été d'empêcher que Dieu ne fût loué en la manière que le Prophète Royal excite tous les peuples à le faire, mais seulement de retrancher les musiques profanes qui sont plus propres à exciter avec la curiosité les autres passions, qu'à porter les cœurs à Dieu.

Pag. 675.
N^o 21.

Resider, il y a plus de trente ans que ce n'est point l'usage, on doute même que jamais l'usage ait été de *resider*. Voici un petit rondeau; Je ne sçavois pas, Monsieur, que la prose admît ces sortes de tours réservés au caprice de la poésie. L'Auteur semble douter que la résidence ait été en usage; Nous avons de quoi dissiper ses doutes par l'exemple d'une infinité de Prélats qui demeurent assidûment dans leur Diocèse. Les Evêques qui n'y sont pas, ont des raisons que la charité peut autoriser; En tout cas ce n'est point à nous à prendre garde à leur conduite.

Pag. 677.
N^o 27.

Nôtre Auteur parle fort délicatement des enfans que l'avarice des pères jette dans les cloîtres. *Le sacrifice est agréé des hommes, mais peu*

agréable à Dieu ; on le force de prendre ce que le monde a de trop ; afin qu'un tel pere se sauve , il faut que l'enfant soit recompensé de sa mauvaise vocation ; J'ai loué le Theophraste Moderne , & je me suis trompé, l'éloge est dû à M. de la Bruyere , de qui est la pensée : Une mere , dit-il, page 553 , qui fait sa fille religieuse , se charge d'une ame avec la sienne , en répond à Dieu-même , en est la caution. Afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve. L'Imitateur a crû bien déguiser la chose , en appliquant au pere , ce que l'Original attribué à la mere. Je n'ai point encore vû de Chapitres où le Copiste l'ait été plus que dans celui-ci. Preuve nouvelle de ce fait.

Les Poëtes se sont déchainés contre les vices de N... dans leurs satires, & ils ont eu raison, les Orateurs après sa mort les déguisent dans une Oraison funebre , & c'est l'usage. Monsieur de la Bruyere ne s'est pas tout-à-fait exprimé de la même maniere; Mais que s'en faut-il ? L'on se porte aux extremités opposées à l'égard de certains personnages : la satire après leur mort.

Page 681.

ligne 204.

572 *Sentimens critiques*

Hebr. p. 319. court parmi le peuple , pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges &c... Je vous ferai part, au sujet de la mort des Grans, de deux petites reflexions ; elles sont de M. De Corbinelli. « Une tristesse publique est le plus noble appareil des pompes funebres. Les éloges funebres sont une des causes de la fausseté de l'histoire.

On pourroit dire aussi que la verité de l'histoire prouve la fausseté des éloges funebres. A propos d'Oraison funebre , Corneille Tacite fait en deux mots celle de Germanicus. « Ainsi mourut Germanicus , Heros également venerable à le voir , & à l'entendre ; sa fortune étoit sans envie , sa reputation sans tache , sa majesté sans arrogance , sa pompe funebre sans image & sans appareil fut illustre par la seule mémoire de ses vertus , & par la celebration de sa gloire ». Ce dernier ornement manque à presque toutes les pompes funebres.

Page 683.
Ligne 4.

....Ils osent presque soupçonner dans les lotteries charitables autant de mauvaise foi que dans celles que le besoin d'argent fait ouvrir tous les jours L'Au-

reur parle de ces lotteries qui ont été ouvertes pour le profit des Pauvres; le motif a été le même que celui qui fait ouvrir toutes les lotteries, c'est à dire le besoin d'argent : ainsi il ne faut point distinguer les lotteries charitables d'avec les autres par une chose qui les confond toutes. On s'est avisé à Paris du même expedient pour le soulagement des pauvres de l'Hôpital général: J'y ai mis, & quoi que je n'aye point eu de lot, je ne suis point, graces à Dieu, de ceux de qui l'Auteur accuse le procedé défiant.

Le Theophraste Moderne finit heureusement son Livre par des Caracteres nouveaux qui sont assez bien touchés. Le dernier demande une reflexion ; *Si on a lû tous ces Caracteres, je m'applaudis de les avoir faits; si on ne profite d'aucuns, puis-je me leier d'un ouvrage inutile?* Quoi qu'on ait lû tout un Livre, ce n'est pas toujours pour son Auteur un sujet de gloire ; Par exemple j'ai lû tous les Caracteres du Theophraste Moderne, il ne doit point tirer vanité d'une lecture qui m'a fait découvrir

tant de défauts dans son Ouvrage. La fin en est plus modeste que celle de Monsieur de la Bruyere qui s'étonne si on ne goûte pas ses Caractères; Vous m'avez établi là-dessus une décision tres juste: Quoi que j'aye dit de son Imitateur, je ne prétens pas lui ôter la gloire d'avoir bien réussi en plusieurs rencontres; s'il n'a pas copié M. de la Bruyere dans toutes celles que je vous ai marquées, il est malheureux de n'être pas venu avant l'Original, au moins eût-on accusé Monsieur de la Bruyere d'avoir été le Copiste du Theophraste Moderne.

Ce seroit à vous, Monsieur, à me parler de *la suite des Caractères de Theophraste* nouvellement imprimée. On pretend que ce sont des Caractères posthumes de Monsieur de la Bruyere; je vous dirai en peu de mots ce que j'en pense; le Livre n'a rien de nouveau que le portrait de cet Auteur. Les chapitres sont des matieres rebatuës & usées; les Caractères sont froids, communs, languissans, & ne partent point de main de Maître: Je les attribue à une

personne que je ne vous nomme point, autant pour ménager sa réputation, car il a fait de meilleurs Ouvrages, que pour ne pas m'exposer à me tromper dans mon jugement.
Adieu.



LETTRE XXXVI.

XVIII. REP. DU SOLITAIRE.

*Où il examine la harangue prononcée
par Monsieur de la Bruyere , le
jour qu'il fut reçu à l'Académie
Françoise.*

M O N S I E U R ,

Je ne sçai pas jusqu'où m'entraînera le sujet que j'entame ; ma Lettre pourra être longue , mais il n'y a pas moyen de l'abreger , à moins que vous ne m'ordonniez de couper le discours de Monsieur de la Bruyere , & d'en faire la matiere de deux Lettres ; Comme vous n'y consentirez pas , vous aurez la bonté d'excuser la longueur de celle-ci. Mon-
sieur

Monsieur de la Bruyere a commencé ainsi son discours.

Il seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous , d'avoir devant ses yeux l'Academie Françoisse , d'avoir lû l'histoire de son établissement , sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable , & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel & qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir & la coutume par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable , & qui en renouvellent la memoire. Monsieur de la Bruyere entre d'abord en matiere, je ne blâme pas cela ; j'aime bien mieux qu'un Orateur entame brusquement son sujet , que de sacrifier de longs exordes au chagrin de m'ennuyer. Ce goût des Auditeurs ne le dispense pas néanmoins de dire proprement ce qu'il dit sans art , & de joindre l'exactitude au naturel ; Un homme sur tout qui porte la parole devant des Academiciens , y étoit obligé. Avoir l'honneur, avoir devant ses yeux, avoir lû l'histoire , cette repetition est une des plus communes figures. Ce

378. *Sentimens critiques*

*lui à qui ,... qu'il n'y a rien... qui
doive... que d'entamer... loüanges qu'
exigent... quelques traits... & qui en
renouvellent... Surabondance de que
& de qui. Toûjours les mêmes refle-
xions , direz-vous , toûjours les mê-
mes défauts , répondrai-je. En voici
pourtant un nouveau, & que je n'at-
tendois pas d'un Panegiriste ; Ce tissu
de loüanges qu'exigent le devoir & la
coutume &c.... Je ne trouve pas que
cet éloge soit fort à l'avantage d'un
grand Cardinal qui ne sçauroit trop
être loüé : C'est dire que déferant
à l'autorité , & entraîné par la cou-
tume , on donne des loüanges ; C'est
dire qu'on ne les donneroit pas , si
l'on n'y étoit obligé indispensable-
ment par une loi de reconnoissance,
& par la force de l'usage : l'équivo-
que cessoit en ajoutant ce tissu de
loüanges qu'exigent le devoir & la cou-
tume , sur tout le merite & la verité.*

Page 24. li- L'Auteur entame l'éloge du Car-
bre 13. dinal de Richelieu ; Ce n'est point
un personnage qu'il soit facile de ren-
dre ni d'exprimer par de belles paro-
les : On ne dit pas en termes de pein-
ture, Ce tableau ne rend pas bien, pour

marquer qu'il ne représente pas comme il faut ; *Exprimer* est le vrai mot, & celui dont s'est servi le Pere Bouhours dans les entretiens d'Ariste & d'Eugene , » il y a des Peintres qui excellent en portraits , & qui ex- ce Page 751
 priment jusqu'aux mœurs & aux sen- ce
 timens des personnes qu'ils peignent, ce
 là il n'est point dit , & qui rendent :

L'usage de ce verbe est déterminé aux traductions. Tacite est bien *rendu* par d'Ablancourt ; Segrain a bien *rendu* les pensées de Virgile : on dira au contraire, de Troyes & Rigault font bien ressembler ; les tableaux de Largilliere expriment, représentent bien.

L'on y voit sans peine qu'un homme Page 153
 qui pense si virilement , & si juste, ... lig. 6.
 ou n'a jamais écrit , ou a dû écrire
 comme il a fait. Je me plains de la nouveauté de ce terme, & de l'obscurité de cette phrase , ou n'a jamais écrit , ou a dû écrire comme il a fait ; cela peut être attribué aux plus mauvais comme aux meilleurs Ecrivains.

Une vie laborieuse & languissante souvent exposée a été le prix d'une si haute vertu ; On ne s'y prendroit pas autrement pour louer le mérite d'un Page 554
ligne 20,

l'homme qui auroit été persécuté. Ne diroit-on pas que la vertu de Monsieur de Richelieu fût une vertu sans honneurs & sans récompense ? Que manquoit-il à sa gloire ? Rien selon le propre aveu du Panegiriste : *Dépositaire des trésors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche. S'il n'est pas mort riche, il n'a pas vécu malheureux ; au contraire une vie délicieuse, honorable, magnifique étoit son partage. Qu'on ne dise donc plus que les peines & les langueurs ont été le prix unique de sa vertu.*

Page 25.
li. 27.

Le croiroit-on, Messieurs, cette âme sérieuse & austère, formidable aux ennemis de l'état, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, a trouvé le loisir d'être sçavante. Je ne m'engage pas, Monsieur, à examiner quelles sont les opérations de nos facultez, ni s'il faut distinguer l'âme, l'esprit, & le cœur. Nous avons un Livre qui a pour titre le démêlé du cœur & de l'esprit ; Il n'y est point parlé de l'âme dans le sens que Monsieur de la Bruyere lui donne ;

Je m'en tiens à l'usage qui fait résider la science dans l'esprit ; Ces Lettres-là partoient de mon esprit , dit agréablement Voiture , celles-ci partent de mon cœur : je sçai que l'on a écrit , cette ame genereuse a couru les hazards , mais c'est le stile de la poésie : prendre l'ame pour la personne , cette ame est sçavante , au lieu de dire , c'est un homme sçavant , un genie profond , un bel esprit , je ne le risquerois pas. *Ame* ne se prend pour homme qu'au pluriel , Il y avoit mille ames : & encore cette expression n'est que du stile familier : tout au plus elle entre dans la narration ; L'Auteur s'en est servi fort à propos dans ses Caractères , Ce n'est pas assez pour remplir son temps & son ambition , que le soin de dix mille ames dont il répond a Dieu comme de la sienne propre.

Page 234.

La page 26 contient une figure très commune. Hommes dévouez à la fortune , qui vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques &c... ce tour est peu élégant ; Qui vous croyez dignes de manier les affaires publiques , cela a quelque chose de plus ;

§82. *Sentimens critiques.*

doux & d'aussi naturel ; Apprenez-
que le Cardinal de Richelieu a sçû ,
qu'il a lû : Cette figure est amenée de
bien loin ; Un jeune Rheteur n'eût
pas poussé plus avant l'apostrophe ;
mais un Orateur qui doit ingenieuse-
ment déguiser l'usage qu'il fait des
regles, n'auroit pas affecté de repe-
ter, *Où hommes riches & ambitieux,*
contempteurs de la vertu, & de toute
association qui ne roule pas sur l'inté-
rêt &c.... termes de nouvelle inven-
tion, *Contempteurs de toute association*
&c.... Si Monsieur de la Bruyere n'a-
voit remarqué dans un endroit de sa
Préface, qu'*ainsi que nul artisan n'est*
agregé à aucune société, ni n'a ses let-
tres de maîtrise, sans faire un chef-d'œu-
vre, de même un homme associé à un
corps qui ne s'est soutenu que par l'é-
loquence, se trouve engagé à faire en
y entrant un effort ; je craindrois d'a-
vancer que pour paroître digne du choix
dont on venoit de l'honorer, il a crû
devoir hazarder de nouvelles phrases,
& par là montrer qu'il étoit en état
de contribuer à la perfection de nô-
tre langue. Je doute pourtant, Mon-
sieur, qu'elle s'accommode de pareil-
les expressions.

Page 26.
Ligne 29.

Page 18. li-
v. 23.

.... De la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles.... Page 270
lig. 13.

veilles disoit assez ; meditations est un terme consacré qui semble ne devoir point être étendu au de-là de ces reflexions importantes d'un Chretien sur l'Eternité. Nulle autre chose ne merite ses meditations, ou si elle les merite, c'est mal faire l'éloge d'un homme, sur tout d'un Prélat, que de le publier. Ainsi, ou action qui ne doit point être relevée, ou expression dont le Panegiriste n'a pas dû se servir : Elle étoit en sa place, quand il a dit, page 189, *Brontin fait des retraites & s'enferme huit jours avec les Saints, ils ont leurs meditations, & il a les siennes* ; le mot de meditations est bon en cet endroit, parce que la retraite est le lieu où elles se font.

.... L'éloquence qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs Page 271
lig. 22.
les compagnies entieres ; prose rimée, populaires, devoirs, entieres, & par consequent phrase vicieuse.

Il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire & de la poésie, jusques-là tout va bien, tout est noble, poursuivons : Quelle est la necessité de la

§ 4 *Sentimens critiques*

Grammaire, ceci tombe ; il y a tant de choses à dire en faveur de l'Académie , que je ne pardonne pas à un Orateur de placer la Grammaire dans un discours où il pouvoit s'étendre sur les avantages de l'histoire, la noblesse de la poésie, la perfection de nôtre langue &c....

Page 28.
Ligne 35.

.... *Il falloit dresser le plan d'une compagnie &c....* c'est tout ce qu'on pourroit dire, si le Cardinal de Richelieu avoit simplement formé ce dessein, & qu'il ne l'eût point executé. Monsieur de la Bruyere qui à l'entrée de son discours avoit dit que l'*Académie Française étoit redevable de son établissement à ce grand Cardinal*, pouvoit bien le repeter, nous ne lui eussions pas fait un procez de la redite ; Elle devenoit même agréable à nôtre reconnoissance.

Page 28.
Ligne 74.

Voilà, Messieurs, vos principes & votre regle dont je ne suis qu'une exception. Pointe fade, pensée commune tirée d'un proverbe usé par le peuple. Au fond si M. de la Bruyere a de lui ces sentimens ; pourquoi traite t-il d'*ennemis*, de *vieux corbeaux*, d'*oiseaux lugubres*, ceux qui n'ont pas ad-

miré sa harangue ? Il détruit dans sa Préface ce qu'il établit dans son discours : Ici homme très modeste qui ne se croit ni *merite*, ni *esprit*, ni *sçavoir* ; là Auteur qui d'une plume légère s'est, dit-il, élevé à quelque gloire par ses écrits qui ont paru avec les signes d'une approbation publique : Dans son discours Academique il est l'exception de la règle, mais dans sa Préface il est à l'entendre la règle même : vous ferez sur cela telles réflexions que vous jugerez à propos : Je suis sûr qu'elles vous conduiront à dire qu'il y a bien de la vanité chez les Auteurs ; ils se méprisent en apparence, chagrins si l'on embrasse sérieusement cette opinion qu'ils feignent d'avoir ; ils exagèrent les applaudissemens qu'ils croient avoir mérités ; perdent toute modestie, & publient hautement que la Cour, la Ville, Marli, Chantilly, l'Academie ont fait acueil à leurs ouvrages.

*Rapellez en votre memoire, la comparaison ne vous serapas injurieuse, rapel-
pillez ce grand & premier Concile où
les Peres qui le composoient, étoient re-
marquables chacun par quelques mem-*

bres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution ; ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres Prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée. Il est vrai que la comparaison n'est pas injurieuse, mais elle n'est pas juste. Quelle convenance y a-t-il entre une assemblée de l'Eglise & l'Académie, entre les Pères d'un Concile, & des gens de lettres, entre des cicatrices & des ouvrages ? En second lieu on ne peut pas dire que ces premiers Maîtres de l'Eloquence françoise eussent fondé l'Académie ; son établissement, ainsi que l'a déjà remarqué le Panegiriste, est dû au Cardinal de Richelieu ; il en est le fondateur, personne ne lui dispute cette gloire.

Page 29.

*L'un aussi correct dans sa langue
&c... Voici, Monsieur, des portraits*

& même de beaux portraits ; je reconnois ici l'Auteur des Caractères, il rentre lui-même dans le sien, quand il touche certains traits de satires, vous ne perdrez pas ceux-ci, *L'autre fait des Romans qui ont une fin &c.*, on y remarque, (parlant de Boileau) une critique sûre, judicieuse & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais... Ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchent indifféremment de tout ce qui rapelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse ; Ce dernier trait n'est pas absolument nouveau : après avoir songé quelque temps où j'avois pu le lire, je me suis souvenu que c'étoit dans Monsieur de saint Evremont, » lorsqu'un doux souvenir détourne nôtre pensée de ce que nous sommes sur ce que nous avons été, nous attribuons des agrémens à beaucoup de choses qui n'en avoient point, parce qu'elles rapellent dans nôtre esprit l'idée de nôtre jeunesse, où tout nous plaisoit par la disposition de nos sentimens.

Page 31. li. 2

« To. 1. p. 314 »

«

«

«

«

«

«

«

Quelle grande acquisition avez-vous

Pa. 32. li. 179

B b vj

faite en cet homme illustre ? Il parle de Monsieur l'Abbé de la Chambre à qui il succeda. Cette expression sort du naturel & du beau ; on ne fait acquisition que des choses qui sont dans le commerce ; & si l'on peut dire faire acquisition d'un homme, c'est un terme de guerre où les soldats s'achètent ; encore ne sçai-je s'il seroit bon de dire, j'ai fait l'acquisition d'une compagnie ; j'ai fait l'acquisition d'un Cavalier. Ce qui ne se diroit que figurément d'un Cavalier, se dira bien moins d'un homme de lettres, d'un Academicien, dans un discours grave.

Page 33. li.
84 10.

Admire-t-on une vaste & profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité. Cette doctrine admirable vous la possédez, la bien-séance vouloit que l'Orateur en demeurât là, sans ajouter, Elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante assemblée ; ce correctif ne fait pas honneur aux Academiciens ; bien que tous n'aient pas les talens dont il fait le détail ; le stile du Panegirique exclut ces sortes de restrictions. En parlant des Prédicateurs fameux, il avoit dit,

Lig. 20.

*V*eut-on de diserts Predicateurs qui
&c.... Ils sont parmi vous. Il pouvoit
continuer la figure, *admire-t-on &c...*
cette doctrine admirable vous tapossédez.
Un homme qui loueroit finement,
ne feroit aucune reserve, de peur
d'exciter l'envie des Auditeurs que
cet éloge ne regarde pas.

Si l'on est curieux du don des lan- Page 333
gues..... des qualitez si rares ne vous ligne 24
manquent pas. Le don des langues est
un terme consacré; l'avantage n'en
a été accordé qu'aux Apôtres: com-
me ils parloient toutes les langues a-
près la descente du saint Esprit, ou
que n'en parlant qu'une, ils étoient
entendus de plusieurs nations diffé-
rentes, nous disons qu'ils avoient
le don des langues. Or ce n'est point
ici la même chose. M. de la Bruyere
ne parle pas d'un don; il vante un
talent obtenu; une science acquise &
non infuse, qui doit se nommer l'é-
tude, la connoissance des langues;
différence qui est tres bien remarquée
par le Pere Bourhours dans l'entretien
sur la langue françoise. » Si j'avois,
dit Ariste, quelque chose à deman- Page 334
der à Dieu pour la commodité de la

» vie, je crois que je lui demanderois
 » *le don des langues*, ou du moins un
 » peu de genie de ce Postel si renom-
 » mé au siècle passé par *la connoissance*
 » *des langues*, & qui se vanta un jour
 » en presence de Charles IX. de pou-
 » voir aller sans truchement jusqu'au
 bout du monde. Quand même Mon-
 sieur de la Bruyere auroit pû dire *le*
don des langues, je ne crois pas qu'il
 fût permis d'écrire, *Curieux du don*
des langues. *Etre curieux d'un don*,
 cette phrase n'est point élégante,

Page 34.
 ligne 2.

Si l'on cherche des hommes habiles qui
fassent parler le Prince avec dignité &
avec justesse &c... L'Auteur devoit
 s'expliquer; on ne sçait s'il parle des
 Gouverneurs du Prince, ou de ses Mi-
 nistres: ce qu'il dit ne peut pas mê-
 me être appliqué aux uns ni aux au-
 tres: Il paroît néanmoins vouloir en-
 tendre les Ministres. Or cela ne s'ac-
 corde pas avec ce qu'il ajoute plus bas,
Lui-même est son principal Ministre:
 Dès qu'un Roi se charge du poids des
 affaires publiques, il n'a pas besoin
 d'hommes qui le fassent parler avec di-
 gnité & avec justesse. Sur tout un Roi
 comme le nôtre qui ne prononce que

Page 41.
 ligne 27.

des Oracles est au dessus de ce secours étranger.

Que vous manque-t-il enfin? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraison. Cela est pris du latin, *stricta & soluta oratio.* Nôtre langue n'a point encore appelé le poëme une oraison: Ce n'est point un terme generique qui puisse exprimer la prose & les vers: l'oraison est une piece d'éloquence, comme le poëme une piece de vers. Page 34. lig. 22.

... Il ne doit pas néanmoins cet homme si loüable &c... & quelques lignes après en faisant l'éloge de Monsieur l'Abbé de la Chambre, il repete, Un homme si loüable par le cœur; Outre que loüable par le cœur n'est pas du goût de bien des gens, c'est faire peu d'honneur à nôtre langue riche d'elle-même en epitetes, que de n'en pas employer de differentes dans une même page. Page 35. li. 2.

Je prefererois en effet de prononcer le discours funebre de celui à qui je succede, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit: Il n'y a pas de regularité dans ce je prefererois & ce plutôt que: Plûtôt emporte une pré- Page 36. li. 40.

férence qui est déjà marquée par le verbe. Il faut donc s'en tenir à l'un ou à l'autre , par exemple , *Je prononcerois plus volontiers le discours funebre... que je ne me bornerois &c...* ou bien , *j'aimerois mieux prononcer... que de me borner &c...* ou enfin , *je préférerois de prononcer son éloge funebre à la nécessité de me borner au simple éloge de son esprit.* Choisissez de ces tours celui qui vous plaira davantage : si j'ai plus mal rencontré que l'Auteur, tenez vous en à la phrase , mais elle ne m'a pas semblé exacte.

Page 37.
Même 15.

*Vous perdiez il y a quelques années ce grand Protecteur (il parle du Chancelier Seguier) ... Le sentiment de votre perte fut tel que dans les efforts que vous fîtes pour la reparer , vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier. Le mot d'oser n'est bon que dans la bouche de ceux que l'action regarde directement , par exemple on dira au Roi , *J'ose m'adresser à votre majesté , nous osons lui représenter ;* quand un Orateur parle de cette action , & la loue , il ne doit point dire , *ils osa s'adresser au Roi , ils osèrent lui représenter ;* autrement ce seroit leur*

réprocher une imprudence, & imputer à temerité un sentiment de veneration : par modestie on le dit de foi, mais il n'est pas permis de le dire des autres, sur tout quand on suppose dans le Prince de la bonté, de l'humanité, & qu'on assure que c'est son caractère d'être bon & humain. Page 374.
lig. 26.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimer. Que vous semble de cette maniere de parler ? On dit, être frappé d'une chose, en recevoir de fortes impressions. Quoi que notre esprit soit le sujet susceptible de ces impressions, néanmoins on ne dit pas qu'il s'imprime des choses; ce sont les choses qui s'impriment dans l'esprit : il reçoit les idées, elles se gravent dans la memoire. J'avois envie de vous donner une distinction Physique, & de vous rappeler l'agens & le patiens de l'Ecole. Dispensez-moi de cette digression, il faut que j'acheve. Page 382.
lig. 7.

Je l'ai vûe cette reception (quand le Roi & la Reine d'Angleterre furent reçûs du Roi) spectacle tendre ; s'il en Page 392.
ligne 2.

fut jamais ! on y versoit des larmes d'admiration & de joye : Ce Prince n'a pas plus de grace , lorsqu'à la tête de ses camps & de ses armées , il foudroye une ville qui lui resiste , ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche. Nul raport entre un Roi qui combat , & un Roi qui offre un azile à un Prince malheureux , entre un Roi à la tête de ses armées , & un Roi qui vient au devant d'une Reine fugitive , entre un Roi qui dissipe des troupes , & un Roi qui fait acüeil à son voisin & à son alié. Si j'eusse été témoin de cette reception , j'eusse vü toute autre chose : ceux qui eurent ce bonheur , ne remarquerent pas , il s'en faut bien , dans le Prince une fierté de General , ni une contenance de Guerrier foudroyant ; il se dépoüilla alors autant qu'il put de sa grandeur , afin d'épargner à un Roi détroné le triste souvenir de celle qu'il venoit de perdre , ou s'il lui montra toute sa gloire , ce fut pour lui en offrir le partage.

Page 40.
Lig. 23.

Ce Prince humain & bienfaisant que les Peintres & les statnaires nous défigurent , vous tend les bras , vous regarde avec des yeux tendres & pleins de

douceur, c'est là son attitude. Si Monsieur de la Bruyere entend la ressemblance, il ne fait pas honneur aux Peintres habiles qui ont réüssi à nous représenter le Roi ; ce qui a donné lieu à un homme d'esprit de dire , » le Roi ne doit pas craindre que les Peintres & les Sculpteurs que la ville de Paris employera aux tableaux & aux statues de Sa Majesté, lui fassent deshonneur, puisque la France plus heureuse que la Grece , a plusieurs Apelles, plusieurs Lysippes, plusieurs Myrons, & d'autres habiles Maîtres dans tous les arts. Je ne crois donc pas que ç'ait été la pensée de Monsieur de la Bruyere de décrier les Peintres & les Statuaires ; s'il veut dire qu'au lieu de nous représenter le Roi la foudre à la main, il seroit mieux de le peindre en Roi qui nous tend les bras, qui nous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur, qui avec la paix & les fruits de la paix nous rend la joye & la serenité, il devoit s'expliquer plus clairement. Une reflexion que je ne puis m'empêcher de faire, est qu'ici le Panegiriste donne au Roi des yeux tendres & pleins de douceur ; &

596 Sentimens critiques

quand il parle de la réception que Sa Majesté fit à une famille auguste, spectacle tendre s'il en fut jamais, il insinuë que le Roi paroïssoit aussi grand, aussi fier que s'il foudroyoit des Villes, ou qu'il dissipât des troupes ennemies. Il y a là de la méprise.

Page 40.
Fig. 28.

Il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celui qui &c ... vrai stile poétique, & d'autant plus poétique, que danser au son d'une flûte champêtre est un vers. Une harangue n'admet point ces descriptions bonnes en elles-mêmes, propres seulement à l'Eglogue & aux Pastorales. Ce n'est pas la seule qui soit dans ce discours; vous verrez à la page 42, *Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux-avenües de son Palais, les astres brillent au Ciel, & font leur course, toute la nature repose privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi &c....* j'avoüe que cette description est belle; mais je la trouverois mieux placée dans un Poëme, que dans un Panegirique.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits , la felicité commune , qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible , qu'il essuyet l'inclemence du Ciel & des saisons , qu'il expose sa personne , qu'il risque une vie heureuse. L'epitete n'est pas juste , car la vie cesse d'être heureuse , quand on est dans les travaux & dans les fatigues, exposé aux perils , obligé d'essuyer l'inclemence du Ciel & des saisons ; S'il eût dit , une vie si chere & si glorieuse , ç'auroit été le bien prendre, car la vie d'un Prince laborieux est chere aux peuples ; la vie d'un Prince qui ne craint point les dangers , est glorieuse à lui-même.

Page 41. li. 54

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection, je ne le dissimule pas ; j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur , & dans toute son integrité , je veux dire de la devoir à votre seul choix , & j'ai mis votre choix à tel prix , que je n'ai pas osé en blesser , pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation. Cette phrase est tres obscure , ce n'est point à tort que je m'en plains, puisque Mon-

Pa. 42. li. 15

sieur de la Bruyere s'est vû obligé d'ajouter un *je veux dire*; il a voulu briller en cet endroit, mais ce ne sont là que de faux brillans, *La fleur d'une distinction, e fleurir la liberté d'un choix*, jeu de mots, phrase badine. Je suis persuadé que l'Auteur en écrivant ceci, a fait une reflexion mystique sur le libre arbitre; je l'augure ainsi de ces mots, *je n'ai pas osé blesser, pas même e fleurir la liberté de vôtre choix*. De plus on découvre un secret orgueil dans ces paroles. M. de la Bruyere veut faire entendre qu'il doit à son seul merite, & non à la brigue l'honneur qu'il reçoit. En verité ce sont-là de ces choses qu'il n'est point permis de dire, quand même il seroit permis de les penser.

La fin du discours où il tache de reparer le défaut que je viens de reprendre, est assez heureuse. Il reconnoît devoir *à la seule magnificence des Academiciens* l'honneur d'être placé *avec eux*; *Un Ouvrage* (il parle de ses *Caracteres*) *a été toute la mediation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit?* Cette conclusion est tres fine.

Je finirai ma Lettre par une réponse à la dernière reflexion de la vôtre. Je me suis donné le temps & la peine de lire *la suite des Caracteres de Theophraste*, que l'Imprimeur assure être de M. de la Bruyere : Ma critique n'empêchera pas que je ne rende justice à cet Auteur ; s'il n'est pas exempt de fautes dans l'Ouvrage que nous avons examiné, certainement il n'est pas capable de celles qui se trouvent dans les pretendus Caracteres posthumes. Vous avez pris sur cela une décision qui paroîtra juste à tous les connoisseurs ; j'ai deviné le nom de votre homme ; ce second mais sterile Ecrivain, devroit renoncer à la demangeaison de produire tant de Caracteres uniformes sous differens titres. S'il ne la reprime pas, tant pis pour lui, je le renvoye au portrait d'*Arsene*, & je le crois déjà incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point. Adieu, Monsieur, cette Lettre est plus longue que les autres, parce que je n'ai pas eû le loisir de la faire plus courte. Quand il y aura quelque chose de nouveau, adressez-le moi ; J'excepte ces nouveautez qui

600 *Sentimens critiques, &c.*

sont ou des redites ennuyeuses , ou de fades imitations : Nous en voyons beaucoup de ce genre. Les auteurs originaux qui ont excellé dans les siècles precedens , ne sont aujourd'hui que de mauvais copistes ; c'est ce qui fait gemir le bon goût.

F I N.

TABLE.

A.

A CADEMIE Françoise où les places se bri-	
guent.	page 283
Critique du discours prononcé par M. de la	
Bruyere le jour de sa reception.	577
Beau mot d'Alexandre.	166
Livres qui se terminent en <i>Ana.</i>	31
<i>Ame.</i>	582
Anagrammes.	472
Monsieur Arnaud d'Andilly.	283-322
Difference des Arts & des Sciences.	42
Avarice.	505
Avocats Generaux.	324
Auteurs qui travaillent pour vivre.	32
Si le ministère des Auteurs est utile aux He-	
ros.	265

B.

B A L Z A C.	71. 281
Ouvrages qu'on appelle <i>Barbinades</i> , &	
pourquoi.	31
Reflexions de M. l'Abbé de Bellegarde.	13. 24
Epigramme de Benferade sur les joüeurs.	
Bibliomanie : ce que Patin en a dit.	182
Boileau.	90
Bouffons.	412
Le Pere Bourdaloue.	322. 325
Le Comte de Bussi Rabutin grand Critique.	37

C.

T A B L E.

Un bon mot de lui. 89. Sa pensée au sujet
des fils des Heros. 167. Son opinion sur les
Bals. 164

C.

V Era du Chevalier de Gailly. —	106
Calprenede.	91
Car. Bel endroit de Voiture sur cette parti- cule.	43
Chanoine qui ne vont point à Maîtres.	467
Le Pere Cheminais Jesuite.	322. 330
C lefs, Ceux qui font des Clefs pour l'inter- pretation des Caracteres. 20. Si le nouveau livre intitule , <i>Suite des Caracteres de</i> <i>Theophraste</i> , est de M. de la Bruyere.	599
Les Citateurs.	327
Comediens.	351
Compilateurs. Ils sont utiles au Public.	66
Les Conteurs insipides.	211
Contradictions de M. de la Bruyere.	103
147. 154. 222. 229. 310. 313. 375. 381.	
407. 454. 471. 492. 496. 513. 585. 596	
Cornelle.	419. 425
Cornelie mere des Gracches, beau mot.	344
Epigramme de Coulanges.	510
Si pour connoître la Cour il faut y avoir vé- cu.	45
Courtisan critique.	271
Dangers de la Critique, elle mene aux exils,	87
Critique du Cid.	87
Critique du Pere Bouhours.	ibid.
Platon & Homere critiquez, ce que Boi- lean en a dit.	36
Cure qui ne prêchent point.	166

T A B L E.

Curieux; ils ne marient point leurs filles. 478

D.

DAncourt auteur des petites Comedies nouvelles. 477

Democrite. 206

Desportes bon, mais sur-tout riche. Pecton 90

Défauts. S'il y a des défauts qui servent au commerce du monde. 205

Sentiment sur les Directeurs que les femmes choisissent. 176

La douleur a des charmes secrets. 184

E.

ELOQUENCE. 118

Emulation. Sa difference d'avec la jalousie. 132

Le bel Esprit. 131

Ne s'embarquer jamais dans les sujets traités par les grans Bérivains. 10

Saint Evremont. 72

Ses ouvrages. 79

Cause de son exil. *ibid.*

Beaux traits de cet Auteur. 681. 189. 358

F.

FA G N A N T, la Lotterie. 471

Femmes, laides femmes qui se parent. 183

Belles femmes capricieuses. 173

Femmes qui se fardent. 172. 189

Femmes qui ont brillé dans le docte Siecle de

LOUIS LE GRAND. 67

T A B L E.

Pourquoi les femmes sont éloignées du ma-
niment des affaires. 68

Del endroit de M. de Fontenelle.

G.

L A N G U E Grecque. 93
La gravité. 411

H.

M O T d'Heracite. 197
Heros de la Litterature. 138
Heros & grand homme, leur difference. 149
Fils des Heros. 161
Homelies. 426

I.

I M I T A T E U R S. 141
M. de la Bruyere imitateur de M. Pascal.
289. 314. 337. 468. 520
M. de la Bruyere imitateur de M. le Duc de
la Rochefoucault. 197. 228. 376. 377. 453
M. de la Bruyere imitateur de S. Evremond.
587
Incivilité, si elle est un vice de l'ame. 367
Journal des Sçavans, son origine.
Ironie. 84

L.

D O N des Langues. 389
Lettres Provinciales. 85
Lettres de Pline traduites par M. de Sacy. 34
Cause du grand succès du Livre de M. de
la Bruyere. 11
Liberalité. 108

T A B L E.

M.

V E R s de Mainard.	484
Magistrats qui s'érigent en Auteurs.	92
Maxime, ce que c'est.	102
Petits Maîtres.	399
M. Mauroy cy-devant Curé des Invalides.	77
Memoires de la scission arrivée en Pologne au sujet de l'élection d'un Roy.	159
Moliere.	110. 475
Ouvrages de Morale negligez.	92
Les Medecins; ce qui est dit d'eux.	480
Le Medecin de Chaudrai.	<i>ibid.</i>

N.

M O N S I E U R Le Noble.	78
Lettres de Noblesse.	403
Secondes Nôces.	461
Nouveautez. Le peu de merite de celles qui paroissent tous les jours.	600

O.

C O N S T A N C E du Duc d'Olivarés.	783
L'Opera; ce que plusieurs Auteurs en ont dit.	69
Ostracisme.	270
Ovide grand railleur.	87
Trait de ce Poëte.	196

P.

P A R A L L E L des anciens & des mo- dernes.	101
---	-----

T A B L E.

Parallèle de Corneille & de Racine par plusieurs Ecrivains de réputation.	113
M. Perrault.	105
Poëtic.	90
Le Ridicule de la Province.	215
S'il est vrai que la Province n'ait point de gens d'esprit.	241
Prodigalité.	506
Pastel, homme qui sçavoit toutes les Langues.	590

Q.

QUESTION du nouveau Siècle.	76
Quinault.	93

R.

RACINE & Corneilles	475
Reflexions de M. le Duc de la Rochefoucault, où M. de la Bruyère a beaucoup puisé.	58
En quoi consiste la Religion.	517
Religieuses attachées à leur beauté.	434
Testament du Cardinal de Richelieu, ouvrage supposé.	78
Ce que M. de la Bruyère dit de ce grand Cardinal dans son Discours Academique.	572
Le Roy & la Reine d'Angleterre reçus par le Roy, & comment.	594

S.

SATYRES de Boileau.	90
Satyres Chrétiennes.	88
Le Père Seraphin Capucin.	326
Madame de Sevigné, ce qu'elle dit des an-	

512769

T A B L E.

ciens & des modernes.	106
Stile de Messieurs du Port Royal.	
Docteurs de Sorbonne.	322
Sophonisbe , ce qu'en dit M. de Saint Evre- mont	484
Solitude.	525
Si la solitude convient mieux aux vieillards qu'aux jeunes gens.	382
Sublime , en quoi il consiste.	119

T.

T ERRENCE.	110
Traduction des Lettres de Pline.	82
Titre des Caracteres , usé.	12
Libraires qui s'érigent en inventeurs de ti- tres.	29
Le titre que M. de la Bruyere a donné à son Livre n'interessoit pas beaucoup.	33
Titre du Theophraste Moderne , s'il est fort judicieux.	2. 18
Le Theophraste Moderne meilleur que le nou- veau Theophraste.	15
Politique des Tyrans.	332

V.

L A valeur.	169
M. l'Abbé de Villiers.	13. 24. 320
Voiture , les ouvrages attaquez.	85
Beau mot sur la vieillesse.	483

Fin de la Table.

*Approbation de M. de Fontenelle de l'Académie
Françoise, & Secrétaire de
l'Académie Royale des Sciences.*

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Sentimens critiques, &c.* je n'y ai rien trouvé qui doive empêcher qu'il ne soit imprimé Le 11. Mars 1700. Signé, FONTENELLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 13. Mars 1700. signé, MAILLARD: Il est permis à MICHEL BRUNET Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé, *Sentimens critiques sur les Caracteres du Theophraste Moderne & de M. de la Bruyere, &c.* & ce pendant l'espace de six années entieres & consécutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege: Avec défenses à toutes personnes, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'imprimer ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est plus amplement porté au Privilege.

*Registré sur le Livre des Imprimeurs
Libraires de Paris le 16. Mars 1700.*

*Signé, C. BALLARD S.
Achevé d'imprimer pour la premiere fois
24. Decembre 1700.*

